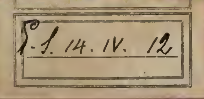



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 14
PLUTEO IV
N.° CATENA 12

I-1. 14. IV. 12




12

P. IS. BOUBÉE

THÉÂTRE D'ÉDUCATION

NAPLES
TYPOGRAPHIE DU FIBRENO
1870

THÉÂTRE

D'ÉDUCATION

PAR

P. IS. BOUBÉE

Recueil des pièces de théâtre composées
pour les élèves de son Institution

À NAPLES
TYPOGRAPHIE DU FIBRENO
Pignatelli a san Giovanni maggiore
1869

À MES ANCIENS ÉLÈVES

C'est à vous que je dédie et consacre ces bluettes dramatiques; à vous qui me les avez inspirées, et pour qui je les ai écrites; à vous surtout qui y avez joué un rôle, après avoir parfois servi de modèle au personnage que vous représentiez. Vous vous rappelez, j'en suis sûr avec attendrissement, ces représentations annuelles, qui étaient pour nous des fêtes de famille. Je suis persuadé encore que dans ce touchant souvenir l'image de votre vieil éducateur n'est pas trop effacée, et qu'elle attire plus d'un regard affectueux de votre part.

La lecture de ce recueil, dont vous m'avez si souvent demandé l'impression, fera revivre pour vous les jours heureux de votre enfance et de votre adolescence; ces jours qui sont, pour toute âme bien née, sinon les plus chers, du moins les plus doux à rappeler. Les pièces qu'il renferme ont été patiemment élaborées, dans le but de vous instruire et de former votre cœur, en vous montrant sans cesse le bonheur attaché à l'accomplissement du devoir. Maintenant que l'âge a mûri votre esprit, vous pourrez mieux saisir l'ensemble et la portée de chaque œuvre en particulier. Vous verrez qu'outre l'avantage

que vous leur supposiez seulement de vous faire acquérir, en les récitant, un débit élégant et facile, elles composent, réunies, un véritable théâtre d'éducation, aussi bien qu'un livre de lecture unissant l'agréable à l'utile.

Agréez donc, ô vous que j'appelais naguère mes enfants, et que je dois aujourd'hui qualifier du nom d'amis, agréez cette humble dédicace, et souvenez-vous toujours de moi, comme je me suis souvenu de vous au moment de livrer ce volume à la publicité.

Naples, 15 Septembre 1869.

P. IS. BOUBÉE.

LE RAT DE VILLE

ET

LE RAT DES CHAMPS

PERSONNAGES

ACTE PREMIER

LE RAT DE VILLE.

LE COMTE DE RANTZBOURG.
EUGÈNE DE MONTMORIN.
JEANNOT, *paysan breton.*
ARTHUR, ÉDOUARD, LÉON, *amis d'*EUGÈNE.
JOSEPH, *maître-d'hôtel du Comte.*
GABRIEL, *domestique.*

ACTE SECOND

LE RAT DES CHAMPS.

MONSIEUR DE MONTMORIN.
EUGÈNE, *son fils.*
BERNARD, *son fermier.*
JEANNOT, *son fils.*
JOSEPH, *maître-d'hotel du Comte de Rantzbourg.*
MOUTONNET, *garçon de ferme.*

Paysans chantants et dansants.

Au premier acte la scène se passe à Paris;
au second, en Bretagne dans la ferme de M.r de Montmorin.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

DRAME-COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

LE RAT DE VILLE.

La scène représente un riche salon. — A droite du spectateur, premier plan, une petite table et ce qu'il faut pour écrire; deuxième plan, porte d'entrée. A gauche du spectateur, premier plan, pupitre de musique ; deuxième plan , porte donnant dans un cabinet de travail; troisième plan, porte donnant dans l'appartement d'Eugène. Chaises, fauteuils etc.

Scène I.

Joseph, *appelant à la cantonade.*

Gabriel! Antoine! Constant! *(paraissant)* Tous dorment encore, et huit heures vont sonner: ces coquins ont oublié la besogne que nous avons aujourd'hui. Il est vrai que l'on se couche si tard dans cette maison, surtout depuis l'absence de monsieur le Comte de Rantzbourg, notre maître! Monsieur Eugène, son factotum intime, ne nous laisse pas le temps de respirer: déjeuners, diners, soupers, soirées dansantes, soirées musicales, tables de jeu, etc. etc. tout cela se succède de la manière la plus délirante... c'est délicieux! nous sommes tous sur les dents; mais ça va bien!... *(appelant)* Gabriel! Gab...

Scène II.

Joseph, Gabriel *paraissant l'habit moitié mis.*

Joseph

Ah! te voilà enfin! tu dormais, fainéant.

Gabriel

Dame! M.r Joseph, quand on ne peut pas dormir la nuit, il faut bien dormir le jour.

Joseph

Tu te plains, je crois?

Gabriel

Non, M.r Joseph; mais vous conviendrez que M.r Eugène mène et nous fait mener une drôle de vie depuis que M.r le Comte n'est plus ici.

Joseph, *prenant une prise de tabac.*

Je conviendrai seulement que tu n'as pas le sens commun. Je t'ai dit cent fois pour une, moi, ton maître-d'hôtel, que la conduite publique et privée de ceux dont nous dépendons ne nous regarde pas. Silence et discrétion, telle est ma devise; surtout dans une maison comme la nôtre, où les honoraires sont assez discrets, et les profits... silencieux assez honnêtes. M.r le Comte de Rantzbourg, notre maître n.o 1, dépense raisonnablement, traite bien, paie encore mieux. M.r Eugène, son homme de confiance, son prête-nom, que l'on regarde en général comme le souverain maître de céans, mais qui n'est en réalité que notre maître n.o 2, est encore plus libéral: tu vois depuis huit jours comme ça marche ici; qu'y trouves-tu à redire?

Gabriel

Oh! rien... absolument rien.

Joseph

Gabriel, je t'aime et je veux te pousser.

Gabriel

Monsieur est bien bon.

Joseph

Mais si tu veux arriver, retiens bien cette maxime d'un sage économiste: l'ordre et l'économie des maîtres sont le fléau et la ruine des domestiques.

Gabriel

Paroles sublimes, M.r Joseph; soyez sûr que je ne les oublierai jamais . . . . Cependant si M.r le Comte venait à savoir le train dont nous allons?.....

Joseph

C'est l'affaire de M. Eugène *(on entend du bruit en-dehors)*. J'entends déjà dans l'antichambre la voix de ses amis, M.r Arthur et M.r Léon; ils viennent déjeuner avec lui. En voilà des farceurs qui aiment le Champagne! *(On entend sonner dans l'appartement d'Eugène)* M.r Eugène appelle, cours vite: chacun à son poste; de l'activité et de la discrétion.

Gabriel, *sortant par la droite de l'acteur.*

Je profiterai de vos sages avis.

Scène III.

Arthur, Léon, Joseph.

Arthur *et* **Léon**

Bonjour, Joseph, bonjour.

Joseph, *s'inclinant.*

Messieurs!...

Léon

Eugène repose encore?

Joseph

M.r le Vicomte s'habille, Messieurs. Il est à vous dans un instant, à moins que quelques actionnaires ne l'arrêtent au passage.

Arthur

Il paraît donc que la nouvelle entreprise de notre cher Vicomte commence à prendre.

Joseph

Comment, Monsieur, si cela commence! je le crois bien: une affaire superbe, une oeuvre philanthropique s'il en fut jamais: le défrichement des Landes depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Ah! M.r le Comte de Rantzbourg est un grand homme! Plus de dunes, plus de terres sablonneuses et stériles, plus d'habitants réduits à cheminer sur de longues échasses; mais partout la culture, une heureuse fertilité, l'abondance, une population à pied . . . ou en voiture. Quel âge fortuné que le nôtre, Messieurs!

Léon, *lui frappant sur l'épaule.*

Quel feu! quel enthousiasme! M.r Joseph, je vous proclame la perle des maîtres-d'hôtel.

Joseph

M.r Léon est trop indulgent.

Léon

Non, foi d'écrivain journaliste, je ne m'entendrais pas mieux à faire mousser une affaire. Je vous promets l'immortalité dans mes écrits.

Arthur

Oui, dans le feuilleton du journal *la Mode.*

Joseph

C'est bien capricieux, bien inconstant.

Léon

La mode, oui, mais un feuilleton de moi!

Arthur

C'est si léger, que cela s'envole de soi-même....

Léon, *avec emphase.*

Jusqu'au temple..... *(il s'interrompt à la vue d'Eugène qui entre)* Enfin le voilà.

Joseph, *à part.*

Va, nous connaissons le temple où s'envolent tes écrits!

Scène IV.

Eugène, Arthur, Léon, Joseph.

Arthur *et* **Léon**, *prenant la main d'Eugène.*

Comment cela va-t-il ce matin?

Eugène

Bien, mes amis; un peu fatigué cependant.

Arthur

Après une nuit délicieuse comme celle que nous avons passée, c'est permis; mais on recommence, et la fatigue s'évanouit.

Engène

C'est bien dit. — Joseph!

Joseph

M.r le Vicomte.

Eugène, *à ses amis.*

Vous permettez... *(à part à Joseph)* Est-il venu quelqu'un ce matin?

Joseph

Une vingtaine de personnes environ.

Eugène, *bien marqué et lentement.*

Et qui donc?

Joseph

D'abord quatre ou cinq actionnaires fort pressés de toucher leur dividende arriéré.

Eugène, *de même.*

Et tu les as prudemment renvoyés?

Joseph

Cela ne se demande pas. — Puis quelques capitalistes sont venus prendre des prospectus de votre nouvelle société en commandite, pour le défrichement des Landes de nos départements de l'Ouest.

Eugène, *de même.*

Ensuite?

Joseph

J'ai reçu la note du café de Paris : elle ne s'élève qu'à 749,50 fr. — une bagatelle ! celle de votre sellier et de votre tailleur sont un peu plus fortes.

Eugène

Passons là dessus; c'est tout?

Joseph

Non, Monsieur: il y a encore une petite chose assez insignifiante... une lettre de change de 4000 fr. que le porteur s'est vu forcé de faire protester, parce qu'hier avant midi vous n'avez pas versé les fonds, comme vous vous y étiez engagé.

Eugène

Nous arrangerons cette affaire plus tard.

Joseph

Votre banquier sera ici à une heure, pour régler votre compte courant.

Eugène

Je n'y serai pas... *(haut, et revenant près de ses amis)* Occupez-vous du déjeuner, voilà l'essentiel.

Arthur

Entendez-vous, Joseph? Voilà l'essentiel!

Léon, *appuyant.*

Voilà l'essentiel !

Joseph, *sortant.*

Je vais tout disposer.

Scène V.

Eugène, Arthur, Léon.

Eugène

Édouard ne paraît pas encore.

Léon

Oh! celui-là est toujours en retard depuis qu'il aspire à la diplomatie; il ne sort pas de l'Anglais.

Eugène

En effet, en est-il entiché!

Arthur

Que veux-tu? la tutelle paternelle l'y oblige!.. Mais concevez-vous cela, vous autres? Édouard diplomate! un farceur comme lui!

Léon

Cependant observez, messieurs, que depuis quelque temps il est plus sérieux.

Eugène

Effet indubitable de la langue anglaise. Par la langue ne juge-t-on pas du caractère d'un peuple? Voyez, par exemple, la langue allemande: à la marche lente et grave de sa phraséologie, toujours compliquée, parfois embarrassée, tant les périodes en sont patiemment élaborées; à la profusion de ses consonnes, qui, par la rareté des voyelles, la privent de brillant et do sonorité; à son accentuation forte et concentrée, qui ne reconnaît un peuple plus spéculatif que pratique, ami des abstractions métaphysiques, aimant à lutter contre les difficultés de la science; préférant le solide à de vains ornements, aimant mieux être riche dans le fond, que poli et agréable à la surface? De l'Allemagne passons au-delà des Alpes, parcourons la terre antique de Saturne et de Rhée, la mère féconde des moissons et des fruits: sa nature luxuriante, son ciel étincelant de lumière et d'azur, ne sont-ils pas merveilleusement réflétés dans le luxe et l'harmonie de sa langue poétique? Lisez ses

grands poëtes, et dans leur langage suave, abondant, musical, reconnaissez un peuple dont l'imagination vive et passionnée à préféré jusqu'ici les charmes paisibles des beaux arts, à la vie active et prosaïque des nations du nord, dont les langues sèches ne semblent faites, au premier abord, que pour les débats orageux du forum. Quant à la langue anglaise...

Scène VI.

Les précédents, **Edouard.**

Edouard, *paraissant.*

Good morning!...

Arthur *et* **Léon**

Justement notre anglomane.

Eugène

Il achèvera mieux que moi notre dissertation.

Edouard, *serrant la main d'Eugène puis celle d'Arthur et de Léon.*

How do you do?... Well? I am very glad.

Arthur

J'étais sûr qu'il nous parlerait anglais en entrant.

Edouard

Pardon, mes amis, c'est par distraction: après deux heures de leçon avec mon professeur.

Léon

C'est cela, tu croyais être encore avec lui.

Edouard

C'est, ma foi, vrai; ne soyez pas étonnés de ma persévérance: je me hâte d'apprendre vite pour être plus tôt débarrassé.

Arthur

C'est comme moi, lorsque j'ai étudié l'Italien.

Edouard

L'Italien, c'est si facile!

Arthur

Facile! dix fois moins que l'Anglais.

Edouard

Laisse-moi donc tranquille.

Arthur

Quand tu sais prononcer le *th*, la moitié de la besogne est faite.

Edouard, *se promenant avec suffisance.*

Je ne relève pas de semblables sottises.

Arthur

J'en appelle à ton jugement, Eugène, toi qui connais l'une et l'autre langue. N'est-il pas vrai que la langue Italienne est plus riche, plus rationnelle que l'Anglaise?

Eugène

Eh bien?

Arthur

Eh bien! plus une langue est riche dans ses éléments, dans son vocabulaire, dans sa phraséologie, plus elle offre de difficultés dans son étude.

Eugène

C'est juste.

Edouard

Nego majorem, minorem, et consequentiam.

Eugène *(Édouard se promène de nouveau).*

Le voilà dans ses extravagances.

Arthur

Laissons-le se pavaner dans ses monosyllabes et dans sa prononciation barbare.

Edouard

L'Anglais est monosyllabique comme le chinois, *concedo;* c'est ce qui prouve la sympathie des peuples de la Tamise pour ceux de l'Hoang-ho; mais si tu m'attaques sur la prononciation Anglaise.....

Léon

Tu ne la compareras pas, j'espère, à l'Italienne.

Edouard

Messieurs, ne calomniez pas la prononciation Anglaise. — *(Déclamant)*

Must I thus leave thee, Paradise? thus leave
Thee, native soil, these happy walks and shades,
Fit haunt of Gods!...

(Se frappant le front) Fit haunt of Gods!...

Scène VII.

Les précédents, **Joseph**.

Joseph

Une lettre pour M.r le Vicomte.

Edouard, *à part, mettant les mains dans les poches et les ôtant ensuite.*

Elle arrive fort à-propos.

Eugène, *à Joseph, en prenant la lettre.*

De la part de qui?

Joseph

D'un jeune paysan. Il dit que c'est très pressé; il attend la réponse.

(Joseph se retire au fond. Arthur va rejoindre ses amis à droite. Eugène s'avance sur l'avant-scène à gauche et lit).

Eugène

Voyons. *(Lisant)* « Dans trois mois il y aura douze ans que vous avez quitté le pays... » *(à part)* que signifie cela? *(lisant)* « Probablement, au milieu des beaux messieurs de la capitale, vous aurez oublié un pauvre petit paysan de votre âge, votre frère de lait, avec lequel vous avez passé les douces et rapides années de votre enfance. Faut-il vous rappeler son nom? *(lisant avec une émotion croissante)* Dans ces temps heureux, à jamais perdus pour nous, vous l'appeliez Jeannot. » *(s'interrompant)* Jeannot! lui, ici!

Arthur, *observant Eugène et s'adressant à ses amis.*

Qu'a-t-il donc?

Léon, *de même.*

Comme il est ému!

Eugène, *à part.*

Quels souvenirs ce nom vient de réveiller dans mon cœur! *(après un moment de silence il continue sa lecture)*: « Il est là, à votre porte; il attend; car, si vous l'avez oublié, vous, lui n'a jamais cessé de penser à vous, et de soupirer après l'heureux instant de revoir son cher Eugène.

Signé — *Jeannot, fils de Bernard, fermier de M. Montmorin, votre père.*

(avec sentiment) Mon père! *(il reste pensif et fort agité)*

Joseph, *à Eugène.*

Quelle réponse?

Eugène, *sortant de sa rêverie.*

Faites entrer. *(Joseph sort;—à ses amis)* Mes amis, une visite inattendue, que je ne puis m'empêcher de recevoir... Voudriez-vous bien?...

Arthur

Te laisser seul?... volontiers; nous allons t'attendre dans la salle à manger.

Eugène

J'irai bientôt vous y rejoindre.

Edouard, *s'en allant.*

C'est cela: d'abord les affaires, ensuite le plaisir.

(Arthur, Léon, Édouard sortent par la gauche)

Scène VIII.

Eugène, *debout et pensif près de la table à droite;* **Joseph**, *introduisant* **Jeannot.**

Joseph

Par ici, mon ami, par ici; voilà M.r le Vicomte.

Jeannot, *étonné.*

M.r le Vicomte! alors ce n'est pas ça...Je demande M.r Eugène de Mont.....

Eugène, *vivement à Joseph.*

Laissez-nous, Joseph. *(Joseph sort)*

Jeannot, *regardant Eugène qui l'observe avec émotion.*

Quand je dis que ce n'est pas ça, c'est qu'il me semble que c'est ça.

Eugène, *de même avec sentiment.*

Jeannot!

Jeannot, *avec joie.*

C'est lui! *(Il veut courir dans ses bras, il s'arrête)*

Eugène, *courant à lui les bras ouverts.*

Là, là, sur mon cœur! douteras-tu maintenant que c'est moi?

Jeannot, *essuyant une larme avec le revers de sa main.*

Non, car lui seul pouvait m'embrasser ainsi... on disait qu'il était changé! je le savais bien, moi, qu'il était toujours le même.

Eugène

Ce bon Jeannot!... Mais comment te trouves-tu dans Paris?

Jeannot

Comment?... Je te raconterai ça plus tard, car c'est une longue histoire; parlons de toi d'abord. Comment t'es-tu fait si beau? ce luxe, cette magnificence... *(montrant l'appartement)* sais-tu que c'est joliment ficelé tout cela! Si c'est à toi, je t'en fais mes compliments; tu dois être fameusement heureux!

Eugène

Oui, je ne suis pas malheureux. Assieds-toi là, *(il avance un fauteuil élastique)* et je vais te narrer l'origine de ma fortune. *(il s'assied)*

Jeannot, *s'asseyant.*

Dieu! comme l'on enfonce là-dedans! *(à Eugène)* Je t'écoute.

Eugène

Tu sais que mon père m'avait envoyé à Paris, pour achever mes études ébauchées en province. Quand j'eus pris mes licences en droit...

Jeannot

Ah! tu avoues donc que tu avais pris des licences...!

Eugène

Sans doute, et avec honneur encore: cinq boules blanches!

Jeannot, *étonné.*

Cinq boules blanches! c'est superbe. *(à part)* je n'y comprends rien, mais c'est égal. *(à Eugène)* Eh bien? Quand tu fus *licencieux?...*

Eugène

Licencié, veux-tu dire.

Jeannot

Licencieux, licencié...., pardonne à ma simplicité villageoise, si en parlant d'un étudiant en droit, j'ai confondu ces deux termes; continue.

Eugène

Mon père me rappela en province.

Jeannot

Hélas! Oui.

Eugène

Mais comment m'arracher aux délices de Paris, de cette ville enchanteresse, mille fois plus attrayante que la Capoue de la Grande-Grèce? Comment renoncer à ce brillant prestige, à ces

plaisirs enivrants qu'elle offre à tous ceux qui vivent dans son sein? Je m'étais fait des amis, des protecteurs ; j'étais admis dans les sociétés les plus à la mode. Jeune, recherché, bien accueilli partout, je voyais devant moi l'avenir le plus délicieux; pouvais-je l'échanger contre la vie monotone d'une pauvre province? Abandonner Paris pour un village, c'était impossible : vivre ailleurs qu'à Paris, ce n'est pas vivre.

Jeànnot

Tu crois? je t'assure cependant qu'en Bretagne nous nous portons tous bien. Te souviens-tu comme nous étions gais autrefois? Eh bien! c'est toujours la même chose dans le pays.

Eugène

Veux-tu savoir pourquoi, mon pauvre Jeannot? C'est que vous n'avez pas soulevé le voile qui cache les vraies jouissances de la vie; et ce n'est qu'ici qu'il l'est entièrement. J'espère te faire connaître Paris, tu m'en diras des nouvelles après.

Jeannot

Je conviens que si c'est partout comme chez toi, on doit être furieusement tenté d'y rester. Mais de quelle manière t'es-tu procuré tout ce bien-être?

Eugène

Avec un peu de talent et d'adresse. Ne pouvant me résoudre à quitter la capitale,—et tu conviendras toi-même que ç'aurait été une folie que de sacrifier la magnifique position que je m'y étais faite,—j'écrivis à mon père ma résolution de m'établir ici; il refusa et me retira ma pension. Mais je m'étais lié avec un seigneur suédois, nommé le Comte de Rantzbourg. Il m'associa à ses entreprises industrielles et philanthropiques.

Jeannot

Philanthropiques! J'étais sûr que mon Eugène vivait à Paris en fesant le bien... Mais, dans quel genre sont ces entreprises?

Eugène

Nous entreprenons le dessèchement des marais; nous ouvrons des routes à travers les montagnes; nous fesons communiquer les grands fleuves entre eux; nous fouillons dans les entrailles de la terre pour en extraire les métaux et la houille, aussi importante aujourd'hui que le fer même; nous fertilisons les sols les plus stériles; nous fondons des asiles pour la veuve et l'orphelin; nous répandons l'abondance et le bonheur parmi les populations; enfin.... nous nous enrichissons.

Jeannot

C'est merveilleux! tu me fais venir l'eau à la bouche. *Sapristi!* comme ça m'irait!

Eugène

Laisse-moi faire; je te pousserai; tu feras fortune à ton tour, car tu ne me quittes plus.

Jeannot

Moi!

Eugène

Sans doute! est-ce que c'est possible autrement?

Jeannot

C'est-à-dire que tu te figures que je renoncerai facilement comme toi au clocher de mon village, à mes champs de genêts, à mon vieux père.

Eugène

Ton père est raisonnable: il veut le bonheur de son enfant. Tu lui écris la brillante position que je t'offre; il est trop sage pour ne pas dire: mon fils, sois riche, sois heureux!

Jeannot, *rêveur.*

En effet mon père est sage; il m'aime; il m'a dit cent fois: Jeannot, mon cher Jeannot, nous sommes pauvres: ne te laisserai-je donc en héritage que le travail et la pauvreté!

Eugène

C'est toi qui l'enrichiras.

Jeannot, *avec feu en se levant.*

Oui, c'est ça: j'enrichirai mon père; car, vois-tu bien, Eugène, les premiers 10 francs que j'aurai dans ma poche seront pour lui.

Eugène

Bon Jeannot, conçois-tu quelle félicité! Mais il faut te nettoyer. Tu as de l'esprit naturel; il ne s'agit que de te façonner. Cela demande un peu de temps; mais avec une nature féconde comme la tienne, on va vite. Présidons d'abord à ta toilette.

Jeannot

Tu vas peut-être me couvrir d'un habit aussi cossu que le tien?

Eugène

Mon ami, l'habit fait la moitié de l'homme qui veut réussir.

Jeannot, *à part vivement.*

Et moi qui venais à Paris seulement pour négocier notre ré-

colte de foin, et voilà que je trouve... c'est cocasse tout de même!

Eugène, *au fond appelant.*

Joseph!

Scène IX.

Les précédents, **Joseph.**

Joseph

Monsieur.

Eugène

Conduisez M.r de la Jeannotière...

Jeannot, *étonné.*

De la Jeannotière!...

Eugène, *lui impose silence et continue.*

Dans ma garde-robe, et aidez-lui à s'habiller.

Joseph

Suivez-moi, Monsieur.

Eugène, *passant à la droite de Jeannot.*

Va t'habiller, mon ami; je t'attends.

Jeannot, *sortant.*

Si c'est un rêve, c'est le plus beau de ma vie.

Scène X.

Eugène, *seul se promenant avec émotion.*

Excellent Jeannot! mon bon frère de lait! Oh! oui, tu es bien le meilleur de mes amis, le plus sincère, le plus désintéressé! Quelles émotions sa présence à réveillées dans mon cœur! Que de souvenirs doux et pénibles à la fois! Je lui vante le bonheur dont je jouis, je veux qu'il le partage, mais ne lui enlevé-je pas une paix préférable à tous les biens du monde?

(Il reste quelques instants absorbé, la tête appuyée dans sa main et le conde sur le pupitre à droite, puis il chante la suivante Romance)

Romance

1. Couplet

Pourquoi des regrets inutiles,
Dans cet asile fastueux,
Me font rêver les jours tranquilles
De mon enfance et de ses jeux?
Eh quoi! l'éclat de la richesse,
Ne suffit donc plus à mes voeux?
Ici, quand on me croit heureux,
Tout bas je répète sans cesse:
Toujours, toujours
Mon pays sera mes amours.

2. Couplet

Pourquoi, grand Dieu! ce vide immense
Que rien ici ne peut combler?
Ainsi quand on perd l'innocence
On ne saurait la rappeler!
Rendez-moi la terre chérie
Où ma mère me mit au jour:
De ma Bretagne, ma patrie,
Non rien ne vaut le doux séjour.
Toujonrs, toujours
Mon pays sera mes amours.

Jeannot, *en dehors.*
Laissez-moi donc tranquille, mon cher, vous m'étranglez. *(il paraît à droite, sans habit et une cravate à la main)* Si c'est à ce prix que vous les rendez, je me passerai fort bien de vos services. *(il entre; Joseph le suit, un habit sur le bras)*

Scène XI.

Eugène, Jeannot, Joseph.

Jeannot, *à Eugène.*
Mets-moi ce collier, toi; je n'ai pas envie de périr suffoqué par les mains de cet homme-là.

Joseph

Je vous assure, Monsieur....

Eugène

Taisez-vous.

Jeannot, *l'imitant.*

Taisez-vous.

Eugène

Vous êtes un maladroit.

Jeannot, *de même.*

Vous êtes un maladroit.

(Eugène arrange la cravate de Jeannot).

Jeannot, *tirant un peu la langue.*

Toi aussi, tu ne serres pas mal!

Eugène

Ecoute donc, c'est la mode.

Jeannot

Si c'est la mode, je me soumets.

Joseph, *à part.*

Quelle docilité!

Eugène, *lui arrangeant le gilet.*

Le gilet un peu plus pincé.

Jeannot

Ouf! — c'est encore la mode?

Eugène

Sans doute: une taille svelte, dégagée, est de rigueur.

Jeannot

Dans ce cas, va toujours, sangle-moi tant qu'il te plaira. — *(s'avançant)* O mon père, qu'il faut avoir envie de vous enrichir!

(Il passe l'habit que Joseph lui présente)

Léon, Arthur, Edouard, *en dehors.*

Eugène! Eugène! le déjeuner se refroidit.

Eugène

Me voilà! *(à Joseph)* Allez dire que je viens.

(Joseph sort par la gauche)

Jeannot

Qu'est-ce que ce vacarme?

Eugène

Ce sont mes amis qui s'impatientent et qui veulent déjeuner. Dépêchons-nous; je vais te présenter.

Jeannot

Me présenter! moi, Jeannot, à ces beaux Messieurs!

Eugène

Ne crains rien : on rira peut-être sous cape de ton air provincial... un peu gauche; mais tu verras faire, et tu te formeras. D'ailleurs imite-moi, et suis de point en point tout ce que je ferai.

Jeannot

Je ne te perds pas de vue.

Eugène, *lui passant un lorgnon.*

Ah! ce lorgnon, pour te donner de la contenance.

Jeannot

Ce lorgnon! *(il regarde à travers)* Dieu comme on y voit trouble avec ça! Je t'assure que je vois mieux avec mes yeux.

Eugène

Moi aussi, mais c'est du bon ton. *(il fait tourner son lorgnon, Jeannot l'imite)*

Jeannot, *affectant.*

Allons donc, puisque c'est du bon ton!

Eugène, *continuant et mettant le lorgnon à son oeil, ce qu'imite Jeannot.*

Sais-tu que tu as de grandes dispositions...

Jeannot

A paraître ridicule, c'est possible.

Léon, Arthur, Edouard, *en dehors.*

Eugène! Eugène!

Eugène

Je suis à vous. — Viens donc, n'aie pas peur.

Jeannot

Moi, peur! tu m'offenses, Eugène. Quand on a la conscience en paix on n'a jamais peur de rien.

Eugène, *à part montrant Jeannot qui remonte la scène.*

Il est plus heureux que moi!

(Ils sortent par la gauche)

Scène XII.

Joseph, *seul, par la droite.*

Or ça! quel est donc ce petit joufflu de campagnard que notre maître affuble ainsi en jeune élégant? – Ils se tutoient.....! Est-ce que par hasard M.r le Vicomte ne serait pas plus Vicomte que moi, Joseph Gautier, ex-marmiton, ex-valet d'office, ex... Doucement, M.r Joseph! vous êtes aujourd'hui maître-d'hôtel; cela ne vous regarde pas: ce qui vous intéresse, c'est le *doit* et l'*avoir* de la maison où vous êtes.... *(apercevant à droite 2.e pl. le Comte de Rantzbourg)* M.r le Comte de Rantzbourg! *(avec une surprise mélée de terreur)*

Scène XIII.

Le Comte de Rantzbourg, Joseph.

Le Comte

Moi-même, Joseph; pourquoi cet étonnement?

Joseph

Pour rien, Monsieur le Comte, pour rien. Certainement nous ne vous attendions pas si tôt, mais nous sommes charmés de vous voir de retour.

Le Comte

Peut-être!

Joseph

Peut-être! non, M.r le Comte: quand on a le bonheur d'avoir pour maître un homme tel que vous, si noble, si grand, si généreux, si....

Le Comte

Assez! vous savez que je n'aime pas les flatteurs.

Joseph

Ni moi non plus.

Le Comte

Ce qui prouverait que vous ne vous aimez pas vous-même.

Joseph

J'abhorre l'égoïsme.

Le Comte

Laissons cela. Que fait Eugène?

Joseph

Eh!... dans ce moment, il répare un peu ses forces épuisées par la fatigue et les veilles.

Le Comte

Il dort encore?

Joseph

Non... Monsieur,... il déjeune.

Le Comte

A la bonne heure... et vous dites qu'il se fatigue, qu'il veille.....

Joseph

Toutes les nuits depuis votre départ.

Le Comte

C'est pour cela sans doute que dans la journée on est si peu occupé: à dix heures les bureaux sont à peine ouverts.

Joseph

Qui vous a dit cela? calomnie, Monsieur le Comte, calomnie.... ça va admirablement au contraire.

Le Comte, *sévèrement.*

Silence! je sais tout.

Joseph, *effrayé.*

Tout!

Le Comte, *de même.*

Oui, M.r Joseph, tout! Sortez, et pas un mot sur mon arrivée.

Joseph, *sortant.*

Ça va mal!

Scène XIV.

Le Comte, *seul.*

Mon retour imprévu, va surprendre bien du monde. Il était urgent: sans cela mon crédit était compromis et ma fortune détruite! Ah! M.r Eugène, vous voulez voler de vos propres ailes! Comme mes opérations industrielles ne pouvaient se faire au nom du Comte de Rantzbourg, et que vous m'avez prêté le vôtre, vous croyez qu'il est temps d'agir entièrement par vous-

même, et que vous pouvez impunément renier à votre profit celui qui vous aura enrichi! Vous vous êtes trop pressé, M.r Eugène ! J'ai pris mes précautions depuis longtemps. Vous êtes mon débiteur: l'écrit signé de vous, que je possède comme garantie de mes droits sur tout ce que cette maison renferme, assure ma vengeance. Vous avez trop tôt oublié que vous êtes chez moi, et que je n'ai qu'un mot à dire pour vous en faire sortir avec ignominie.

Que dis-je, ma vengeance! c'est vous-même qui l'avez assurée d'une manière bien plus honteuse. Obéré de dettes, et ne pouvant rompre avec vos habitudes de luxe et de dépenses folles, vous vous trouvez en face d'un déficit que vous tâchez en vain de me cacher. On m'assure même que pour le couvrir, vous seriez disposé à recevoir une somme assez forte d'un capitaliste ambitieux de me supplanter dans ma dernière entreprise, si vous la faites échouer entre mes mains. Ah! s'il était vrai....! tremblez: votre chûte sera bien terrible si je retire la main qui seule fait votre force et votre appui. *(Il reprend son chapeau.— cris en dehors :* Du Champagne! Bravo!*). Le Comte ironiquement:* Riez, mes amis, chantez: nous nous verrons plus tard. *(Il sort par la droite)*

Scène XV.

Eugène, Léon, Edouard, Arthur, Jeannot, *entrant par la gauche.*

Eugène

Nous prendrons le café dans cette salle.

Tous

C'est cela.

Jeannot, *un peu gai.*

Sais-tu, Eugène, que c'était du soigné que le déjeuner que tu nous as servi! je n'ai jamais eu tant de plats à mon diner.

Léon, *à ses amis.*

Est-il naïf.

Jeannot

Et puis, quels vins! Le dernier surtout, celui qui écume.

Tous rient, excepté Eugène.

Eugène, *à Jeannot.*

Qui mousse veux-tu dire?

Jeannot

Qui mousse, qui écume, c'est égal.... celui-là enfin qui vous pétille au nez; ça vous ravigote le cœur d'une manière....... tiens, j'en boirais bien encore un verre.

Edouard, *à part.*

Il n'est pas dégouté, le campagnard.

Eugène, *bas à Jeannot.*

Tais-toi donc. *(haut)* Mes amis, je vous en prie, un peu d'indulgence. Je vous l'ai déjà dit: M.r de la Jeannotière n'est jamais sorti de ses domaines; par conséquent il ignore les usages de Paris; c'est un jeune novice qu'il nous faudra former.

Arthur

Est-il riche?

Eugène

Millionnaire.

Arthur

Dans ce cas nous le formerons.

Edouard *et* **Léon**

Nous le formerons.

Jeannot, *naïvement.*

J'ai donc fait bien des gaucheries?

Eugène, *souriant.*

Mais, pas mal.

Edouard, *soupirant.*

Oui.... pas mal.

Jeannot

J'en suis bien capable; mais le fond est bon, Messieurs; ensuite on a du cœur. Si quelqu'un voulait affirmer le contraire, *(à Arthur)* vous, par exemple, Monsieur le rieur, je lui ferais voir sur-le-champ qu'il ne faut pas toujours juger de l'arbre par l'écorce. *(il s'approche en le menaçant et en retroussant ses manches)*

Eugène

Allons! encore une incongruité.

Jeannot, *s'échauffant.*

Est-ce que par hasard, il s'aviserait de rire à mes dépens?

Eugène

Non... non...

eannot

A la bonne heure, parce que vois-tu...

SCÈNE XVI.

Les précédents, **Joseph** *et* **Gabriel**, *portant un plateau.*

Joseph

Messieurs, le café.

Jeannot, *tendant la main à Arthur.*

Voilà qui me réconcilie avec vous; touchez-là. *(Joseph sert du café à Eugène et à Edouard puis aux autres)*

Arthur, *à part.*

C'est un bon garçon tout de même.

Edouard, *prenant le café.*

Very good.

Joseph, *présentant une tasse à Jeannot.*

M.r de la Jeannotière prend-il du café?

Jeannot

Tiens, si j'en prends! il est bon là le domestique! Et le petit verre encore. *(à Gabriel qui verse)* Verse, mon garçon, verse toujours, verse encore: j'aime le bain de pieds. *(dégustant le café)* Pas mauvais: véritable moka! *(avalant tout avec avidité)* n, i, ni, disparu.

Edouard *à Jeannot, posant ensemble leurs tasses.*

Il paraît que M.r de la Jeannotière est un connaisseur.

Jeannot

Eugène, viens ici.

Eugène

Qu'est-ce?

Jeannot, *riant niaisément en montrant Edouard.*

Pouh! ton bon Monsieur qui me demande si je suis un connaisseur... *(à part)* sont-ils jobards dans ce Paris!

Eugène

Tais-toi donc. *(à part)* Il me fait souffrir le martyre! *(à Joseph)* La voiture est-elle prête?

Joseph

Oui, M.r le Vicomte.

Eugène

Mes amis, ma calèche est à vos ordres.

Léon

Et tu ne viens pas avec nous?

Eugène

Impossible; j'ai affaire; nous nous reverrons à 5 heures.

Arthur

Oui à diner.

Edouard

C'est cela.

Léon *à Jeannot, avec affection.*

Et M.r de la Jeannotière nous fera-t-il l'honneur de nous accompagner au bois?

Jeannot, *vivement.*

Au bois? Vous allez à la chasse?

Tous, *riant.*

Ah! Ah! Ah! *(Édouard rejoint ses amis)*

Jeannot, *étonné.*

Pourquoi ces rires?

Eugène

Nous appelons ainsi une des plus jolies promenades de Paris, le bois de Boulogne, où se rend l'élite de la société parisienne.

Jeannot

C'est différent. Ma foi, Messieurs, j'ai vécu jusqu'ici à la campagne, par conséquent au milieu des bois; veuillez m'excuser, je préfère rester à la ville avec mon ami.

Edouard, *à Léon et Arthur.*

Tant pis, il nous aurait amusés.

Arthur

Eh bien! au revoir.

Tous

Au revoir.

(Édouard, Léon, Arthur sortent par la droite)

SCÈNE XVII.

Eugène, Jeannot.

Eugène

Je serai forcé de te laisser seul quelques instants; j'ai à sor-

tir pour des affaires d'importance. *(il prend son chapeau sur la table à droite)*

Jeannot

Ne te gêne pas. On est si bien chez toi, que j'y resterai sans peine. D'ailleurs, si je m'ennuie d'être à la maison, j'irai faire un tour par la ville que je ne connais pas encore.

Eugène

Sans adieu alors. *(Il lui tend la main et sort par la droite)*

Jeannot

Fais comme si tu étais chez toi.

Scène XVIII.

Jeannot, *seul.*

(Pendant qu'il prend le fauteuil) Comme si tu étais chez toi!... que je suis bête! Comme s'il n'y était pas et qu'il fut chez moi!... *(s'asseyant)* Récapitulons un peu nos impressions de ce jour. D'abord, joie inespérée de revoir mon cher Eugène, tel que je l'avais rêvé, en dépit de tout le monde, de mon père Bernard lui-même qui, dans sa franchise bretonne, le traitait de *polisson*, rien que ça;... ensuite, promesses, assurance de fortune; excellent déjeuner, suivi du café, et d'une proposition d'aller me promener au bois; enfin, en dernier lieu... me voilà assis délicieusement dans un fauteuil élastique... *(on entend marcher à droite)* qui vient là? *(apercevant le Comte)* Dieu! Quelle figure sévère et rébarbative! *(il se lève)*

Scène XIX.

Le Comte Jeannot.

Le Comte

Quel est ce jeune homme-là?

Jeannot

C'est moi, Monsieur.

Le Comte

Parbleu! je le vois bien que c'est vous; mais qui êtes-vous et que demandez-vous?

Jeannot

Il me semble que je pourrais vous adresser la même question. Mais comme je n'ai pas la même curiosité que vous, je me bornerai à satisfaire la vôtre, quoique je n'aie pas l'avantage de vous connaître. Je suis en ces lieux M.r de la Jeannotière, ami d'enfance de M.r le Vicomte Eugène de Montmorin; mais dans les environs de Ploërmel en Bretagne, je ne suis que Jeannot, fils de Bernard, fermier de M.r Montmorin, lequel est notre maire, pour vous servir.

Le Comte, *à part.*

Au moins celui-là est candide et naïf. *(haut)* Eh bien! M.r de la Jeannotière, puisque vous êtes tel en ces lieux, je vous dirai que votre franchise me plait.

Jeannot

La franchise plait toujours.

Le Comte

Permettez-moi de vous demander ce que vous venez chercher en ces lieux.

Jeannot, *présentant un siége au Comte.*

Prenez donc la peine de vous asseoir.

Le Comte

Merci, je suis fort bien.... Vous êtes venu ici pour..?

Jeannot, *vivement.*

Pour vendre du foin, Monsieur.

Le Comte

Du foin!

Jeannot

Du foin d'abord; ensuite pour embrasser mon cher Eugène.

Le Comte

Votre cher Eugène!

Jeannot

Oui, Monsieur: depuis douze ans je ne l'avais pas vu; jugez quel plaisir! Quelle fête pour nous! je dis pour nous, car il a été aussi heureux que moi. Oh! c'est beau de sa part, Monsieur: il est riche, puissant, comme vous voyez: Eh bien! je l'ai retrouvé simple, bon, affecteux, ni plus ni moins que quand nous allions ensemble à notre petite école du village.

Le Comte

Vraiment!

Jeannot

De plus, il veut me rendre riche comme lui.

Le Comte

Et vous userez de vos richesses comme lui?

Jeannot

Je l'espère bien!

Le Comte

Alors, voici ce que vous ferez: Cet ami qui vous aura tiré de votre obscurité pour vous donner une brillante position sociale, cet ami à qui vous devrez tout, vous deviendra odieux; vous ne tarderez pas à vouloir vous soustraire à l'obligation que vous auront imposée ses bienfaits...

Jeannot, *comme offensé.*

Monsieur!

Le Comte

Cet ami vous aura confié ses intérêts les plus chers, et vous le trahirez...

Jeannot, *indigné.*

Ah! ça, Monsieur, trève de plaïsanteries, s'il vous plait....

Le Comte, *avec force.*

Vous le trahirez! *(mouvement de Jeannot. Le Comte doucement et s'approchant de lui)* N'aurez-vous pas abandonné votre père pour le luxe et l'ambition?

Jeannot, *pensif.*

Que dit-il?

Le Comte.

Ah! c'est que vous ignorez ce que renferme le temple de la faveur et de la fortune! Les autels de ces deux divinités du siècle ne sont desservis que par les passions les plus forcenées, les plus honteuses. Pour en approcher, il faut se dépouiller de la robe d'innocence de ses premières années; il faut dire adieu à ces doux liens de la famille, que l'on pleure toujours et que rien ne saurait remplacer. Plus de repos, plus de foi, plus d'honneur, plus d'amitié, rien de sacré. Une main invisible et fatale vous pousse sans cesse en avant, pour aboutir... où? au crime peut-être, mais certainement à la honte et au remords.

Jeannot, *stupéfait.*

Vous m'avez terrifié, Monsieur. Je vous prie de croire cependant que si j'acceptais les offres de mon ami, c'était pour mon pauvre père.

Le Comte, *gravement.*

Je le crois: votre cœur n'est encore qu'au début, il n'a pas perdu sa candeur primitive. Conservez-là, jeune homme: on n'y renonce jamais impunément. Croyez-vous, par exemple, votre ami heureux sur le bord de l'abîme où il est près de tomber?

Jeannot, *effrayé.*

Grand Dieu! que dites-vous?

Le Comte, *sortant.*

Nous nous verrons plus tard. -- Adieu.

Jeannot, *courant après le Comte.*

Monsieur, Monsieur,... de grâce, encore un mot! (*revenant*) il ne m'écoute pas. Dans quelle perplexité il me plonge! Eugène!... Mon père!... Oh! Que je souffre.

Scène XX.

Eugène, Jeannot.

Jeannot

Eh! arrive donc.

Eugène

Qu'est-ce? tu es tout bouleversé.

Jeannot

Tu es perdu!

Eugène

Perdu!

Jeannot, *mystérieusement.*

Ecoute, Eugène: Je viens de voir un Monsieur fort respectable, qui m'a dit des choses épouvantables.

Eugène

Quel Monsieur?

Jeannot

Je ne le connais pas; mais lui paraît fort bien te connaître.

Eugène, *un peu troublé.*

Serait-ce une personne un peu plus grande que moi, les cheveux grisonnants, décoré?...

Jeannot, *l'interrompant.*

Justement. *(Eugène baisse la tête et réfléchit)* Vois-tu que cela te produit de l'effet, à toi aussi.

Eugène, *déguisant son trouble.*

A moi ? . . . non. . . toutes mes affaires sont maintenant arrangées.

Jeannot

Elles étaient donc dérangées?

Eugène

Tais-toi, tu ne comprends rien à cela.

Jeannot

Mais ce Monsieur?...

Eugène

Ce Monsieur?... Je ne le crains plus.

Jeannot

Tu ne le crains plus? tu me dis cela d'un ton qui me prouve le contraire.

Eugène

Bah! ne songeons qu'à jouir du présent, sans nous inquiéter de l'avenir.

Jeannot

Et sans songer au passé?

Eugène

Nous allons l'oublier à table. *(Posant son chapeau sur un guéridon, au fond et à gauche)* Justement voici nos amis qui reviennent de leur promenade.

Scène XXI.

Les précédents, **Léon, Arthur, Edouard.**

Léon

Il me semble que nous sommes exacts.

Jeannot

Je le crois bien, une heure d'avance.

Edouard

I am hungry and thirsty.

Arthur

Nous avons poussé jusqu'à Bagatelle: Promenade charmante, mon cher.

Edouard

Delicious!

Léon

Il y avait de brillants équipages et des toilettes superbes.

Edouard

Very much.

Eugène

Léon, cela te fournira un article.

Edouard

Yes, an article.

Jeannot

Or ça, qu'est-ce qu'il baragouine donc celui-là depuis ce matin?

Léon, *à Edouard.*

Tais-toi donc avec ton Anglais: tu vois que M.r de la Jeannotière ne semble pas le goûter.

Edouard

Je me tais. I am silent.

Arthur

Le diner est-il prêt?

Eugène

Regarde à la pendule.

Arthur

Tiens, il n'est pas encore cinq heures!

Léon

Arthur est toujours pressé.

Arthur

Je distingue: d'aller à table, oui; d'en sortir, jamais!

Edouard

En attendant le diner, y aurait-il rien de plus délicieux que d'entendre une douce mélodie? Ce matin nous avons fait de l'escrime, de la littérature; fesons maintenant de la musique.

Eugène

C'est cela: Léon va nous exécuter un morceau sur son violon.

Léon

Comment? tu veux que je joue?

Eugène

Sans doute: n'es-tu pas d'une force raisonnable sur le violon?

Edouard *et* **Arthur**

Adopté.

Léon

Mais un violon?

Eugène, *montrant l'orchestre.*

Tiens, en voilà quatre pour un.

(Léon s'apprête à jouer, tous s'asseyent en demi-cercle).

Jeannot, *s'asseyant.*

Voyons comment il va nous écorcher cela.

Arthur

Silence au parterre!

Edouard, *en anglais.*

Silence!

(Léon joue; tous applaudissent et crient Bravo).

Jeannot

Petit bonhomme; non, je me trompe: grand bonhomme, je ne m'attendais pas à cela de toi!

Léon

Bien obligé, M.r de la Jeannotière.

Jeannot

Non, vrai: je ne m'y attendais pas. Viens ça que je t'embra... *(s'arrêtant)* Non, je ne t'embrasserai pas: tu es trop goguenard pour que je prenne cette liberté avec toi.

Scène XXII.

Les précédents, **Joseph.**

Joseph

M.r le Vicomte, peut-on servir?

Eugène

Servez.

Arthur

Juste sur la dernière cadence; elle ne pouvait être plus heureuse.

(On apporte une table servie, qu'on dispose à gauche entre le 2.e et le 3.e plan. Joseph et Gabriel circulent donnant des ordres et servant).

Tous, *excepté Jeannot.*

À table!

Eugène, *à Jeannot.*

Tu ne t'assieds pas?

Jeannot

Tiens, c'est vrai; mon rêve continue.

Tous

Son rêve! Que dit-il ?

Arthur

Asseyez-vous toujours, M.r de la Jeannotière : nous sommes dans le domaine de la réalité, je vous assure: ce potage exhale un parfum qui n'a rien de fantastique. *Che gusto!*

Jeannot, *s'asseyant et flairant.*

C'est, ma foi, vrai; — c'est délicieux!

Tous

Vive notre amphytrion! *(Ils mangent)*

Jeannot

Il paraît, à en juger par mon premier début, qu'à Paris la table est la grande affaire de la vie.

Edouard

Non seulement à Paris, mais partout: vivre, n'est-ce pas la préoccupation par excellence de tout être doué d'activité et de sentiment? Le sauvage, comme l'homme civilisé, pense avant tout à se nourrir : c'est le verbe inspirateur de toutes ses actions. Ce qui distingue l'un de l'autre, c'est uniquement la manière de satisfaire ce besoin impérieux de notre nature.

Arthur

Voilà pourquoi un sage a dit: *dis-moi ce que tu manges, et je dirai qui tu es.*

Jeannot

Pensée profonde, Monsieur Arthur; mais elle est incomplète: car il ne suffit pas de manger, il faut encore boire.

Tous

Charmant! *(Joseph sert du vin à la ronde)*

Léon

Savez-vous que M.r de la Jeannotière a fait des progrès depuis ce matin?

Arthur

Pour prix de nos leçons, il doit nous payer sa bienvenue.

Edouard

Yes, he shall pay his entrance.

Jeannot

À une condition, c'est que vous ne direz par un mot d'Anglais.

Arthur

Il paraît que l'Anglais ..

Jeannot

Je ne puis pas le digérer.

Edouard

Vous avez tort.

Jeannot

C'est possible!... *(à Joseph)* En attendant, verse mon garçon. Messieurs, je bois à votre santé.

Tous, *excepté Eugène.*

À la vôtre. *(Ils boivent)*

Jeannot

Sapristi! quel bon petit vin! — Eugène, j'e t'avoue que je commence à me faire joliment à ce genre de vie.

Léon

Il n'est pas dégoûté! *(bruit en dehors)*

Jeannot

Quel est ce bruit?

Joseph, *effrayé à Eugène.*

M.r le Vicomte.....

Eugène, *troublé.*

Qu'est-ce?

Joseph, *de même.*

M.r le Comte de Rantzbourg est là..!

Tous

Le Comte de Rantzbourg!

Joseph, *de même.*

Avec des huissiers, des recors...!

Tous, *se levant effrayés.*

Des recors!

Le Comte, *frappant à la porte d'entrée.*

Ouvrez!

(Eugène reste confondu et terrifié)

Jeannot, *à Eugène.*

Tu trembles, toi aussi!

Edouard, Léon, Arthur

Sauve qui peut! *(Ils fuient autour de la chambre, cherchant une issue pour s'échapper. Dans leur précipitation ils échangent leurs chapeaux, et leur empressement à les reprendre doit fournir une scène comique; — Joseph et Gabriel disparaissent en emportant la table).*

Jeannot, *à Eugène qu'il secoue par le bras.*

Viens donc... veux-tu te faire prendre comme dans une souricière..!

(Eugène fait quelques pas pour fuir avec Jeannot vers la porte; dans ce moment la porte cède, et le Comte leur barre le passage. A cette vue, Jeannot épouvanté s'écrie):

C'est lui! l'homme de ce matin! *(il se réfugie dans le cabinet à gauche, où il reste caché tout le temps de la scène suivante).*

SCÈNE XXIII.

Eugène, Le Comte.

Le Comte, *à Eugène.*

Arrêtez, Monsieur! D'ailleurs toute tentative d'évasion serait inutile: *(avec force)* il y a là des gens prêts à me prêter mainforte.

Eugène, *timidement.*

J'ignore, Monsieur, pour quel motif...

Le Comte, *souriant.*

Je viens interrompre vos plaisirs? Vous l'ignorez, dites-vous? Vous mentez, Monsieur! Vous savez fort bien pourquoi je rentre ainsi chez moi à l'improviste: c'est pour me venger d'un traître; et ce traître, c'est vous!

Eugène, *confondu, mais avec un peu plus d'assurance.*

Monsieur le Comte, un autre que vous ne me jetterait pas impunément une telle injure à la face.

Le Comte

Parce qu'un autre n'en aurait pas le droit comme moi.

Eugène, *un peu plus rassuré.*

Ce droit, qui vous l'a donné?

Le Comte

Votre ingratitude.

Eugène, *relevant la tête.*

Monsieur le Comte!

Le Comte

Je sais tout! *(Eugène baisse la tête)* — Eh bien! qu'est devenu ce reste d'arrogance dont vous tâchiez de vous parer à mes yeux, pour me cacher votre honte et votre perfidie? Vous voilà

déjà muet, confondu! Ah! vous croyiez que l'on pouvait sans crainte se jouer de moi! Vous avez mal fait vos calculs : on n'est jamais ingrat avec impunité.

Eugène

Monsieur le Comte, abrégeons, je vous prie, notre dernière entrevue. Je suis à votre discrétion, puisqu'on m'a trahi aussi auprès de vous; parlez, qu'ordonnez-vous?

Le Comte

Que vous soyez puni comme vous le méritez: vous ne sortirez d'ici que pour aller vous justifier devant les tribunaux.

Eugène, *effrayé.*

Votre vengeance irait jusque-là ?

Le Comte, *froidement.*

Jusque-là : mes dispositions sont prises à cet égard. *(Eugène reste anéanti)*

Le Comte, *s'approchant de lui, et avec bonté.*

Ecoutez, Eugène : je vous aimais. Je vous croyais même si digne de mon affection, que ne pouvant, sous mon nom, entreprendre les spéculations que j'ai faites jusqu'à ce jour, je me suis servi du vôtre. C'est toujours M[r] Eugène de Montmorin qui a figuré à la tête des sociétés que j'ai fondées. Ma maison était la sienne, et ma confiance sans bornes lui remettait mes intérêts les plus chers. J'ai mis dans ses mains ma fortune; j'ai confié à sa loyauté ma réputation, mon honneur; qu'en a-t-il fait? Ayant la faculté de puiser à ma caisse, il s'est livré à ses passions insensées: il a ouvert ma maison à de jeunes débauchés comme lui; il a joué comme un furieux, et chaque jour a grossi le déficit qui existe dans mes finances. Pour le combler, et me le cacher, il a fait des emprunts usuraires, qui ont précipité sa ruine.

Eugène

Votre déficit sera réparé, M.[r] le Comte: j'ai de quoi y faire face.

Le Comte

Et de quelle manière? En vendant mes secrets: horreur!

Eugène

Moi !

Le Comte

Vous. Chargé par la cour de Suède d'une mission secrète qui importe au bien-être de mon pays, et dont j'ai eu la faiblesse

de vous faire part, n'êtes-vous pas allé la révéler à ceux qui avaient intérêt à la voir échouer?.. Et cela pour la somme de 40,000 francs! *(avec dédain)*

Eugène, *avec noblesse.*

C'est faux, Monsieur le Comte. J'ai de grands torts envers vous, je l'avoue. Dans un fatal aveuglement, entraîné par des conseils perfides qui ont causé tous mes maux, j'ai abusé sans doute de votre confiance, de votre amitié pour moi. Oui, après avoir dissipé le bien qui m'appartenait, j'ai osé toucher au dépôt remis à mes soins; mais toujours avec la ferme intention de réparer ma faute. Les emprunts que j'ai contractés en sont un triste témoignage. Quant à la trahison que vous me reprochez, je suis innocent, M.r le Comte. Je puis être léger, dissipateur, un débauché même, si vous le voulez; mais un infâme, jamais!

Le Comte

Comment? Vous n'avez pas accepté l'offre qu'on vous a faite?

Eugène, *de même.*

Non, Monsieur; et la preuve, la voici. *(il lui remet un papier)*

Le Comte *lisant avidement.*

« Monsieur, là fougue de l'âge a pu me faire tomber dans « quelques égarements, que je suis loin de vouloir excuser au- « près de vous; mais ils ne vous autorisent pas à croire que tout « sentiment d'honneur soit éteint dans mon âme. Je ne trahis « point le secret de l'amitié; je le vends encore moins. »—Bien!— « Quelle que soit votre position, songez que le mépris peut arri- « ver aussi haut que le point d'où l'insulte est partie, et qu'une « offense fait descendre l'offenseur au rang de l'offensé ».

« Je vous salue.

Eugène de Montmorin.

(Avec joie). Bien! très-bien! Une telle lettre répare beaucoup de torts, Eugène. Et vous alliez l'envoyer en réponse aux propositions qu'on m'avait assuré avoir été acceptées par vous?

Eugène

Ce soir même.

Le Comte

Je m'en charge.—Je vois que vous avez été plutôt faible que méchant; que le vice n'a pas encore étouffé en vous ces précieux sentiments de délicatesse et d'honneur, qui vous avaient mérité ma confiance et mon attachement. Il en est temps encore: rompez avec ce passé honteux qui vous déshonore, et vous

conduit rapidement à votre perte. À ce langage, vous reconnaissez que je ne puis me résoudre à vous mépriser.... à ne plus vous revoir.....

Eugène, *confus.*

Monsieur le Comte, votre bonté m'achève...

Le Comte, *lui tendant la main.*

Voyons, répondez-moi: voulez-vous être encore mon ami?

Eugène, *voulant se jeter à ses pieds.*

Si je le veux.. !

Le Comte, *le retenant.*

Vous savez à quel prix?

Eugène

Je le sais: je serai digne de vous.

Le Comte

Eh bien! tout peut se réparer. Votre sincère retour à la vertu vous rendra encore plus cher à mon cœur. Attendez-moi ici. J'étais venu pour vous perdre; je sors pour vous sauver. — Adieu. *(il sort)*

Eugène

Oh! le meilleur des hommes! mon bienfaiteur, mon second père! — Et toi, mon Dieu, sois béni, et donne-moi la force de redevenir juste et bon, comme tu désires que soient tes enfants! *(Il reste absorbé près de la table)*

Scène XXIV.

Eugène, Jeannot, *qui a repris son premier costume de paysan.*

Jeannot, *à part, et sortant du cabinet.*

Ce vilain matou de Comte m'a-t-il fait peur! Que j'ai souffert pendant cette scène déchirante! Eugène cru un traître, un infâme! Oh il ne l'était pas; il ne pouvait pas l'être.. Et c'est là le bonheur dont il jouit! Celui qu'il veut me faire partager. Ah! plutôt que ne puis-je l'arracher à ce Paris qui cache tant d'ennuis et de souffrances sous le brillant prestige de ses plaisirs!

Eugène, *sortant de sa rêverie et apercevant Jeannot.*

Ciel! Jeannot!

Jeannot

Oui, Jeannot; est-ce que je te fais peur aussi?

Eugène

Peur! non;.... mais j'ai honte devant toi!—tu étais là *(montrant le cabinet à gauche)*

Jeannot, *l'embrassant.*

Embrasse-moi alors!... Si tu es tombé, tu t'es relevé noblement; je t'en aime encore davantage.

Eugène, *l'embrassant aussi.*

Jeannot! mon bon frère!

Jeannot, *attendri.*

Allons! courage! plus de bêtises, entends-tu; flanque-moi à la porte tous tes gentils buveurs de Champagne, *l'Englishman* surtout.

Eugène, *résolu.*

Laisse-moi faire. Je ne veux plus à côté de moi, comme mon ami, mon conseil, que toi Jeannot, toi la sincérité, la vertu même.

Jeannot

Moi? Impossible.

Eugène

Tu me quittes?

Jeannot, *montrant sa veste.*

Tu vois: je suis en habit de voyage.

Eugène

En effet.

Jeannot

Mon ami, chacun a ses goûts dans ce monde, chacun sa destinée! A toi les délicatesses du luxe, l'ivresse de l'orgueil et de la magnificence; à toi le besoin d'être emporté dans un tourbillon d'affaires et de plaisirs factices, de vivre sans se sentir vivre; de se croire heureux pourvu que l'on parvienne à oublier le temps qui s'envole d'une aile si rapide. Pour moi, c'est tout différent: il me faut des jours doux et paisibles; peu m'importe qu'ils soient brillants, pourvu qu'ils soient calmes et sereins. Je ne suis point d'humeur à marcher dans les ténèbres, à affronter les tempêtes, pour un rayon de la faveur ou de la fortune. À vous autres, messieurs, les palais somptueux, les meubles dorés, et tous les raffinements de la civilisation; à moi la paix des champs et les splendeurs de la nature; à moi les joies in-

nocentes du village où l'on danse si gaiement le Dimanche; à moi un frugal repas qu'aucune crainte ne vient interrompre; à moi la modeste chaumière qui m'a vu naître, où mon vieux père m'attend pour finir tranquillement ses jours!

Eugène

Heureux Jeannot! Que ne m'est-il permis de te suivre!

Jeannot, *vivement.*

Vraiment tu désirerais.....

Eugène

Mais le puis-je?

Jeannot

Pourquoi pas?

Eugène

Et mon père?....

Jeannot

Ton père?—Ecoute-moi. *(Il lui prend la main et le conduit à droite du théâtre, sur le devant)* Avant mon départ pour Paris, M.r de Montmorin, ton père, vint à la ferme. Je l'instruisis du voyage que j'allais faire, et lui demandai s'il n'avait pas quelques commissions à me donner pour la Capitale. Il soupira, puis me prenant la main à peu près comme j'ai pris la tienne, il me dit avec une émotion profonde: « Jeannot, tu vas à Paris; tu verras probablement mon fils;... si, par hasard, il te parle de moi, tu ne lui répondras que ces mots: il est seul! » il se tut, et s'éloigna en essuyant une grosse larme qui s'échappait de ses yeux.

Eugène, *profondément ému, s'asseyant près de la table à droite.*

Assez! Assez! *(mettant la tête entre ses mains)* Mon Dieu! mon Dieu!

Jeannot, *allant à lui avec bonté.*

Pardonne, ami. J'ai sondé, je le sens, une plaie bien douloureuse, mais c'est pour la guérir.

Eugène

La guérir! — Est-ce possible?

Jeannot

Oui.

Eugène

Et comment?

Jeannot

En fesant ton devoir.

Eugène

Mais parle donc, que dois-je faire?

Jeannot

Me suivre. (*Mouvement d'Eugène, qui reporte le mouchoir à ses yeux et reste ainsi absorbé*) Sans doute ce que je te propose est bien dur, bien pénible: il est difficile de rompre avec ces habitudes que tu as contractées de luxe, de jouissances délicates, avec les raffinements d'une vie de séductions à la quelle j'ai failli me laisser prendre moi-même. Mais, dis-moi: au milieu des splendeurs et des délices qui t'entourent, ne trouves-tu pas le vide et le mensonge? Peux-tu comparer tes plaisirs présents, si fragiles, si inconstants, si mêlés de crainte et de remords, à ces jours d'innocence de tes premières années, à cette douce paix que rien ne saurait troubler, à ce bonheur sans nuage dont le toit paternel est le seul et véritable asile?

Eugène, *ému.*

Oui!... tu as raison.

(Eugène prend une plume et écrit une lettre. Jeannot l'observe un moment en silence, puis il continue, pendant que l'orchestre reprend PIANISSIMO *la romance d'Eugène).*

Romps donc tes chaines, esclave de la fortune et de l'ambition: elles ne sont pas moins lourdes pour être dorées! Sois homme enfin, ou plutôt sois bon fils: ton père t'attendl *(avec attendrissement).*

Il ne répond rien...Qu'écrit il donc?—*(pendant le* CRESCENDO *de la musique)* Eugène! Eugène! un mot, de grâce!.... t'ai-je en vain rappelé à ton devoir? — Ne pourrais-je te rendre heureux!

Eugène, *se levant et agitant une sonnette.*

Je serai digne de toi. *(Joseph paraît)*

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

Eugène *à Joseph, lui remettant la lettre.*

Cette lettre au Comte de Rantzbourg!... Elle l'instruit des raisons impérieuses qui m'obligent à quitter Paris.

Joseph, *étonné.*

Puis-je demander à M.r le Vicomte quand il reviendra?

Eugène

Jamais! *(Il prend son chapeau qui a dû rester à gauche sur un guéridon)*

Jeannot, *avec joie et à part.*

Ah! Je le savais bien, moi, que je le ramènerais à son père!

(**Eugène** *prend sous le bras Jeannot et chante en s'eloignant le refrain de sa romance).*

Toujours, toujours,
Mon pays sera mes amours.

(Eugène et Jeannot se trouvent au fond du théâtre à droite;— Joseph étonné au milieu ; la toile tombe).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

LE RAT DES CHAMPS.

Le théâtre représente un site champêtre. A droite, la maison de Monsieur de Montmorin. Au 1er plan, une fenêtre ; au 2e plan, la porte de la maison. A gauche, la ferme ; un banc à droite, près de la fenêtre; unetable à gauche. Au 3e plan, route de la province.

SCÈNE I.

Musique de danse champêtre. Au lever du rideau, les villageois entrent deux à deux en dansant. Lorsqu'ils ont fini leur danse, ils se rangent sur trois lignes, l'une à droite, l'autre à gauche, et une au fond. Entrent **Bernard, Jeannot** *et* **Moutonnet.**

Bernard

Voilà qui est bien, mes enfants: tous exacts au rendez-vous, et vous trémoussant avec une énergie qui fait honneur à l'élasticité de vos jambes. — *(D'un ton déclamatoire).* Enfants, je suis content de vous! mais cela ne suffit pas: il s'agit, comme vous savez, de fêter dignement notre excellent maître M.r de Montmorin, pour lequel chacun de nous, non seulement se jetterait au feu, mais encore se mettrait en quatre, ce qui est bien plus extraordinaire.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Moutonnet, tu n'as pas la parole.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Silence !

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard, *à part.*

Ce garçon-là avec son éternel *père Bernard,* a le talent inoui de me crisper les nerfs au point de me les atrophier. Déjà je ne sais plus ce que je disais.*(aux paysans)* Voyons, où en étais-je de mon discours ?

Jeannot

Au plaisir que nous devons éprouver de fêter dignement notre bon maître M.r de Montmorin.

Moutonnet

Ah! Oui, père Bernard.

Bernard, *il regarde d'abord Moutonnet de travers, puis il continue:*

C'est cela même. Vous n'êtes pas, mes amis, sans vous être aperçus que depuis bien des années cet excellent homme a perdu l'humeur enjouée qu'il avait autrefois.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Que souvent il est même bien chagrin...

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Bien abattu....

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard, *à part montrant Moutonnet*

Voilà l'écho en pleine activité! *(aux paysans)* C'est à nous de le distraire de ses ennuis, de lui montrer qu'il a en nous autant d'enfants qui l'aiment, comme s'il était réellement leur père.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Moutonnet, tais-toi, ou je t'expulse de mon toit hospitalier; et j'en serais fâché, car sans ton interminable kyrielle de *père Bernard*, tu pourrais être le meilleur gardeur de vaches et de moutons de tout le pays.

Moutonnet, *froidement.*

Oui, père Bernard.

Bernard, *à part.*

Encore! (*aux paysans*) Je vais vous exposer succinctement le programme de la journée. D'abord *campo* pour tout le monde, suspension générale des travaux.

Les Paysans

Bravo! merci, père Bernard.

Bernard

Chacun ira de ce pas à son domicile respectif pour manger un morceau sur le pouce; puis à dix heures nous nous rendrons tous ensemble à l'Église pour y prier Dieu, comme à l'ordinaire, de répandre ses bénédictions sur notre bon maître. Dans cette circonstance les livrées de toutes les couleurs, les aubades, les décharges plus ou moins conditionnées de vos armes à feu sont autorisées.

Les Paysans, *battant des mains.*

Bravo!

Moutonnet, *avec enthousiasme.*

Vive le père Bernard!

Bernard

Ensuite nous reviendrons tous ici pour souhaiter la bonne fête au patron de ces lieux.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Bernard

Enfin pour couronner la journée, vous goûterez tous le vin du père Bernard; nous trinquerons ensemble, et en avant la contredanse et le cotillon.

Les Paysans

Vive le père Bernard!

Moutonnet

Quel brave homme que le père Bernard! Hein! vous autres, avez-vous jamais vu de meilleur patron que le père Bernard? Oui, le père Bernard, l'honnête père Bernard, le... bon enfant de père Bernard, le.... *(Jeannot, voyant que son père regarde Moutonnet avec impatience marche sur le pied de celui-ci pour le faire taire)* Aïe! il m'a écrasé un orteil.

Jeannot

C'est mon procédé pour faire taire les orateurs ennuyeux.

Moutonnet, *boitant.*

Je vous demande, vous autres, si c'est une bonne manière.

Bernard

Quand tu m'assassines de ton père Bernard, oui; dans tout autre cas, non; as-tu compris?

Jeannot

Mais, mon père, à qui destinez-vous l'honneur de complimenter M.r de Montmorin?

Bernard

C'est mon affaire; je vous assure qu'il sera complimenté par quelqu'un qui ne lui déplaira pas. Allez, mes enfants: au revoir, et que je ne voie aucun visage triste aujourd'hui.

(La musique recommence et tous les paysans sortent).

SCÈNE II.

Bernard, Jeannot.

Bernard

Toi, Jeannot, aie l'œil un peu partout. Je veux que les choses marchent bien, mais sans profusion pourtant. Que la soupe au lard pour tous soit abondante et de haut goût; que le veau soit rôti à point et bien juteux. De la piquette dans le cours du repas; à la fin seulement tu feras servir le petit vin du crû.

Jeannot

Soyez sans inquiétude, mon père. Vous serez content du festin, et ce n'est pas vainement que vous vous en serez remis à mon activité et à mon zèle, surtout dans un jour comme celui-ci qui va, je l'espère, ramener le bonheur et la joie dans plus d'un cœur.

Bernard

Il paraît que tu m'as compris, Jeannot: oui, je crois que le moment est venu de mettre un terme à l'état de choses qui nous afflige si cruellement. Déjà, tu t'en es aperçu, M.r de Montmorin a remarqué notre cher Thomas: il semble avoir deviné que sous ce costume grossier de garçon de ferme il y a autre chose qu'un modeste manœuvre.

Jeannot

En effet, Eugène a beau faire; il se déguise en vain: sa dé-

marche, ses manières, son langage le trahissent malgré lui; il sent l'élégant de Paris une lieue à la ronde.

Bernard, *avec humeur*.

Laisse-moi la paix avec ton élégance parisienne: tu en as vu les tristes conséquences. Pour cette élégance on abandonne son vieux père; on se plonge dans tous les désordres; et quand on revient de tant d'illusions mensongères, on se trouve comme l'enfant prodigue réduit à ambitionner les miettes qui tombent de la table paternelle, où l'on ne s'estime plus digne de s'asseoir.

Jeannot

Mais Eugène s'y rassiéra, mon père. Vous-même vous m'avez dit qu'aujourd'hui en ménageant un peu les choses...

Bernard

On les ménagera, mais réussirons-nous? Je me suis permis quelquefois de mettre M.r de Montmorin sur le chapitre de son fils; mais il m'a toujours brûlé la politesse.

Jeannot

Comme à moi!

Bernard

Comment? tu as osé...!

Jeannot

Pardienne! Est-ce qu'avant mon départ pour Paris M.r de Montmorin ne m'avait pas à peu près insinué de m'informer de son fils? J'ai cru à mon retour pouvoir lui en donner des nouvelles, mais sans lui dire qu'il était chez nous! Monsieur, lui dis-je en tremblant, je l'ai vu, et je puis vous assurer qu'il vous aime toujours. — « Lui! il m'aime toujours! me répondit-il avec véhémence; il ne lui manquait plus que de joindre l'imposture à l'ingratitude! il prétend qu'il m'aime...? qu'il m'aime...? » Et notre maître me laissa là comme un nigaud, en répétant ces derniers mots avec une ironie des plus amères. Depuis lors, je n'ai plus soufflé mot.

Bernard

Et cependant les choses ne peuvent pas en rester là; il faut... Voici Eugène... *Motus!* va préparer le déjeuner.

(Jeannot dispose tout pour le déjeuner sur la table à gauche devant la ferme. Eugène entre par la droite, au 3.e plan qui est censé donner accès dans la campagne).

Scène III.

Les mêmes, **Eugène.**

Bernard

Et arrivez donc, M.r Thomas: pourquoi ce visage triste dans un jour où tout doit respirer la gaieté?

Eugène, *en paysan, mais sans la veste.*

Moi! Bernard; je suis moins triste que vous ne le supposez, je vous assure. Sans doute mon cœur doit souffrir, en me voyant depuis un mois auprès d'un père bien-aimé, dont j'ai troublé si amèrement l'existence, sans avoir pu encore obtenir mon pardon, sans que ses bras se soient ouverts pour m'embrasser. Mais lorsque je compare la douce paix dont vous jouissez à la vie agitée et maladive que je menais dans la capitale, oh! soyez sûr que je ne me plains pas; que je m'estime heureux au contraire de m'abriter sous votre toit de chaume, et après les travaux de la journée de partager votre rustique repas du soir.

Jeannot, *avec un plat dans les mains.*

Comme ses phrases sont toujours bien tournées! *(à Eugène)* Va, Eugène, tu ne seras jamais le gros Thomas que tu affectes de paraître, mais un charmant muscadin comme devant. — À table.

Bernard, *à Jeannot, en allant s'asseoir.*

On dirait, ma foi, à t'entendre parler, que tu t'es laissé séduire par les fades allures des muscadins de Paris!

Jeannot

Moi? Par exemple! Regardez ma tournure: y a-t-il là l'étoffe d'un muscadin? *(à part)* Cependant la fine redingote ne m'allait pas mal! *(Il se met à table; tous s'asseyent)*

Bernard

Comment va l'appétit ce matin?

Eugène

Dévorant, comme d'habitude.

Jeannot

Et cependant nous sommes loin d'avoir de ces mets délicats

dont l'aspect et le parfum réveillaient la sensibilité des estomacs les plus engourdis.

Bernard

Un morceau de ce petit salé, reste de notre souper d'hier.

Eugène

Volontiers, il était délicieux.

Jeannot

Et froid il le sera encore davantage.

Bernard

Excusez si nous ne pouvons pas vous offrir quelque chose de meilleur.... un coup de piquette.

Eugène

Je vous l'ai dit, Bernard, et je vous le répète: je savoure les mets simples que vous me présentez cent fois mieux que tous les plats recherchés des tables les plus splendides.

Jeannot

Quel changement, hein! A Paris, pour aiguillonner ton appétit émoussé, que d'art n'exigeais-tu pas de ton cuisinier! Les vins les plus exquis te souriaient à peine. Je te voyais avec tes beaux messieurs manger du bout des dents, effleurer en quelque sorte chaque nouvelle merveille de l'art culinaire . . . ici tout est simple, grossier même, comme les champs à demi-sauvages que nous habitons; et cependant tu trouves tout bon, tout succulent; tu dévores.

Eugène

Je vous en donne des preuves tous les jours.

Bernard

Comment voulez-vous digérer sans un air libre et pur?...

Jeannot

Et comment est-il possible de manger et de n'avoir pas d'indigestion, lorsque vous vous asseyez à table entre la satiété et les soucis rongeurs; lorsque vous êtes continuellement sur le qui vive; et que quelque bruit indiscret, ou quelque apparition intempestive, vient vous faire avaler de travers? J'en sais quelque chose.

Bernard, *un morceau au bout de la fourchette.*

Vois-tu, mon garçon, ici les morceaux descendent tout droit à leur destination, sans s'arrêter au passage.—Un peu de fromage, et un petit coup par là-dessus.

Eugène

Volontiers!... Ah! Jeannot, que n'es-tu venu plus tôt à Paris!

Jeannot

Tu aurais fait plus tôt cet excellent déjeuner.

Bernard

Quand j'y pense, avec quelle joie je t'ai vu reparaître! Tiens, c'est quasiment comme si notre Jeannot était revenu, après l'avoir cru perdu pour toujours. Ta confiance en venant directement à moi ma plu, quoique tu eusses pu franchement...

Eugène

Aller chez mon père?.. sans aucun ménagement?..

Bernard

J'aime, moi, à brusquer les choses, quand elles n'ont rien que de très-louable en elles-mêmes.

Jeannot, *à Bernard.*

Mais tout-à-l'heure vous parliez de ménagement....

Bernard

Jeannot, je ne vous interroge pas.

Eugène

Non, mes amis, je n'aurais jamais osé descendre directement chez mon père, ni affronter sa juste indignation contre moi: ç'aurait été porter un coup trop violent à sa sensibilité; et puis, quoiqu'en dise Jeannot, suis-je certain de mon pardon?

Bernard

C'est juste. Dieu! comme ces enfants apprennent à bien parler dans ce gueux de Paris!

Jeannot

Je suis sûr que si j'y avais passé seulement six mois....

Bernard, *avec dédain.*

Tu aurais fait comme lui, n'est-ce pas? une belle équipée, en effet! *(s'échauffant peu à peu)* Tu serais devenu un beau mirliflor, un élégant diseur de riens, un dissipé, un libertin...

Eugène, *appuyant, mais en souriant.*

Un polisson!

Bernard, *interdit, puis regardant Jeannot.*

Qui vous a dit que j'ai accolé à votre nom cette épithète incongrue?

Eugène

Oh! calmez-vous; je sais tout, et je ne m'en offense pas: vous aviez raison.

Bernard, *étonné et pesant ses mots.*

J'avais raison de traiter de polisson !... Est-ce qu'à Paris on apprend aussi à se rendre justice?

Jeannot

Comme chez nous : seulement cela coûte un peu plus cher.

Bernard

Dans ce cas il valait mieux, en restant ici, faire les choses avec économie. *(il se lève de table avec Eugène; Jeannot dessert)* Bref, mon garçon, voici le moment de te rapprocher de ton père.

Eugène

Déjà ! et comment?

Bernard

Les voies sont préparées.

Jeannot, *à part.*

Oui, elles le sont joliment!

Bernard

C'est la fête de M.r de Montmorin; je t'ai choisi pour le complimenter.

Eugène

Moi!

Bernard

Toi-même; le rapprochement devient ainsi tout naturel.

Eugène

Hélas! cela ne suffit pas!

Bernard

Laisse-moi finir mon discours. M.r de Montmorin sera frappé évidemment d'un compliment aussi bien tourné que celui que tu lui débiteras : il te questionnera, tu répondras; tes réponses amèneront d'autres questions ; bientôt l'émotion vous gagnera l'un et l'autre; tu pleureras, il pleurera, nous pleurerons tous, et de fil en aiguille... *(ouvrant les bras comme pour embrasser)*

Eugène, *soupirant.*

Nous sommes encore bien loin de ce dénouement.

Jeannot, *lui prenant la main.*

Courage, Eugène, accepte...

Eugène

Comment oser...?

Bernard

Il le faut! Est-ce qu'à Paris on devient ainsi poule-mouillée en présence du danger? en avant, morbleu!

Jeannot, *après avoir regardé.*

M.r de Montmorin s'avance de ce côté.

Eugène, *avec effroi.*

Mon père! .... je ne puis supporter sa présence. *(il sort par la gauche)*

Bernard *à Jeannot.*

Suis-le, et décide-le à faire ce que j'ai dit.

Jeannot, *sortant.*

J'y cours.

Scène IV.

M.r de Montmorin, Bernard.

Montmorin, *toujours triste et pensif.*

Pourquoi votre nouveau garçon de ferme s'est-il enfui si précipitamment à mon approche? Est-ce que je lui fais peur, par hasard?

Bernard

Non certainement, notre maître; mais Thomas est un peu timide.

Montmorin

Dites plus, M.r Bernard: ce garçon est triste parfois, rêveur, préoccupé; il doit avoir quelque peine secrète de cœur... Vous avez dû vous en apercevoir.

Bernard, *un peu embarrassé.*

Mais.... pas précisément. Je le vois au contraire gai en famille, de bonne humeur au travail....

Montmorin

C'est possible, quand il est avec vous; mais quand il est seul!...

Bernard

Je conviens que seul... je ne l'ai jamais observé.

Montmorin

Faites-le désormais: c'est un devoir pour vous, puisqu'il est à votre service; tâchez de découvrir la cause de ses chagrins... peut-être parviendra-t-on à les adoucir.

Bernard

Oui, certainement, Monsieur.... et dire que dans tout cela je n'ai vu que du feu.

Montmorin

Comment Thomas s'est-il présenté chez vous?

Bernard

Mon Dieu, d'une manière toute simple. Un soir, il y a un mois de ça, je vois arriver notre fils Jeannot, justement lors de son arrivée de Paris. Père, me dit-il après m'avoir embrassé, me voici enfin de nouveau près de vous, et ce n'est pas sans peine.—Mais tu n'es pas seul, lui dis-je : quel est ce particulier qui t'accompagne?—C'est, me répondit-il, un honnête garçon des environs de Ploërmel qui cherche de l'ouvrage. Nous avons fait ensemble la route depuis là jusqu'ici. Sa conversation, sés manières m'ont plu; nous nous sommes liés d'amitié; et comme je savais que nous avions besoin d'une autre paire de bras pour la saison d'été et d'automne, ma foi, je lui ai proposé de descendre chez nous, espérant qu'il pourrait nous convenir. — En effet, j'envisageai le nouveau camarade de Jeannot; je vous avoue que son air intelligent et doux, plein de franchise, me prévint en sa faveur... il me montra en outre un livret parfaitement en règle. Eh bien! lui dis-je, en lui tendant la main, sois le bien venu, mon garçon; je te prends à l'essai, et si tu es aussi brave à la besogne que tu le parais, tu resteras avec nous. Voilà, Monsieur, comment Thomas se trouve à notre service, et je dois avouer à sa louange que je suis parfaitement content de lui. *(avec intention)* N'est-ce pas qu'il est gentil?

Montmorin

Vous pouvez en juger mieux que moi, maître Bernard.... je n'ai fait que l'entrevoir. *(à part)* Ne lui disons pas ce que j'ai vu.

Bernard

Et puis vous verrez la jolie surprise qu'il vous ménage, lui que vous soupçonnez d'avoir peur de vous.

Montmorin

Quelle surprise?

Bernard

N'est-ce pas aujourd'hui la S. Antoine?

Montmorin, *avec sentiment.*

Ma fête!... Vous le savez, Bernard: depuis que je suis seul, je désire que ce jour soit oublié!

Bernard

Impossible, notre maître! Vous êtes trop bon pour ne pas

agréer aujourd'hui nos voeux et nos hommages: les refuser, ce serait affliger des cœurs qui vous sont bien dévoués.

Montmorin, *à part.*

Bonnes gens! ils me croient heureux!... Oui, ne troublons pas ce jour de fête, puisque c'en est un pour eux... *(à Bernard)* C'est bien, Bernard: je conçois que vous pensiez encore à des plaisirs, vous!... vous avez un fils!

Bernard

Vous aussi, notre maître.

Montmorin, *avec douleur.*

Je n'en ai plus!

Bernard

Ne dites pas cela: il vous reviendra... que sait-on? il est peut-être déjà en route.

Montmorin, *avec sévérité.*

Je vous ai ordonné, Bernard, de ne jamais me parler de ce fils ingrat... respectez un peu mieux ce que j'exige de vous; laissez-moi.

Bernard, *s'inclinant.*

Oui, notre maître. *(à part)* La chose n'est pas aussi facile que je croyais.

(Il rentre dans la ferme).

Scène V.

Montmorin *seul.*

(Il s'assied sur le banc, puis après un moment de silence)

Il me reviendra!... lui! non, il n'oserait pas! il sait trop bien que ce cœur n'est plus ouvert pour lui... Dieu! Quelle solitude affreuse autour de moi! Seul, toujours seul!... que dis-je? non, n'ai-je pas tous ces bons paysans qui paraissent tant m'aimer? Ne dois-je pas travailler à leur bien-être?... Ne puis-je pas être joyeux de leur joie, heureux du bonheur que je tâche de leur procurer?.. Oui, *(il se lève)* chassons ces idées sombres qui m'assiégent sans cesse: voilà les enfants que le ciel m'a donnés... mes enfants!... *(après une autre pause)* Bernard saura-t-il bien s'y prendre pour pénétrer le mystère dont paraît s'environner le jeune Thomas? J'ignore pourquoi depuis hier le sort de ce garçon m'intéresse tant! Ah! c'est que peut-

être il est le fils d'un père aussi malheureux que moi!... — Hier au soir, vers le coucher du soleil, j'aperçus dans le chemin creux Thomas avec Jeannot. Ils semblaient venir du cimitière de la paroisse. Thomas, la tête inclinée sur sa poitrine, pleurait, et Jeannot semblait le plaindre et le consoler. D'abord ils ne m'aperçurent pas à cause de leur préoccupation profonde; mais quand ils furent près de moi, et qu'ils ne pouvaient faire à moins que de me voir, il se découvrirent avec respect. Thomas essuya à la hâte deux grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux, et me salua avec une grâce qui se rencontre plutôt dans les gens du grand monde que chez les bons paysans de nos contrées. En passant ensuite plus tard devant la porte de la ferme, j'entendis sa voix: quelle douceur! quelle pureté de langage! — Oui, Thomas n'est pas ce qu'il dit être.... Si l'occasion se présente, je le ferai parler moi-même, et sans aucun doute j'en apprendrai plus que par le père Bernard. Mais tâchons d'abord de gagner sa confiance.

Scène VI.

Montmorin, **Joseph**, *en habit de voyage*, *puis* **Jeannot**

Joseph, *regardant autour de lui.*

Cela doit être ici, d'après les indications qu'on m'a données.

Montmorin, *à part.*

Quel est cet individu, et que vient-il chercher en ces lieux? *(il l'observe à l'écart)*

Joseph, *apercevant Montmorin.*

Un Monsieur! Je vais éclaircir tous mes doutes. *(saluant Montmorin)* Monsieur, me feriez-vous le plaisir de me dire si ce n'est pas ici la ferme de M.r de Montmorin!

Montmorin

C'est ici même... que désirez-vous?

Jeannot, *sortant de la ferme et courant à eux.*

Parler à M.r de la Jeannotière, fils de Jérôme Bernard, fermier de M.r de Montmorin. *(prenant la main de Joseph et lui fesant des signes d'intelligence)* N'est-ce pas, M.r Joseph? *(à part)* Il était temps que j'arrivasse!

Joseph, *étonné.*

Certainement... c'est vous que je cherche, M.r de la Jeannotière.

Montmorin

M.r de la Jeannotière! — m'expliquerez-vous, Jeannot?

Jeannot

Bien volontiers, notre maître. M.r Joseph est l'intendant ou le maître-d'hôtel, comme vous voudrez, de M.r le Comte de Brienne, à qui nous avons vendu nos foins et nos avoines; il vient naturellement s'assurer de la qualité de nos produits et en surveiller la prompte expédition. N'est-il pas vrai, M.r Joseph?

Joseph, *toujours stupéfait.*

C'est cela même! *(à part)* Je fais ici une drôle de figure!

Jeannot *à Montmorin.*

Quant à ce nom de la Jeannotière qui vous étonne à juste titre, sachez que c'est une petite plaisanterie de M.r Joseph, qui se plaisait à me qualifier ainsi pour divertir les gens de la maison de M.r le Comte. Car tout interloqué que vous le voyez en votre présence, M.r Joseph est un des farceurs les plus aimables de la capitale. N'est-ce pas M.r Joseph?

Joseph

Comment donc?... je le crois bien... *(à part)* Je ne sais que lui répondre: je me sens bête comme une oie.

Montmorin, *à part, après avoir observé Jeannot et Joseph.*

On veut m'en imposer! il y quelque chose là-dessous qui peut-être n'est pas étranger à notre faux Thomas... Je saurai la vérité. *(haut)* Puisque M.r Joseph est venu pour vous, M.r de la Jeannotière, ma présence devient inutile ici. Je vous recommande seulement de bien traiter l'intendant de M.r le Comte de Brienne. *(ces derniers mots doivent être prononcés avec une intention marquée de doute mêlé d'ironie)*

(il rentre chez lui).

Scène VII.

Joseph, Jeannot.

Joseph

Enfin nous sommes seuls . . . vous allez, j'espère, m'expliquer....

Jeannot

Tout, M.r Joseph; mais promettez-moi la plus grande discrétion; n'allez pas nous trahir.

Joseph

Je vous le promets.

Jeannot

Vous venez indubitablement pour voir Eugène?

Joseph

Vous l'avez deviné.

Jeannot

Eh bien! Eugène est ici, mais la réconciliation avec son père n'a pas encore eu lieu.

Joseph

Ils étaient donc divisés?

Jeannot

Malheureusement..! je vous conterai cela plus tard: sachez seulement pour le quart d'heure qu'Eugène est caché chez nous sous le nom de Thomas, en attendant une occasion favorable de reprendre sa place dans la maison paternelle qu'il n'aurait dû jamais quitter.

Joseph

C'est donc pour cela qu'il s'est échappé si brusquement de Paris avec vous?

Jeannot

Précisément! — M.r Joseph, vous êtes un brave homme?

Joseph

Je m'en flatte.

Jeannot

Vous aviez de l'attachement pour Eugène?

Joseph

En douteriez-vous?

Jeannot

Dans ce cas, rendez-nous le service de vous en aller.

Joseph, *souriant.*

Ce que vous dites-là n'est guère poli.

Jeannot

Excusez-moi... mais partez sans revoir M.r de Montmorin, sans voir Eugène.

Joseph

Vous demandez là une chose impossible. Il faut que je voie absolument M.r Eugène : je dois lui parler de la part de M.r le Comte de Rantzbourg qui m'envoie. C'est un devoir indispensable dont il faut que je m'acquitte.

Jeannot

Puisqu'il le faut de toute nécessité, voyez-le; mais différez de quelques instants votre entrevue. J'ai des raisons pour cela que je vous ferai connaître. Suivez-moi, et ne vous montrez que quand je vous dirai qu'il en est temps.

Joseph

Comme il vous plaira, M.r Jeannot. Pourvu que je remplisse ma mission, je vous seconderai de tout mon pouvoir. *(à part)* Mon ambassade commence d'une façon bien singulière!

(Il entre dans la ferme avec Jeannot)

Scène VIII.

Eugène, *seul, un livre à la main.*

(Il entre par la porte du jardin à droite; il semble lire, puis tomber dans une profonde rêverie ; enfin, après une pause, il commence le monologue suivant)

Ainsi dans quelques instants je serai près de lui... Je vais lui parler... Comment soutiendrai-je son regard? ma voix pourra-t-elle articuler un son? — En vain depuis que j'ai cédé aux sollicitations de Bernard et de Jeannot, je cherche à réunir deux idées . . . . je sens mon émotion croître de plus en plus, voilà tout. — Je souffre, oui, sans doute; et cependant, quel charme secret j'éprouve à respirer cet air natal, sans cesse renouvelé et cependant toujours le même! Que de touchants souvenirs! que de douces images du passé! Tout semble renaître autour de moi avec le prestige d'autrefois, pour me rendre les

poétiques tableaux de mon enfance. Je me sens revivre moi-même! Oui, à l'aspect de ces lieux, je recommence une nouvelle vie, et je comprends toute l'amertume et la sublimité de tes vers, ô chantre de Marie, tendre et mélodieux écho de tout ce que l'on souffre loin de son pays! *(il ouvre le livre de* Marie, *par Brizeux, et lit)*:

Le Pays.

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis;
L'Église, où tout enfant d'une voix douce et claire,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas.
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Cet immense Paris aux tourmentes fatales,
Repos, douce gaîté tout s'y vient engloutir,
Et vous le maudissez sans en pouvoir sortir.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
A l'Église avec vous s'asseoir au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

(Pendant la lecture de ces vers, M.r Montmorin est entré doucement; il s'approche d'Eugène et regarde le livre par-dessus son épaule, puis, il s'éloigne un peu. Eugène, apercevant son père, reste interdit et baisse la tête).

Scène IX.

Montmorin, Eugène.

Montmorin

Il paraît que ma présence n'a pas le don de vous agréer beaucoup!

Eugène, *timidement.*

Oh! Monsieur!

Montmorin

Ce matin vous me fuyiez; maintenant vous voilà confus, interdit...

Eugène

C'est qu'en me voyant près de vous ainsi à l'improviste...

Montmorin

Mon aspect a donc quelque chose de bien terrible!

Eugène

Bien loin de là : sans doute votre caractère, votre maintien imposent, mais la bienveillance et la bonté se lisent dans vos regards.

Montmorin

Peste, M.r Thomas, comme vous vous entendez à tourner un compliment! Je n'ai jamais rencontré, je vous jure, un paysan s'exprimant avec autant d'élégance.

Eugène, *à part.*

Je me serai trahi!

Montmorin, *à part*

Il se trouble! rassurons-le; si je veux savoir quelque chose. *(haut)* Vous aimez la lecture, à ce que je vois, et même la poésie! c'est rare parmi les habitants de nos campagnes.

Eugène

Mes parents m'ont procuré l'avantage d'apprendre à lire, et dans mes moments de loisir, tout en le récréant, j'aime à nourrir mon esprit par quelque lecture qui l'élève et qui intéresse mon cœur.

Montmorin

Je vous approuve et vous loue; mais votre langue que vous parlez avec tant de pureté?

Eugène

J'ai eu le bonheur d'avoir dans mon village un bon maître élémentaire; puis à force de lire et de m'exercer par moimême...

Montmorin

Je vois que la nature vous a doté d'heureuses dispositions! mais la musique? comment l'avez-vous apprise?

Eugène *balbutiant.*

La musique! qui vous a dit?

Montmorin

Hier, pendant mon absence, n'avez-vous pas accompagné dans mon petit salon votre ami Jeannot, lorsqu'il y est allé renouveler les fleurs de ma jardinière? Et pendant qu'il s'acquittait de ce soin, ne vous êtes-vous pas assis au piano?

Eugène

Je l'avoue; mais veuillez me pardonner mon indiscrétion...

Montmorin

Tenez, Thomas, parlez-moi à cœur ouvert: si, comme vous l'avez annoncé, vous êtes le fils d'un simple laboureur, ces talents, comment les avez-vous acquis?

Eugène, *hésitant.*

Monsieur!... *(à part)* Je ne sais que répondre.

Montmorin, *voyant son trouble.*

Remettez-vous: croyez que si je vous soumets à ce petit interrogatoire, c'est uniquement par l'intérêt que vous m'inspirez.

Eugène

Serais-je assez heureux pour cela?

Montmorin, *avec bonté.*

Oui, Thomas, je m'intéresse à vous, et beaucoup.—Je suis père, et père malheureux . . ! *(Eugène reste tourné du côté du public)*. J'ai fait une fatale expérience de ce que doit souffrir le vôtre, si vous avez pu le quitter. *(Eugène baisse la tête)* Je me figure également les tourments d'un fils, lorsqu'il rentre en lui-même, dans ces moments de trêve que lui laisse la passion qui l'a égaré.

Eugène, *avec expansion, mais sans se retourner.*

Oui, vous dites vrai: ses tourments doivent égaler ceux dont il a pu être cause.

Montmorin

Eh bien! alors, pourquoi ne pas faire cesser cet état?

Eugène, *ému.*

Pourquoi?... Pourquoi?... et c'est vous qui me le dites?

Montmorin

Parlez.

Eugène, *hésite.*

Plus tard!

Montmorin

Pourquoi plus tard?

Eugène

Je vous en prie, Monsieur, au nom de cet intérêt qui m'honore et me fait oublier bien des peines, ne m'interrogez pas davantage. Plus tard, j'espère, moins agité, moins ému.... je pourrai mieux répondre aux demandes qu'il vous plaira de m'adresser.

Montmorin

Eh bien! quand vous me jugerez digne de toute votre confiance, vous viendrez à moi, et comptez sur ma protection et mon appui.

Scène X.

Les précédents, **Moutonnet.**

Moutonnet, *de loin à Eugène.*

Pst! Pst! *(il lui fait signe de venir).*

Montmorin, *se tournant.*

Qu'est-ce?

Moutonnet, *de même.*

Pst! Pst!

Eugène, *à Moutonnet.*

C'est bien! — *(à Montmorin)* C'est probablement pour quelque service que Bernard me fait appeler.

Montmorin

Avance, Moutonnet, et acquitte-toi de ta commission. *(à part)* On dirait vraiment que je fais peur à tout le monde.

Moutonnet

C'est que voyez-vous, père Bern... *(se reprenant)* non, c'est notre maître que je veux dire; c'est que je ne puis m'expliquer devant vous, parce que c'est une surprise que l'on vous ménage, et le père Bernard me ferait une fameuse secouée si je vous disais que c'est pour ..

(Eugène lui fait signe de se taire; comme il ne le comprend pas, il lui marche sur le pied)

Eugène

Tais-toi!

Moutonnet

Aïe! Encore celui-là! belle invention pour imposer silence aux gens que de les faire crier!

Eugène

Je sais de quoi il s'agit... je te suis.

Montmorin

Moutonnet, entrez chez Bernard, et dites à l'étranger qui vient d'arriver que j'ai à lui parler d'une affaire qui m'intéresse.

Moutonnet

Oui, père Bern....

Montmorin

Mais non, c'est inutile car le voici avec Jeannot. Laissez-nous.

Eugène, *apercevant Joseph.*

Joseph ici! Je suis perdu.

(En sortant il fait signe à Joseph d'être discret. Joseph d'un geste le rassure. Jeannot le prend par la main et lui dit : Ne crains rien.— *Ces divers mouvements sont aperçus par Montmorin qui se met à réfléchir).*

Scène XI.

Montmorin, Joseph.

Montmorin, *à part.*

Plus de doute, ce M.r Joseph est venu pour Thomas. *(haut)* Je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien, Monsieur Joseph.

Joseph

Monsieur, je suis à vos ordres. *(à part)* Tenons-nous sur nos gardes.

Montmorin

Je ne prendrai aucun détour avec vous, et j'aborderai franchement la question. J'ai pour habitude de respecter les secrets de chacun, afin que l'on respecte les miens; mais quand il s'agit du repos, du bonheur d'un tiers, je me permets quelquefois de violer cette réservè que je me suis toujours imposée; et c'est ici le cas. Je m'intéresse vivement à un jeune homme connu ici sous le nom de Thomas. — Vous l'avez vu?

Joseph

Oui, Monsieur.

Montmorin

Et vous le connaissez?

Joseph

Je ne puis pas dire le contraire.

Montmorin

N'est-il pas vrai que vous n'êtes venu ici que pour lui...?

Joseph, *après avoir hésité.*

C'est la vérité. *(à part)* Il me semble que cela ne compromet personne.

Montmorin

Il serait superflu par conséquent de vous demander si vous connaissez intimement sa famille.

Joseph

Tout-à-fait superflu, car elle m'est entièrement inconnue.

Montmorin, *avec incrédulité.*

Vraiment? Voyons, M.r Joseph, un peu plus d'abandon avec moi.

Joseph

Je crois en faire preuve en ce moment. Je ne puis dire que ce que je sais.

Montmorin

C'est-à-dire?...

Joseph

Que je connais d'une manière toute particulière votre jeune protégé.

Montmorin

Qu'il est fils de...

Joseph

D'un riche propriétaire avec lequel je n'ai jamais eu de rapport; mais avec le fils, c'est différent: je puis dire même, que je lui ai été toujours fort attaché. C'est un brave jeune homme, rempli d'esprit et de talent, aimable, généreux jusqu'à la prodigalité...

Montmorin

Mais un peu...

Joseph, *se laissant entraîner*

Léger, trop confiant, trop expansif... vous comprenez... aimant à l'excès... *(à part)* Je crois que je vais un peu trop loin.

Montmorin

Continuez.

Joseph

Je m'aperçois que j'ai trop d'abandon: permettez-moi d'en rester là.

Montmorin

Un mot encore. Vous avez une mission à remplir auprès de lui?

Joseph

Fort simple. Une lettre à lui remettre.

Montmorin

De la part...?

Joseph

D'une personne fort recommandable qui l'a toujours aimé comme un fils, et qui est fort pressée de le revoir.

Montmorin, *à part.*

Plus de doute: mes soupçons se changent en réalité. Thomas est un fils égaré comme le mien! ... Comme le mien?... non, Thomas est repentant, il pleure ses erreurs passées, il voudrait essuyer les larmes de son père, lui ! . . . il est même attendu dans la maison paternelle; tandis que mon ingrat n'y reparaîtra jamais!

Joseph, *à part.*

Qu'a-t-il à ruminer ainsi? aurais-je dit quelque sottise?

Montmorin

Vous n'avez plus rien à me confier, M.r Joseph?

Joseph

M.r Thomas seul peut vous en dire davantage.

Montmorin

C'est bien... Je vous remercie, M.r Joseph; nous nous reverrons avant votre départ. *(il sort; Joseph l'accompagne en le saluant)*

Scène XII.

Joseph, *puis* Eugène.

Je ne m'en suis pas mal tiré... Je l'ai toujours dit: silence et discrétion, et l'on arrive à tout. Mais au milieu de toutes ces réticences, voilà que je néglige les ordres de M.r le Comte de Rantzbourg, aujourd'hui mon seul et unique maître. Il est temps de voir M.r Eugène, et de décamper de ces lieux qui me semblent bien stériles pour un maître-d'hôtel.

Eugène, *sortant vivement de chez Bernard.*

Joseph! vous venez de parler à mon père?

Joseph

Oui, M.r Eugène.

Eugène

Mais vous avez été prudent, discret?

Joseph

Tranquillisez-vous ! J'ai eu l'art de dire la vérité sans rien apprendre à M.r de Montmorin.

Eugène

Merci ! Maintenant venons à l'objet de votre mission... C'est probablement de la part du Comte de Rantzbourg ?

Joseph

Qui ne peut se persuader que vous ayez ainsi abandonné pour toujours la capitale. Il trouve fort naturel qu'après tant d'années vous ayez désiré revoir et votre père et les lieux qui vous ont vu naître ; mais il ne saurait admettre que vous renonciez tout-à-fait à la brillante existence dont vous avez joui jusqu'ici, et que M.r le Comte vous offre encore avec de nouveaux avantages. Du reste cette lettre vous instruira de ses intentions affectueuses pour vous.

Eugène, *prenant la lettre.*

Je remercie M.r le Comte de cette nouvelle preuve de confiance et d'amitié qu'il veut bien me donner en me rappelant à Paris; mais je ne puis accepter.

Joseph

Vous refusez?

Eugène

Ma résolution est irrévocable, ainsi que je le lui ai marqué dans la lettre que je vous ai remise à mon départ.

Joseph

M.r le Comte a cru, avec tous vos amis, que ce n'était qu'un moment d'humeur, une boutade...

Eugène

Un enfantillage, n'est-ce pas?

Joseph

M.r Eugène, ce n'est pas moi que me permettrais de semblables expressions.

Eugène

Eh bien! qu'ils le sachent tous : loin d'être un caprice passager, ma détermination est réfléchie et invariable. Je conçois qu'habitués à vivre dans un monde factice où tout est conventionnel, ils ignorent les biens naturels et les vraies jouissances de la vie. Moi, retourner à Paris! dans ce gouffre enchanté, qui, comme les sirènes antiques, engloutit et dévore tout imprudent qui n'a pas la sagesse d'Ulysse; pour reprendre ce bril-

lant fardeau de soucis et de peines, sous lequel je me suis courbé si longtemps moi-même; pour suivre avec anxiété ce mirage chatoyant de plaisirs fébriles, dont l'erreur m'a été si fatale! Non, Joseph: après avoir revu des lieux qui me sont si chers, où tant d'affection sincère m'est acquise, je ne reviendrai plus dans ce Paris où l'amitié même n'est plus qu'une plante parasite, qui dessèche l'arbuste auquel elle s'attache. Dites à celui qui vous envoie, que son esclavage doré ne peut plus me séduire. Dites à mes prétendus amis, que je commence à goûter le vrai bonheur, seulement depuis que je me suis rendu à mon devoir. — Voilà ma réponse aux sollicitations que M.r le Comte de Rantzbourg veut bien me faire. Du reste je lui écrirai, pour confirmer le message que vous lui apporterez de ma part. Vous êtes libre de repartir quand il vous plaira.

Joseph, *à part.*

Allons! à peine arrivé, tout le monde me congédie . . . Une belle ambassade que j'ai faite là!

Scène XIII.

Eugène, Joseph, Bernard, Jeannot.

Bernard, *à Eugène.*

Eh bien, es-tu prêt? nos amis seront ici dans une demi-heure... *(apercevant Joseph)* Oh! M.r Joseph, soyez le bienvenu. *(lui tendant la main)* Je n'ai pas eu encore le plaisir de vous voir, mais notre fils Jeannot m'a si bien parlé de vous, qu'il me tardait de faire votre connaissance.

Joseph

Comme moi la vôtre, M.r Bernard. Mais nous n'aurons guère le plaisir de la cultiver, car du moment que l'objet de ma mission est manqué...

Jeannot, *à Eugène avec joie.*

Tu as refusé, n'est-ce pas?...

Bernard, *à Eugène.*

C'est bien! alors la victoire est à nous.

Eugène

Est-ce que vous doutiez de moi par hasard?

Jeannot

Non; mais c'est mon père qui...

Bernard

Qui?... quoi?... *(avec autorité)* Jeannot, vous prenez à tâche de compromettre aujourd'hui l'autorité paternelle.

Jeannot

Dieu m'en préserve: je voulais dire seulement...

Bernard

Que tu ferais bien mieux de te taire.—Je commence à croire que j'ai mal fait de t'envoyer à Paris.

Jeannot

Comment cela?

Joseph

Non, M.r Bernard, non: vous n'avez pas mal fait. Je vous assure que votre fils avait des dispositions extraordinaires à devenir un charmant cavalier.

Bernard

Qu'est-ce que cela veut dire? *charmant cavalier!*

Eugène

Cela veut dire que Jeannot s'est conduit à Paris avec tant d'intelligence, de savoir-vivre...

Jeannot

Disons la vérité, Eugène, et ajoute: il s'est conduit avec tant de sottise qu'il a prêté à rire à bien des gens. Ce que je dis là vous étonne, M.r Joseph; mais ici nous sommes un peu plus francs que chez vous, et quand nous avons fait quelque bévue, nous ne craignons pas de l'avouer.

Joseph, *à part.*

Ces paysans, avec leur gros bon sens, sont d'une naïveté qu'on serait tenté de qualifier de bêtise.

Bernard

Chut! M.r de Montmorin s'avance de ce côté.

Eugène, *avec effroi, passant à droite de Jeannot.*

Mon père!

Jeannot, *observant Montmorin.*

Oui, c'est lui-même... Courage, Eugène; te voilà tout tremblant!

Joseph

Cela se rencontre à merveille. Je vais prendre congé, et me remettre en route.

Scène XIV.

Les précédents, **Montmorin**

Jeannot, *observant Montmorin.*
Comme il parait soucieux !
Bernard, *à Jeannot.*
Silence !
Montmorin, *à lui-même à part.*
Je ne saurais rester en repos... J'étais plus tranquille ces jours derniers ... pourquoi donc mes douleurs se sont-elles ainsi réveillées? Ah! ce jeune homme en est cause. Oui, c'est lui qui, en évoquant de cruels souvenirs, a rouvert toutes mes plaies mal cicatrisées... Décidément, il faut qu'il parte avec M.r Joseph, qu'il rentre auprès de celui qui le rappelle avec tant d'instance... Tâchons de l'y déterminer: c'est pour son bonheur et pour ma tranquillité.
Joseph, *s'avançant.*
Monsieur, ayant accompli ce que j'avais à faire en ces lieux, il ne me reste qu'à vous présenter mes respects.
Montmorin
Vous partez seul?
Joseph
Seul.
Jeannot, *passant à gauche.*
Oui, notre maître, oui, grâce au ciel, Thomas nous reste.
Montmorin
C'est ce que je ne voudrais pas.
Eugène
Grand Dieu !
Montmorin, *à Eugène.*
Oui, jeune homme, je désirerais que vous accompagnassiez M.r Joseph, qui est chargé de vous rappeler dans une maison, d'où peut-être vous n'auriez pas dû vous éloigner.
Eugène, *à part.*
Joseph lui aurait-il tout dévoilé?
Jeannot, *vivement à Montmorin.*
Non, Monsieur, non: Thomas a très-bien fait au contraire

de rester près de nous. Si vous saviez combien ses motifs sont légitimes et louables !

Montmorin

Et quels sont ces motifs? Moi seul ne puis-je les connaître? Je vous avoue qu'à la vue de tant de mystère et de réticences, l'intérêt que m'inspirait M.r Thomas commence à s'évanouir. La dissimulation n'est pas mon fait. J'ai peu d'estime pour certaines vertus cachées: elles me sont suspectes. Ainsi je désire que l'on s'explique, ou que Thomas parte, ainsi qu'à mon avis il aurait déjà dû faire. *(il remonte la scène)*

Jeannot, *à Montmorin.*

Monsieur !...

Montmorin, *se retournant.*

Que voulez-vous ?

Jeannot

Et si ces motifs vous étaient connus, ordonneriez-vous encore son départ?

Montmorin

C'est selon!... Que ne vous expliquez-vous alors?—A moins que Thomas ne veuille me les confier lui-même.

Bernard

Tenez, il vaut cent fois mieux en effet que ce soit lui... qu'en dis-tu, Thomas?—*(bas à Eugène)* Admire comme nous t'avons ménagé cela.

Montmorin

Dans ce cas, qu'on nous laisse ensemble. *(à Joseph)*. M.r Joseph, vous l'emmènerez avec vous... différez votre départ.

(Ils entrent dans la ferme. Montmorin passe à gauche).

Eugène, *passant à droite.*

Mon Dieu ! assistez-moi.

Scène XV.

Montmorin, Eugène.

Montmorin, *gravement.*

Nous voici seuls !... Feindre encore avec moi, ce serait me prouver que vous n'êtes plus digne de mon estime. D'ailleurs ce serait chose inutile : vous sentez que je dois avoir tout deviné. *(mouvement d'Eugène)* Ou vous êtes un jeune homme qui

pour des actions plus ou moins condamnables, que je ne puis et ne veux apprécier, a fui son pays, en se dérobant ainsi au mépris de tous et à la juste indignation de son père, et qui, sous le nom obscur de Thomas, est venu cacher ici sa honte et son déshonneur *(geste de dénégation d'Eugène)*; ou bien vous êtes un fils qui, ayant délaissé son vieux père et oublié ses devoirs les plus sacrés, a dissipé sa jeunesse dans la tourmente fatale des séductions du monde, mais qui aujourd'hui, soit dégoût, soit repentir, désire retourner dans le sein de sa famille abandonnée. — Répondez : mes soupçons... ?

Eugène, *avec expansion.*

Sont des réalités...! Oui, je suis ce fils dénaturé, qu'une ambition désordonnée, que l'attrait impérieux des plaisirs égarèment au point de lui faire oublier et le foyer où il s'assit enfant, et les auteurs de ses jours vieillissant dans un triste abandon!

Montmorin, *avec sentiment.*

Comme lui!

Eugène

Oui, je le confesse, je suis cet enfant si longtemps aveuglé, dont les yeux se sont enfin dessillés; et qui, pleurant amèrement ses erreurs passées, voudrait les expier au prix de tout son sang.

Montmorin, *avec amertume.*

Ce n'est pas comme lui!

Eugène

Maintenant que vous avez reçu cet aveu de ma bouche, je m'en remets entièrement à vous, Monsieur. Prescrivez-moi la règle de conduite que je dois suivre.

Montmorin

Votre soumission me touche, et votre confiance en moi ne sera pas trompée. La lettre que vous a remise M.r Joseph, n'est-elle pas de votre famille?

Eugène

Non, Monsieur; mais d'un protecteur qui pendant plusieurs années a eu pour moi les plus grandes bontés.

Montmorin

Et ce protecteur n'a-t-il pas quelque influence auprès de vos parents?

Eugène

Aucune... Il ne les connaît pas.

Montmorin

Eh bien! alors partez seul: qu'avez-vous besoin d'appui, de recommandation? votre sincère retour, vos larmes de repentir plaideront en votre faveur auprès de votre père.

Eugène

Et s'il me repousse?

Montmorin

Votre mère sera votre avocate.

Eugène, *avec beaucoup de sentiment.*

Je n'ai plus de mère!

Montmorin, *ému.*

Comme lui!

Eugène

Vous voyez, Monsieur, combien je suis malheureux!

Montmorin

Je vois seulement qu'une fausse honte vous empêche de faire votre devoir, en sollicitant un pardon que vous jugez difficile à obtenir. Rester ici, vous ne le pouvez plus, vous ne le devez plus. — Vous craignez d'aller seul vous jeter aux pieds d'un père justement irrité? — Eh bien, nous irons ensemble; marchez devant moi, je vous suis... *(voyant qu'Eugène fait un pas en avant et reste pensif)* Vous hésitez encore!—Qu'y a-t-il donc?

Eugène

Rien de plus que ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, mais... vous ne pouvez aller trouver mon père.

Montmorin

Pourquoi?

Eugène

Vous pouvez vous épargner cette peine.

Montmorin

Je ne vous comprends pas.—Peut-être préférez-vous que je lui écrive? Mais quel crédit une lettre de moi peut-elle avoir sur l'esprit de quelqu'un que je n'ai pas l'honneur de connaître?

Eugène

Un bien puissant: celui d'un père qui, ainsi que vous me l'avez avoué, a souffert autant que lui pour l'ingratitude de ses enfants, et qui cependant pardonnerait au fils repentant qui viendrait lui demander grâce et pitié.

Montmorin, *avec ressentiment.*

Qui vous l'a dit, Monsieur, que je pardonnerais?

Eugène

La démarche que naguère vous vouliez entreprendre en ma faveur, m'autorisait à le croire.

Montmorin, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien, soit! j'écrirai... sous votre dictée même: car le langage d'une telle lettre doit être mesuré à l'offense et au caractère de l'offensé, et vous connaissez l'un et l'autre mieux que moi. Mais vous me promettez que muni de cette lettre...

Eugène

Oh! j'irai me jeter aussitôt aux pieds du meilleur des pères.

Montmorin

Entrons dans mon cabinet.

Eugène, *ouvrant le tiroir de la table.*

Voici dans ce tiroir tout ce qu'il faut pour écrire.

Montmorin

Fort bien. — *(s'asseyant à la table)* Je suis prêt.

Eugène, *dictant timidement, et la main appuyée sur le dossier de la chaise de son père.*

« Monsieur, je suis père, et père... malheureux. » *(Montmorin s'arrête et regarde Eugène)* C'est vous-même qui me l'avez dit ce matin.

Montmorin, *écrivant.*

Continuez.

Eugène, *dictant.*

« Comme vous j'ai un fils... il m'a cruellement offensé...

Montmorin

Oh! bien cruellement!

Eugène, *de même.*

« Cependant s'il venait humble et confus, les yeux baignés
« des larmes du repentir . . . implorer à mes genoux son par-
« don... et me redemander cette part immense qu'il eût jadis
« dans mon affection...»

Montmorin, *ému et répétant les derniers mots.*

Dans mon affection..!

Eugène, *avec effort.*

« Je sens... Je sens...

Montmorin

Eh bien?.. Achevez.

Eugène

« Je sens que je ne serais pas plus inexorable que Dieu, « lorsqu'un pécheur converti revient sincèrement à lui..! »

Montmorin, *se levant.*

Vous vous trompez, Monsieur; faut-il vous répéter que je ne pardonnerai jamais.

Eugène, *s'avançant un peu à droite, et baissant la tête tristement.*

Dès-lors il ne me reste plus enpartage qu'un malheur éternel!

Montmorin

Comment cela?

Eugène

Mais si vous ne pardonnez pas, vous si bon, si généreux, si sensible à mon repentir, comment voulez-vous que mon père soit plus indulgent?

Montmorin

Ah! si mon fils vous ressemblait!

Eugène

Il ne saurait être plus coupable que moi.

Montmorin, *se rasseyant.*

Achevons.

Eugène, *dictant.*

« Celui qui vous remettra cette lettre est digne, par son re- « tour sincère à la vertu, que vous lui rouvriez vos bras, et « que vous lui disiez: mon fils, je te pardonne!... je te rends tou- « te ma tendresse!... »

Montmorin, *essuyant une larme, à part.*

Ah! si c'était lui! *(haut)* C'est tout, n'est-ce pas?

Eugène

Vous n'avez plus qu'à signer.

Montmorin, *pliant la lettre.*

Maintenant dites-moi l'adresse de votre père.

Eugène, *hésitant.*

Mais puisque je dois porter la lettre moi-même . . . il est inutile...

Montmorin

Que je sache son nom?... *(se levant)* Comme il vous plaira.— *(lui remettant la lettre)* Tenez... Adieu! *(Il s'éloigne agité; Eu-*

gène tremblant fait un pas en avant. Montmorin au moment d'entrer chez lui se retourne, et voyant le trouble d'Eugéne, il lui dit:) Vous hésitez encore à partir?...

Eugène, *tremblant.*

Monsieur!...

Montmorin

(Musique en sourdine jusqu' à la fin de la scène. Après 16 mesures de musique un peu agitée, on entend le refrain de la romance d'Eugène).

Vous tremblez!... Pourquoi ce trouble?... *(Eugène s'approche lentement de Montmorin)* Que voulez-vous encore de moi..? *(fort agité)* Parlez!... *(Eugène lève lentement la main qui tient la lettre)* Quel soupçon...! Mais non... C'est impossible... *(air de la romance)* Eugène! *(Eugène tombe à genoux et lui tend la lettre)* C'est lui!... lui!...

Eugène, *voyant le trouble et l'agitation de son père, s'écrie timidement.*

Mon père?

Montmorin, *l'attirant doucement dans ses bras.*

Non, non, pas là... mais ici, sur ce cœur dont tu as connu la faiblesse et l'amour, mieux que ton père lui-même. *(Ils restent dans les bras l'un de l'autre).*

Scène XVI. *et dernière.*

Les précédents, **Jeannot, Bernard, Joseph.**

(Jeannot, Bernard, Joseph, sont entrés sur les derniers mots de Montmorin, et se sont arrêtés au fond).

Bernard, *lorsque la musique a cessé.*

Tout est sauvé!

Jeannot, *s'avançant.*

Père, rien ne manque plus à notre bonheur.

Bernard

Non, et j'en demande pardon à feu ta mère, Madame Bernard, c'est le plus beau jour de ma vie.

Eugène, *à Jeannot.*

Et de la mienne aussi. Jeannot, mon bon frère, c'est à toi que je le dois. *(Il l'embrasse)*

Jeannot

Je ne sais vraiment qui est l'obligé.

Montmorin

Bernard, je n'oublierai jamais le service que vous nous avez rendu dans cette circonstance.

Bernard

Laissez donc, notre maître: je suis assez récompensé par le bonheur qui va désormais régner dans ces lieux. Et puis, Eugène n'est-il pas aussi notre fils? *(il passe à gauche de Jeannot en tendant la main à Eugène; celui-ci veut l'embrasser)* Tiens, tu as raison, cela vaut encore mieux.

Jeannot, *allant au fond, et appelant.*

Vite, vite, accourez tous... grande nouvelle et redoublement de fête pour nous : le fils de notre bon maître est de retour, et le voilà!

Tous les paysans, *accourant.*

Thomas!

Jeannot

Lui-même.

Bernard

Thomas n'était paysan que pour la frime.

Tous les paysans.

Vive M.r le maire!

Moutonnet, *étonné.*

Comment! Thomas..?

Bernard

Tais-toi, animal.

Moutonnet

Oui, père Bernard.

Jeannot, *à Joseph.*

Je vous le disais bien que vous repartiriez seul!

Joseph

Je ne m'en plains pas, puisque c'est pour la consolation de tous.

Montmorin, *passant au milieu.*

Ce jour, mes amis, était depuis longtemps un jour de deuil pour moi ; mais, à dater d'aujourd'hui, je désire qu'on le fête avec solennité. Comme le père de la divine parabole, j'ai retrouvé mon fils, et avec lui le bonheur que j'avais perdu. Je veux aussi que l'on tue le veau gras, que vous tous, mes amis,

vous preniez part au festin. Loin désormais de fuir vos jeux et vos danses, j'y assisterai avec mon fils.— Bernard, vous ferez en attendant distribuer des rafraîchissements à ces braves gens.

Bernard

Nous y avons déjà pensé, notre maître.

Jeannot

Eh bien! alors, comme disait mon père ce matin: En avant la contredanse et le cotillon.

(Montmorin, Eugène, Joseph, s'asseyent à droite, pendant la danse des paysans; le rideau tombe sur le dernier tableau).

FIN DE LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

UN VERRE D' EAU

PERSONNAGES

JOSEPH BONNEAU, *vieux magister de village.*
LE COMTE DU BOCAGE, *chef Vendéen.*
MARIUS, *commandant d'un corps de troupes contre les Chouans.*
SCIPION *(Lodoïk Brunet), lieutenant de Marius.*
JOSUÉ, *paysan, serviteur de Bonneau.*
ANNIBAL, *artisan de la suite du Comte.*
DANIEL, *artisan, père de Scipion.*

La scène se passe dans le village de Saint Hilaire-aux-Bois : au premier acte, en 1796; au second, en 1816.

UN VERRE D'EAU

DRAME-COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une école de village. Une table à gauche avec un vieux fauteuil; deux bancs à droite; une armoire et trois ou quatre chaises au fond.

SCÈNE I.

Daniel, Josué.

Daniel, *assis près d'une table.*
Quelle nuit, mon Dieu ! quelle nuit!

Josué
Affreuse, maître Daniel ! ce n'est pas que j'aie eu peur le moins du monde: mon sang-froid est connu, non seulement dans notre bon village de Saint-Hilaire, mais encore dans tout le Bocage; cependant, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre... d'un sentiment d'horreur.

Daniel
Eh bien, moi, j'ai eu peur; aussi je suis venu me réfugier ici, aussitôt que mes jambes me l'ont permis. — C'est que la fusillade n'a cessé que vers quatre heures du matin!

Josué
Après avoir commencé à neuf heures du soir. Quels enragés! s'écharper ainsi la nuit, comme si les jours n'étaient pas assez longs; au mois de Juin!

Daniel

Ce sera quelque surprise, quelque embuscade de la part de nos braves Vendéens.

Josué

Ou plutôt quelque vigoureuse attaque de cet endiablé de général Hoche, qui, depuis qu'il commande les troupes du Directoire en Vendée, ne laisse plus un moment de trêve à nos braves Chouans.

Daniel

Et quand je pense, Josué, que mon fils Lodoïk a pu se trouver là..!

Josué

Il a pu?... oui; mais pourquoi vous figurer cela? Vous savez que lorsqu'il partit d'ici, il y deux ans, pour aller s'engager à Nantes comme volontaire, il nous écrivit qu'il serait probablement incorporé dans l'armée commandée par Pichegru, ou dans celle de Dumouriez, ou bien dans celle de Moreau: il me semble que c'est clair et positif; vous ne devez avoir aucun doute à l'égard de votre fils.

Daniel

Oui, mais il ajoutait dans une seconde lettre qu'il ferait cependant tous ses efforts pour entrer dans un corps sédentaire, afin, disait-il, de se rapprocher de moi.

Josué

Quelle bêtise aussi de nous quitter!

Daniel

Dis plutôt: quel malheur, Josué! mais garde-toi de condamner trop vite notre cher enfant: c'est pour sauver son père qu'il s'est engagé.

Josué

Pour vous sauver!

Daniel, *se levant.*

Oui, mon cher Josué... Du moins c'est ainsi que ton excellent maître, M.r Bonneau, me l'a expliqué. Et M.r Bonneau, quoique simple directeur d'une modeste école de village, en sait plus long que toi et moi. C'est lui qui a élevé Lodoïk, trop bien peut-être; car sans cela il n'aurait jamais eu les idées extravagantes que tu sais, et qui sont cause qu'il est loin de son père.

Josué

C'est vrai: Lodoïk était un sujet distingué de notre école. Comme il lisait couramment! comme il écrivait! c'était moulé.

Daniel

Je t'avouerai franchement que les beaux raisonnements de M.r Bonneau ne m'ont pas entièrement persuadé. Il avait beau m'assurer que notre fils accomplissait un devoir envers moi et envers son pays alors menacé et envahi de toutes parts, ce n'est qu'avec bien de la peine que je consentis à un départ que je n'avais pas la force d'empêcher.

Josué

Est-ce qu'il ne valait pas mieux combattre dans les rangs du brave Charrette?

Daniel

Ou ne pas combattre du tout?

Josué

Non, maître Daniel, je ne suis pas de votre avis: un bon citoyen doit avant tout défendre son pays... quand il le peut.

Daniel

Pourquoi alors ne l'as-tu pas fait, toi-même?

Josué

Moi? . . . Certainement j'en avais bonne envie. Au récit de tant de dangers, de combats, de victoires, mon sang bouillonnait, ma tête s'exaltait. . c'est connu; mais, vous comprenez, je ne pouvais quitter mon maître... sans moi que deviendrait ce brave homme? C'est, sans doute, un savant; mais il n'entend rien à ses intérêts. Je lui ai vu jusqu'à 60 élèves à 40 sous; ce qui lui fesait 120 livres par mois; eh bien! est-ce qu'il a jamais eu un centime dans son tiroir? Il donne tout aux autres, et ne garde rien pour lui, sans s'inquiéter du lendemain. Je lui répète sans cesse: Maître Bonneau, prenez-y garde: dans les temps difficiles où nous vivons, les élèves ont bien diminué; ceux qui vous restent ne sont guère exacts à vous payer; vos ressources sont épuisées; souvent le nécessaire vous manque; pensez enfin un peu à vous, après avoir tant pensé aux autres. Mais lui, pour toute réponse, ouvre le livre des Saints Evangiles, et me lit ces paroles, que je sais par cœur à force de les avoir entendues: « Quiconque aura donné à boire

seulement un verre d'eau fraîche en mon nom à l'un de ces petits, je vous dis en vérité qu'il ne perdra point sa récompense.

Daniel

C'est bien beau, Josué!

Josué

Oui, sans doute, si le cher homme se bornait à donner un verre d'eau; mais c'est qu'à l'ombre de ce verset tout son argent y passe; ses petites provisions sont dévorées par quiconque en demande sa part; son linge, ses habits même sont partagés avez ceux qui en ont besoin. Nous n'avons plus rien chez nous, Daniel; c'est une désolation. Par exemple, pourquoi croyez-vous qu'il soit sorti ce matin, à la pointe du jour? Soyez certain qu'il est allé près du lieu du combat, pour voir si quelqu'un réclame ses secours.

Daniel

Je le reconnais bien là: homme vraiment évangélique, ne vivant que pour Dieu et son prochain. Eh! pourquoi ne l'as-tu pas accompagné?

Josué

Pourquoi?.. pour ne pas laisser la maison seule: car ne croyez pas que ce soit la crainte de me trouver dans ces lieux dangereux qui m'ait retenu.... mon courage est connu! Depuis trois ans, nous en avons assez vu de batailles et de sanglantes mêlées.

Daniel, *à part.*

Oui, de loin! *(haut)* Mais voici notre bon maître d'école.

Scène II.

Les précédents, **Bonneau.**

Bonneau, *déposant sa canne et son chapeau.*

Enfin, Dieu merci, tout est rentré dans le repos, et le nombre des morts et des blessés est moins grand que je ne craignais. — *(Apercevant Daniel)* Ah! te voilà Daniel! Bonjour, mon ami, bonjour. Sois le bien venu: tu vas venir avoc moi et m'aider un peu, car nous aurons de la besogne aujourd'hui.

Daniel

Comment voulez-vous que je vous aide dans les soins de votre école?

Bonneau

De mon école ! Il s'agit bien de mon école maintenant.

Josué, *effrayé.*

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

Bonneau

Tranquillise-toi, mon garçon : comme ton courage m'est connu, ce n'est pas à toi que je m'adresse.

Josué, *avec dignité.*

En doutant de moi, vous me calomniez, M.r Bonneau.

Bonneau

C'est bon... Daniel m'accompagnera. — Voyons, va prendre dans l'armoire quelques vieux draps, des chemises...

Josué

Pourquoi faire?

Bonneau

Cela ne te regarde pas.

Josué

Mais vous savez bien qu'il ne nous reste plus que trois draps. Quant à vos chemises, il est facile de les compter: une sur votre corps, une dans l'armoire, et deux à laver.

Bonneau

Eh bien ! donne toujours.

Josué, *à Daniel.*

Vous voyez la vérification de ce que je vous disais.

Daniel, *à Bonneau.*

Mais que voulez-vous en faire? — Où faut-il vous accompagner?

Bonneau

Tu le sauras, Daniel.

Josué

Et moi, je le sais déjà. C'est pour aller soigner les pauvres blessés de la nuit dernière.

Daniel

Tu crois?

Josué

Et les derniers draps que nous possédons doivent servir à faire de la charpie et des bandages.

Bonneau

Comment ! tu as deviné cela, et tu n'as pas encore obéi?

Daniel

Mais quand vous aurez sacrifié ce peu de linge qui vous reste, comment ferez-vous ensuite?

Bonneau

Est-ce que l'on doit s'inquiéter de cela, lorsque tant de malheureux attendent ce petit secours? Ne devons-nous pas au contraire remercier Dieu de ce qu'il daigne nous choisir de préférence à tant d'autres, pour être les instruments de sa providence et de sa miséricorde?

Daniel, *ému.*

Vous avez raison, M.[e] Bonneau; et je veux aussi me rendre digne de cette grâce. Mais vous conserverez vos hardes: j'ai du linge dont je puis disposer,... attendez-moi; je suis de retour dans quelques minutes, et je suis à vous.

Bonneau, *lui prenant la main.*

C'est bien, Daniel; je n'attendais pas moins de ton bon cœur. Écoute: si tu as encore quelque bon flacon d'eau-de-vie?

Daniel

J'ai de plus une bouteille d'un certain vin!... laissez-moi faire.

Bonneau

Va, et Dieu te bénira, ainsi que ton cher Lodoïk; car tu le sais: celui qui donne un verre d'eau au nom du Seigneur, aura sa récompense.

Daniel

Que Dieu veille sur mon fils, et je suis assez récompensé.— Au revoir.

Bonneau

Va, je t'attends. *(il l'accompagne jusqu'à la porte)*

Josué, *à part.*

Le ciel soit loué! grâce au bon cœur de Daniel, nous conservons nos draps et nos chemises!

Scène III.

Bonneau, Josué.

Bonneau

Et moi, en attendant, je vais faire l'inventaire de toutes nos richesses.

Josué

Elles sont cossues, nos richesses!

Bonneau

Mon Dieu, Josué, que c'est mal à toi de murmurer ainsi! Le Ciel nous a-t-il jamais abandonnés? tu te plains toujours: tu prétends que nous n'avons jamais rien, et moi je trouve toujours quelque chose de superflu, dont je puis disposer en faveur de celui qui est moins heureux que moi.

Josué

Parce que vous appelez superflu, vous, ce qui ne vous sert pas au moment de la parole.

Bonneau

Mais, sans doute.

Josué

Et avec ce beau système nous arrivons à cet état fortuné où nous n'avons, comme aujourd'hui, rien à faire bouillir dans la marmite.

Bonneau, *étonné.*

Rien!—Et moi qui avais promis de porter un peu de bouillon au pauvre Benoît, qui est si malade et si faible!

Josué

Toujours le même refrain: les autres d'abord, et puis soi, s'il en reste. Tenez, Monsieur, voilà vingt ans que je suis à votre service; que je soigne votre école, votre ménage; que vos intérêts sont devenus les miens, et je ne puis m'expliquer votre conduite: je ne puis comprendre qu'un homme de bon sens comme vous, s'obstine à se priver du nécessaire, pour faire plaisir souvent à des individus qui n'en valent pas la peine.

Bonneau

Eh bien! tu le comprendras un jour: j'espère que Dieu te fera cette grâce comme à Daniel, qui m'a compris, lui... Mais je perds le temps en discours inutiles. Au lieu d'attendre Daniel, je vais à sa rencontre. Allume le feu en attendant, et prépare...

Josué

Quoi?

Bonneau, *allant prendre sa canne et son chapeau.*

Là... quelque chose... que sais-je? Ce que tu trouveras... Il y en aura toujours assez pour nous deux: tu sais que je ne suis pas difficile.

Josué

J'en conviens ; mais encore faut-il...

Bonneau, *prêt à sortir.*

Bah ! Bah ! — Cherchez et vous trouverez, dit encore notre Seigneur. Par conséquent je ne suis pas en peine de trouver une bonne petite soupe à mon retour. *(il sort)*

Scène IV.

Josué, *seul.*

Une bonno petite soupe ! Et avec quoi la préparer ? Décidément je commence à croire que j'ai eu tort de lui inspirer trop de confiance dans les ressources que j'ai su me créer au moment de la plus grande détresse. Car ce serait conscience que de laisser mourir de faim un si brave homme, dont les folles libéralités me font enrager, et que cependant je ne puis m'empêcher d'aimer. — Voyons, comment allons-nous nous y prendre aujourd'hui ? *(réfléchissant)* Il me reste encore un morceau de ce petit salé dont le père Mathieu nous fit cadeau dernièrement. — Procurons-nous un chou et deux raves, et voilà notre diner conditionné. Vite à la besogne: notre estomac y est intéressé. *(il sort par la gauche)*

Scène V

Bonneau, *paraît à droite, soutenant le Comte du Bocage blessé.*

Bonneau

Avancez... avancez... ne craignez rien, mon brave: vous êtes dans une maison amie.

Le Comte, *le regardant.*

Oui, il me semble que vous ne me trahirez pas, vous.

Bonneau

Il vous semble ! J'espère que bientôt vous en aurez la certitude. — Asseyez-vous là. *(il le fait asseoir près de la table à gauche)*

Le Comte

Donnez-moi quelque chose à boire, s'il vous plait: je me sens défaillir.

Bonneau

Sur-le-champ.—*(appelant)* Josué! Josué! *(au Comte en lui tâtant le pouls)* Votre pouls en effet est bien faible. — Josué!

SCÈNE VI.

Les précédents, **Josué.**

Josué, *paraissant un chou à la main.*

Monsieur..! *(apercevant le Comte)* Que vois-je là? encore une des siennes!

Bonneau

Vite, un peu de vin, d'eau-de-vie, ce que tu auras.

Josué

Mais vous savez bien que . . . *(bas à Bonneau)* Monsieur, quelle imprudence d'amener ici un individu qui a si mauvaise mine..! Vous allez vous compromettre.

Bonneau, *avec impatience.*

Eh! va chercher dans le buffet les objets que je te demande.

Josué

Je chercherais vainement: nous n'avons plus une goutte de vin.... *(le tirant par l'habit)* prenez garde.

Bonneau

Alors va vite; cours t'en procurer.

Le Comte

Par grâce, donnez-moi au moins un verre d'eau.

Josué, *vivement.*

Un verre d'eau! C'est l'affaire de mon maître. *(à part)* Nous sommes un peu plus calés sur cet article.—*(à Bonneau)* Monsieur, de la prudence! *(il va chercher un verre d'eau)*

SCÈNE VII.

Les précédents, **Daniel** *une bouteille dans une main, un paquet sous le bras, et un panier à l'autre main.*

Daniel

Hé bien, maître Bonneau; me voilà à vos ordres, avec armes et bagages.

Bonneau, *soutenant la tête du Comte presque évanoui.*
Merci de ton exactitude, Daniel. Vite, à mon aide: le pauvre homme se meurt.

Daniel

Comment se trouve-t-il ici?

Bonneau

Par la grâce de Dieu!—Tu as apporté du vin?

Daniel

Et du Rhum encore.

Bonneau

Faisons-lui en prendre quelques gouttes.
(Bonneau prend le flacon des mains de Daniel, et en fait avaler un peu au Comte qui a toujours la tête penchée. Il lui en frotte les tempes, etc.).

Scène VIII.

Les précédents, **Josué.**

Josué, *avec un verre d'eau.*
Voilà le verre d'eau demandé.

Bonneau

Tais-toi, tais-toi... tu vois qu'il revient.

Daniel

Il me semble en effet que sa respiration est un peu plus libre.

Josué, *à part.*
Et il me semble à moi qu'il est près de finir, si ce n'est déjà fait. Nous voilà bien avec un homme mort dans la maison! Quand je disais que nous serions compromis..!

Daniel

Voyez donc comme ses vêtements sont imprégnés de sang!

Bonneau

Oui, autant que j'ai pu m'en apercevoir, il doit avoir une forte blessure à la cuisse. Nous allons lui médicamenter cela, dès qu'il aura repris ses sens.

Bonneau, *voyant que le Comte fait un mouvement.*
Comment cela va-t-il?

Le Comte, *d'une voix faible.*
Mieux..! merci.

Josué, *à part.*
Mieux! et moi qui le croyais mort!

Le Comte

Où suis-je? *(ouvrant les yeux)* où suis-je donc?

Bonneau

Chez des amis.

Daniel

Qui, avec l'aide de Dieu, vous sauveront.

Josué

Et qui vous défendront au besoin contre tous vos ennemis: notre courage est connu.

Bonneau, *au Comte.*

Maintenant pensons à votre blessure. Le sang que vous avez perdu doit être la cause de votre faiblesse.

Le Comte

Je le crois... le manque de nourriture aussi y contribue; car depuis 36 heures...

Daniel

Vous êtes à jeun?

Le Comte

Hélas! oui.

Bonneau, *à Josué.*

Plains-toi après cela. — As-tu de l'eau tiède?

Josué

Oui, Monsieur, celle que j'ai mise à bouillir pour la soupe.

Bonneau

Apportes-en dans une écuelle. *(Josué sort)* Soutiens le blessé, Daniel, pendant que je panserai sa blessure: ça me connaît mieux que toi.

Daniel

Faites, M.e Bonneau.

Le Comte

Que de peine, que d'embarras je vous donne, mes amis!

Bonneau

Laissez donc... c'est notre métier. — *(il va à l'armoire et en rapporte une chemise)* Voici justement le linge qu'il nous faut.

Daniel

Mais j'en ai apporté aussi.

Bonneau

Il nous servira plus tard... employons d'abord ceci. *(il déchire la chemise en deux; Josué entre dans ce moment)*

Josué, *rentrant.*

Là! je suis sûr que c'est notre chemise, la seule, l'unique...

Le Comte, *à Bonneau.*

Serait-il vrai..? tant de générosité!

Bonneau

Ne vous inquiétez pas de cela: il ne sait ce qu'il dit. *(à Josué)* pose là cette eau, et donne-moi un coup de main. *(Josué lui obéit)*

Josué, *à part.*

Il fait de moi ce qu'il veut; même un aide-chirurgien. — *(regardant la blessure)* Dieu! quelle horreur qu'une blessure!

Bonneau, *pansant le Comte.*

C'est moins grave que je ne croyais; mais il vous faudra quelques jours de repos.

Le Comte

Impossible! Je dois absolument repartir... le plus tôt possible.

Bonneau

J'entends bien... dans 7 ou 8 jours.

Le Comte

Non, aujourd'hui même; la nuit prochaine au plus tard.

Bonneau

Y pensez-vous? ce serait envenimer la plaie, et les conséquences pourraient vous être fatales.

Le Comte

À la garde de Dieu! le devoir m'appelle; je ne calcule plus rien.

Josué, *bas à Bonneau.*

Puisqu'il veut absolument s'en aller, laissez-le partir.

Bonneau, *à Josué.*

Malheureux! dans cet état! *(au Comte)* Arrangez-vous comme vous l'entendez; vous resterez ici avec nous, jusqu'à ce que votre blessure vous permette de vous remettre en route.

Le Comte

Quand vous saurez qui je suis, et quelle responsabilité pèse sur moi!

Bonneau

Cela ne changera rien à l'affaire. Voyez-vous? je suis entêté avec mes malades.—Mais vous avez besoin de prendre un peu de nourriture, avez-vous dit! *(appelant)* Josué!

Josué

Monsieur ?

Bonneau, *avec joie.*

Mets la table... trois couverts... et sers-nous lestement.

Josué, *à demi-voix, à Bonneau.*

Mais, Monsieur, la soupe n'est pas encore cuite.

Bonneau

Tu sais que je n'admets pas les raisons vides de sens : dépêche-toi.

Daniel

Va, Josué, d'autant plus que nous avons ici un petit renfort. *(il montre son panier)*

Josué

Renfort des plus heureux, car sans cela . . .

Bonneau, *prenant le panier et le montrant à Josué.*

Tu vois bien que les provisions ne nous manquent pas.—*(à part)* Ce garçon-là ne sait rien trouver. *(Daniel, Bonneau et Josué arrangent la table avec empressement, ce qui forme un jeu de scène comique).*

Le Comte

Mes amis, je vous vois tous empressés autour de moi, me prodiguant tous les secours d'une charité vraiment fraternelle; que le ciel vous le rende ! sans vous je périssais.

Bonneau

Vous voilà mieux, c'est l'essentiel.—*(à Daniel)* Approchons un peu plus la table.

Le Comte

Ce que j'admire encore en vous, c'est votre discrétion : vous m'accueillez, vous m'assistez, sans vous préoccuper de ma condition, du parti que je sers, sans me demander même mon nom. Une telle vertu est rare dans ces temps de crise sociale.

Bonneau

Et quelle nécessité y a-t-il de s'occuper de cela ? Vous me direz votre nom si cela vous convient. Pour moi, je n'ai vu en vous qu'un homme souffrant, abandonné dans un fossé, caché à demi par des broussailles. Peu m'importe qui que vous soyez.—Tenez, mangez-moi ça... cette tranche de bœuf. Malheureusement c'est froid et un peu sec, mais ça vous fera du bien.

Le Comte

Merci ! — De sorte que vous en auriez fait autant pour un autre, quand même il aurait été du parti de nos ennemis.

Bonneau, *mangeant.*

De nos ennemis ! — Ma foi, je suis forcé de vous dire que je n'ai jamais bien compris le mot ennemi... *(il sert à boire)* ni comment il peut y avoir des ennemis sur la terre.

Le Comte

Ainsi, au milieu de nos discordes civiles, vous n'avez pris parti ni pour les *Blancs* ni pour les *Bleus?*

Bonneau

J'ai pris parti seulement pour l'humanité.

Le Comte, *stupéfait d'admiration.*

Quelle âme que la vôtre !

Bonneau

Cela vous étonne ? Rien de plus simple cependant : il suffit d'être chrétien.

Le Comte

Expliquez-vous.

Bonneau

Volontiers. — Si chacun avait profondément gravé dans le cœur ce précepte du Divin Maître : *Aime ton Dieu par-dessus toutes choses, et ton prochain comme toi-même*, je vous le demande, est-ce qu'il y aurait des ennemis parmi les hommes ? Ne formeraient-ils pas une communauté de frères, unis par les liens de la charité ?

Le Comte

Sans doute.

Josué

Et puis on donne un verre d'eau.

Le Comte, *à Josué.*

Personne ne vous interroge, mon cher...

Bonneau, *à Josué.*

Veux-tu te taire ? — Change les assiettes.

Josué, *à part.*

Il est un peu fier, le citoyen ! — Ce sera quelque aristocrate renforcé.

Bonneau, *buvant.*

Ton vin est exquis, Daniel !

Daniel

Enchanté, maître Bonneau, que vous le trouviez tel.

Bonneau, *au Comte.*

N'est-ce pas que cela vous restaure?

Le Comte

Parfaitement: je vous assure que je sens mes forces revenir, au point que je serais capable, je crois, de reprendre ma course. *(il essaie de se lever).*

Bonneau

Ne bougez pas, je vous en supplie. Laissez votre jambe en repos, pour ne pas irriter la blessure davantage: elle est encore fraîche.

Le Comte

Je le crois bien: ce n'est que vers la fin du combat que je l'ai reçue.

Bonneau

Et vous avez pu, malgré cela, vous traîner jusqu'au lieu où je vous ai rencontré?

Le Comte

Oui, avec l'aide de ce brave serviteur. .

Bonneau

Qui s'est éloigné, d'après votre ordre, après m'avoir aidé à vous remettre sur pied. Il pouvait venir avec vous.

Le Comte

Il avait une mission importante à remplir . . . Dieu veuille seulement qu'il ait pu arriver à sa destination! ce qui est bien difficile, car nous sommes cernés de tous côtés.

Josué, *effrayé.*

Cernés..! alors...

Bonneau, *souriant.*

Alors tu rappelleras ton antique courage.

Josué

Sans contredit... mais si nous sommes cernés..! Qui vient là?

SCÈNE IX.

Les précédents, **Annibal.**

Annibal, *entrant d'un air effaré.*

Où est-il?

Le Comte, *le reconnaissant.*

Annibal ! je te vois bouleversé... qu'y a-t-il encore?

Annibal

M.r le Comte ..

Josué, Bonneau, Daniel

M.r le Comte !

Annibal

Il n'y a pas un moment à perdre. Les troupes ennemies commandées par le capitaine Marius, enhardies par leur succès de cette nuit, s'avancent de ce côté.

Tous, *excepté le Comte.*

Grand Dieu !

Le Comte

Et nos braves partisans?

Annibal

Ils se sont ralliés tant bien que mal dans le bois des Herbiers, sur la route de Mortague. Cinq minutes encore, et il ne nous sera plus possible de les rejoindre.

Le Comte

Pourquoi ne pas battre en retraite sur Saint-Florent ?

Annibal

Pris, occupé et incendié !

Le Comte

Et ma femme, mon enfant qui étaient là ! *(Annibal baisse les yeux).* Parle, Annibal : je veux tout savoir. *(il se lève avec effort; Bonneau et Daniel veulent le soutenir, il les écarte de la main)*

Annibal

Ils sont au pouvoir des ennemis.

Le Comte, *avec anxiété.*

Partons .. il faut les délivrer, Annibal . . . Dieu sera pour nous. *(il fait un pas en avant)*

Bonneau

Mais vous ne pouvez partir ainsi; c'est vouloir empirer le mal. Laissez-moi au moins changer l'appareil.

Le Comte

C'est inutile, M.r Bonneau: je me sens bien... fort bien même. Ce n'est qu'une égratignure.—Adieu ! mes amis... merci de vos bons soins... *(il serre affectueusement la main à Bonneau et à Daniel)* Priez pour moi et pour ceux que j'ai peut-

être perdus pour toujours! *(il sort en s'appuyant sur l'épaule d'Annibal)*

Scène X.

Bonneau, Josué, Daniel.

Bonneau
Le brave homme! Que Dieu le conduise!
Daniel
Ça vous fend le cœur, vrai, M.r Bonneau.
Josué
Mais si pourtant nous sommes cernés, il faudrait aussi songer un peu à nous.
Bonneau
Songer à nous! songer à nous! en présence de maux semblables! Josué, que je n'entende plus de telles paroles sortir de ta bouche, ou bien... nous ne serons plus bons amis.
Daniel
Oui, Josué, ne dis plus ces paroles honteuses... Il est vrai que notre position n'est pas très-rassurante.
Bonneau
Et que crains-tu? As-tu quelque chose à te reprocher, Daniel?
Daniel
Non, Dieu merci.
Bonneau
Dans ce cas, fesons notre devoir, et laissons à Dieu le soin de tout le reste. *(on entend un bruit lointain)*
Josué
J'entends du bruit en dehors.
Daniel, *regardant dans le fond.*
Ce sont, je crois, les troupes du gouvernement que nous a annoncées Annibal.
Bonneau
Voyons! *(il regarde)* Oui, ce sont elles.
Josué, *tremblant.*
Nous sommes perdus!
Bonneau
Perdus! Pourquoi?

Daniel, *un peu épouvanté.*

Écoutez donc... ces soldats effrénés pourraient fort bien...

Bonneau

Sommes-nous leurs ennemis?

Daniel

Non, mais...

Bonneau

Si tous les deux vous tremblez de cette manière, il vaut mieux vous retirer.

Josué

Certainement... ce n'est pas que je sois effrayé, quand même ils seraient dix mille, vingt mille... mais...

Bonneau

Josué, nous savons ce que tu vaux: ainsi va te coucher, mon garçon.

Josué

Moi! me coucher! Non, Monsieur, je ne m'éloigne pas de vous.

Bonneau

Mon Dieu! ne fais pas tant de façons: ta présence m'est parfaitement inutile. D'ailleurs Daniel reste près de moi.

Daniel

Je ne vous quitte pas. *(on entend le roulement du tambour)*

Josué

Puisque Daniel reste, je vais voir si notre soupe bout. Rappellez-vous que je suis là, à côté, pour vous prêter main-forte au besoin. *(2.e roulement de tambour)* Ne craignez rien, je suis là! *(il se sauve)*

Scène XI.

Bonneau, Daniel.

Daniel

Le pauvre garçon n'en peut plus.

Bonneau

Si te veux aller le rejoindre, libre à toi.

Daniel

Non, M.r Bonneau. Sans doute je ne puis me défendre d'une certaine émotion; mais auprès de vous, je puis la surmonter.

Il me semble que rien de mal ne peut m'arriver; je partage, sans savoir pourquoi, votre confiance en Dieu.

Bonneau

Eh bien! alors, allons à leur rencontre, c'est le moyen de leur prouver que nous n'avons ni haine ni rancune contre eux. *(bruit en dehors, tambour)*

Daniel, *regardant.*

Ils s'arrêtent sur la place.

Marius, *en dehors.*

Halte! — Reposez... armes! — Avancez à l'ordre!

Daniel, *à part.*

Courage, Daniel!

Bonneau

Le capitaine et son lieutenant se disposent à entrer chez nous. *(il va à leur rencontre)*

Scène XII.

Les précédents, **Marius, Scipion.**

Bonneau

Entrez, capitaine; ma maison est à vous.

Marius, *toujours d'un ton emphatique.*

Merci, citoyen! Ce n'est pas de refus.

Scipion, *à l'entrée.*

Et moi, puis-je en disposer aussi?

Daniel, *vivement.*

Quelle voix? Serais-ce lui?

Bonneau

Lodoïk!

Daniel, *s'élançant.*

Mon fils!

Scipion, *courant dans ses bras.*

Oui, lui-même, mon bon père!

Daniel, *suffoqué par les larmes.*

Tiens, laisse-moi respirer... ça m'étouffe. C'est bête aussi d'arriver ainsi à l'improviste.

Scipion

Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici. Vous voyez que je ne suis pas allé directement chez nous.

Bonneau, *à Scipion.*

Et pour ton vieux maître, n'y a-t-il pas une petite accolade?

Scipion, *l'embrassant avec effusion.*

Deux et trois encore! ne trouvez pas étrange que mon bon père ait passé avant vous.

Bonneau

Je te gronderais si tu avais agi autrement. Comme il est changé à son avantage! déjà lieutenant! qu'il est bien comme cela!

Daniel

Il l'a toujours été à mes yeux!

Scipion, *au milieu de Bonneau et de Daniel.*

Mon bon père!.. mon cher maître! que je suis heureux aujourd'hui de me revoir dans ces lieux où mon enfance s'est écoulée!

Bonneau

Où je t'ai mis la plume à la main. *(Indiquant une table)* C'était là ta place.

Scipion, *avec émotion.*

Oui, là..!

Marius, *à part.*

(Pendant le dialogue précédent, il s'est approché de la table et s'est mis à boire).

Ils n'en finiront pas avec leurs embrassades et leurs élégies! *(il tousse).*

Scipion, *à Marius.*

Capitaine Marius, excuse-moi si je ne t'ai pas fait encore les honneurs de la maison, mais tu comprends...

Marius

Oui, je comprends... les épanchements de la nature... mais il faut penser à nos soldats.

Scipion

Ordonne, et tu seras obéi.

Bonneau

Tout ce que nous possédons est à votre disposition.

Daniel

Oui, Capitaine, tout.

Marius, *se levant de table, après avoir vidé les bouteilles apportées par Daniel.*

Dans ce cas, je vais communiquer mes ordres à Scipion.

Daniel, *étonné.*

A Scipion! il t'appelle Scipion, Lodoïk!

Scipion, *à Daniel et à Bonneau.*

C'est le sobriquet qu'on m'a donné à l'armée, et que par prudence j'ai adopté : je vous expliquerai cela.

Marius, *à Bonneau et à Daniel.*

Voyons! de quoi pouvez-vous disposer pour mes hommes?

Bonneau

De tout, Capitaine.

Daniel

Commande, citoyen.

Marius, *à part.*

Sont-ils arriérés, ces campagnards! *(haut à Daniel)* Désormais on ne commande plus... On ordonne.

Scipion, *à Marius.*

Excuse leur ignorance; tu sais que nous sommes dans un pays...

Marius, *avec suffisance.*

Encore à régénérer, je m'en aperçois. Un pays imbu d'idées retrogrades, où le niveau civilisateur n'a pas encore passé; mais nous voici, et les choses changeront de face. Scipion! j'établis ici mon quartier général: la compagnie va bivouaquer sur la place. Tu connais les lieux mieux que moi, puisque tu y as reçu le jour. Je te délègue mes pouvoirs pour les soins que réclament nos soldats *(il sort).*

Scipion

C'est bon, Capitaine. — Père, vous allez m'aider en ceci.

Daniel

Parle.

Bonneau

Ne m'épargne pas non plus.

Scipion, *à Bonneau.*

Mon cher Bonneau, contentez-vous de faire servir la table du Capitaine...

Bonneau

À l'instant. — Josué!..

Scipion, *à Daniel, en cachette.*

Prenez cette bourse; faites acheter des provisions en votre nom, entendez-vous..? faites apporter ici; nous ferons la distribution.

Daniel

Je cours! *(il sort)*

Scène XIII.

Bonneau, Scipion, *puis* Josué.

Bonneau

Josué ne paraît pas!

Scipion

En effet je ne le vois pas...

Bonneau

Il est à la cuisine... *(appelant)* Josué, veux-tu venir..?

Josué, *montrant seulement la tête.*

La soupe n'a pas encore assez bouilli.

Scipion

Eh! laisse-la bouillir, et avance.

Josué, *s'approchant.*

Lodoïk!

Scipion, *lui prenant la main.*

Oui! mon garçon, lui-même, mais que pour le moment tu dois appeler Scipion.

Josué

Scipion! et pourquoi?

Scipion

Parce que c'est aujourd'hui l'usage de s'affubler de noms romains.

Josué

Quelle drôle d'idée de se débaptiser ainsi!

Bonneau

N'importe le nom, pourvu que l'on fasse son devoir.—Mais nous perdons le temps en paroles inutiles. Que pouvons-nous servir à ton capitaine?

Scipion

Ce que vous aurez de mieux.

Bonneau

J'entends bien... Allons, à l'œuvre, Josué.

Josué

Vous avez encore un convive?

Scipion

Oui, mon capitaine qui va rentrer.

Josué, *avec crainte et méfiance.*

Qui va rentrer.... avec ses farouches soldats?

Scipion

Non, mon garçon, tout seul... sois sans crainte, quand même quelque soldat l'accompagnerait. D'ailleurs je suis là.

Josué

Ne crois pas que ce soit la peur qui me fasse parler ainsi: mon courage naturel est connu.

Scipion, *souriant.*

Je le sais.

Bonneau

Personne n'en doute de ton courage... en attendant, va tremper ta soupe qui doit avoir assez bouilli.

Scipion

Et puis sers-nous tout ce que tu as de meilleur.

Josué

Tout ce que nous avons de meilleur... c'est notre soupe.

Scipion

Ensuite?

Josué

Ensuite, comme dit notre maître, un bon verre d'eau...

Scipion

Le capitaine Marius abhorre ce liquide.

Bonneau

Sois tranquille: il nous reste encore... *(secouant une bouteille achevée par Marius)* Plus rien! Vidée!

Scipion

Et vous n'en avez pas d'autre?

Bonneau, *fouillant dans le panier de Daniel.*

Non, mais voici quelques pommes qui, comme l'on dit, nous serviront de poire pour la soif. Il y a encore ce reste de bœuf... et... voilà tout.

Scipion

Tout?—Alors vite, Josué, vole à l'auberge du *Cheval blanc;* je pense qu'elle est toujours ouverte?

Bonneau

Toujours.

Scipion

Prends ce panier, et rapporte ce qu'il y aura de prêt et de bon à manger.

Josué

J'y vais... mais tu es bien sûr que tes camarades n'y trouveront pas à redire.

Bonneau

Tu vois, Scipion, que l'intrépidité de Josué est toujours à la même température.

Scipion

Je m'en aperçois. Va, mon garçon: tu n'as rien à redouter.

Bonneau

Il vaut mieux que j'y aille avec lui; d'autant plus que je saurai mieux que lui choisir ce qu'il nous faut.—Suis-moi, Josué.

Josué, *à Bonneau, en sortant.*

Avouez cependant, Monsieur, que si vous aviez moins écouté votre bon cœur, vous n'auriez pas offert les provisions de Daniel à ce Comte blessé, auquel vous avez donné asile, et nous ne serions pas obligés de sortir.

Scipion

Quel est ce Comte blessé !

Bonneau

Un excellent homme, je t'assure. Je te conterai cela à mon retour.—*(à Josué)* Marche donc après moi. *(il sort avec Josué)*

Scène XIV.

Scipion, *seul.*

Ce Comte dont vient de me parler Josué, et qui a trouvé un refuge auprès de Bonneau, serait-ce par hasard le Comte du Bocage, ce chef intrépide que nous poursuivons avec tant d'acharnement depuis quelques jours? Il a été blessé, dit-on, dans l'affaire de cette nuit; on l'a vu se diriger de ce côté, puis on l'a perdu de vue. Tâchons que Marius n'en soupçonne rien: cet acte d'humanité de mon vieux maître, serait à ses yeux un crime capital . . . Le voici. Il a l'air de bien mauvaise humeur: attention!

Scène XV.

Scipion, Marius.

Marius

Mille tonnerres! il nous a peut-être encore échappé!

Scipion

Qui? Capitaine.

Marius

Qui donc, si ce n'est ce maudit du Bocage? Il paraît qu'il était dans ce village, il y a une heure à peine.

Scipion, *à part.*

C'était lui! *(haut)* Comment le sais-tu?

Marius

Une de nos vedettes vient de l'apercevoir dans le défilé qui conduit aux Herbiers. Il est blessé, et paraît marcher avec effort.

Scipion, *à part.*

Plus de doute.

Marius

Fesons prendre au plus vite quelques raffraîchissements à nos hommes, une heure de repos, et en route.

Scipion

Mais nos compagnons d'armes sont épuisés de fatigue. Après six heures de combat, et les marches forcées des jours précédents...

Marius

Il faut le rejoindre. Sa femme et son petit enfant sont en notre pouvoir; il faut qu'il y soit aussi, et que sa bande soit détruite.

Scipion

Elle le sera! Il me semble que nous n'y allons pas de main morte.

Marius

Oui, mais un bon capitaine croit n'avoir rien fait, quand il lui reste encore quelque chose à faire. Scipion, il faut nous montrer dignes de la mission qu'on nous a donnée. Hoche, notre général, tu sais, est un *dur-à-cuire* qui ne plaisante pas. Il veut dans cette campagne écraser la chouannerie et en finir

avec cette abominable guerre civile qui désole la France. Il compte sur nous; et par la mort de tous les traitres! on verra si Marius, aidé de Scipion est capable aussi d'exterminer les Cimbres et les Teutons de notre malheureuse patrie.

Scipion

Tu peux compter sur moi.

Marius

Ah! Si je pouvais découvrir l'infâme qui a donné aide et protection à du Bocage, je t'assure que je lui ferais passer un bien mauvais quart-d'heure.

Scipion

Il faudrait examiner cependant dans quelle intention il a accueilli le ci-devant Comte du Bocage; si même il le connaissait pour ce partisan qui nous donne tant de tablature.

Marius

Scipion, je te l'ai déjà dit, tu es trop modéré. Quel qu'il soit, qu'il ait agi sciemment ou non, il est coupable comme recéleur et complice de nos ennemis.

(On entend plusieurs voix qui se répondent en dehors).

1.e *Voix, éloignée.*

Aux armes!

2.e *Voix, plus rapprochée.*

Aux armes!

3.e *Voix, encore plus rapprochée.*

Aux armes!

(roulement de tambour)

Marius

Qu'arrive-t-il, Scipion?—Quelque fausse alerte, sans doute, car je ne puis supposer une attaque.

Scipion

Je vais voir, capitaine, et je reviens t'en instruire. *(il sort en courant; en ce moment Josué entre effrayé; Scipion le heurte sans le reconnaître et s'écrie)*

Laisse-moi donc passer, animal!

SCÈNE XVI.

Marius, Josué.

Josué

Animal ! — Animal toi-même..! *(tout en regardant derrière lui, il s'avance de manière à venir tomber sur Marius qui réfléchit)* Mais... c'était Lodoïk... dans la précipitation je ne l'avais pas reconnu... mais lui! c'est différent... *(il heurte Marius qui le saisit vigoureusement par le bras)*

Marius, *menaçant.*

Qui es-tu?

Josué

Pardon, capitaine, je ne vous avais pas aperçu tout d'abord.

Marius, *marchant sur lui.*

Qui veux-tu? Que viens-tu chercher ici?

Josué

Je vais voir, si vous le permettez, si notre soupe est prête, pour vous la servir.

Marius

Tu es donc de la maison?

Josué

Je le crois bien: je suis le bras droit, l'ami, j'ose le dire, de maître Bonneau.

Marius

Son associé?

Josué

Oui, capitaine.

Marius

Malheur à toi, si tu mens. *(il le repousse rudement)*

SCÈNE XVII.

Les précédents, **Scipion, Daniel.**

Scipion

Ce n'est point une fausse alerte, capitaine: les insurgés se disposent à nous attaquer.

Daniel

Ils débouchent sur les flancs de la colline.

Marius

Courons, Scipion; chacun à son poste. Puisqu'ils n'ont pas assez de la leçon de cette nuit, qu'ils en reçoivent une autre qui suffise à tout jamais. *(Marius sort)*

Daniel, *à Scipion qui suit Marius.*

Quoi! tu me quittes dans ce moment critique!

Scipion

Rassurez-vous, mon père; nous nous reverrons bientôt: à en juger par les apparences, l'affaire sera bientôt expédiée; nous n'en dinerons que plus gaîment après. — Adieu. *(il sort)*

Scène XVIII.

Daniel, Josué.

Daniel

Il s'éloigne! qu'allons-nous devenir, grand Dieu!

Josué

Et nous qui avons acheté tant de provisions! qu'en ferons-nous?

Daniel

De quoi vas-tu t'inquiéter maintenant?*(mouvement en dehors; on entend les troupes qui s'éloignent)* Écoute plutôt.

Josué

Ils s'en vont... je sens maintenant tout l'avantage qu'il y a à avoir du courage.

Daniel

Mais où as-tu laissé ton maître?

Josué

Au *Cheval blanc*, je crois.

Daniel

Comment? tu n'en es pas sûr?

Josué

Pas précisément .. parce que dans la confusion, quand j'ai vu ce mouvement parmi les soldats, qui en toute hâte apprêtaient leurs armes... j'ai perdu de vue M.r Bonneau. J'ai songé à battre en retraite; car que pouvais-je seul contre tous? J'ai

préféré venir défendre nos foyers.—Mais, vous-même, comment vous trouvez-vous ici?

Daniel

Je revenais tranquillement avec deux porteurs, lorsque j'ai entendu l'appel aux armes. Je me suis dit: puisqu'ils pensent à combattre, il est inutile de leur apporter à boire et à manger. — J'ai renvoyé momentanément les gens qui m'accompagnaient, et j'ai accouru à toutes jambes auprès de mon fils.— Mais voici Bonneau.

Scène XIX.

Les précédents, **Bonneau.**

Bonneau

Enfin me voilà, et ce n'est pas sans peine.

Daniel

Où avez-vous été pendant tout ce temps-là?

Bonneau

Je n'ai pas bougé de chez Joseph, l'aubergiste, où tout était sens dessus dessous. Figurez-vous, mes amis, que quelques instants après que Josué m'a eu prudemment planté là, la femme de Joseph, en entendant retentir le cri *aux armes*, s'est mise à trembler de tous ses membres; une pâleur mortelle s'est répandue sur ses traits; bref, elle est tombée évanouie entre mes bras. Il n'y avait aucun siége à côté, de sorte que j'ai dû la soutenir pendant que son mari lui fesait respirer du vinaigre, et lui jetait un peu d'eau à la figure. Vous connaissez le volume de la commère... je n'en pouvais plus, et j'allais défaillir moi-même, lorsque fort heureusement quelques voisins effrayés, qui venaient chercher un refuge à l'auberge, m'ont prêté secours. Nous avons transporté la pauvre femme sur son lit, et voyant qu'elle se remettait à vue d'œil, je me suis esquivé, et me voilà.

Josué

Si vous étiez venu avec moi, vous n'auriez pas eu tout cet embarras.

Bonneau

Pouvais-je abandonner Joseph dans un moment semblable?— Josué, j'ai beau prêcher, je m'aperçois que tu ne seras jamais qu'un égoïste.

Josué

Un égoïste! moi, qui depuis ce matin m'occupe avec un zèle infatigable à préparer à manger pour les autres; moi, qui ai bravé tous les dangers en traversant une foule de soldats... féroces; moi, qui avec une audace... *(on entend un coup de feu dans le lointain ; il s'arrête interdit)* Avez-vous entendu?

Bonneau, *allant vers le fond.*

Oui, le combat est engagé.

Daniel

Et mon fils qui est là..!

Josué

Et nous qui sommes ici!

Daniel

Ici, nous sommes en sûreté, n'est-ce pas, M.r Bonneau? Mais lui!

Bonneau

Ne vous tourmentez pas ainsi, père Daniel : ce n'est qu'une escarmouche. Un peu plus de confiance dans la bonté de Dieu. Il veillera sur votre fils, ainsi que sur ce pauvre Comte que nous avons reçu ici ce matin, et qui combat, j'en suis persuadé, avec toute l'ardeur que donne le désespoir, pour délivrer sa femme et son enfant des mains de ses ennemis!

Daniel

Ainsi vous faites des vœux pour les deux partis qui en sont aux mains?

Bonneau

Pourquoi pas? Ce sont tous des français, des frères, également braves, autant à plaindre après leur triomphe qu'après leur défaite. Mais le bruit se rapproche... *(Autre coup de feu; il va vers le fond avec Daniel)*

Daniel

Quelle horreur! M.e Bonneau; quelle abomination qu'une bataille!

Josué

Dites donc, notre maître, et vous papa Daniel, si au lieu de rester là nous allions à la cuisine, chambre plus sombre et plus sourde que celle-ci, il me semble que nous ne pourrions voir ni entendre une chose si horrible; et, par la même occasion, nous surveillerions notre marmite qui bout je ne sais comment depuis ce matin.

Bonneau, *regardant.*

Si je ne me trompe... les partisans du Comte sont repoussés.

Daniel

Voyez en effet: ils se dispersent...

Bonneau

Un gros des nôtres seulement fait résistance au bord du ravin, où tous les efforts paraissent concentrés.

Josué, *à part.*

J'ai de bons yeux, et pourtant il m'est impossible de rien distinguer de tout cela.

Bonneau

Le régiment de Lodoïk se rabat de nouveau sur notre village. — Je le disais bien que ce n'était qu'une escarmouche.

Josué, *avec effroi.*

Ils reviennent par ici?

Daniel

Oui, viens voir.

Josué, *de même.*

Puisque vous le dites, cela me suffit.

Daniel

Comme ils avancent le pas! — on dirait qu'ils poursuivent quelqu'un...

Bonneau

Quelque fuyard... *(s'avançant sur le devant)* Dieu! qu'ai-je aperçu, mes amis..?

Daniel

Parlez, vous m'épouvantez.

Bonneau, *ému.*

Le Comte... c'est lui que l'on poursuit.

Josué

C'est fait de nous! *(il se laisse tomber sur une chaise)*

Scène XX.

Les précédents, **Le Comte.**

Bonneau

Monsieur le Comte..!

Le Comte

Moi-même. Mais ne croyez que je vienne encore vous demander asile et protection.

Bonneau

Pourquoi pas?

Le Comte

Non, maître Bonneau: j'ai pour vous trop d'estime et d'affection pour vous précipiter dans ma ruine. Je suis vaincu, perdu sans ressource; je ne saurais échapper aux mains de mes ennemis. Que mon sort s'accomplisse! j'ai rempli jusqu'à la fin ce que ma conscience me fesait regarder comme un devoir.

Bonneau

Mais peut-être parviendrons-nous à vous sauver?

Le Comte

Vous le tenteriez en vain.—Mais vous pouvez me rendre un dernier service.

Bonneau

Parlez.

Le Comte, *bas et très-ému.*

Là-bas dans le ravin... sous des broussailles . . . une femme... morte..!

Bonneau, Daniel *et* **Josué**

Morte!

Le Comte

Oui, le sein percé d'une balle, au moment où je l'emportais après l'avoir arrachée des bras de ses ravisseurs.

Tous, *excepté le Comte.*

O ciel!

Le Comte

À côté d'elle... un petit enfant... qui peut-être respire encore..! Je les recommande à votre charité...Tenez cet anneau... c'est tout ce qui me reste et que je puis vous offrir, comme un gage éternel de ma reconnaissance.

Bonneau, *à part, prenant l'anneau.*

Pauvre cher homme!

Le Comte

Vous me promettez, n'est-ce pas, d'aller les visiter?

Bonneau, *avec effusion, prenant la main du Comte.*

En douteriez-vous..?

Le Comte

Adieu donc... Un peu de terre à la pauvre mère, et les soins d'un père à l'orphelin! *(Bruit en dehors; le Comte s'apprête à sortir)*

Josué

Voilà-t-il pas que moi aussi je pleure comme un imbécile!

SCÈNE XXI.

Les précédents, **Marius** *et* **Scipion.**

Marius, *en dehors.*

Je vous dis qu'il est ici; *(à Scipion)* tu dois l'avoir vu comme moi...

Scipion, *en dehors.*

Oui, il me semble qu'il a dû prendre cette direction. Cependant je ne saurais affirmer...

Marius

Et moi, je l'affirme. *(il entre suivi de Scipion)*

Le Comte

Vous ne vous trompez pas, capitaine Marius: me voici votre prisonnier.

Marius, *à Scipion.*

M'étais-je trompé?—Appelle quatre hommes; qu'on le garrotte, et que sous bonne escorte il soit conduit à Nantes pour y être jugé et fusillé comme il le mérite. *(2 soldats se placent à la porte)*

Bonneau *et* **Daniel,** *à part.*

Malheureux!

Scipion, *à part.*

Plus d'espoir pour lui!

Marius

Mais il est juste de lui donner un compagnon de voyage.— Qu'on arrête également son complice.

Bonneau

Lequel?

Marius

Toi!

Bonneau

Moi?

Scipion

Comment cela?

Marius

Où le trouvons-nous caché..? N'est-ce pas ici que peut-être encore ce matin il a reçu asile et protection?

Bonneau, *naïvement.*

Oh! pour cela, je ne puis le nier: c'est vrai.

Marius

Tu vois bien..! il avoue lui-même sa culpabilité.

Scipion, *bas à Bonneau.*

Taisez-vous donc, ou vous vous compromettez.

Bonneau, *stupéfait.*

Je me compromets!

Daniel, *bas à Bonneau.*

Oui, vous vous compromettez..!

Josué, *de même.*

Sans doute, vous vous compromettez, et vous nous compromettez aussi.

Bonneau

Laissez-moi donc en paix: vous ne savez ce que vous dites ni les uns ni les autres. Que venez-vous me chanter de compromission et de culpabilité; je ne sais ce que c'est, et ne l'ai jamais su de ma vie.

Marius, *fort étonné.*

Comment tu ne conçois pas l'énormité de ton crime?

Bonneau, *froidement.*

Ma foi, non.

Marius

Non? *(Bonneau fait un signe négatif)*

Le Comte

Et sans doute: qu'a-t-il fait pour encourir la rigueur des lois?

Marius

Ce qu'il a fait? Il a favorisé, secouru, protégé, un scélérat tel que toi.

Le Comte

Capitaine, il ne savait pas même mon nom quand il m'a recueilli blessé et presque mourant sous son toit hospitalier. Il n'a vu alors en moi qu'un homme malheureux et souffrant, et il a fait pour le Comte du Bocage ce qu'il aurait fait aussi

bien pour toi-même, s'il t'eût rencontré, baigné dans ton sang, abandonné de tous au bord d'un fossé.

Bonneau

Ça, c'est encore vrai.

Scipion

Tu peux en être persuadé, Marius. Je connais cet excellent homme depuis mon enfance. Jamais son âme candide et pure n'a connu la haine ni le fiel; sa vie s'est écoulée en fesant le bien, sans distinction de couleur ou de parti: tâchant toujours d'imiter l'Être suprême, qui fait luire le soleil aussi bien sur les bons que sur les méchants.

Marius

Tu m'assures donc que ce n'est point par esprit d'inimitié contre nos armes qu'il a agi comme il l'a fait?

Scipion

Je te le jure... N'as-tu pas vu avec quelle bonté et quelle franchise il t'accueillait?

Marius

Dans ce cas, en route, Scipion. Tu escorteras le prisonnier jusques à Beaupréau où tu rencontreras notre illustre général; tu le lui consigneras, et tu viendras me rejoindre aux Herbiers.

Scipion

C'est bien, capitaine. *(à Daniel)* Adieu, père... au revoir.

Daniel

Déjà séparés..! pas même un jour ensemble!

Scipion

Que voulez-vous? mon devoir est d'obéir. *(à Bonneau)* Adieu, cher maître...

Bonneau

Adieu, mon garçon; reviens... le plus tôt que tu pourras.— *(bas)* Je te recommande ton prisonnier... si tu peux faire quelque chose pour lui...

Scipion, *lui serrant la main.*

Silence!

Marius, *rudement.*

Ces adieux sont bien longs! En route, morbleu! *(Scipion fait signe au Comte de marcher; celui-ci fait un signe d'intelligence à Bonneau qui le lui rend, et sort entre les deux soldats suivi de Scipion et de Marius. Bonneau, Daniel et Josué les regardent partir avec un sentiment de pitié pour le Comte)*

Scène XXII.

Bonneau, Josué, Daniel.

Josué, *à Bonneau.*
Il me semble que vous l'avez échappé belle ! Allez maintenant prodiguer vos soins au tiers et au quart. J'espère bien que vous n'y reviendrez plus.

Bonneau, *sans l'écouter à Daniel.*
Daniel, nous avons contracté envers le Comte un devoir sacré : car tu n'as pas oublié sa dernière recommandation, ni la promesse que nous lui avons faite.

Josué
Quoi ! Monsieur, vous voulez encore..?

Bonneau
Ce n'est pas à toi que je parle, mais à Daniel, qui, j'en suis sûr, ne me fera pas défaut dans une entreprise si sainte.

Daniel
Je vous remercie d'avoir cette bonne opinion de moi.

Bonneau
Eh bien ! mon ami, partons.

Daniel, *hésitant.*
Peut-être serait-il plus prudent d'attendre la nuit.

Bonneau
Attendre la nuit..! La mère n'est plus, nous a dit le Comte ; mais le petit enfant vit encore. Une heure de retard, et nous ne serions plus à temps de le sauver.

Josué
Mais qu'en ferez-vous ? où l'apporterez-vous ?

Bonneau
Ici donc ! N'est-ce pas, Daniel, nous le soignerons bien, ce pauvre petit être ; nous l'élèverons ; ce sera notre enfant. . . C'est bien là, si je ne me trompe, l'intention de Dieu, puisqu'il nous l'a fait léguer par son père infortuné.

Josué
Mais, Monsieur, songez donc que vous n'avez pas assez de quoi vivre pour vous seul : comment pourrez-vous..?

Bonneau
Comment je pourrai ? — Daniel, il me demande comment je

pourrai nourrir cet enfant! Ingrat, que tu es! âme de peu de foi! Tiens, si mes paroles ne peuvent te convaincre, que celles de notre Divin Maître te confondent et te remplissent d'une confiance sans bornes en sa providence infinie. *(il prend le livre des Évangiles dans le tiroir de sa table, et lit)* « Quiconque aura « donné en mon nom à boire un verre d'eau fraîche à l'un de ces « petits, en vérité je vous dis qu'il ne perdra point sa récom- « pense! »

(Le rideau tombe)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND

Le théâtre représente la place du village de Saint-Hilaire-aux-Bois. La maison de Bonneau est à gauche du spectateur. Dans le fond une fort jolie petite maison de campagne.

Scène I.

Scipion, *seul.*

Ma curiosité est excitée au plus haut point. Il faut décidément que je sache qui est ce jeune Antonin, qu'après 20 ans d'absence, j'ai trouvé ici auprès de mon vieux maître. Il l'appelle son père, et Bonneau son fils! Je ne puis admettre cependant que ce digne homme, à l'âge où je l'ai quitté et dans l'état de détresse où il a dû vivre, ait pu songer au mariage et surtout en avoir un fruit si charmant; car il faut en convenir, Antonin est un beau garçon. De retour seulement depuis 15 jours, j'ai respecté son secret, espérant que lui-même s'ouvrirait à moi, et me découvrirait le mystère de la présence de ce jeune homme dans sa maison. Mais puisqu'il s'obstine à garder le silence, je veux savoir à quoi m'en tenir là-dessus. Je vais voir Josué en particulier... j'espère qu'il sera moins discret que son maître. *(il va pour frapper à la porte de Bonneau, Marius paraît)*

Scène II.

Scipion, Marius.

Marius, *ironiquement.*
Tu es un gentil garçon, et tu t'entends joliment à faire les honneurs de chez toi!

Scipion

Comment cela?

Marius

Comment? tu t'esquives de la maison sans me rien dire, et tu vas faire ta promenade matinale.

Scipion

Écoute donc: je croyais que tu dormais encore. J'ai respecté ton sommeil...

Marius, *avec incrédulité.*

Et tu croyais que je dormais?

Scipion

Sans doute; pourquoi pas?

Marius

Il semble en effet, après avoir visité durant 15 ans toutes les capitales de l'Europe au pas de charge, que nous devrions avoir besoin d'un peu de repos.

Scipion

Tu vois qu'on a songé à nous le donner: ne sommes-nous pas licenciés et congédiés?

Marius

Oui, chacun dans ses foyers: ce qui peut arranger ceux qui en ont, des foyers; — mais ceux qui n'en ont pas..!

Scipion, *souriant.*

Ils couchent à la belle étoile; cela leur rappelle le bivouac.

Marius

Voyons, assez plaisanté, Scipion. Tu t'imagines bien que je ne suis pas venu te rendre visite pour enfiler des perles, ou chanter ensemble l'air de Malborough.

Scipion

J'en suis persuadé.

Marius

Depuis l'an 96, où tu étais mon lieutenant dans la guerre de Vendée, nous avons été des compagnons d'armes inséparables. Nous avons fait ensemble les campagnes d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Russie, et en dernier lieu celle de France. J'étais Colonel, toi Capitaine, avec des espérances magnifiques de monter plus haut. Mais voilà que l'*Autre* a eu un beau jour l'idée de s'embarquer sur le Bellérophon, et de nous planter là. Nous fesions partie de l'armée de la Loire; on nous a poliment remerciés de nos services, et nous voilà sur le pavé.

Scipion

J'avoue que c'est un peu rude après 20 ans de combats, de fatigues et de souffrance.

Marius

D'autant plus vexant que nous n'étions pas habitués à faire des économies. Au milieu des exercices gymnastiques auxquels nous nous livrions dans tous les coins de l'Europe, qui avait le loisir de penser au lendemain?

Scipion

Et d'économiser sur sa solde?

Marius

Et du train dont nous allions, qui était certain de pouvoir en jouir? Tu sais comme l'on descendait la garde, et combien chaque jour manquaient à l'appel!

Scipion

Mon seul regret, c'est de n'avoir pas été du nombre de ceux-là!

Marius

Tu parles ainsi, et tu as un foyer! que dirais-tu donc, si tu étais comme moi?

Scipion

Il est vrai, j'ai la modeste chaumière que m'a léguée ici mon pauvre père, avec le petit enclos qu'il cultivait lui-même. Séjour bien cher à mon cœur, mais bien triste puisque mon père n'y est plus! Avec lui, j'aurais peut-être pu m'y habituer, et finir mes jours comme lui! Mais le ciel m'a ravi cette consolation: aussi je ne saurais y rester.

Marius

C'est ce que je me suis dit; et voilà pourquoi hier au soir tu m'as vu arriver à ton domicile, certain que tu partagerais mes sentiments, et qu'après la vie active que nous avons menée si longtemps, il te serait impossible de t'adapter à la vie sédentaire que nous avons en perspective.

Scipion

Tu as donc quelque projet?

Marius

Oui, mon garçon.

Scipion

Parle.

Marius

Le repos n'est pas fait pour nous: il nous faut de l'action, du mouvement, et puis de quoi vivre largement comme par le passé. Tu ne saurais t'assujettir à travailler la terre comme ton père Daniel, de même que je ne pourrais me résoudre à reprendre l'humble métier de charpentier dont j'avais fait l'apprentissage avant de m'engager comme soldat. D'où il suit que puisque nous n'avons plus de quoi vivre dans notre pays, il ne nous reste qu'à le quitter.

Scipion

Quitter la France! pour aller... où?

Marius

En Amérique.

Scipion

Quoi faire?

Marius

Prendre du service dans les troupes de l'Union, ou bien nous y livrer à quelque industrie. C'est un pays encore vierge, où l'exploitation est dans l'enfance, et où nous sommes presque certains de nous enrichir.

Scipion

Ton projet est hardi, Marius: avant de l'embrasser, il mérite qu'on y réfléchisse.

Marius

Tu refuses de m'accompagner?

Scipion

Non pas absolument, mais on y regarde à deux fois quand il s'agit de prendre une détermination si hasardée.

Marius

Hasardée! est-ce que nous n'avons pas fait des choses plus hasardées que celle-là?

Scipion

Je ne te dis pas non; mais nous avions pour guide un gaillard qui savait un peu mieux que nous trancher les difficultés. Nous en reparlerons. En attendant je vais te faire renouveler connaissance avec l'homme que je respecte le plus sur la terre.

Marius

Qui donc?

Scipion

Te souviens-tu de ce bon maître d'école où tu arrêtas le Comte du Bocage, pendant les troubles civils de cette province?

Marius, *cherchant.*

Oui, il me semble.... me rappeler... Un petit... cheveux gris....

Scipion

Affable, affectueux avec tous, ne pensant qu'au bien qu'il pourrait faire; d'une abnégation à toute épreuve, d'une charité d'autant plus édifiante qu'elle s'ignore en quelque sorte elle-même dans son incessante activité. Tiens, Marius, faut-il te l'avouer? Nous avons exécuté de bien grandes choses sous le Capitaine couronné que nous avons servi pendant 15 ans: tant d'actions éclatantes et glorieuses nous ont fascinés, ravis d'admiration. Mais il me semble qu'ici je respire plus à l'aise: tant de vertus cachées me touchent, m'attendrissent; pour moi, il s'exhale de la demeure de ce brave homme comme un parfum d'innocence et de paix, que je ne puis m'empêcher de préférer à la fumée décevante de toutes nos victoires.

Marius

Je comprends..! mais à chacun son lot ici-bas.

Scipion

Qu'entends-tu par là?

Marius

Que c'est fort beau... tant de vertu, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être maître d'école comme M.r Bonneau... Moi, par exemple, je ne me sens aucune vocation pour cette honorable profession.

Scipion, *souriant.*

J'en suis persuadé.! —Chut! Voici M.r Bonneau.

Scène III.

Les précédents, **Bonneau.**

Bonneau, *à part.*

Grâce au ciel, le pauvre Mathieu va beaucoup mieux... le petit cordial que je lui ai administré l'a restauré tout-à-fait..Ah! bonjour, Scipion. C'est bien gentil à toi d'être venu ainsi de

bonne heure. Avant d'arriver, mon cœur me disait que j'allais te rencontrer.

Scipion

Vraiment!

Bonneau

Oh! je connais ton affection pour moi.

Scipion

Comme je connais celle que vous me portez.

Bonneau

Tu as raison: je t'aime bien, un peu moins que mon Antonin, il est vrai... mais tu me le pardonnes, n'est-ce pas?

Scipion

Comment donc? C'est si naturel.. un fils?

Bonneau

Oui, et un digne garçon, je t'assure... *(apercevant Marius)* Mais tu n'es pas seul?

Scipion

C'est mon ami le colonel Dutertre, qui est venu hier au soir me rendre visite.

Bonneau, *à Marius, le saluant.*

Je suis votre très-humble serviteur, Monsieur.

Marius

Enchanté de vous revoir, M.r Bonneau.

Bonneau, *étonné.*

De vous revoir!

Scipion

Mais oui, vous êtes d'anciennes connaissances.

Marius, *à Bonneau stupéfait.*

Eh! sans doute; je suis ce même capitaine Marius qui, il y a 18 ans, bivouaqua ici avec sa compagnie.

Bonneau, *l'interrompant.*

Attendez.... et qui voulait m'arrêter, et peut-être me faire fusiller pour tenir compagnie à un malheureux chef de partisans......

Scipion

Justement.

Marius

Mais qui aujourd'hui n'a plus les mêmes intentions qu'autrefois.

Bonneau

J'en suis persuadé... mais dites-moi, puisque nous sommes maintenant sur ce chapitre douloureux, le pauvre Comte du Bocage fut-il...?

Scipion, *l'interrompant.*

Il me semble, cher maître, que je vous ai donné sur son compte des détails...

Bonneau

Qui ne m'ont pas satisfait le moins du monde. Quand je t'ai interrogé là-dessus, il y a quelques jours, tu m'as raconté une histoire... un peu invraisemblable.

Scipion

Rien de plus vrai cependant que ce que je vous ai dit.

Bonneau

Soit!.. mais je désirerais bien, si ce n'est pas une indiscrétion, que le colonel me rapportât...

Marius

Ce que j'en sais? Je n'ai rien connu de la triste fin du Comte que par le rapport de Scipion qui l'escortait à Nantes. Par conséquent je ne puis que vous répéter ce que mon ami vous en a raconté.

Bonneau

C'est-à-dire?

Marius

Qu'avant d'arriver à Mortague, la blessure du Comte s'était tellement envenimée par la marche, qu'il lui fut impossible de continuer: il était épuisé de sang et de fatigue; une fièvre ardente s'était en outre déclarée.... il fallut s'arrêter. Le prisonnier fut déposé dans la cabane d'un pauvre paysan située près de la route; et c'est là que le Comte expira le lendemain matin, malgré tous les soins que Scipion lui prodigua.

Bonneau, *à part.*

Son récit est conforme à celui de Scipion!

Scipion

Ainsi vous doutiez de la véracité de mon rapport?

Bonneau

Non...! mais j'attendais quelque autre chose de Scipion!

Marius

Que pouvait-il faire de plus?

Bonneau
S'il ne l'a pas compris, je n'ai rien à lui apprendre.

Scipion, *à part.*
Je l'ai compris... et j'ai fait ce que j'ai pu.

Bonneau, *pensif à part.*
Ainsi le Comte n'est plus! Et moi qui espérais toujours... Pauvre Antonin! cher enfant... je suis si vieux!

Marius, *à Scipion, à part.*
Qu'a-t-il donc, ton cher Maître Bonneau?

Scipion, *de même.*
Je crois l'avois deviné.

Marius, *de même.*
Tant mieux, mais pour moi c'est une énigme.

Scène IV.

Les précédents, **Antonin.**

Antonin, *à Bonneau.*
Bonjour, père!

Bonneau
Bonjour, mon garçon. *(à part)* Comme cela me fait du bien de m'entendre appeler ainsi! Père! c'est une parole si douce.

Antonin, *à Scipion.*
Oh! Scipion, que je suis aise de vous voir!

Scipion
Et moi de même, M.r Antonin. Je vous présente mon ami, le colonel Dutertre.

Antonin, *à Marius.*
Je suis charmé de faire votre connaissance, Colonel.

Marius
Comme moi la vôtre. *(à part)* Ce jeune homme-là est charmant!

Scipion, *à Antonin.*
Vous êtes sorti de bonne heure?

Antonin
Oui, *(bas)* je vous cherchais.

Scipion, *bas.*
Pourquoi?

Antonin, *de même.*

J'ai à vous parler.

Scipion, *de même.*

C'est bien. *(ils parlent entre eux et s'éloignent un peu)*

Bonneau, *qui pendant ce temps s'est approché de Marius.*

N'est-ce pas qu'il est gentil mon garçon? quelle vivacité et en même temps quelle candeur dans ses yeux!

Marius

Ensuite élevé par vous.

Bonneau

Non pas entièrement. Sans doute il a été un des élèves les plus distingués de mon école, mais je désirais le pousser un peu plus que mes moyens ne me le permettaient: aussi, quand il eut atteint sa 15e année, j'obtins par la protection de notre bon curé une place dans le lycée de Nantes, où il a passé trois ans et terminé ses études. Puis j'ai eu le bonheur de le situer auprès d'un excellent notaire de mes amis, qui l'a pris en affection, et lui fait faire son chemin dans son étude. Antonin a déjà même de petits appointements. Il a eu de son patron une quinzaine de jours de vacance, et il est venu les passer auprès de son vieux père.

Marius

C'est bien à lui! je m'aperçois que son cœur est aussi bon que sa physionomie l'annonce. Quelle consolation pour vous que d'avoir un tel fils!

SCÈNE V.

Les précédents, **Josué**, *sortant de la maison.*

Josué, *à Bonneau.*

Monsieur, votre café est prêt; ne le laissez pas refroidir.

Scipion

Du café!

Bonneau

Ce luxe t'étonne Scipion, et tu as raison: mais c'est Josué qui nous fait cette galanterie depuis que notre fils est auprès de nous.

Scipion

En effet ce sont des jours de fête pour vous.

Antonin, *à Scipion et à Marius.*

Et pour la rendre complète ces messieurs voudront-ils bien accepter une tasse avec nous?

Josué, *à part.*

Vlan! voilà une invitation intempestive qui m'arrive encore! *(Bas à Bonneau)* n'invitez pas vous aussi, car j'en ai juste deux tasses.

Scipion, *qui a aperçu l'embarras de Josué.*

Je vous remercie, mon cher Antonin: mon ami et moi nous ne sommes guère habitués à prendre du café le matin.

Marius

Plutôt la goutte...

Scipion, *vivement.*

Que nous allons prendre à la maison... n'est-il pas vrai, Marius? *(il lui fait un signe d'intelligence).*

Marius

Oui, c'est cela... au revoir, M.r Bonneau, ainsi que vous, M.r Antonin.

Bonneau

Je suis fâché que vous ne vouliez rien accepter ce matin; mais nous dinerons ensemble.

Josué, *à part.*

Toujours des invitations!

Scipion

Volontiers; à une condition cependant, c'est que nous soyons libres d'apporter notre plat.

Bonneau

Comme il vous plaira.—Au revoir donc...Viens-tu, Antonin?

Antonin

Je vous suis. *(vivement à Scipion)* Je viens vous rejoindre. *(il entre dans la maison).*

Scipion

Je vous attends. *(il sort avec Marius).*

Scène VI.

Le Comte, *seul (il arrive par le fond).*

Ma voiture vient d'avoir une roue cassée à un mille d'ici: mais dans mon impatience de revoir ces lieux si funestes pour moi,

je me suis mis a franchir la distance à pied, laissant à mon fidèle Annibal le soin de faire réparer le petit accident qui m'est arrivé. — Il me semble que c'est bien ici... Mais retrouverai-je ce bon maître d'école qui m'accueillit avec tant de bonté, à qui je recommandai les malheureux objets de mon affection..? aura-t-il tenu sa promesse? Que dis-je? sera-t-il encore en vie? Il était déjà âgé..! Au bout de 18 ans d'une cruelle émigration, enfin je rentre en France à la suite de mes souverains légitimes : mais la France, pour moi, se réduit à un humble tertre funéraire, à l'image d'un enfant qui m'apparaît sans cesse dans mes rêves, et dont une illusion de tous les instants me fait soupçonner la présence dans tous les jeunes gens de l'âge qu'il aurait aujourd'hui. — Il faut que ce doute cruel cesse... la vérité sera peut-être plus affreuse pour mon cœur que l'incertitude où je vis... N'importe; me voici sur les lieux, que tout s'éclaircisse : je ne saurais rester plus longtemps dans l'état où je suis !

SCÈNE VII.

Le Comte, Antonin.

Antonin, *sortant, à part.*

Allons vite rejoindre Scipion.

Le Comte, *à part, apercevant Antonin.*

Quelqu'un! Si je lui demandais quelques renseignements... *(saluant)* Monsieur !

Antonin, *lui rendant le salut.*

Monsieur. !

Le Comte

Voudriez-vous me faire la faveur de m'indiquer une auberge dans ce village, ou du moins une maison où je pourrais loger pendant deux ou trois jours?

Antonin

Volontiers, Monsieur. Nous avons ici à droite l'auberge du *Cheval blanc*... Vous n'y serez pas confortablement sans doute...

Le Comte

N'importe, cela me suffit... Vous êtes de ce pays?

Antonin

Oui, Monsieur; et voici la maison de mon père. Si pendant

votre séjour parmi nous, nous pouvons vous être utiles, mon père et moi....

Le Comte

Je ne refuse pas vos services, et peut-être en profiterai-je.— *(à part)* C'est un jeune homme fort bien élevé! *(il le regarde avec intérêt)*

Antonin

Croyez, Monsieur, que ce sera un honneur et un plaisir pour nous que de vous être agréable. Permettez-moi cependant de vous quitter pour quelques instants: je suis attendu chez un amid pour une affaire importante...

Le Comte, *avec bonté.*

Allez, mon digne jeune homme; que je ne vous dérange pas.

Antonin

Pardonnez-moi surtout mon incivilité, si je ne vous accompagne pas jusqu'au *Cheval blanc;* mais je ne puis manquer à mon rendez-vous.

Le Comte

Allez. — Promettez-moi seulement que vous viendrez à l'auberge demander le Comte du Bocage, qui sera trop heureux de vous revoir. *(il lui tend la main)*

Antonin, *prenant sa main.*

Antonin Bonneau n'y manquera pas! *(il sort).*

Le Comte, *frappé de ce nom.*

Antonin Bonneau! serais-ce le fils de ce bon maître d'école que précisément je viens chercher en ces lieux?—Il faut m'en assurer... On vient: si je ne me trompe, c'est mon vénérable magister. Il est bien changé! Mais c'est toujours le même aspect de bonté. *(il s'éloigne un peu)*

Scène VIII.

Bonneau, Le Comte.

Bonneau, *à part.*

Je ne sais pourquoi Antonin m'a quitté si brusquement;—où sera-t-il passé? Je lui trouve aujourd'hui un air préoccupé... il n'a pas été comme d'habitude avec moi... aurait-il quelque chagrin? je ne pense pas: il me l'aurait confié.—Je veux m'en expliquer avec lui: je n'entends pas que mon enfant ait une

peine dont il ne décharge pas tout le poids dans mon cœur.... De quel côté aura-t-il dirigé ses pas? *(apercevant le Comte)* un étranger!.. *(Le Comte s'approche)* il s'avance vers moi...! Monsieur, *(saluant)* qu'y a-t-il pour votre service?

Le Comte

Ma demande va vous paraître indiscrète, puisque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Une affaire qui m'intéresse beaucoup m'oblige à m'arrêter dans S. Hilaire-aux-Bois. Sans façon, oserai-je vous demander l'hospitalité jusqu'à demain, M.r Bonneau?

Bonneau, *étonné.*

M.r Bonneau! Vous me connaissez donc?

Le Comte

Ne vous étonnez pas que je sache votre nom: je viens de causer avec votre fils, qui me paraît un jeune homme accompli.

Bonneau, *avec complaisance.*

Oh! oui, n'est-ce pas? c'est un aimable et joli garçon que mon Antonin! — Pardon si je vous en parle ainsi moi-même; mais, voyez-vous, c'est mon orgueil, ma richesse; il me semble que je ne vis qu'en lui et pour lui... Je sens bien que cette tendresse pour cet enfant est trop excessive; mais c'est plus fort que moi...

Le Comte

Je trouve au contraire cette tendresse toute naturelle; et à votre place je serais peut-être moins sage que vous.

Bonneau

Antonin vous a donc plu?

Le Comte

Beaucoup, et c'est même pour avoir le plaisir de me retrouver avec lui, qu'au lieu d'aller m'installer au *Cheval blanc* qu'il m'a indiqué, je vous ai prié de m'accorder un asile jusqu'à demain.

Bonneau

Entrez chez nous, et soyez le bienvenu. — Si vous désirez vous raffraîchir en attendant le dîner?

Le Comte

Volontiers! — *(à part)* Je ne suis venu que pour revoir et interroger cet honnête vieillard, et quand je touche à ce moment que j'appelais de tous mes vœux, j'hésite .. je tremble de demander ce qui m'intéresse tant à savoir..! *(voyant que Bon-*

neau regarde avec anxiété vers le fond) que regardez-vous donc ainsi?

Bonneau

Il me semble que j'aperçois là-bas Antonin.

Le Comte

Oui, c'est lui-même: il est avec un Monsieur....

Bonneau

Probablement avec Scipion.

Le Comte

Scipion, dites-vous?

Bonneau

Oui, Scipion Brunet: est-ce que vous le connaissez par hasard?

Le Comte, *ému.*

Oui, je crois..! *(à part)* Dieu soit loué! je pourrai aujourd'hui lui rendre en partie ce que je lui dois.

Bonneau

Eh! bien, il doit dîner avec nous.

Le Comte, *avec joie.*

Tant mieux, M.r Bonneau, tant mieux!

Bonneau

Mais vous avez des yeux meilleurs que les miens: que font-ils là-bas?

Le Comte

Ils parlent avec assez d'animation.

Bonneau

Qu'y a-t-il donc?

Le Comte

Vous paraissez inquiet..!

Bonneau

Je ne saurais vous le cacher. — Antonin depuis hier au soir n'est plus le même: il est distrait, agité... Il est sorti ce matin sans me dire un mot; ce n'est pas naturel. Si vous le permettez, j'irai rejoindre nos jeunes gens. Entrez, reposez-vous... je reviens. *(il s'éloigne)*

Le Comte, *seul.*

Oh! le meilleur des hommes..! Je comprends ta sollicitude pour un fils tel que celui que le ciel t'a donné. — Ménageons-le; ne lui portons pas un coup trop brusque, trop violent. — Mais entrons dans cette maison pour moi jadis si fatale, et que je

brûle cependant de revoir! Acquittons d'abord la dette de la reconnaissance. *(il entre dans la maison)*

Scène IX.

Annibal, *entrant par le fond à gauche.*

Dans une heure notre voiture sera ici... je viens en avertir M.r Le Comte; mais où le trouver? Il est vrai que le village n'est pas considérable; par conséquent je ne tarderai pas à le rencontrer.

Scène X.

Annibal, Josué.

Josué, *sortant de la maison tout effrayé.*
Au voleur! au secours! *(en courant il tombe sur Annibal)* Dieu! encore un! probablement son complice!

Annibal
Qu'a-t-il donc à crier ainsi, cet imbécile?

Josué, *vers le fond.*
M.r Bonneau! M.r Scipion! — Venez vite! au secours!

Scène XI.

Les précédents, **Le Comte.**

Le Comte, *entrant, d'un ton ferme.*
Veux-tu te taire, Josué!

Josué
Josué! il me connaît.

Le Comte
Silence!

Josué
Je me tais.... mais je me sauve.

Le Comte
Reste.

Josué
Je reste.

Le Comte, *à Annibal.*

Considère un peu ce poltron-là qui voulait un jour, je m'en souviens, me défendre, à lui seul, contre tous mes ennemis! comme les temps sont changés!

Josué

Moi! j'ai voulu vous défendre:.! J'espère que vous ne l'avez jamais cru.

Annibal, *à Josué.*

Remets-toi, mon garçon: tu as affaire avec d'honnêtes gens, je t'assure.

Le Comte

Pour qui donc m'as-tu pris?

Josué, *hésitant.*

Ma foi... je vous ai pris... pour...

Le Comte

Un voleur...! n'est-ce pas.

Josué

C'est vous qui l'avez dit.

Le Comte

Tiens: *(lui jetant une bourse)* voilà qui te prouve le contraire.

Annibal

Il me semble que c'est une preuve convaincante!

Josué, *prenant la bourse.*

En effet, les voleurs n'ont pas l'habitude de s'introduire dans les maisons pour donner de l'argent à ceux qui les habitent.

Annibal

Du moins, c'est assez l'usage.

Josué

Écoutez donc, Monsieur: en vous voyant ainsi à l'improviste circuler dans notre maison, il était permis de soupçonner vos intentions.

Le Comte

Sache au contraire que je suis aujourd'hui un commensal de ton maître, qui vient de m'inviter avec sa cordialité accoutumée.

Josué

J'en suis persuadé: M.r Bonneau a toujours l'habitude d'engager les gens à partager un dîner souvent problématique pour lui-même.

Le Comte

Il est donc toujours pauvre?

Josué

Comme Job, lorsqu'il couchait sur son matelas peu odoriférant. Mais lui se croit toujours assez riche, et si ce n'était l'avenir de M.r Antonin qui l'inquiète un peu, il s'imaginerait même avoir du superflu.

Le Comte

Mais son école?

Josué

Son école ne va pas trop mal... mais ça rend si peu! et puis M.r Bonneau, avec son éternel verre d'eau, a eu toujours la manie de distribuer aux autres le peu qu'il pouvait gagner ; de sorte que dans sa vieillesse...

Le Comte

Je comprends, il est dans un dénuement complet. Dans ce cas conserve cette bourse, en attendant mieux.

Josué

Non, Monsieur, veuillez la reprendre: je ne puis la garder... Si M.r Bonneau le savait!

Le Comte

Garde-la, te dis-je: c'est une partie de la dette que j'ai contractée envers ton maître.

Josué

Vous êtes débiteur envers M.r Bonneau?

Le Comte

Oui, mon garçon; le moment est venu où je puis m'acquitter... Va préparer le dîner, et ne dis rien encore à ton maître de notre entrevue. *(à Annibal)* Viens Annibal. *(à Josué)* Je serai bientôt de retour. *(il s'achemine)*

Annibal, *à Josué en s'en allant.*

Eh bien! nous prends-tu encore pour des voleurs?

Josué

Moi? Pourriez-nous le supposer?

Annibal

Prie le ciel au contraire qu'il t'en envoie souvent de semblables. *(il sort à la suite du Comte)*

Josué, *seul.*

Voyez donc ce qui nous arrive aujourd'hui! Jamais une semblable fortune ne nous est échue en partage. Serait-ce le commencement de la récompense promise aux centaines de verres d'eau que nous avons donnés? — Mais voici notre maître

avec M.r Antonin et Scipion — Motus! puisque c'est la consigne. *(il sort)*

Scène XII.

Bonneau, Antonin, Scipion.

Bonneau

Non, mes enfants, ce n'était pas précisément de l'inquiétude: je cherchais à m'expliquer seulement pourquoi Antonin m'avait laissé si brusquement *(à Scipion)* pour aller te trouver...

Antonin

Mais vous voilà tranquillisé.

Bonneau

Oui... jusqu'à un certain point.

Scipion

Et non tout-à-fait?

Bonneau

Tenez, parlons franchement: vous me cachez quelque chose tous les deux... Mais, vous ne voulez pas me faire de la peine, n'est-ce pas? par conséquent je suis persuadé que vos intentions sont pures et sages.

Scipion

Sachez donc que c'est une affaire qui me regarde entièrement... N'est-il pas vrai, Antonin?

Antonin

Sans doute, vous et le colonel Marius.

Bonneau

Soit... je te recommande seulement de n'avoir pas désormais de secret pour ton vieux père, et de respecter son affection.— *(prenant la main de Scipion et d'Antonin)* Mes enfants! nous avons peu de temps à rester encore ensemble... ménagez le pauvre vieillard qui vous aime tant tous les deux!

Antonin

Et qui vous le rendent bien, je vous assure.

Scipion, *avec effusion.*

Oh! oui, mon bon maître.

Bonneau

C'est bien! ne nous attendrissons pas ainsi... je veux que nous soyons gais aujourd'hui; d'autant plus que je vous ménage à dîner une surprise qui ne vous déplaira pas, à toi surtout, Antonin.

Antonin

Quoi donc?

Bonneau

Laisse-moi faire, petit curieux.—Mais pour cela j'ai recours à toi, Scipion. Si je fais bien mon compte, nous serons cinq à dîner.

Antonin

Qui donc avez-vous invité?

Bonneau

Tu le verras...! et tu en seras enchanté comme moi.—De sorte qu'il me manquera deux couverts...

Scipion

J'irai les prendre chez moi.

Bonneau

Et de plus apporte des serviettes si tu en as: celles que j'ai sont peu présentables.

Scipion

C'est bien.

Bonneau

Et moi je vais donner mes ordres à Josué, et m'occuper de mon hôte que j'ai par trop négligé. Adieu, Antonin... pense à ton père! Scipion, je te le confie... Adieu, mes enfants, au revoir. *(il sort)*

Scène XIII.

Antonin, Scipion.

Antonin

Vous le voyez, Scipion: n'est-ce pas un devoir pour moi que de défendre ses cheveux blancs? Quoi! souffrirai-je qu'on me jette en public le mépris et l'injure à la face, parce que je me dirai son fils! Mais je me fais gloire de lui appartenir. Que d'autres s'enorgueillissent des titres et des richesses dont leur père un jour leur lèguera le superbe héritage; pour moi, je suis fier du nom modeste de Bonneau, dont les vertus et la bonté sont les seules armoiries.

Scipion

Et vous avez raison, Antonin. Mais vous avez eu tort dans cette circonstance de ne pas imiter la sagesse de votre père. Le fils du vertueux Bonneau ne devait point défier le fils du comte

Latour, ni aller jouer sa vie contre celle d'un fat orgueilleux.

Antonin

Vous avez donc oublié la nature et la gravité de l'insulte qui m'a été faite?

Scipion

Non: je sais qu'invité par votre camarade au lycée de Nantes, M.r Arthur de Montfort, vous vous êtes rendu à la soirée que son père donnait à son château ici près; que là vous avez rencontré M.r Armand de Latour, qui a affecté des airs insolents avec vous, divulguant notre naissance pour la faire mépriser des jeunes étourdis comme lui.

Antonin

Ajoutez: et cherchant de livrer au ridicule M.r Bonneau, le vieux maître d'école. Il savait pourtant qu'il est mon père, et l'insolent osait le rendre le jouet de la risée du groupe moqueur dont il était entouré. Vous êtes militaire, Scipion, et j'en appelle à votre conscience, à votre honneur: à ma place, auriez-vous gardé le silence?

Scipion

Non...

Antonin

Donc j'ai bien fait de le prier d'abord honnêtement de se taire, et sur son refus, de lui imposer comme un devoir de ne pas outrager un vieillard vénérable, que je m'honorais d'appeler mon père.

Scipion

Mais vous avez eu tort de pousser les choses au point d'en venir à un défi. Vous deviez penser à M.r Bonneau, à qui une telle nouvelle pourrait porter un coup mortel.

Antonin

C'est vrai... dans le transport de mon indignation je n'y ai pas pensé: mais à présent, le défi est fait et accepté pour onze heures; il n'y a plus à reculer.

Scipion, *à part.*

Que lui répondre? il a raison; j'aurais fait pis à sa place. *(haut)* Écoutez, Antonin: vous m'avez choisi pour votre second; par conséquent c'est à moi de m'entendre d'abord avec celui de votre adversaire. Vous êtes, je crois, peu au fait des règles habituelles d'un combat singulier... Laissez-moi faire: je vous assure que nous nous en tirerons en tout honneur.

Antonin

Je m'en rapporte entièrement à vous.

Scipion

Rentrez auprès de votre père, pour n'éveiller aucun soupçon; je vous appellerai quand il sera temps.

Antonin

Adieu donc... je vous attends avec impatience. *(il sort)*

Scène XIV.

Scipion, *seul.*

Ce serait conscience que de laisser battre un si brave garçon, qui, j'en suis sûr, ne s'entend nullement au maniement des armes. Ses motifs sont si louables que je ne trouve aucune raison pour l'en dissuader; aussi, tout en respectant ses intentions, il faut cependant l'en empêcher par quelque honorable subterfuge. Je crois l'avoir trouvé. Voici justement Marius qui va m'instruire du succès de la mission dont préalablement je l'ai chargé. *(à Marius qui entre)* Eh bien! Marius?

Scène XV.

Scipion, Marius.

Marius

Eh bien! j'ai vu nos individus. À peine étais-je arrivé à l'entrée du parc, que j'ai aperçu deux *pékins* qui causaient ensemble, et se dirigeaient vers le château. Un secret pressentiment m'a fait suspecter que c'étaient ceux que je cherchais. Je les rejoins: Messieurs, leur dis-je, l'un de vous ne serait-il pas M.r Armand, fils du comte Latour?—C'est moi, me répond aussitôt un jeune muscadin en gants jaunes et à la cravate irréprochable; qu'y a-t-il pour votre service?—Monsieur, ai-je répliqué sur-le-champ, supprimons des préambules inutiles, d'autant plus que je suis pressé. Il paraît que vous vous êtes permis sur le compte d'un honnête vieillard, sur un père respectable, des propos injurieux qui ont blessé, comme de juste, son fils M.r Antonin—Ah! c'est pour cette bagatelle que vous venez, m'a-t-il dit en souriant d'un air goguenard qui a failli lui attirer une giffle; il me semble que c'est une affaire entendue: à 11 heures, derrière le mur du cimetière de la paroisse—Vous vous trompez, Monsieur, ai-je répondu: il y a encore une

autre bagatelle. – Laquelle? — Monsieur, vos propos ont également vexé mon ami intime, le capitaine Scipion, qui regarde aussi M.r Bonneau comme un père, de sorte qu'il vous en demande à l'instant réparation.

Scipion

Bravo, Marius! Et qu'a-t-il répondu?

Marius

Quelle réparation? un second défi! a-t-il dit un peu étonné. Puis reprenant son air dédaigneux: quel est ce capitaine Scipion, si jaloux de la réputation de Maître Bonneau? — Un noble militaire qui porte sur sa poitrine l'étoile des braves, et qui, si vous avez du cœur, vous apprendra à le connaître tout-à-fait, quand il vous fera l'honneur de croiser le fer avec vous. — À ces mots, j'ai vu sa figure se contracter; il allait répliquer, lorsque son camarade s'est mis entre nous deux et m'a dit assez posément: Monsieur, il me semble que vous trahissez votre rôle de médiateur entre mon ami et le vôtre. Loin d'employer des paroles de conciliation, comme c'était votre devoir, vous poussez la provocation presque jusqu'à l'insulte. Si le capitaine Scipion se trouve offensé, nous lui en rendrons raison ainsi qu'à M.r Antonin. Sachez que vous avez affaire à des gens d'honneur; et quelque légers qu'ils vous paraissent, ils ont l'âme assez haut placée pour savoir réparer le tort qu'ils ont pu faire, et répondre au besoin à tout appel honorable qui peut leur être fait. Vous savez l'heure du rendez-vous, nous y serons des premiers; que M.r Scipion s'y rende également, et nous nous entendrons avec lui.

Scipion

Il faut en convenir, ce jeune homme s'est fort bien exprimé.

Marius

C'est ce que j'ai trouvé aussi; il n'y avait pas grand'chose à répliquer à cela: cependant cela ne fesait pas ton compte, puisque ton but est d'empêcher la rencontre des deux antagonistes, en exigeant du petit comte une rétractation, et s'il refuse, de te battre avec lui afin de le mettre dans l'impossibilité de se mesurer avec Antonin.

Scipion

Sans doute...

Marius

Alors je me suis contenté de demander à mon jeune homme

d'avancer d'une demi-heure le rendez-vous, ce qui m'a été accordé: de sorte que pendant cette demi-heure nous aurons le temps d'expédier nos adversaires, et quand Antonin arrivera, la besogne sera déjà faite.

Scipion, *prenant la main de Marius.*

Merci, Marius: tu as parfaitement agi selon mes intentions, sauf les formes que tu as un peu trop mises de côté.

Marius

Que veux-tu? Je n'ai jamais été fort là-dessus.

Scipion, *apercevant le Comte.*

Silence! on vient.

Scène XVI.

Les précédents, **Le Comte.**

Le Comte, *entrant*, *à part.*

Mes ordres sont donnés en conséquence. Voyons maintenant le bon M.r Bonneau.

Scipion, *à part, à Marius.*

C'est probablement le convive dont m'a parlé mon vieux maître.

Marius, *à part.*

Connais pas!

Le Comte, *apercevant Scipion et Marius.*

Ces figures ne me sont pas inconnues.

Marius, *à Scipion.*

Qu'a-t-il donc à nous considérer ainsi, le particulier?

Scipion, *à Marius.*

Tais-toi... je crois que c'est lui!

Marius, *à Scipion.*

Qui? lui?

Le Comte, *s'approchant*, *à Scipion.*

Pardonnez-moi mon indiscrétion, Monsieur il me semble que nous nous sommes vus autrefois.

Scipion

Il me le semble aussi, M.r le Comte!

Marius, *étonné.*

M.r le Comte!

Le Comte, *avec âme.*

Scipion! Il m'est enfin permis de vous presser dans mes bras.

Scipion

Et à moi, de vous presser dans les miens! *(ils s'embrassent)*

Marius, *à part.*

Qu'ont-ils donc à s'embrasser de la sorte?

Le Comte

Oh! combien j'ambitionnais ce moment fortuné!

Scipion

Croyez qu'il est bien doux aussi pour moi!

Le Comte, *regardant Marius.*

Mais, si je ne me trompe, Monsieur doit être le capitaine Marius?

Marius

Lui-même.

Le Comte

Et vous ne me remettez pas comme votre ami?

Marius

Ma foi, non: je n'ai pas cet avantage.

Scipion, *à Marius.*

Regarde bien... est-il possible que tu ne reconnaisses pas le Comte Du Bocage?

Marius

Le Comte du Bocage...! il n'est donc pas mort, comme tu l'affirmais dans ton rapport?

Scipion

Non, Dieu merci!

Le Comte, *à Marius montrant Scipion.*

Et voici mon sauveur.

Marius

Toi, Scipion! tu commis alors cette trahison?

Le Comte

Dites plutôt cet acte d'humanité.

Marius

Comment cela?

Le Comte

D'une manière toute naturelle, et qui ne devait éveiller les soupçons de personne.

Marius, *à Scipion.*

Dans ce cas tu laissas dans la chaumière M.r le Comte encore vivant?

Le Comte

Et de plus environné de tous les soins que réclamait son état.

Marius, *fesant le geste d'écrire.*

Et tu fis..?

Scipion, *l'interrompant.*

Ce qu'en partant m'avait recommandé M.r Bonneau; ce que tu aurais fait à ma place.

Marius

Sans doute... je ne dis pas non.

Le Comte

Et avec les secours que son cœur généreux me laissa, je me rétablis. Au bout d'un mois, sous divers déguisements, je parvins jusqu'à la baie de Quiberon, où croisaient encore quelques vaisseaux anglais; sur une simple barque je gagnai le bord de l'un d'eux, et là je fus sauvé.

Scipion, *à Marius.*

Dis à présent: ne vaut-il pas mieux que nous soyons ici réunis?

Marius

Tu as raison! à quoi nous servirait qu'il eût été fusillé? M.r Le Comte, je suis enchanté de vous retrouver en vie, et de renouveler connaissance sous de meilleurs auspices qu'autrefois.

Le Comte

J'ai une dette avec vous... croyez que je ne l'ai pas oubliée.

Scipion

Ne pensez pas à nous; mais plutôt à cet excellent maître d'école...

Le Comte

À qui je dois tout autant, je le sais. — Le voici, je crois: mes amis, laissez-moi un instant seul avec lui... j'ai à lui parler d'une affaire qui m'est à cœur plus que vous ne pensez.

Scipion

Nous vous laissons.

Marius

Ça se trouve à merveille pour aller à notre rendez-vous.

Le Comte

Au revoir bientôt, mes amis... N'oubliez pas que nous devons dîner ensemble chez M.r Bonneau.

Marius

Nous ne l'avons pas oublié.

Le Comte

Adieu! *(Marius et Scipion sortent; entre Bonneau).*

Scène XVII.

Bonneau, Le Comte, *puis* Josué.

Bonneau

Ah! vous voilà, Monsieur..! excusez de nouveau mon incivilité. A mon retour, j'espérais vous trouver chez moi.

Le Comte

J'étais allé voir si ma voiture avançait, et si mon domestique s'était conformé à mes intentions.

Bonneau

Vous avez un domestique avec vous?

Le Comte

Et qui va venir me rejoindre. — M.r Bonneau, en attendant le dîner pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien?

Bonneau

Volontiers. — Que je donne seulement une petite instruction à Josué.

Le Comte

Faites.

Bonneau, *appelant.*

Josué!

Josué, *paraissant.*

Monsieur...

Bonneau, *à Josué, à part.*

Va-t'en chez la mère Simonne; recommande-lui l'épaule de mouton au four... qu'elle soit prête pour midi précis. — Ah! donne-nous deux chaises ici, au frais, à moins que Monsieur ne préfère entrer dans la maison.

Le Comte

Ici nous serons parfaitement. *(Josué donne 2 chaises, et sort par la droite)*

Josué, *en sortant.*

Si cet aimable inconnu pouvait commettre encore un vol comme celui de ce matin!

Scène XVIII.

Bonneau, Le Comte.

Le Comte, *assis.*

Vous me permettrez, n'est-il pas vrai, de vous adresser quelques questions?

Bonneau

Je n'ai pas motif de craindre un interrogatoire.

Le Comte, *à part.*

Procédons avec prudence. (*haut*) Dites-moi... êtes-vous bien content de votre école?

Bonneau

Je n'ai qu'à remercier Dieu, car elle m'a fourni jusqu'à présent de quoi vivre.

Le Comte

Et même de quoi faire un peu de bien.

Bonneau

Oh! bien peu... C'est tout au plus si de temps en temps il m'a été possible de donner un verre d'eau au nom du Seigneur.

Le Comte

Et ce verre d'eau n'a jamais été refusé à personne, je le sais.

Bonneau

C'est bien le moins.

Le Comte

Mais comment avez-vous pu faire si bien élever votre fils?

Bonneau

D'une manière fort simple. Je l'ai gardé auprès de moi jusqu'à l'âge de 15 ans; et comme il était fort docile, très-appliqué, il s'est trouvé qu'il en a su bientôt autant que moi, et même plus, ce qui me fesait un plaisir inoui..; ensuite j'ai obtenu pour lui une place gratuite au lycée de Nantes: par exemple j'ignore à quel titre on me l'a accordée!

Le Comte

Mais indubitablement pour récompenser vos services dans la carrière de l'enseignement.

Bonneau

C'est possible. Quoi qu'il en soit, Antonin s'est distingué dans ses classes : si bien qu'un de mes anciens amis me l'a demandé dans son étude de notaire, se chargeant en quelque sorte de son avenir.

Le Comte

De sorte qu'Antonin est aujourd'hui clerc de notaire auprès de votre ami?

(Antonin sort furtivement de la maison, jette un coup d'œil attendri sur Bonneau, et s'éloigne par le fond).

Bonneau

Oui, Monsieur; et l'on est enchanté de lui. Antonin gagne déjà 25 fr. par mois, ce qui est bien gentil.

Le Comte

Et un grand soulagement pour vous.

Bonneau

Sans doute... Et puis voyez quel excellent cœur a ce cher enfant : les premiers appointements qu'il reçut, eh bien ! il me les envoya intégralement. Père, m'écrivit-il, c'est à vous que je dois tout ce que je suis et tout ce que je possède; veuillez donc accepter le premier produit de mon travail, ou plutôt du vôtre qui commence enfin à fructifier.

Le Comte

Excellent cœur en effet ! Fils digne d'un tel père.

Bonneau

Ce n'est pas tout : il veut absolument que j'accepte chaque mois une partie de ses honoraires; il ne garde que 15 fr. pour lui, n'aspirant qu'au moment où il gagnera assez pour me faire reposer.

Le Comte

Il a raison : vous avez besoin de repos, M.r Bonneau.

Bonneau, *souriant.*

Bientôt, je me reposerai... et pour longtemps!

Le Comte

Que voulez-vous dire?

Bonneau

Est-ce que je ne touche pas aux portes de l'éternité? Il me semble que là on a le temps de se reposer.

Le Comte

J'espère que vous aurez encore un bon petit trajet à faire

avant d'y arriver tout-à-fait. — Écoutez, j'ai un projet; mais j'ai besoin de votre concours pour le réaliser.

Bonneau

De moi?

Le Comte

Oui, de vous. Ce pays-ci me plait et je désirerais m'y fixer, ou du moins y venir passer quelques mois de l'année. J'ai aperçu, en venant, une forte jolie propriété à vendre...

Bonneau

Oui, ici près: le domaine des Rosiers.

Le Comte

Je l'achette; mais à une condition: c'est que vous veniez vous y installer avec votre fils.

Bonneau

Mais mon école..?

Le Comte

Laissez-moi achever. Vous venez habiter là avec Antonin et votre fidèle Josué. Vous n'aurez qu'à surveiller avec Antonin les travaux qu'exigera notre campagne.

Bonneau

Mais Antonin, Monsieur, doit suivre une carrière.

Le Comte

Et je veux lui en assurer une. — M.r Bonneau, je suis seul... point de parents qui puissent prétendre à mon héritage, car ils ont tous péri dans nos temps de désastres, ou sur l'échaffaud ou en combattant pour la cause de leurs rois; de sorte que...

Bonneau

Vous voudriez que j'accepte?.. à quel titre?

Le Comte, *se levant.*

Vous souvient-il d'un chef vendéen que vous recueillîtes blessé, là-bas dans ce ravin...?

Bonneau, *ému se levant.*

Hélas!

Le Comte

Vous pansâtes ses blessures avec le peu de linge qui vous restait...

Bonneau

Monsieur...!

Le Comte

Et lorsque arrêté par les ennemis victorieux il vous recom-

manda sa femme qui réclamait un peu de terre sur son corps inanimé, et son enfant abandonné dans un fossé... la mère reçut la sépulture, n'est-ce pas..? et l'enfant...?

Bonneau

Fut sauvé, et il fait aujourd'hui mon orgueil; M.r Le Comte Du Bocage, c'est vous..!

Le Comte, *le pressant dans ses bras.*

Moi-même..!

Bonneau, *attendri.*

Enfin je vous revois...! Ah! je ne l'espérais plus! Scipion donc...?

Le Comte

Me sauva!

Bonneau

Brave jeune homme! — Mais appelons Antonin.

Le Comte

Oui, que j'embrasse enfin ce cher enfant...!

Bonneau

Attendez... Il faut ménager sa sensibilité.

Le Comte

Laissez-moi faire.

Scène XIX.

Bonneau, Le Comte, Josué.

Josué, *accourant essoufflé.*

M.r Bonneau..!

Bonneau

Qu'y a-t-il, Josué?

Josué

Ah! Monsieur, un grand malheur..!

Bonneau *et* **Le Comte.**

Un malheur! parle...

Josué

M.r Antonin...

Bonneau *et* **Le Comte.**

Eh bien!

Josué

Est allé derrière le mur du cimetière...

Bonneau *et* **Le Comte.**

Après.....

Josué

Et là... se trouvent Scipion et M.r Marius avec deux autres individus... armés jusques aux dents d'épées et de pistolets.

Bonneau *et* **Le Comte.**

Un duel..!

Bonneau

Lui! Antonin! ce n'est pas possible.

Josué

Rappelez-vous son air préoccupé...

Bonneau

C'est vrai.

Josué

Vous le croyiez chez vous, et il est là..!

Le Comte

Mon fils..!

Josué, *à part.*

Son fils..! Mon voleur est le Comte Du Bocage.

Le Comte

Courons, M.r Bonneau.... Non, restez, vous: j'arriverai plus promptement. — Marche devant, Josué, pour m'indiquer le chemin.

Josué

Marche! et les jambes me flageolent. Décidément c'est la première fois que le courage me manque.

Le Comte

Viens donc!

Josué

Je vous suis... mais ne vous alarmez pas tant, il y a Scipion.
(Ils vont sortir lorsque arrivent Scipion, Antonin et Marius)

Scène XX *et dernière.*

Les précédents, **Scipion, Marius,** *puis* **Antonin.**

Scipion

Où courez-vous donc ainsi? vous paraissez alarmés..!

Josué

On le serait à moins!

Bonneau, *avec inquiétude.*

Scipion, il n'est rien arrivé à Antonin?

Scipion

Rien du tout puisque le voilà.

Bonneau

Où donc?

Antonin, *se précipitant vers Bonneau.*

Ici, mon père!

Le Comte, *à part.*

Son père!

Bonneau

Voilà donc ce que tu me cachais..?

Antonin

Quoi?

Josué

C'est inutile de feindre: on sait tout.

Scipion, *à Josué.*

Et c'est toi, j'en suis sûr, qui as surpris et divulgué un secret que nous cachions avec soin pour ne pas affliger ton maître.

Marius

C'est mal à vous, Josué.

Le Comte

Ne grondez pas ce pauvre garçon: il l'a fait dans une bonne intention.

Antonin

M.r le Comte, vous ici! pardon de ne pas vous avoir salué.

Bonneau

Mais enfin me sera-t-il permis de savoir...?

Antonin

Quoi?—Il n'y a rien eu de sérieux, je vous le certifie... quand je suis arrivé, tout était fini: Scipion recevait les excuses de son adversaire.

Bonneau

Mais pourquoi ce duel qui serait toujours une sottise, si ce n'était pas un crime?

Scipion

Vous voulez le savoir? Eh bien! comme c'est une affaire des plus honorables pour Antonin, je vais satisfaire votre curiosité. Sachez qu'un étourdi avait osé, dans une société assez nombreuse, parler un peu légèrement de M.r Bonneau; un bon

fils ne pouvait naturellement le supporter, et il a dû imposer silence à l'insolent.

Bonneau

Quoi c'était pour moi?

Antonin

Oui, pour venger votre nom, votre honneur dont on voulait se faire un jeu.

Bonneau

Et tu t'es battu pour cela?

Antonin

Malheureusement, non; je suis arrivé trop tard... Scipion avait pris les devants, et ce généreux ami...

Le Comte

J'ai compris: il s'est exposé à votre place; il a sauvé jadis le père, et aujourd'hui... *(il s'arrête)*

Bonneau

Achevez, M.r le Comte: et aujourd'hui avec le même dévouement il a voulu garantir les jours du fils.

Tous, *excepté Le Comte et Bonneau.*

Du fils!

Josué

Et sans doute, puisque c'est le Comte du Bocage!

Scipion, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons.

Bonneau, *à Antonin.*

Mon garçon, je te vois là confus, interdit; c'est bien naturel en entendant une semblable révélation.—Mais il n'est que trop vrai: Si je t'ai élevé avec tout l'amour d'un père, si tu as eu pour moi la tendresse d'un fils, tu ne me dois pas cependant la naissance. Lève les yeux: voilà l'auteur de tes jours; vois en lui un autre cœur que tu occupes déjà tout entier. Regarde comme le Ciel est bon pour toi! tu n'avais que moi, pauvre vieux père: maintenant nous serons deux à t'aimer comme un fils et à travailler à ton bonheur.

Le Comte

Antonin, que pourrais-je ajouter à ces paroles si bonnes, si affectueuses? Ah! venez sur ce cœur qui en effet ne bat que pour vous. Ce matin, vous vous sentiez de l'inclination pour moi... douteriez-vous de pouvoir jamais m'aimer comme un fils?

Antonin

Oh! mon...! *(il se jette dans les bras du Comte).*

Le Comte

Antonin, non enfant que j'ai tant pleuré! *(à Bonneau qu'il attire aussi dans ses bras)* Venez là vous aussi, ô le plus digne des hommes! Après vingt ans d'exil et de souffrance il m'est donné de goûter la plus grande jouissance qu'un mortel puisse avoir ici-bas: celle de presser dans ses bras un fils qu'il croyait perdu, et un ami vertueux qu'anime l'esprit de Dieu.

Josué, *à part.*

Voilà la deuxième fois que cet homme-là me fait pleurer comme un imbécile!

Bonneau, *à Antonin.*

Eh! bien? comment trouves-tu la surprise que nous t'avons ménagée?

Antonin

Mon bon père, que ne vous dois-je pas? — *(au Comte)* Pardon, si je l'appelle encore ainsi.

Le Comte

Toujours: il mérite trop ce nom pour que je sois jaloux de le lui ravir; je ne veux que le partager. D'ailleurs nous ne nous séparons plus.—Regarde désormais notre habitation. *(il lui montre le lieu où est sensé le domaine des Rosiers)*

Antonin

Là?

Bonneau

Oui, mon garçon: elle est à ton père..!

Le Comte

Et par conséquent à mon fils et à vous. *(s'approchant de Scipion)* Et vous, Scipion, vous restez muet au milieu de tout ce bonheur.

Scipion

Je le partage, M.r le Comte, et m'estime le plus fortuné des hommes, si j'ai pu y contribuer.

Le Comte

Sans vous, il me semble qu'il ma serait difficile d'en jouir. Aussi j'ai avec vous une dette immense que je ne sais comment acquitter. Usez de mon crédit, de ma fortune; parlez franchement: que puis-je pour vous?

Scipion, *confus.*

M.r Le Comte....

Marius

Si Scipion n'ose pas s'expliquer, je le ferai à sa place : Militaires licenciés, nous n'avons plus rien à faire en France; procurez-nous les moyens de passer en Amérique.

Le Comte, Antonin, Josué

En Amérique !

Bonneau

Nous quitter...!

Le Comte

Et pourquoi vous éloigner de votre patrie? parce que momentanément l'armée est dissoute! mais elle va être reconstituée, et des braves comme vous ne manqueront pas d'être réintégrés.

Scipion

Vous croyez?

Le Comte

Soyez-en persuadés. Des soldats qui ont comme vous versé leur sang pour la défense et la gloire de leur pays seront rappelés, récompensés de leurs services: je vous en donne ma parole. Vous continuerez votre noble carrière, et au lieu d'errer dans les savanes de l'Amérique, vous viendrez de temps en temps vous reposer de vos travaux à la ferme de Scipion, située près de S. Florent.

Bonneau, *et* **Antonin.**

Bravo, M.r le Comte!

Le Comte, *à Scipion qui veut parler.*

Point de refus ni de remerciment! Ou bien, si vous l'aimez mieux, vous viendrez visiter vos trois meilleurs amis à leur terre des Rosiers.

Antonin, *à Scipion et à Marius.*

Vous acceptez, n'est-il pas vrai?

Bonneau, *à Josué.*

Eh bien! Josué, tu vois enfin comme Dieu est fidèle dans ses promesses. Quand je te disais que celui qui donne un verre d'eau en son nom ne perd jamais sa récompense! Sans doute il pouvait la différer encore et nous la donner seulement dans un monde meilleur; mais, dans son infinio bonté, il s'est plu à

nous en faire jouir même sur la terre. Te voilà, j'espère, convaincu?

Josué

Entièrement. Aussi pour consacrer un monument à la vérité de cette maxime sainte, je propose une chose.

Tous, *excepté Josué.*

Parle.

Josué

C'est de débaptiser la terre des Rosiers.

Tous, *excepté Josué.*

Et de l'appeler?...

Josué

Le domaine du Verre d'eau!

FIN DU SECOND ACTE.

LA GRENOUILLE

QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

PERSONNAGES

GAUTHIER, *meunier ;*
ALFRED } *ses fils ;*
BAPTISTE }
BOULARD, *propriétaire, parrain de Baptiste ;*
JULIEN DES ESSARTS } *amis d'Alfred ;*
LÉON DE VERTPRÉ }
LAPIERRE, *domestique.*

La scène, au premier acte, se passe au moulin de Gauthier, dans le Berry; au 2.e et 3.e acte, à Paris.

LA GRENOUILLE

qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

DRAME EN TROIS ACTES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente les dehors d'un moulin avec une maison rustique; à gauche du spectateur, une grange avec un hangar. Site pittoresque dans le fond.

Scène I.

Gauthier, *sortant de la maison à droite.*

Il dort paisiblement! — Qu'il est gentil! et quand je pense que moi, Gauthier, gros meunier berrichon, je suis le père d'un pareil trésor, je me sens là je ne sais quoi... je me trouve grandi de six pieds six pouces. Il est vrai que je n'ai rien épargné pour en faire un garçon distingué, accompli : dix ans dans le premier collége de la Capitale..! tout le monde criait après moi : le fils d'un meunier élevé comme un grand seigneur! Pourquoi pas? Le moulin ne rendait pas mal : pouvais-je mieux employer le fruit de mon travail? mais je les laissais dire, et aujourd'hui je leur montre avec orgueil mon Alfred : ils crèvent de dépit, et moi je pleure de joie en le regardant! il me prend parfois des démangeaisons frénétiques de danser la gavotte... Mais voilà que je m'oublie en parlant de lui... *(appelant)* Baptiste! Baptiste!

il ne répond pas... Je parie qu'il dort encore ce fainéant..! C'est l'opposé de son frère, celui-là: il n'a jamais rien fait de bien en sa vie... garçon matériel, sans idées... larges; ne voyant rien au-delà de l'eau du moulin; m'abreuvant de chagrins continuels... Si je ne l'avais pas vu allaiter par ma défunte, je croirais qu'on me l'a changé en nourrice. Baptiste! Baptiste!

Scène II.

Gauthier, Baptiste.

Baptiste, *se frottant les yeux et baillant.*
Voilà, mon père!

Gauthier
Quand je vous disais qu'il dormait, ce paresseux, ce...

Baptiste
Pardine! il n'y a rien d'étonnant à cela: nous nous sommes couchés si tard, et le soleil est à peine levé.

Gauthier
Et moi, ne suis-je pas debout? Est-ce que l'idée de la fête que nous avons à préparer pour célébrer la bienvenue de ton frère et de ses deux nobles amis, messieurs Léon de Vertpré et Julien des Essarts, ne devait pas te tenir éveillé?

Baptiste
Sans doute... mais la fatigue a été plus forte que la volonté.

Gauthier
La fatigue! Depuis qu'Alfred est ici, je ne la sens pas, la fatigue... je suis jeune comme à vingt ans: je vais, je cours, je bois, je mange, je dors, sans m'en apercevoir. Mais toi, je comprends pourquoi tu es si nonchalant: c'est que tu n'as pas mon cœur; c'est que tu n'aimes pas ton frère.

Baptiste
Mon père, vous me calomniez: j'aime Alfred autant que l'on peut aimer un frère. Quoique vous ne m'ayez pas fait éduquer comme lui pour faire aussi de moi une beau Monsieur, je n'en suis nullement jaloux; je l'aime et je suis fier de ses talents; heureux comme vous de le voir près de nous; mais....

Gauthier
Quoi! mais! il te répugne de le servir peut-être? tu trou-

ves que c'est au-dessous de ta dignité? Réponds ... c'est cela, n'est-ce pas..? réponds-moi donc.

Baptiste, *timidement.*

Pas le moins du monde: je trouve seulement...

Gauthier, *avec force.*

Tais-toi; tu es un ingrat.

Baptiste

Moi!

Gauthier

Tu es ingrat.

Baptiste

Voilà que je suis un ingrat à présent, moi qui me mets en quatre...

Gauthier

Tais-toi, ou je t'applique une de ces calottes solennelles, que je tiens toujours en réserve pour les circonstances analogues à celle-ci.

Scène III.

Les précédents, **Boulard.**

Boulard

Eh bien? Qu'est-ce encore, papa Gauthier? toujours à gronder le pauvre Baptiste!

Gauthier

Le pauvre Baptiste! plaignez-le, je vous le conseille. Vous ne savez donc pas combien il me rend l'existence amère; que je ne puis rien obtenir de lui; qu'il m'offense dans ce que j'ai de plus cher au monde; que lui seul altère le bonheur que j'ai d'avoir un fils comme mon Alfred; que sans ce cher enfant j'irais de désespoir me précipiter sous la roue de mon moulin, et là me faire broyer et réduire en farine?

Boulard

Allons, calmez-vous.

Baptiste

Je vous assure, mon parrain, que je n'ai rien dit qui puisse m'attirer ainsi les reproches de mon père.

Gauthier

Vous l'entendez: il n'a rien dit qui puisse... *(avec abatte-*

ment, montrant Baptiste) M.r Boulard, je suis de ce côté le plus malheureux des pères!

Baptiste

M.r Boulard, voulez-vous me permettre de vous expliquer comment cela est venu?

Boulard

Plus tard: pour le moment va faire ce que ton père t'a commandé.

Baptiste

Il ne m'a rien commandé.

Boulard

Rien?

Gauthier

Et mes ordres d'hier au soir pour le dîner d'aujourd'hui, sont-ils exécutés? Es-tu allé au village chercher les provisions dont nous avons besoin? As-tu prévenu le père Crincrin de venir avec son violon pour faire danser cette jeunesse? As-tu...

Baptiste

Pas encore... mais soyez tranquille, rien ne sera oublié.

Boulard

Pars vite alors.

Baptiste

Vous ne désirez donc pas entendre l'explication?

Boulard

Va, te dis-je. *(il lui fait un signe d'intelligence)*

Gauthier

Voyez s'il partira..!

Baptiste

Je cours... C'est vexant tout de même de ne pouvoir pas donner ses raisons, quand on n'a pas tort! *(il sort)*

Scène IV.

Gauthier, Boulard.

Gauthier

Direz-vous encore que j'ai tort de me plaindre de lui, de le *tarabuster*?

Boulard

Maintenant que nous sommes seuls, je puis vous répondre

franchement. Oui, père Gauthier, vous êtes souvent trop brusque envers cet enfant. Votre excessive tendresse pour son aîné vous aveugle au point de ne pas apercevoir les excellentes qualités du cadet.

Gauthier

Excellentes qualités..! Un fainéant, un étourdi!

Boulard

Vous seul le jugez ainsi. Baptiste, quoi que vous en disiez, est un garçon intelligent.

Gauthier, *ironiquement.*

Comme Alfred, n'est-ce pas?

Boulard

N'établissons pas de comparaisons inutiles. Je le vois actif à la besogne; il vous remplace avec zèle au moulin, quand vos affaires vous appellent à la ville; il est bon, affectueux, obligeant envers tous. *(Gauthier hausse les épaules)* Et tenez: voulez-vous une preuve de l'excellence de son cœur? C'est que toutes vos préférences pour son frère n'ont jamais altéré son caractère ni ses sentiments! Bien que souvent il ait motif d'être froissé, il ne le témoigne jamais: il est toujours le même pour vous et son frère. Il est content des succès d'Alfred dans ses études; il en parle avec enthousiasme, sans envie, sans arrière-pensée; on le voit empressé, plein d'égards et de tendres soins...

Gauthier

Bel effort qu'il fait! beau mérite! quand il a le bonheur d'avoir un frère comme mon Alfred!

Boulard

Que bien d'autres, à la place de Baptiste, auraient de la peine à aimer. *(Gauthier le regarde ébahi)* Songez donc à l'énorme différence que vous avez établie entre les deux frères. Pour le premier, vous avez prodigué au-delà de ce que votre position vous permettait. Vous l'avez élevé, non comme le fils d'un meunier, mais comme un jeune homme de famille, riche, noble, qu'attendent toutes les distinctions sociales. Toutes vos complaisances n'ont été que pour lui; tandis que Baptiste sait à peine lire: il a grandi ici dans le travail et la peine, toujours traité avec dureté par son père; sans jamais entendre de votre bouche une parole qui pût adoucir l'amertume d'une pénible

comparaison; sans recevoir de vous une de ces caresses dont vous êtes si prodigue envers son frère!

Gauthier

Est-ce qu'il s'en est jamais rendu digne? Ah! M.r Boulard, vous ne connaissez pas Baptiste. Dès son jeune âge, il a montré des dispositions... atroces, que j'ai dû corriger, autant que possible, par une juste sévérité. Son penchant à la paresse, son humeur récalcitrante, son amour pour le jeu et la dissipation, m'ont fait faire un mauvais sang que toutes les cures dépuratives du monde ne pourront jamais guérir. Et puis... et puis... je sais bien des choses que vous ignorez, M.r Boulard.

Boulard, *avec humeur.*

Vous ne savez rien du tout.

Gauthier

C'est-à-dire, d'après vous, que je suis un homme aveugle, injuste, en aimant de préférence mon Alfred, un fils qui ne m'a jamais donné l'ombre d'un chagrin! Un jeune homme modèle, instruit, modeste, rempli de cœur, qui fait l'admiration de tous ceux qui ont l'avantage de l'approcher. Sans doute j'ai dépensé de bons et beaux écus pour son éducation; mais ne croyez pas pour cela que la bourse de papa Gauthier soit à sec: il y a encore de quoi mettre du beurre dans les épinards.

Boulard

Tant mieux; mais que ferez-vous maintenant de votre fils?

Gauthier

Ce que j'en ferai..? Vous n'avez pas d'enfants, M.r Boulard: voilà pourquoi vous ne comprenez pas jusqu'où peut aller l'ambition d'un père. D'abord mon fils peut prétendre à tout: des amis de haut rang, des protecteurs, il en a déjà, il me l'a dit; et s'il faut encore quelques gros sous pour arriver, son père ne les fera pas attendre.

Boulard

Je respecte vos illusions, Gauthier. Je prie le ciel qu'elles ne vous coûtent pas de larmes.

Gauthier, *à part.*

C'est la jalousie qui le fait parler ainsi.

Boulard

Laissons ce discours: je m'aperçois que maintenant je ne serais pas entendu. Mais retenez bien ceci: Alfred est tout pour

vous, et peut-être le jour n'est pas éloigné où pour unique appui vous n'aurez que le bras de Baptiste.

Gauthier

Bel appui! Baptiste ne sera jamais qu'un meunier comme son père.

Boulard

Il n'en sera pas plus malheureux pour cela.

Gauthier

Tenez, M. Boulard, une fois pour toutes, sachez que je n'entends pas raison sur ce chapitre. J'ai fait éduquer Alfred comme il m'a plu; j'ai dépensé et je dépenserai encore pour lui ce qu'il me plaira; personne n'a rien à voir là-dedans: chacun dispose de ses enfants et de son argent à sa guise.

Boulard, *un peu piqué.*

Aussi je vous demande pardon de m'être mêlé de vos affaires: mais en ma qualité de voisin et d'ami...

Gauthier

Je ne vous en veux nullement, M.r Boulard: vous savez l'estime et l'affection que j'ai pour vous... et je vous demande pardon, à mon tour, s'il m'est échappé quelque parole qui ait pu vous blesser... j'espère bien que vous nous ferez l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous.

Boulard

Je crains de vous gêner... vous avez déjà du monde!

Gauthier

Qui? les deux amis d'Alfred, qui sont venus passer quelques jours avec lui pour se livrer au plaisir de la chasse? Ce sont de si braves jeunes gens qu'ils seront enchantés... mais voici Alfred. *(avec joie)* Regardez-le donc, M.r Boulard: quel air noble, distingué..! Avouez que j'ai raison d'en être glorieux et d'en raffoler comme je fais.

Boulard, *à part.*

Pauvre père! respectons sa tendresse.

Scène V.

Les précédents, **Alfred.**

Gauthier

Bonjour, mon petit chou..! Comment cela va-t-il ce matin? Bien, n'est-ce pas? t'as bien dormi?

Alfred

Médiocrement... ah! M.r Boulard! *(il le salue)*

Boulard

Bonjour, mon jeune ami.

Gauthier, *avec complaisance, à part.*

Comme ça vous salue avec grâce!

Boulard

Vous vous êtes levé de bien bonne heure! ce n'est cependant pas l'usage parmi les jeunes gens à la mode comme vous.

Alfred

C'est vrai; ce n'est pas du bon ton... mais ici, je ne sais pourquoi je m'éveille à l'aube du jour.

Gauthier

C'est que l'air est ici plus vif, plus élastique... cela fait du bien à la santé.

Alfred

J'en doute: mes nobles amis, que j'ai laissés à leur toilette, se plaignent également. Ce régime de vie n'est pas du tout leur fait.

Boulard

Je le crois bien: des gens habitués à fouler seulement les tapis moëlleux d'un salon, ou à suivre nonchalamment les allées unies et sablées d'une promenade publique, se trouvent mal à leur aise dans nos sentiers raboteux, ou sur le penchant inégal de nos collines escarpées. Puis la chasse, pour leurs membres délicats, était un exercice dont ils devaient bien vite se dégoûter.

Alfred

Vous comprenez qu'ils ne sont venus ici que pour rompre la monotonie de la vie parisienne, et ensuite pour me donner des marques de leur amitié en arrivant ainsi à l'improviste.

Boulard, *à part.*

Ou plutôt pour s'assurer de la condition de ta famille, et rire ensuite à tes dépens.

Gauthier

Mais je pense qu'ils sont enchantés de la manière splendide dont ils ont été reçus et traités par ton père?

Alfred, *avec embarras.*

Oui..! *(à part)* si mon père savait combien je me sens humilié à leurs yeux!

Gauthier

Quoi qu'il en soit, je vais aujourd'hui me surpasser; et je t'assure qu'ils seront contents de moi: j'ai envoyé Baptiste faire les approvisionnements nécessaires; j'aurai l'œil à tout, et tu sais que quand je me mêle d'une chose, il faut que cela marche. D'ailleurs il s'agit de te faire honneur..! je vous laisse... Sois sans inquiétude, mon cher cœur: Papa Gauthier est là, et par la Morguenne! on verra de quoi il est capable. Embrasse-moi, mon petit chéri; ça me fait tant de bien..! au revoir. *(à part en s'en allant)* Décidément il faut aujourd'hui que je danse la gavotte. *(il sort)*

Scène VI.

Alfred, Boulard.

Boulard

Vous avez là un père qui vous aime bien, M.r Alfred!

Alfred

Oh! oui, Monsieur.

Boulard

Les sacrifices qu'il a faits et qu'il fait encore pour vous, vous imposent de grands devoirs envers lui.

Alfred

Je le sais... me croiriez-vous capable d'y manquer?

Boulard

Volontairement, non.

Alfred

Qu'entendez-vous par là?

Boulard

Écoutez, Alfred. — J'ai toujours aimé votre famille; je m'in-

téresse à vous; et je voudrais prévenir, s'il est possible, sinon les malheurs, du moins les chagrins que je prévois pour vous tous.

Alfred

Quels malheurs? quels chagrins?

Boulard

Vous voilà, grâce à l'éducation que vous avez reçue, placé dans une sphère au-dessus de votre naissance, de votre condition. Je vous vois des tendances à vivre dans un monde où vous ne pourrez vous soutenir que par de nouveaux sacrifices, qui compromettront ou absorberont la petite fortune de votre père déjà un peu ébréchée.

Alfred

Et quand cela serait, ne me serai-je pas élevé d'ici là à une position sociale telle, que j'aurai devant moi un avenir brillant de fortune et d'honneurs? Quand j'aurai pour protecteurs et amis les personnages les plus hauts placés...

Boulard

Qui vous méconnaîtront le jour où vos ressources seront épuisées, et qu'il ne vous restera que l'orgueil et la suffisance.

Alfred, *offensé.*

Monsieur..!

Boulard

Je vous parle un peu durement; mais l'amitié m'en fait un devoir. Si vous m'étiez indifférents, vous et votre excellent père, je me tairais. Je comprends que vous teniez à vos illusions, et qu'il me sera difficile de vous dessiller les yeux.

Alfred

Ce ne sont point des illusions, M.r Boulard: je sais par quelles voies on arrive, et je sens là quelque chose qui me dit: marche! et tu ne seras pas confondu dans la foule; marche! et tu iras de pair avec tout ce que la société moderne offre de grand, de noble, d'éclatant; marche! et tu feras partie de cette classe privilégiée où dominent ceux qu'on nomme avec tant de raison les heureux du siècle.

Boulard

Ces prétendus heureux sont trop jaloux du gâteau qui leur est échu en partage, pour permettre au fils d'un meunier d'y mordre avec eux.

Alfred, *à part.*

Le fils d'un meunier!

Boulard

Et si vous parvenez à vous asseoir à la même table qu'eux, ne comptez-vous pour rien les humiliations que cela vous aura coûtées? Voyez: vos amis Léon et Julien sont venus vous rendre visite ici, avec les démonstrations d'une parfaite amitié: avez-vous remarqué leurs signes d'intelligence, leurs sourires moqueurs, leurs compliments ironiques à votre père ainsi qu'à votre frère Baptiste? Vous croyez-vous plus épargné dans leurs railleries? Si des camarades de collége se conduisent ainsi avec vous, que sera-ce dans les riches salons aristocratiques où votre folle ambition vous fait rêver le bonheur?

Alfred

Eh bien! C'est précisément ce qui aiguise mon courage, redouble mon ardeur. Il est beau de corriger les injustices du sort, d'effacer les inégalités qui montraient notre infériorité et nous attiraient le mépris ou le ridicule; de prouver qu'on était digne de marcher aussi le front haut, et de voir à son niveau, ou seulement à son épaule, ceux qui vous jetaient autrefois le dédain et la raillerie à la face. Chacun a son humeur dans ce monde. La vôtre, M.r Boulard, est de jouir paisiblement et modestement de votre fortune. Peu vous importe que l'on vous regarde de haut en bas. Pour moi, c'est différent: je préfère qu'on soit obligé de lever les yeux pour me regarder. C'est mon faible, ou plutôt ma noble ambition. C'est également celle de mon père; et morbleu! l'on verra si le fils du meunier Gauthier, dont on a l'audace de se moquer aujourd'hui, ne sera pas bientôt de la taille de M.r Léon de Vertpré et de M.r Julien des Essarts.

Boulard

Rappelez-vous la fable du bon La Fontaine.

Alfred

Laquelle?

Boulard

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf!

Alfred, *avec dédain.*

Bonne pour amuser les enfants.

Boulard

Et pour instruire les imprudents qui veulent sortir de l'état

que la nature leur a assigné! — Mais voici, je crois, vos nobles amis. Je vous laisse: nous nous reverrons plus tard. *(il sort et dans le même temps entrent Léon et Julien)*

Scène VII.

Alfred, Léon, Julien.

Léon, *paraissant.*
Sortons un peu de ce taudis... je me sens suffoqué.
Julien
Et moi les nerfs agacés.
Léon, *poussant sa respiration.*
Ah! je respire.
Julien, *de même.*
Je renais.
Alfred
Qu'est-ce donc, mes amis?
Léon
Parbleu! c'est facile à deviner.
Julien
Tu conçois bien que des gens de condition comme nous...
Alfred
Mais encore?
Léon
Je voudrais ménager ton amour-propre, mais, ma foi, je n'y tiens plus.
Julien
Tu nous excuseras; mais entre amis pourquoi se gêner?
Alfred
Expliquez-vous.
Léon
Puisque tu le désires, je vais te parler avec la sincérité que tu me connais. Franchement, ton moulin est un véritable guet-à-pens. *(Alfred fait un mouvement)* Ne te fâche pas: je ne t'en veux nullement! je sais fort bien que tout le monde ne peut pas avoir des appartements parquetés et des meubles couverts de damas. Mais ce que je te pardonne avec peine, c'est de nous avoir fait à Paris une pompeuse description de la campagne de ton père, des amusements, des plaisirs qu'on peut s'y procu-

rer. Sur cette assurance, Julien et moi, nous voulons te ménager une surprise: nous quittons la capitale dans une chaise de poste que nous louons exprès; nous arrivons... que trouvons-nous?

Julien

Hélas! que trouvons-nous? D'abord des chemins abominables, rompus, remplis d'ornières profondes, où nous avons failli verser cent fois.

Alfred, *à part.*

Quelle honte! mais je me vengerai.

Léon, *continuant.*

Une campagne demi-sauvage, où, pour toute plantation, nous n'apercevons que du blé, du sarrasin et des pommes de terre!

Julien

Et pour habitation un vieux moulin délabré, où tout craque et se démentibule, magnifiquement posé sur un ruisseau de deux mètres de largeur; moi qui, d'après ta description, espérais trouver au moins une rivière comme la Marne ou la Saône.

Léon

Pas une seule allée de platanes ou de marronniers, pour faire une promenade confortable.

Julien

Pas une touffe de fleurs; point de bosquet *imperméable* aux rayons solaires. Je n'ai pas rencontré un seul point de perspective artistement ménagé.

Léon, *frappant sur l'épaule d'Alfred.*

Dis donc: est-ce que tu nous avais pris pour des braconniers? Nous offrir, pour chasser, ces repaires agrestes et désolés, ces fondrières, ces casse-cou sauvages, hérissés de broussailles épaisses et épineuses, où j'ai crevé déjà deux paires de bottes!

Julien

Sans compter les écorchures aux genoux! Mon ami, les gens *comme il faut* vont à la chasse dans un parc bien alligné, aux allées ombragées, aux fouillis pittoresques, où pullule un gibier innocent et facile.

Léon, *avec un ton protecteur, mais amical.*

Te voilà tout mortifié! tu as tort: nous ne te parlons pas ainsi pour t'humilier; tu es notre ami quand même.

Julien

Tu nous as offert gentiment l'hospitalité qui dépendait de toi: une mauvaise chambre, il est vrai, des lits atroces, de la soupe à l'ail et à l'oignon...

Léon

Mais en revanche, de la crême excellente et une cordialité biblique.

Alfred

Vous triomphez, mes amis, en voyant cette apparence de pauvreté. Puisque vous m'honorez encore du titre d'ami, vous pouviez cependant m'épargner ces reproches ironiques, ces airs moqueurs dont je ne suis nullement la dupe depuis votre arrivée. Mais rira bien qui rira le dernier. Sachez que sous ces dehors d'indigence, il y a dans la maison de mon père de quoi éclipser votre luxe et marcher votre égal.

Léon

Allons, te voilà fâché!

Alfred

Sans doute la noblesse est une chose fort respectable: une particule placée devant un nom a sa valeur; mais nous vivons dans un siècle où un titre a besoin d'être étayé par la fortune. Entassez les parchemins de vos aïeux dans l'un des plateaux d'une balance, et mettez dans l'autre de l'or avec un certain capital de mérite personnel, et vous verrez lequel des deux l'emportera.

Léon, *souriant.*

C'est-à dire que tu aurais la prétention...

Alfred

Nous nous verrons à Paris. *(il passe à droite)*

Julien, *bas à Léon.*

Laisse-le faire... ce sera une bonne aubaine pour nous.

Léon, *à Julien.*

Une vache à lait dans les besoins extrêmes, tu as raison.— *(à Alfred avec aménité)* Alfred, tu as mal interprété nos paroles. Je te jure que nous n'avons pas eu l'intention de t'offenser... nous savons ce que tu vaux; les qualités qui te distinguent te sont un sûr garant de notre amitié. Crois-tu que nous ignorions que l'honneur, les sentiments élevés et délicats peuvent s'abriter aussi sous le chaume?

Julien

Sois persuadé que nous te rendons justice, que nous t'estimons comme tu le mérites. Nous savons apprécier également ton bon père dont la franchise et la bonhomie nous ont charmés. Certains bois ont une écorce rude et grossière, et ce sont le plus souvent ceux qui ont le plus de prix.

Léon, *lui prenant la main.*

Ainsi tu ne nous en veux plus.

Julien

Point de rancune... C'est fini, n'est-il pas vrai?

Alfred

Je n'y pense plus.

Léon

Embrassons-nous alors!

Julien, *l'embrassant aussi.*

Et soyons toujours les trois inséparables.

Alfred

Vous restez encore aujourd'hui, j'espère?

Léon

Oui, nous restons; mais ce soir, nous filons.

Alfred

Demain matin...

Léon

Ce serait trop tard. Il y a bal après-demain chez M.r de Verneuil, impossible d'y manquer.

Julien

Absolument impossible. Songe donc qu'il y aura toute la haute aristocratie nobiliaire et financière de la capitale.

Alfred, *avec regret.*

Et je ne puis y être!

Léon

Qui t'en empêche?

Julien

Pars avec nous.

Alfred

Mais quitter si brusquement mon père!

Léon

Bah! ton père est si bon, si indulgent!

Alfred, *hésitant.*

C'est vrai . . . nous en reparlerons. *(On entend la voix de Baptiste qui chante derrière la scène:*

C'est la belle Liselte
Qui chante dans le bois;
Tais-toi, gente fauvelte,
Ne trouble point sa voix.)

Léon

C'est, si je ne me trompe, le petit espiègle de Baptiste.

Julien

Lui-même! *(Baptiste paraît chargé de provisions)*

Scène VIII.

Les précédents, **Baptiste.**

Léon, *à Baptiste.*

Et bravo, M.r Baptiste! toujours de bonne humeur, toujours gai comme un pinson!

Baptiste

Que voulez-vous, M.r Léon! nous autres pauvres campagnards nous n'avons rien de mieux à faire.

Julien

Et puis quelle belle voix! d'une étendue et d'une justesse admirables!

Baptiste, *à part.*

Il me goguenarde! Est-ce qu'il voudrait se moquer de nous, le parisien? Qu'il prenne garde à lui, ou je lui administre un croc-en-jambe qui lui servira de leçon pour marcher à quatre pattes.

Alfred, *qui s'est aperçu que son frère était piqué de l'ironie de Julien.*

Baptiste, je t'en prie...

Baptiste, *à Alfred.*

C'est bon, puisque tu es là; mais qu'il n'y revienne pas.

Léon, *à Alfred.*

Qu'est-ce qui lui prend?

Alfred

Rien...

Julien, *à Baptiste.*

Te voilà devenu muet comme un poisson, toi qui étais naguère si joyeux, si sémillant.

Baptiste

C'est que je réfléchissais si par hasard...

Alfred

Tu n'avais rien oublié?

Baptiste

C'est cela même.

Léon, *à Julien.*

Vois donc comme il est chargé ce pauvre Baptiste!

Baptiste

Ça? ce n'est rien: j'en porterais le double sans m'en apercevoir. L'idée ensuite que c'est pour faire fête à mon bon frère, pour célébrer son retour définitif parmi nous, cela me rend tout léger, tout facile.

Léon, *à Alfred.*

L'excellent petit cœur de frère que tu as là!

Baptiste

Quoique nous n'ayons pas mal trimé depuis ce matin, vous verrez que cela n'y paraîtra pas ce soir, quand le père Crincrin raclera son violon: si vous n'avez jamais été témoins d'une bourrée furibonde, échevelée, ces jambes vous en donneront un échantillon.

Léon

Alfred, qu'est-ce qu'une *bourrée?*

Alfred

Une danse originale du pays.

Baptiste

Comment? ces messieurs ignorent ce que c'est qu'une bourrée! Je les plains: car c'est la danse prototype, la seule, l'unique qui puisse vous faire goûter le plaisir de vous trémousser en cadence.

Julien

Vous aurez donc bal aujourd'hui?

Baptiste

Et un bal soigné: tout le village est invité.

Léon

Vraiment!



Baptiste
C'est une surprise que notre père vous ménage.
Léon
Mais je ne sais si nous pourrons...
Alfred, *l'interrompant, un peu bas.*
Ne dites rien de votre départ.
Gauthier, *en dehors.*
Je vous attends, M.r Boulard; n'y manquez pas au moins.
Baptiste
Mon père! vite détalons: s'il me trouvait ici à bavarder, il pourrait m'en cuire. Allons allumer le feu et préparer le déjeuner. — Au revoir, Messieurs. *(il sort)*

Scène IX.

Alfred, Léon, Julien, *puis* **Baptiste.**

Léon *et* **Julien**, *à Gauthier qui entre.*
M.r Gauthier, nous avons l'honneur...
Gauthier
Bonjour, Messieurs, bonjour... Vous voilà tous trois réunis, c'est charmant! — *(à Alfred)* Baptiste est de retour?
Alfred
Oui, mon père.
Julien
Chargé comme un baudet.
Gauthier
Ce sont les provisions de la journée. — Vous excuserez, Messieurs, si je ne puis vous offrir rien de meilleur; mais ici, à la campagne, éloignés de la ville...
Léon
Ne vous mettez pas en peine, M.r Gauthier: nous sommes gens à savoir nous accommoder de tout.
Julien, *à part.*
Excepté de la soupe à l'oignon.
Gauthier, *à Léon.*
Vous êtes trop indulgent, M.r Léon: si c'est peu de chose ce que nous fesons, c'est du moins offert de bon cœur.
Léon
Et c'est le meilleur assaisonnement.

Julien

Sans contredit. — C'est pourquoi ne vous donnez pas tant de tracas désormais: à la campagne, il faut de la simplicité; un bon bouillon, une volaille rôtie, c'est ce qu'il y a de meilleur, de plus sain...

Gauthier

Oh! Messieurs, je sais trop ce que je dois à des personnes comme vous.

Léon

Non, faites comme dit Julien.

Julien

Sans façon... *(à part à Léon)* comme cela, nous n'aurons pas encore aujourd'hui de la fricassée et du miroton.

Alfred

Mon père, si vous fesiez servir le lait et le café.

Gauthier

À l'instant.

Alfred, *à Léon et à Julien.*

Vous n'êtes pas fâchés de déjeuner, quoiqu'il soit de bonne heure?

Léon

Au contraire.

Gauthier, *appelant.*

Baptiste!

Baptiste, *en dehors répondant.*

Papa!

Gauthier

Sommes-nous prêts?

Baptiste, *de même.*

Quoi! prêts?

Gauthier

Le déjeuner.

Baptiste, *paraissant.*

Quel déjeuner?

Gauthier, *avec impatience.*

La crême, le café!

Baptiste

Ah! oui, la crême, le café... *(froidement)* ce n'est pas prêt.

Gauthier, *menaçant.*

Pas prêt! —

Alfred

Mon père!

Léon, *et* **Julien.**

M.r Gauthier!

Gauthier

Alfred, retiens-moi, ou vous allez être spectateurs d'un événement sinistre.

Baptiste

Mais, mon père, pardon: pendant que j'étais au village je ne pouvais traire la vache; il me semble que Michel pouvait s'en charger..; quant au café, vous m'avez dit: Baptiste, c'est une affaire délicate; c'est moi que cela regarde; et je n'ai pas insisté pour vous épargner cette peine, parce que l'apparition du café est chez nous comme celle d'un météore; c'est si rare...

Léon

Que vous ne savez pas le préparer, c'est naturel.

Gauthier

Veux-tu te taire...! Il raisonne encore: il veut me prouver que lorsqu'on manque à tous ses devoirs les plus essentiels...

Léon

Ne vous irritez pas ainsi, M.r Gauthier: il n'y a pas grand mal à cela.

Gauthier

Pas grand mal! lorsque je désire que tout ici marche à la baguette; que mon Alfred et vous, messieurs, soyez servis à la minute, il faut que ce drôle me mette dans la nécessité de faire la plus triste figure du monde.

Baptiste

Comment diantre! voyez-vous que vous faites une triste figure, vous qui êtes si gai depuis l'arrivée de mon frère?

Gauthier

Je suis gai... c'est vrai! mais...

Léon

Allons, tout est fini. Tenez, M.r Gauthier: croyez-moi, allumez votre pipe; nous allons avec Alfred et Julien fumer un cigare; pendant ce temps on traira la vache, et le café passera à l'alambic.

Julien

Et nous ferons une petite promenade sur les bords enchantés de votre grand canal.

Alfred, *à part.*

Toujours de l'ironie!

Baptiste

Vous n'allez pas un peu à la chasse ce matin?

Léon

Non, mon garçon! nous en avons assez comme cela.

Julien

J'ai les pieds couverts d'ampoules.

Baptiste

Je le crois bien avec des bottes si fines, si délicates: comment voulez-vous marcher avec ça sur nos côteaux et dans nos ravins?

Léon

Vous avez raison. Aussi une autre fois nous apporterons de gros souliers ferrés ou des sabots.

Julien

La seule chaussure solide que la mode puisse adopter dans ces pacifiques contrées. *(il fait un signe d'intelligence à Léon)*

Gauthier, *à Alfred.*

Qu'ont-ils donc tes bons amis, ce matin? Je leur trouve un air goguenard.

Alfred, *embarrassé.*

Non, je ne trouve pas....

Léon, *qui pendant ce temps a pris un cigare, avec un signe d'intelligence.*

Viens-tu, Alfred?

Alfred

Je vous suis..! *(à Gauthier)* mais je reviens: j'ai à vous parler.

Gauthier

Quand tu voudras.

Julien

Au revoir, papa Gauthier.

Léon, *d'un ton protecteur.*

Sans adieu, mon petit Baptiste.

Gauthier

Ne tardez pas trop longtemps, n'est-ce pas? *(il remonte un peu la scène)*

Scène X.

Gauthier, Baptiste.

Baptiste, *à part, sur le devant du théâtre.*

Je ne sais pourquoi ces muscadins de parisiens-là ne me sont plus aussi sympathiques qu'au commencement...! Il me semble que j'aurais du plaisir à les voir décamper au plus vite: nous y gagnerions tous, et Alfred tout le premier, car ce n'est pas une société convenable pour lui. Combien je préfère celle du gros Thomas et du farceur de Guillaume: quelles bonnes taloches on se donne pour rire; comme on en dégoise le Dimanche après les vêpres! voilà qui est amusant, et non pas ces grands flandrins qui ont peur de se meurtrir les pieds et de se brunir la peau des mains! Quand mon frère se sera fait à ce nouveau genre de vie, il verra la différence! il verra...

Gauthier

(Pendant cet aparté il s'approche de Baptiste, croise les bras devant lui et le regarde)

Sais-tu ce qu'il verra? comment on étrille ceux qui se mettent à bavarder tout seuls, au lieu d'aller à leur besogne.

Baptiste

Quoi? je ne pourrai pas même dire un mot?

Gauthier

Pas un mot.—Comment, vaurien, tu as vu la honte, la confusion dont, par ta faute, j'ai été couvert aux yeux de ces messieurs, et tu n'as pas couru réparer autant que possible le mal que tu as fait! Tu te mets là à bayer aux corneilles, sans songer à venger l'honneur de ton père.

Baptiste

Votre honneur..!

Gauthier

Oui, mon honneur et celui de ton frère qui se trouve compromis auprès de ses nobles amis.

Baptiste, *s'animant.*

Ah! il s'agit de vous venger tous les deux! comment ces gentils freluquets, après la réception splendide que nous leur avons faite, ont osé offenser mon père et mon frère! ça me regarde: je vais leur flanquer une pile...

Gauthier, *l'arrêtant.*

Veux-tu te taire..!

Baptiste

Quelque chose me disait que c'était des *rien du tout...* je ne pouvais pas les digérer.

Gauthier

Te tairas-tu..! il ne s'agit pas de cela.

Baptiste, *étonné.*

Non?

Gauthier

Et non, tu ne m'as pas compris.

Baptiste

Expliquez-vous alors.

Gauthier, *à part.*

Est-il possible que j'aie pu procréer un imbécile comme lui, après avoir produit un fils comme on n'en voit pas.

Baptiste

Et un autre comme on en voit beaucoup.

Gauthier, *cherchant ses mots.*

J'ai voulu te dire que dans les circonstances actuelles... lorsque nous avions l'honneur, grâce aux relations de ton frère... de recevoir sous notre toit... non pas des gens à la bonne, mais des gens qui... par leur rang, par leur influence... peuvent, ou plutôt exigent de notre part... Comprends-tu?

Baptiste, *bonnement.*

Pas trop.

Gauthier

Il me semble cependant que c'est clair.

Baptiste

Mais comme je suis un imbécile, il n'y a rien d'étonnant que je ne comprenne pas.

Scène XI.

Les précédents, **Alfred** *qui arrive un peu troublé.*

Gauthier, *allant à lui.*

Alfred, tu parais inquiet! qu'y a-t-il, mon garçon?

Alfred

Rien; tranquillisez-vous... j'ai laissé mes amis avec M.r Boulard que nous avons rencontré, et je viens vous parler.

Gauthier, *avec sollicitude.*

Dis vite: de quoi s'agit-il?

Alfred, *à Baptiste, avec amitié.*

Est-ce que tu n'as rien à faire dans la maison?

Baptiste

Beaucoup au contraire.

Alfred

Alors va, dépêche-toi d'aller où ton devoir t'appelle.

Gauthier, *à Baptiste.*

As-tu compris cette fois?

Baptiste

Sans aucune difficulté: mon frère m'a dit en bon français qu'ici je suis de trop, et que je n'ai rien de mieux à faire que de vous débarrasser de ma présence qui vous gêne. C'est ce que je fais sur-le-champ.

Gauthier

Occupe-toi du déjeuner.

Baptiste

Ne soyez pas en peine. (*à part*) Je m'en vais, mais je saurai de quoi il s'agit; et c'est tout naturel: je suis fils aussi de mon père; Alfred est mon frère, à moins que...

Gauthier

Décampe donc!

Baptiste, *sortant précipitamment.*

Me voilà éclipsé.

Scène XII.

Alfred, Gauthier.

Gauthier, *avec bonté.*

Nous sommes seuls: voyons, parle, ton père t'écoute.

Alfred

Mon père, je vais peut-être vous affliger, mais je ne puis faire à moins que de vous ouvrir mon cœur tout entier.

Gauthier

Ouvre, mon garçon, ouvre: tu me mets sur les épines.

Alfred

Mon père, vous sentez qu'avec l'éducation que je dois à vos bontés, les talents que j'ai pu acquérir, et les brillantes con-

naissances que j'ai déjà su me ménager à Paris, il me serait impossible de vivre ici, enseveli dans cette campagne solitaire. En restant près de vous, tout le fruit de vos sacrifices serait perdu. Puis devant mon père, il m'est permis de le dire sans être taxé d'orgueil: je me sens appelé à de grandes choses. Je dois élever notre nom, aujourd'hui obscur et méprisé d'une certaine classe d'individus, au niveau de ceux que l'on respecte le plus. Oui, je veux qu'Alfred Gauthier occupe une position sociale qui fasse oublier sa naissance, ou du moins qui ne la rappelle que pour exciter l'admiration de tous, quand on mesurera la distance du point de départ à celui qu'il aura atteint. N'est-ce pas votre avis?

Gauthier, *hésitant un peu.*

Sans doute... mais pour cela il faudra que tu me quittes!

Alfred

Est-ce possible autrement?

Gauthier

Je comprends du moins que c'est difficile... mais, mon fils, je t'avoue que j'espérais te garder auprès de moi. Pense donc que tu es ma consolation, ma joie, ma vie. Ne plus te voir, ce serait la mort pour ton père.

Alfred

Mais nous nous verrons, mon père: les distances maintenant s'effaçent de jour en jour. Et puis, quand je serai fortement établi à Paris, vous y viendrez.

Gauthier

Laisser mon moulin..!

Alfred

Sans doute... Est-ce que je souffrirai alors que mon père exerce encore sa profession de meunier! Mon frère viendra aussi; il est vrai qu'il est un peu maussade, mais il se dégourdira.

Gauthier, *avec attendrissement.*

Quel excellent cœur! quel noble orgueil pour toute sa famille! Que sa pauvre mère serait fière, si elle vivait encore..! Et l'on me blâme d'en raffoler comme je fais! On crie après moi!

Alfred

J'étais sûr que vous consentiriez.

Gauthier

Oui, je consens, et fais-les tous promptement crever d'envie.

Alfred

Pour le moment cela va exiger de votre part de nouveaux sacrifices...

Gauthier

Qu'importe! pourvu que je te voie heureux. N'est-ce pas pour toi que j'ai travaillé et mis de côté? Combien te faudra-t-il par mois?

Alfred

Par mois! non, mon père, ne comptons pas ainsi. Vous me donnerez 10,000 francs pour les premiers frais d'installation, et puis nous verrons.

Gauthier

Dix mille francs!

Alfred

Une bagatelle qui dans mes mains en vaudra 100,000.

Gauthier

C'est bon... j'y réfléchirai. Quand comptes-tu partir?

Alfred

Aujourd'hui même.

Gautier, *étonné.*

Aujourd'hui! me quitter si tôt! non, mon fils, non, tu ne le feras pas.

Alfred

Il le faut.

Gauthier, *avec douleur.*

Mais il n'y a que deux jours que nous sommes ensemble!

Alfred

Croyez que cela m'afflige autant que vous. Mais sachez qu'après demain il y a chez M.r de Verneuil une réunion éclatante, où je me trouverai en contact avec tous les gens d'élite que renferme la capitale. Je ne puis laisser échapper cette occasion de me produire. Pour peu que dans une soirée comme celle-là on fasse de l'effet, on fixe l'attention, votre affaire est faite: il ne s'agit plus ensuite que de se ménager avec art, de manœuvrer avec sagesse, d'éblouir par son faste jusqu'à ses antagonistes. Vous m'objecterez qu'il y a des obstacles, qu'il y a foule sur la route de la fortune et des honneurs: mais à force de coudoyer ceux qui s'opposent à votre passage, on fend la presse, on se pousse, on avance, on arrive!

Gauthier, *à part.*

Ce garçon-là a toujours le talent de me persuader.

Alfred

Ainsi c'est convenu... dans une heure...

Gauthier

Écoute, Alfred: Je ne demande pas mieux que de seconder tes désirs; mais aujourd'hui je me trouve dans l'impossibilité...

Alfred

Cette somme de 10,000 francs vous manque?

Gauthier

Non, pas précisément: j'ai de l'argent dans mon armoire, Dieu merci! mais j'ai fait ces jours derniers des achats de grains considérables; je dois payer, et je ne puis disposer de ce que tu me demandes. Par conséquent, attends encore quelques jours...

Alfred

Attendre!

Gauthier

Que diable! les grandes réunions comme celle de M.r de Verneuil ne sont pas rares à Paris; tu en auras vingt pour une de manquée. Reste encore: ne me prive pas si vite du bonheur de t'avoir auprès de moi. Souviens-toi ensuite que j'ai invité aujourd'hui beaucoup de monde en ton honneur; je te ménage une petite fête . . . pas aussi brillante sans doute que celle où tu te trouverais à Paris, mais où il y aura des cœurs qui t'aiment, et qui ne battent que pour toi.

Alfred, *à part.*

Dois-je insister? mes amis m'attendent au village voisin... Que faire..?

Gauthier, *le regardant, à part.*

Il réfléchit . . . il gémit peut-être de mon refus . . . mais il restera.

Alfred, *apercevant Boulard.*

M.r Boulard s'avance... et tout seul!

S.ÈNE XIII.

Les précédents, **Boulard.**

Boulard

Oui, mon jeune ami, seul, et j'en bénis le ciel.

Gauthier

Comment cela?

Boulard

A-t-on jamais vu des fats pareils! Des cerveaux plus vides de sens! Et puis quel ton impertinent! *(Les imitant)* Dis donc, Julien, comment trouves-tu cette palissade de ronces et d'épines?—D'un effet piquant!—et de rire de cet insipide jeu de mots.—M.r Boulard, vous pourriez faire une bonne spéculation avec les entrepreneurs du pavage de Paris. — Comment cela, M.r Léon?—Vous ne voyez donc pas la quantité de pierres qui encombrent la route que nous suivons: c'est le véritable chemin dépavé *(des pavés)*.—Et les ricanements de recommencer! J'étais excédé. Enfin nous arrivons à l'entrée du village, près de la petite au berge de la Comète, où nos jeunes gens ont remisé leur chaise de poste. — Dis-moi, Léon, s'écrie en soupirant M.r Julien, si nous fesions atteler?

Alfred

Atteler!

Boulard

Et si nous partions pour Paris?

Alfred

Partir!

Gauthier

Comment ils nous feraient cette incivilité?

Alfred

Oh! non, mon père: ils en sont incapables.

Boulard

Ils en sont fort capables au contraire; car ils ont commandé de donner l'avoine aux chevaux. Pour moi, que leur impertinence avait poussé à bout, je leur ai dit adieu, et me voilà.

Alfred, *prenant Gauthier à part.*

Mon père, je cours les rejoindre; les ramener si je puis; mais pensez à ce que j'espère de vous: n'entravez pas l'avenir de votre fils bien-aimé... ne me réduisez pas au désespoir.

Gauthier

Mais... tu seras bientôt de retour?

Alfred

Le plus tôt que je pourrai. — Sans adieu, M.r Boulard. *(il sort en courant; Gauthier remonte la scène)*

Scène XIV.

Gauthier, Boulard, *puis* Baptiste.

Boulard, *à part.*

Il nous quitte... il va les rejoindre..! quel est son dessein?

Baptiste, *qui est entré doucement et s'est glissé près de Boulard.*

Son dessein, Monsieur Boulard? C'est de s'enfuir avec ses amis.

Boulard, *bas à Baptiste.*

Je le crains.

Baptiste

Et moi j'en suis sûr: j'ai entendu la conversation d'Alfred avec mon père.

Boulard, *à Baptiste.*

Alors, cours vite sur les pas de ton frère. Il faut l'empêcher de partir.

Baptiste

Comment?

Boulard

Je l'ignore; mais dans cette circonstance tous les moyens sont bons.

Baptiste, *vivement.*

Tous les moyens sont bons! alors j'en ai trouvé un infaillible.

Boulard

Lequel?

Baptiste, *avec joie.*

Je l'ai trouvé, vous dis-je.

Gauthier, *à Baptiste.*

Qu'as-tu trouvé?

Baptiste, *un peu interdit.*

Moi! j'ai trouvé...

Gauthier

Quoi? voyons.

Baptiste

Un moyen infaillible . . . Mon parrain va vous conter cela

pendant que je vais le mettre à exécution. — N'est-ce pas, M.r Boulard? Au revoir. *(il sort)*

Scène XV.

Gauthier, Boulard.

Gauthier, *étonné.*
Il s'échappe. — M'expliquerez-vous?..
Boulard
Quoi? son moyen infaillible? je vous assure que je l'ignore: tout ce que je puis vous dire c'est qu'il va rejoindre Alfred.
Gauthier
Pourquoi?
Boulard
Pour épargner peut-être un chagrin à son père!
Gauthier, *inquiet.*
Qu'y a-t-il donc?
Boulard
Gauthier, j'ai de l'estime, de l'affection pour vous. Je prévois des événements fâcheux pour vous et pour votre fils.
Gauthier
Vous savez donc quelque chose que j'ignore?
Boulard
Pas plus que vous ne savez vous-même: seulement votre tendresse pour Alfred vous aveugle, et vous empêche de voir les fâcheuses conséquences qui doivent nécessairement découler de sa folle ambition favorisée par vous.
Gauthier
Vous n'avez pas autre chose à me dire? Dans ce cas je respire.
Boulard
Eh bien, sachez, puisqu'il faut tout vous dire, que votre fils a l'intention de partir avec ses amis.
Gauthier
Je le sais: il m'en a prévenu lui-même.
Boulard
Et vous y avez consenti?
Gauthier
Non pas... pour le moment.

Boulard

Mais plus tard..?

Gauthier

Plus tard, je ne dis pas non.

Boulard

Vous voulez donc votre ruine et la perte de votre fils?

Gauthier

Je veux son bonheur. Tenez, M.r Boulard: nous suivons l'un et l'autre deux routes opposées, par conséquent il est impossible de nous rencontrer. Il est une chose cependant que vous devriez comprendre et approuver. Comment? Après tant de sacrifices pour faire de mon fils un homme distingué, vous voulez que je laisse mon œuvre incomplète? Non, ventrebleu, non: Alfred ira à Paris, puisque ce n'est que là qu'il peut s'ouvrir une carrière digne de lui. Je lui fournirai l'argent nécessaire: Il lui faut 10,000 francs, m'a-t-il dit, il les aura...

Boulard

Dix mille francs? Et vous croyez que cette somme suffira, avec le luxe et le train de vie qu'il se propose d'afficher?

Gauthier, *s'exaltant.*

Si elle ne suffit pas, j'en trouverai une autre plus forte; je vendrai mon moulin, s'il le faut.

Boulard

Allez, vous êtes un fou!

Gauthier

C'est possible: mais mon fils ne l'est pas. Il va revenir... Il vous expliquera ses projets; c'est quelque chose de magnifique, de sublime...

Boulard

Savez-vous, Gauthier, ce que vous mériteriez lorsque vous parlez ainsi?

Gauthier

D'être approuvé par tous les gens raisonnables.

Boulard

Non, mais d'être interdit.

Gauthier

Interdit!

Boulard

Rien que cela: car enfin Alfred n'est pas votre seul enfant. Baptiste a des droits égaux à ceux de son frère.

Gauthier

Des droits! Lui!

Boulard

Sans doute. Et comme son parrain je saurai an besoin les faire valoir.

Gauthier

Je vous en défie.—D'ailleurs Baptiste n'a besoin de rien: il a un état; il travaillera comme son père; comme lui il pourra faire venir l'eau au moulin... mais je l'aperçois courant à toutes jambes.

Boulard

Mon Dieu! sera-t-il arrivé trop tard?

Scène XVI.

Les précédents, **Baptiste.**

Baptiste, *essouflé.*

Ouf! je n'en puis plus!

Gauthier

Qu'est-il arrivé?

Boulard

Parle, Baptiste.

Baptiste

Laissez-moi reprendre haleine, car j'avons gigoté une fameuse galope depuis le village jusqu'ici. Figurez-vous donc, mon parrain, que je pars comme un lièvre que l'on dépiste... j'arrive à la *Comète:* M.r Léon et M.r Julien étaient déjà en voiture...

Gauthier

Et Alfred?

Baptiste

Alfred était au milieu d'eux.

Gauthier

Il tâchait sans doute de les retenir, les engageait à rester...

Baptiste

Probablement... mais quand je me suis approché il écrivait sur son genoux. La voiture allait se mettre en mouvement... d'après vos instructions, mon parrain, je m'élance et je saisis les rênes des chevaux, en m'écriant; Arrêtez, Messieurs, je vous en prie: Alfred, descends; notre père t'attend. — Pour

toute réponse M.r Julien crie d'une voix impérative: « Postillon, en route! » Celui-ci fait claquer son fouet; je retiens avec force les quadrupèdes; mais ils se cabrent, et un coup de fouet artistement allongé m'oblige à lâcher prise. Alors je veux recourir à mon moyen infaillible dont je vous avais parlé, et qui consistait à casser une roue de la voiture: j'empoigne une grosse perche qui était là... mais il était trop tard: l'équipage roulait déjà sur la route de Paris.

Gauthier, *avec douleur.*

Par conséquent Alfred est parti!

Boulard

Du courage, papa Gauthier.

Gauthier

Je ne m'attendais pas à cela de lui..! Après sa promesse de revenir... partir sans m'embrasser!

Baptiste

Ne vous affligez pas ainsi, mon petit père. Voyez-vous, Alfred est moins coupable qu'il ne paraît: il avait besoin de se trouver à Paris pour cette grande affaire que vous savez... et alors il s'est laissé plus facilement entraîner par ses amis.

Gauthier

Ça, c'est possible: n'est-il pas vrai, M.r Boulard?

Baptiste

Et puis Alfred a été peut-être enlevé par surprise... il était monté dans la voiture pour dissuader ses camarades; mais M.r Julien a crié: fouette, cocher!.. et mon pauvre frère s'est trouvé pris comme dans une souricière sans pouvoir s'échapper.

Gauthier, *avec enthousiasme.*

C'est cela! — Je le disais bien, moi, que mon Alfred était incapable de laisser ainsi son père! Et s'il l'a fait, c'est un garçon qui sait mieux que nous ce qui lui convient de faire. Vous connaissez son esprit, son jugement, la portée de ses vues...

Baptiste

Certainement!

Gauthier

L'affection qu'il a pour nous... où donc avais-je la tête de soupçonner..?

Boulard, *à part.*

Pauvre père!

Baptiste

Ah! mon Dieu, voici tout le village, avec la père Crin-crin en tête.

Gauthier, *déconcerté.*

C'est vrai... nous avions invité tout le monde pour la fête et il n'est plus là..! c'est drôle, comme j'ai envie de danser!

Baptiste

Que faire maintenant?

Boulard

Il faut leur dire que la fête est remise.

Gauthier

Jusqu'au retour de mon fils... car il reviendra bientôt, n'est-ce pas?

Baptiste

Sans doute, mon père. *(bas à Boulard)* Ménagez-le, mon parrain!

Gauthier

Mais jusque-là, comme je vais me trouver seul!

Boulard

Je le comprends: vous étiez déjà habitué à sa présence.

Gauthier, *avec effort.*

C'est vrai...

Baptiste, *avec affection.*

Mais consolez-vous, mon père: votre petit Baptiste sera là, doux, soumis, affectueux; vous verrez comme vous serez choyé..!

Gauthier, *lui prenant la main.*

Ah! Oui, Baptiste... *(avec douleur)* Mais ce ne sera pas lui! *(En prononçant ces derniers mots, Gauthier se dirige lentement vers la maison à droite.)*

Baptiste, *cachant sa tête dans le sein de Boulard.*

Ah! mon parrain, que ce mot est cruel!

Boulard, *attendri.*

Pauvre enfant! *(le rideau tombe)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le Théâtre représente un salon élégant.

Scène I.

Alfred, *à la cantonnade.*

Disposez toutes ces fleurs dans le grand salon; les arbustes dans la salle d'entrée — Bien*! (Entrant)* Ce sera un coup-d'œil ravissant. Oui, ma soirée éclipsera celle de M.r de Verneuil. Il le faut: ne reçois-je pas aujourd'hui les personnages les plus influents de la Capitale? Des envieux diront peut-être: il se ruine en donnant une fête semblable! Esprits étroits, qui ne voient dans un bal qu'une réunion où l'on danse! Sans doute l'on y danse; mais c'est là aussi que les intrigues se nouent, que les affaires les plus sérieuses marchent... Par exemple, ne puis-je pas après cela tout me promettre de mes illustres invités? Qu'auront-ils à refuser à celui qui les accueille avec cette magnificence, cette galanterie exquise? — Nous verrons la mine que feront ce soir mes chers amis Léon et Julien, et si, après ce triomphe, ils auront encore l'envie de railler! — *(il sonne; paraît un domestique)*

Scène II.

Alfred, Lapierre.

Alfred

Lapierre, vous irez chez le glacier. Dites-lui qu'à dix heures précises il doit être ici avec ses gens.

Lapierre

Monsieur a déjà fait sa commande?

Alfred

Oui, allez.

Lapierre, *il va pour sortir et revient.*

J'oubliais de vous prévenir que ce matin, de très-bonne heure, il s'est présenté un Monsieur qui désirait vous parler.

Alfred

Son nom?

Lapierre

Il n'a pas voulu le dire; mais il reviendra plus tard?

Alfred

C'est bien.

Lapierre, *qui a remonté la scène.*

Tenez, justement le voilà dans l'antichambre.

Alfred, *regardant et reconnaissant Boulard.*

M.r Boulard! lui ici!.. que me veut-il? Eh bien, qu'il entre: je ne suis pas fâché qu'il voie le point où je suis déjà arrivé. *(il fait signe à Lapierre d'introduire Boulard)*

Scène III.

Alfred, Boulard.

Boulard, *encore à la porte.*

Peut-on parler à M.r Alfred Gauthier?

Lapierre

Entrez, Monsieur: voici mon maître disposé à vous recevoir. *(il sort)*

Alfred, *avec aménité.*

M.r Boulard! quel bon vent vous amène? Vous, à Paris!

Boulard

Oui, M.r Alfred, depuis trois jours: cela doit vous étonner en effet, moi qui suis provincial par nature et par principes. Mais j'avais quelques amis à voir; et vous êtes du nombre.

Alfred

Je vous remercie de votre bon souvenir. Mais je ne vous recevrai pas ainsi sur deux pieds; nous allons passer au salon.

Boulard

Pour moi, je me trouve bien ici; d'ailleurs je pourrais déranger les préparatifs d'une fête que j'ai entrevus en passant.

Alfred, *négligemment.*

Oui, un bal que je donne ce soir, et auquel sont invitées quelques personnes haut placées, les célébrités du notre époque.

Boulard

Diable! Jeune homme, je conçois que pour subvenir à ce luxe qui vous environne, et aux dépenses qu'exige une telle réception, votre père ait eu besoin de vendre son moulin, et de se réduire avec votre frère à la vie misérable qu'il mène aujourd'hui.

Alfred, *avec ressentiment.*

M.r Boulard, je croyais recevoir la visite d'un ami.

Boulard

Et vous ne vous trompez pas: c'est en ami que je viens; mais en ami aussi de votre père et de votre frère Baptiste; et la preuve, c'est que je viens pour vous sauver.

Alfred, *souriant.*

Me sauver! moi? au moment où je touche au but désiré, où je vais traiter d'égal à égal avec les puissances du jour! Allons donc, M.r Boulard, vous voulez plaisanter.

Boulard

Moi, plaisanter! Malheureux enfant, j'ai le cœur trop navré pour cela.

Alfred

Tranquillisez-vous, cher Monsieur: vos alarmes sont intempestives. Comme à l'ami le plus dévoué de ma famille, je veux bien tout vous confier. Sachez que ce soir ici, doivent se rendre M.r de Montfort et M.r de Flavigny dont l'appui et la recommandation peuvent tout auprès du pouvoir actuel. J'ai été assez heureux pour leur être agréable dans une circonstance importante, et si ce soir je réussis, comme je n'en doute pas, dans une autre petite mission dont ils ont bien voulu me charger...

Boulard

Eh bien?

Alfred, *bas, mais bien articulé.*

J'ai demain une préfecture, et le titre de Baron pourra un jour s'accoler au nom de Gauthier.

Boulard

Bagatelle ! — Parole d'honneur, c'est une perspective magnifique !

Alfred

De l'ironie ! vous aussi, M.r Boulard ? Vous voulez dire que je n'y suis pas encore?

Boulard

Oui, pas encore!

Alfred

Mais convenez au moins que j'en suis bien près.

Boulard

Pas encore! —Mais parlons d'un objet plus important, de celui qui m'amène.

Alfred

De quoi donc ?

Boulard, *sévèrement.*

De votre père, Monsieur! *(Alfred baisse la tête)* Oui de ce père qui s'est dépouillé de tout pour vous, afin de seconder votre folle ambition et la fatale vanité qui vous dévore. Pendant que gonflé d'orgueil, dans cet appartement somptueux, vous semez l'or à pleines mains pour soutenir un faste qui ne vous rend que ridicule, votre père, Monsieur, languit tristement dans une petite chambre du faubourg S. Antoine. Ne pouvant vivre loin de vous, il a quitté sa chère province : il est venu ici, dénué de tout, car il ne possède plus rien. Il savait fort bien que cet hôtel n'était pas fait pour lui, et qu'au milieu de tant de luxe, sa présence aurait gêné son fils.

Alfred

Pouvez-vous le supposer?

Boulard

Non seulement je le suppose, mais encore j'en suis persuadé. Aussi il s'est retiré sagement à l'écart avec son second fils Baptiste: mais il espérait que son cher Alfred, pour qui il a tant fait, daignerait au moins lui accorder une petite audience de temps en temps, ou viendrait lui rendre visite.

Alfred

Est-ce que ma maison n'est pas toujours ouverte à mon père?

Boulard

Voilà trois mois qu'il ne vous a pas vu, Monsieur, et que

vous ne vous êtes pas informé de ses nouvelles : il a été gravement malade, et je suis certain que vous l'ignorez.

Alfred

Pourquoi ne pas me faire prévenir?

Boulard

C'était à vous à le savoir.

Alfred

Mais Baptiste pouvait venir.

Boulard

Baptiste avait trop à faire. Il remplissait nuit et jour un double devoir : celui de soigner son père, et celui de travailler afin de pourvoir à ses besoins.

Alfred

Excellent frère!

Boulard

Oh! Oui, excellent frère, et meilleur fils encore! La main sur la conscience : l'êtes-vous comme lui?

Alfred

J'avoue que les apparences sont contre moi : mais, quoique l'on pense et que l'on dise, je chéris mon père, j'estime et j'aime mon frère.

Boulard

Vous allez m'en donner une preuve aujourd'hui. Par suite de sa maladie, votre père est dans un besoin extrême. Vous donnez ce soir une grande fête; supprimez-la, et donnez ce qu'elle vous aurait côuté à ce pauvre père qui vous appelle, et qu'une telle preuve d'affection de votre part peut rendre si heureux.

Alfred

Sans doute, je serais prêt à faire ce que vous dites; mais c'est impossible : toutes mes invitations sont faites; de cette soirée dépend ma fortune, mon honneur.

Boulard

Je m'attendais à cette réponse... prenez alors dans votre secrétaire une somme quelconque.

Alfred, *hésitant.*

Je ne demanderais pas mieux; mais la chose m'est impossible encore... tout l'argent dont je puis disposer m'est indispensable. Faut-il même vous l'avouer? j'en manque. Je suis embarrassé au dernier point pour des paiements que je dois faire aujourd'hui.

Boulard

Je m'y attendais encore. Ainsi vous avez déjà dissipé le patrimoine de votre père, et dans une dernière fête vous jetez le reste de ce que vous possédez, ou plutôt que vous ne possédez déjà plus. Aujourd'hui encore les fumées de l'orgueil, et demain la désillusion et les remords qui l'accompagnent.

Alfred

Non, M.r Boulard: aujourd'hui les jouissances du luxe et de l'amour-propre satisfait, demain un triomphe sur mes rivaux, et un avenir de richesses et d'honneurs. Alors je reverrai mon père, et je le dédommagerai au centuple de ses sacrifices. Alors mon frère quittera son humble travail, et jouira aussi des succès de son aîné qui connaît ses devoirs envers sa famille, et saura les remplir aussitôt que sa nouvelle position le lui permettra.

Boulard, *à part.*

Voilà pourtant où conduit une ambition insensée!

Alfred

Pardon M.r Boulard, si je suis obligé de vous quitter; mais vous comprenez que dans un jour comme celui-ci... Venez me voir: votre visite me sera toujours des plus agréables. Adieu. Veuillez embrasser mon père pour moi: je le verrai ces jours-ci. *(il sort)*

Scène IV.

Boulard, *seul.*

Tu le verras ces jours-ci! et dans quel état le trouverais-tu, si je n'étais pas là? Partons; laissons ce jeune insensé courir à sa perte, puisqu'il n'y a pas moyen de le retenir sur le bord de l'abîme. Allons consoler son malheureux père, qui n'a pas été moins imprudent ni plus sage que son fils. Heureusement, lorsque je me rendis acquéreur de son moulin et de sa propriété du Berri, j'eus la précaution de stipuler et de retenir une partie du prix de la vente pour Baptiste. Je l'ai convertie en rente, au nom de ce cher enfant qui peut ainsi aider son vieux père et subvenir aux premiers besoins. *(Bruit en dehors)* Mais quel est ce bruit?

Baptiste, *en dehors.*

Je vous dis que je dois entrer... je veux voir mon frère.

Boulard

Baptiste ici! que vient-il chercher?

Scène V.

Boulard, Baptiste.

Baptiste, *entrant comme de force.*

J'entrerai malgré vous... voyez ce grand gaillard-là qui veut empêcher un frère de venir parler à son frère.

Boulard

Baptiste, qu'y a-t-il donc?

Baptiste

Ah! mon parrain, que je suis heureux de vous rencontrer encore en ces lieux!

Boulard

Pourquoi donc?

Baptiste

C'est que je cherchais après vous; et sachant que vous étiez venu rendre visite à Alfred, je me suis dit: Allons à la maison de mon frère, si mon parrain n'y a pas encore paru, j'attendrai à la porte qu'il arrive; s'il y est déjà, je monterai et je lui parlerai sans perdre de temps.

Boulard

Mais pourquoi cet empressement, ce besoin de venir me rejoindre jusque dans cette maison?

Baptiste

Ah! mon parrain, c'est qu'il y a un nouveau malheur qui nous menace.

Boulard

Lequel?

Baptiste

Mon père, par un amour-propre que je ne puis comprendre, n'a pas voulu vous le confier, mais moi, malgré sa défense, je viens tout vous dire, parce que le péril est éminent et que vous seul pouvez nous sauver.

Boulard

Parle, de quoi s'agit-il?

Baptiste

Vous savez combien la maladie de mon père a été longue et

ruineuse pour nos petites finances. Les dépenses qu'elle exigeait ne nous permettaient pas de payer exactement notre loyer, ni la mère Thomas à qui nous donnons une modeste pension pour notre petit ordinaire. Obligé de rester une partie de la journée à la maison pour soigner mon papa, je ne pouvais travailler comme d'habitude. Bref, nous devons trois mois, et le propriétaire, le plus grand chien que je connaisse, vient de nous déclarer à l'instant, que si à midi nous ne nous sommes pas acquittés, ce soir, il nous mettra honteusement à la porte. Vous êtes si bon, mon parrain! ne nous abandonnez pas dans cette pénible circonstance.

Boulard

Non, mon garçon, non je ne vous abandonnerai pas. Combien devez-vous?

Baptiste

Une assez forte somme.

Boulard

Mais encore?

Baptiste

Soixante francs au propriétaire, et quarante francs à la mère Thomas.

Boulard, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà la somme voulue: va, mais ne dis pas à ton père que tu l'as reçue de moi.

Baptiste

Comme il vous plaira, mon parrain. Alors pour faire plaisir à papa, je dirai que c'est Alfred qui lui envoie cet argent. Ça va lui faire oublier tous ses chagrins.

Boulard

Ton intention est si louable que je n'ai pas le courage de t'en dissuader.

Baptiste

Pourquoi m'en dissuader? Admettons que je ne vous eusse pas rencontré, je me serais adressé bravement à mon frère qui certainement ne m'aurait pas refusé cet argent.

Boulard

Peut-être!

Baptiste

Peut-être! non, mon parrain. Permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu trop prévenu contre Alfred. Que voulez-

vous? Il a la manie de faire le grand seigneur, mais cela n'empêche pas qu'il n'ait bon cœur au fond. *(on entend parler en dehors)*

Boulard

C'est possible! Dieu me préserve de détruire la bonne opinion que tu as de ton frère. Mais on vient de ce côté.

Baptiste

Il me semble reconnaître ces voix. *(on entend de nouveau les voix de Léon et de Julien)* Oui, ce sont celles de Messieurs Léon et Julien; vous savez, ces deux grands flandrins...

Boulard

Qui vinrent l'an passé chez nous? sortons; je ne veux pas me trouver avec eux.

Baptiste

Ni moi non plus, et je répète volontiers ce que disait jadis M.r Julien à son postillon: fouette, cocher! *(il sort avec Boulard par la droite; Julien et Léon entrent par la gauche)*

Scène VI.

Léon, Julien.

Léon, *entrant.*

Il faut en convenir: les préparatifs ne sont pas mal.

Julien, *entrant.*

Alfred est un jeune homme qui sait se ruiner noblement.

Léon

Tu crois donc que nous sommes déjà au moment de faire la culbute?

Julien

J'en suis sûr! on dit qu'il est déjà menacé d'une saisie mobilière.

Léon

Bah!

Julien

Quel est le patrimoine qui pourrait fournir à des dépenses semblables?

Léon

Tu as raison. Je me rappelle fort bien que lorsque j'avais la bêtise de vouloir donner à manger aux autres, au lieu de man-

ger à leurs dépens, je fis une telle brèche à mon héritage, que j'en fus effrayé: aussi dès-lors je fis serment de ne plus m'amuser que gratis.

Julien

Avouons qu'Alfred a été un charmant amphytrion, et que c'est dommage de le voir finir sitôt.

Léon

Nous allons perdre des dîners somptueux!

Julien

Des soirées délicieuses!

Léon

Mais il y aura aussi un arrogant de moins.

Julien

Qui se croyait déjà le droit de prendre avec nous un ton de protecteur.

Léon

Il n'y avait rien pour lui de trop grand, de trop élevé.

Julien

Il se figurait avec le luxe de gouverner le monde.

Léon

Et le monde, si sagement gouverné, mangeait ses entremets et buvait son vin de Champagne.

Julien

Mais le voici: silence.

Léon

Comme il l'air soucieux! — Retirons-nous un peu. *(ils remontent la scène à gauche, pendant qu'Alfred entre à droite)*

Scène VII.

Les précédents, **Alfred.**

Alfred, *sans voir Léon et Julien.*

Impossible de me procurer l'argent qui m'est nécessaire! Deux maisons, d'où je sors, m'ont refusé... Ingrats! Ceux que j'ai le plus obligés, s'éloignent de moi quand j'ai recours à eux! Comment faire pour empêcher la saisie dont je suis menacé?— Lapierre vient de me dire encore que le glacier ne consent à me servir ce soir, qu'autant qu'il sera soldé de sa dernière note! — À qui recourir?

Léon, *bas à Julien.*

Tu disais vrai!

Alfred, *de même.*

Mais j'y pense! mon père, quoi qu'en dise Boulard, n'est pas dans la détresse dont il m'a fait le triste récit. Non: je me rappelle la dernière fois que je le vis, qu'il m'assura avoir tout ce qu'il lui fallait pour vivre... une petite rente même... Envoyons-le chercher... Oh! lui, ne me refusera pas!—Je suis sauvé. *(il va se retourner, Léon et Julien s'avancent)*

Léon, *à Julien.*

Avançons... *(à Alfred)* Bonjour, Alfred.

Julien

Comment cela va-t-il?

Alfred

Vous étiez là?

Léon

Nous entrons en ce moment... pourquoi cette question?

Julien

Tu parais inquiet, agité...

Alfred

Moi? pas du tout... j'ai tant à faire aujourd'hui, tant d'ordres à donner, que naturellement je dois vous paraître préoccupé.

Léon

Cela se comprend.

Alfred

On craint toujours d'oublier quelque chose... *(il sonne)* Permettez, une chose importante à recommander a mon domestique.

SCÈNE VIII.

Les précédents, **Lapierre.**

Lapierre

Monsieur!

Alfred, *le prenant à part.*

Prenez une voiture; courez ventre à terre rue du faubourg S. Antoine n.° 127, et de me part priez M.r Gauthier de venir à l'instant chez moi. Vous l'amènerez dans la même voiture.

Lapierre

C'est bien, Monsieur. *(il sort)*

SCÈNE IX.

Alfred, Léon, Julien.

Léon

Quel tourment on se donne pour faire amuser les autres!

Julien

Sans compter que l'on se ruine souvent sans s'amuser soi-même.

Alfred

Et n'estimez-vous pour rien la satisfaction de voir circuler dans ses salons nos sommités aristocratiques, financières et artistiques, rivalisant de bon ton, de grâce et d'esprit? Quel murmure flatteur que ces mots sans cesse répétés: quel luxe de bon goût! quelle ordonnance délicate et distinguée dans tous ces ornements, ces meubles, ces draperies, ces vases, ces fleurs qu'inondent de leurs rayons éblouissants des milliers de lumières prodiguées avec art! Oh! croyez qu'alors on sent sa poitrine battre d'un noble orgueil. On plane sur cette foule à qui vous distribuez les plaisirs à pleines mains, et dont vous gouvernez les sensations à votre gré. Dites, cette jouissance ne mérite-t-elle pas qu'on l'achette par un peu de fatigue et de peine?

Léon

Diable! comme tu envisages la chose!

Julien

Cela t'étonne? Alfred a l'habitude de voir tout en grand.

Alfred

Tu veux railler encore, Julien: mais aujourd'hui cela te sied mal, mon garçon. Lorsque nous étions l'an passé à la campagne de mon père...

Léon, *d'un ton railleur.*

Ah! oui, au moulin..!

Alfred

Au moulin, soit. Je concevais vos moqueries hypocrites. J'avais parlé, je l'avoue, avec un peu trop d'exagération de nos propriétés du Berri: vous avez tâché de m'humilier, je me suis

tû alors. Mais il me semble que je me suis vengé noblement. Aussi bien que vous, et peut-être mieux que vous, je suis admis dans la haute société de la Capitale; de plus que vous, je reçois chez moi jusqu'à de grands dignitaires qui me témoignent leur estime, et me donnent des preuves de leur bienveillance. Vous êtes restés stationnaires, et moi je suis monté. Vous vous traînez dans l'ornière obscure et insipide des jeunes gens à la mode, et moi je commence à devoir baisser les yeux pour regarder où je vous ai laissés. Répondez: qui de nous a le droit de railler aujourd'hui?

Léon, *à Julien.*

Sais-tu que, s'il n'était pas fou, il aurait déjà reçu ma cravache sur la figure.

Julien, *à Léon.*

Laisse-le dire... demain nous aurons notre tour; peut-être même ce soir.

Alfred, *à part.*

Enfin je les ai réduits au silence; me voilà vengé!

Léon

Ecoute, Alfred: tu n'es pas généreux. Tu abuses de ta position, pour tâcher d'humilier deux de tes amis les plus dévoués.

Julien

Nous sommes du moins les plus anciens, et tu l'oublies en ce moment.

Léon

Sais-tu que nous aurions le droit d'être fâchés? lorsque tu étais simplement le fils du meunier Gauthier, nous avons cru pouvoir plaisanter, Julien et moi: le titre de camarade de collége nous y autorisait; mais nous n'avons jamais cessé de te tendre une main affectueuse, et aujourd'hui, parce que tu te crois arrivé au zénith social, tu parais vouloir retirer la tienne?

Alfred

Non, vous me jugez mal: mais, je vous avouerai que votre persifflage continuel m'est pénible, et je n'ai pu résister au besoin de vous le témoigner. J'ai été un peu trop loin peut-être; mais vous m'aviez provoqué.

Léon

Laissons cela, et ne pensons qu'au plaisir que tu vas nous procurer en ce jour mémorable.

Alfred, *regardant vers le fond.*

Il ne vient pas encore!

Julien

Tu attends quelqu'un, je crois?

Alfred, *regardant toujours.*

Oui; et ce retard... m'irrite,

Léon

Si nous te gênons...

Alfred

Pas précisément... mais j'agirai avec vous sans cérémonie: *(on entend un bruit de voiture)* je vous dis donc au revoir, et apportez-nous une bonne dose de gaieté.

Julien

Nous ne te ferons pas défaut.

Léon

Et tu peux ajouter cet article au menu de ton dîner.

Julien, *en sortant à part.*

On vient; je saurai qui c'est. *(Léon et Julien sortent)*

Scène X.

Alfred, *puis* **Gauthier.**

Alfred, *après que Léon et Julien sont partis.*

Je ne me trompe pas: voici mon père. J'étais bien persuadé qu'il viendrait à mon appel! Pauvre père! Je n'ai pu encore rien faire pour lui... J'ai porté une rude atteinte à sa fortune; mais je le lui rendrai avec usure.

Lapierre, *annonçant.*

M.r Gauthier. *(il sort)*

Alfred, *à Lapierre qui s'éloigne.*

Je n'y suis pour personne! *(allant à la rencontre de Gauthier)* Mon père, mon bon père, vous venez enfin!

Gauthier

Puisque tu m'appelles, me voilà! tiens, embrasse-moi: j'en ai bon besoin; c'est un bonheur que j'attendais depuis si longtemps! *(après avoir embrassé Alfred)* Et l'on disait, que mon fils ne voulait plus me voir; qu'il m'avait oublié... imbéciles! comme si c'était possible: pour m'embrasser plus vite, il vient au contraire de m'envoyer chercher en voiture!

Alfred, *fesant asseoir Gauthier.*

Mon bon père, pardonnez-moi, si je ne vais pas vous voir aussi souvent que je désirerais; mais les affaires, les soins multiples que réclame ma position...

Gauthier

Je le sais, je le sais; quand on entreprend une carrière brillante comme la tienne...

Alfred

Pourquoi ne pas venir vous-même?

Gauthier

J'en aurais bonne envie, mais je comprends que cela ne convient pas. Que veux-tu que je fasse dans ces beaux salons, moi gros paysan berrichon, qui n'ai jamais vu plus loin que la roue d'un moulin et le ruisseau que la fait tourner? Puis, il y a continuellement ici de beaux messieurs, aux manières exquises, au langage recherché. En venant chez toi, je risquerais de tomber comme une mouche dans une tasse de lait. Ça te ferait de la peine; je n'en souffrirais pas moins que toi; par conséquent il vaut mieux que je reste chez moi, et que j'attende.

Alfred

Désormais vous n'attendrez plus si longtemps: je vais disposer les choses de manière... Vous serez content de moi. — Mais parlons de vous: vous avez été malade?

Gauthier

Une petite indisposition... un rien... je n'y pense plus seulement.

Alfred

Eh! dites-moi: vous avez tout ce qu'il faut pour être bien soigné?

Gauthier

Assurément... rien ne me manque... Pourquoi cette question?

Alfred

C'est que j'avais entendu dire qu'après les dépenses considérables que je vous ai occasionnées, vous étiez dans une gêne... extrême.

Gauthier

Extrême! non; tranquillise-toi. Nous avons encore de quoi suffire à nos petits besoins.

Alfred

Bien vrai?

Gauthier

Et même au-delà! *(à part)* ne tourmentons pas ce cher enfant!

Alfred

Cette assurance que vous me donnez ne saurait m'être plus agréable.—Sachez donc que votre fils touche à l'accomplissement de ses désirs. Ce soir mon sort se décide dans la splendide réunion qu'il y aura chez moi. On m'a promis une préfecture.

Gauthier, *se levant.*

Une préfecture!

Alfred, *se levant.*

Oui, mon père; et comme je me distinguerai dans mon administration, n'en doutez pas, votre fils Alfred montera encore plus haut: vous le verrez un jour décoré.

Gauthier

Chevalier de la légion d'honneur!

Alfred

Chevalier! Mieux que cela: qui est-ce qui n'est pas chevalier aujourd'hui?

Gauthier, *s'exaltant.*

Alors tu espères... quoi?

Alfred

D'être...

Gauthier, *avec anxiété.*

Parle donc!

Alfred, *épelant.*

B, a, ba; r, o, n, ron...

Gauthier, *l'interrompant.*

Baron..! embrasse-moi: je te donne mon consentement. *(avec exaltation)* Oui, sois préfet, chevalier, baron, je consens à tout. *(à part)* Et l'on vient toujours me calomnier ce bon garçon, dont les idées grandissent avec les années; dont l'excellent cœur m'envoie chercher en carrosse!... Un fils qui... sera baron un jour! Moi, père d'un Baron! *(il l'embrasse)*

Alfred

Cher père, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir, et j'ai voulu vous l'annoncer moi-même.

Gauthier

Et Boulard qui me disait encore hier...

Alfred, *à part, avec embarras.*

Il me faut aborder la question cependant.

Gauthier, *observant son hésitation.*

Qu'y a-t-il..? tu parais embarrassé...

Alfred

C'est que, voyez-vous, je n'ose vous avouer...

Gauthier

Quoi donc?

Alfred

Qu'aujourd'hui, la veille même de la réalisation de tous mes projets, j'ai besoin, pour faire face aux dépenses de la soirée que je suis obligé de donner, d'une somme...

Gauthier, *se calmant.*

Ah! Diable, tant pis.

Alfred

Je serais bien allé chez M.r Bordereau, le banquier qui m'a toujours ouvert sa caisse, ou bien chez quelque ami intime; mais j'ai craint que cela ne produisît un mauvais effet: le jour où l'on doit éclipser tant d'illustres rivaux et écraser tant d'envieux, aller emprunter au dehors! ce serait maladroit, une faute grave.

Gauthier

Comment faire alors?

Alfred

Il me semble que vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez au-delà...

Gauthier, *avec embarras.*

Sans doute... mais pour le moment...

Alfred, *avec inquiétude.*

Vous ne pouvez disposer de rien?

Gauthier

De rien?.. non ... *(à part)* S'il savait! *(haut)* j'ai seulement fort peu de chose.

Alfred

Dans ce cas, tout est perdu! *(il retombe sur sa chaise)*

Gauthier

Tout est perdu! Alfred, mon enfant!

Alfred, *avec amertume.*

Adieu, tous mes rêves si brillants et si beaux! adieu fortune, honneurs, dignités..!

Gauthier

Non, ne parle pas ainsi. *(vivement)* J'ai un moyen.

Alfred, *se levant.*

Parlez...

Gauthier, *à lui-même.*

Oui, Boulard me rendra ce service. Certainement il ne permettra pas que mon fils perde et sa position actuelle et celle qu'il est à la veille de conquérir... *(à Alfred)* laisse-moi faire. *(on entend un bruit de pas)*

Alfred

Qui vient là ?

Scène XI.

Les précédents, **Baptiste.**

Baptiste, *à la porte.*

Cet escogriffe qui voulait encore m'empêcher d'entrer !

Alfred *et* **Gauthier**

Baptiste!

Baptiste, *entrant.*

Ah! mon père!

Gauthier

Qui t'amène ici?

Baptiste

Je vais vous conter cela. *(à Alfred)* Alfred, puis-je..? *(il lui tend les bras)*

Alfred, *l'embrassant.*

Comment donc, si tu peux..!

Baptiste

C'est que je craignais, vois-tu? — après un si long jeûne, ça vous ravigote le cœur tout de même!

Gauthier

Enfin m'expliqueras-tu?

Baptiste

Voici, papa. En sortant d'ici avec mon parrain...

Gauthier

Quoi! tu es déjà venu chez ton frère? Boulard aussi?

Baptiste

Oui, mon père.

Alfred, *à Baptiste.*

Mais moi, je n'ai vu que...

Baptiste, *à Alfred.*

Tais-toi, ou tu vas tout gâter... Je continue : En quittant ces lieux, je me suis dirigé vers notre domicile, où j'avais hâte d'arriver pour payer ce que vous savez.

Gauthier

Et l'argent? où l'avais-tu pêché?

Baptiste

Où? vous me le demandez? Et vous ne devinez pas? *(il regarde son frère).*

Gauthier, *attendri.*

Alfred, c'est toi! *(il lui presse la main)* Et quoique gêné, tu as voulu pour moi te gêner davantage!

Alfred

Je vous certifie, mon père, que je ne suis pour rien dans cette affaire.

Gauthier

Tu veux faire l'ignorant...

Baptiste

C'est qu'il m'avait recommandé de n'en rien dire : ma foi, comme c'est un trait qui lui fait honneur, j'ai cru devoir vous le faire connaître.

Alfred, *à Baptiste.*

Baptiste! je t'en prie...

Baptiste, *bas à Alfred.*

Tais-toi donc...! tu sauras tout plus tard.

Gauthier

Ainsi Baptiste t'a dû raconter, contre mes ordres..?

Alfred

Rien du tout, mon père.

Baptiste

Absolument rien.

Gauthier, *à Alfred.*

Bien sûr?

Alfred *et* **Baptiste**

Bien sûr.

Gauthier, *à Alfred.*

C'est encore plus beau de ta part. *(à Baptiste)* Et tu as remis cet argent à sa destination?

Baptiste

Pas encore; parce que, quand je suis arrivé chez nous, et que l'on m'a dit qu'on était venu vous chercher en voiture de la part de mon frère, j'ai pensé aussitôt qu'il y avait quelque chose de nouveau et de très-important... et je suis accouru.

Gauthier

Tu as donc la somme tout entière dans ta poche? — Donne-la-moi. *(Baptiste la lui remet)* Tiens, Alfred, reprends cela.

Alfred, *hésitant.*

Mon père..!

Gauthier

Reprends, te dis-je: Baptiste est un imbécile qui se figure toujours que tout nous manque... comme si nous avions besoin de cette misère-là.

Baptiste, *avec inquiétude.*

Mon père, vous oubliez...

Gauthier, *avec impatience.*

Quoi? voyons, qu'est-ce que j'oublie? *(bas, avec autorité)* Tais-toi, où je t'étrille d'importance en revenant à la maison. *(il passe à la gauche d'Alfred qui se trouve ainsi près de Baptiste).*

Alfred, *à Baptiste.*

Baptiste, m'expliqueras-tu..?

Baptiste

Garde cela pour le moment; tu me le rendras après.

Gauthier, *à Alfred.*

Ça te suffira-t-il? parle.

Alfred

Hélas! non.

Gauthier

Non? — *(à Baptiste)* Où as-tu laissé M.r Boulard?

Baptiste

Dans la rue. Il viendra ce soir à la maison, ou bien demain matin.

Gauthier, *à Alfred.*

Et tu es bien pressé?

Alfred

Plus que vous ne pensez: une heure de retard peut compromettre mon avenir.

Gauthier, *comme frappé d'une idée.*

Attends alors... attends. Aux grands maux les grands remèdes. Sois sans inquiétude, mon petit chéri.—Ta voiture est en bas?

Alfred

Et à vos ordres.

Gauthier, *partant précipitamment.*

Je reviens. — Va, nous sommes riches encore. *(il sort).*

Scène XII.

Alfred, Baptiste.

Baptiste

Où court-il comme cela? quelle est son intention?

Alfred

Quoi! tu n'as pas compris? il va me chercher les fonds qui me sont nécessaires.

Baptiste

Mais à quel endroit?

Alfred

Eh! parbleu, chez lui.

Baptiste

Chez nous! Je l'en défie.

Alfred

Tu n'as donc pas entendu ses dernières paroles: va, nous sommes riches encore!

Baptiste

Nous, riches! — Alfred, si tu ne veux pas que nous couchions cette nuit dans la rue, rends-moi vite l'argent que tu viens de recevoir.

Alfred

Dis-tu vrai?

Baptiste

Trop vrai malheureusement. Sache que cet argent m'a été donné par mon parrain que je suis venu relancer jusque chez toi.

Alfred

Mais mon père est parti avec tant d'assurance...

Baptiste

J'ignore quel est son dessein ou son espoir; mais il n'en est pas moins certain que sans la générosité de la mère Thomas, pendant la maladie de notre père, nous aurions manqué souvent du nécessaire.

Alfred

Est-il possible!

Baptiste

Écoute: ce n'est pas pour t'adresser un reproche, ni par un sentiment de basse jalousie que je vais te dévoiler le secret de notre position, que papa Gauthier à voulu toujours te cacher. Mais il est temps, il est juste même que tu saches enfin que pour soutenir ton luxe, et te frayer le chemin des honneurs, nous sommes réduits à un état des plus misérables. Oui, mon cher Alfred, sans la sage prévoyance et les bontés de M.r Boulard, mon parrain, peut-être le pain aurait pu nous manquer.

Alfred

Malheureux que je suis!

Baptiste

Cela t'afflige, je m'en aperçois. — Tu l'ignorais; sans cela tu ne l'aurais pas souffert, n'est-ce pas? Tu aurais préféré rester simple fils de meunier, si tu avais prévu que tes airs de grand seigneur dussent entraîner notre ruine à tous.

Alfred

Sans doute... Mais le mal est fait; il s'agit de le réparer, et je m'en charge.

Baptiste

Toi! et comment?

Alfred

Que j'aie six mille francs, et la victoire est à nous.

Baptiste

Ah..! pour remettre notre petite fortune il te faut encore dépenser six mille francs! Le beau moyen!

Alfred

Le meilleur de tous, celui d'éblouir, afin qu'on ne voie goutte dans nos affaires ni dans nos projets.

Baptiste

Mais pour éblouir, il faut projeter de la lumière, et la lumière finit toujours par éclairer les gens.

Alfred

Tais-toi donc; tu n'entends rien à ces choses-là.

Baptiste

C'est vrai; mais tu conviendras à ton tour que c'est inconcevable qu'un homme sensé qui possède chez lui de l'aisance, du bien-être, des plaisirs doux et tranquilles, une existence enfin que rien ne peut troubler, parce qu'elle repose sur le travail et la paix des champs, puisse la sacrifier pour courir à la poursuite de ces fantômes vains, enfants de l'orgueil et de la vanité, qui jettent, si l'on veut, une vive clarté derrière eux, mais qui se déplacent sans cesse, et finissent par se dissiper au milieu d'un tourbillon de fumée. On était si heureux au moulin de mon père!

Alfred

Toi, oui; mais moi, impossible. Ce n'est qu'au milieu du faste où tu me vois, des cercles brillants où je suis admis, des fêtes somptueuses où je suis invité ou que je donne moi-même, que je me trouve dans ma sphère et que je puis croire au bonheur. Là seulement, je comprends la possibilité de vivre.

Scène XIII.

Les précédents, **Lapierre.**

Lapierre

Monsieur, pardon de vous interrompre; mais l'heure est avancée, et le glacier...

Alfred

Dans un quart d'heure vous recevrez mes ordres.

Lapierre

J'ai vu entrer dans l'hôtel la voiture de M.r de Montfort. Il vient sans doute chez Monsieur..?

Alfred, *vivement.*

Oui, avec M.r de Flavigny: priez ces Messieurs de passer dans mon cabinet; je vais les rejoindre. *(Lapierre sort)* Je te laisse, Baptiste: reste ici jusqu'au retour de notre père; alors tu me feras appeler.

Baptiste

La visite de ces Messieurs t'intéresse donc beaucoup?

Alfred

Si elle m'intéresse! ce sont mes protecteurs les plus puissants, des amis de cœur, dévoués, de qui dépend ma fortune... Adieu; au revoir. *(il sort).*

Scène XIV.

Baptiste, *seul.*

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'Alfred n'est pas tranquille... il est préoccupé... Il a raison; car si, comme il l'a dit, il compte pour sortir d'embarras sur les fonds que mon père peut lui procurer...

Scène XV.

Baptiste, Léon, Julien.

Léon, *paraissant.*

Où est-il? où est-il, ce cher ami?

Julien

Comment? il n'est pas ici? fesons-le appeler.

Baptiste, *à part.*

Tiens, M.r Léon et M.r Julien!

Léon, *apercevant Baptiste qu'il ne reconnaît pas d'abord.*

Mais voici un domestique, qui, par parenthèse, n'a pas encore fait sa toilette... n'importe; demandons-lui... *(reconnaissant Baptiste)* Ne me trompé-je pas? C'est le petit Baptiste.

Julien

Le frère intrépide d'Alfred!

Baptiste

Lui-même, Messieurs.

Léon

Enchanté de te revoir, parole d'honneur.

Julien

Mais comment te trouves-tu ici? Je croyais que ce logis vous était interdit, à ton père et à toi.

Baptiste

Ce logis interdit à moi et à mon père! Ah! ça, est-ce que vous croyez que mon frère vous ressemble? C'est-à-dire qu'il soit sans cœur, dénaturé au point de rougir de sa famille!

Léon

Ne t'échauffe pas tant, mon garçon: nous pouvions le supposer, puisque vous n'avez jamais montré votre nez ici dedans.

Baptiste

Parce que nous avions affaire ailleurs: peut-être même n'avions-nous aucun plaisir à nous rencontrer avec vous.

Julien

Tu n'es pas poli, Baptiste.

Léon, *à Julien.*

Je comprends: il a de la rancune contre nous depuis notre départ du Berri. Tu te rappelles l'affaire des chevaux, du coup de fouet?

Julien

C'est cela.

Baptiste

Oui, j'ai de la rancune contre vous; mais seulement parce que vous cherchez toujours à dénigrer mon frère, tandis que vous prétendez être ses amis.

Léon

Et où a-t-il de meilleurs amis que nous? Pourquoi sommes-nous ici maintenant? n'est-ce pas parce que nous avons appris le malheur qui le menace?

Baptiste

Quel malheur le menace?

Léon, *poursuivant.*

Et nous sommes accourus pour lui offrir nos services.

Julien

Et surtout nos consolations.

Baptiste, *alarmé.*

Messieurs, je vous en prie, répondez-moi: quel malheur menace mon frère?

Léon, *froidement.*

Ne t'alarme pas ainsi... c'est une disgrâce assez commune aux gens qui ne s'inquiètent que de la dépense, sans penser à la recette. Nous avons passé par là, Julien et moi.

Julien

Hélas! oui.

Baptiste

Mais encore?

Léon, *froidement.*

Rien qu'une petite saisie des meubles de céans.

Julien, *négligemment.*

Et une petite contrainte par corps qui pourrait s'ensuivre.

Baptiste, *avec indignation.*

Et c'est avec ce ton que vous m'annoncez cette affreuse nouvelle! Et vous vous dites ses amis!

Léon

Nous voilà au moment du danger.

Baptiste, *avec douleur.*

Malheureux Alfred! Je conçois son inquiétude maintenant; l'empressement de mon père... Mais nous le sauverons; oui, mes gentils messieurs, nous vous épargnerons la peine de lui offrir vos consolations... Mais comment faire?

Léon, *soupirant.*

Oui, comment faire?

Julien, *de même.*

Comment faire?

Scène XVI.

Les précédents, **Gauthier**; *puis* **Alfred.**

Gauthier, *en dehors.*

Me voilà! me voilà!

Baptiste

Mon père! *(il va à sa rencontre)*

Léon, *à part.*

Papa Gauthier!

Julien *à Léon.*

Il va y avoir du nouveau: *(Ils se cachent à gauche)* passons au salon.

Gauthier, *à Baptiste.*

Où est ton frère?

Baptiste

Dans son cabinet!

Gauthier

Qu'on l'appelle.

Baptiste

Quoi! vous avez pu vous procurer!

Gauthier

Tout... quand je me mêle de quelque chose, moi... Appelons Alfred.

Baptiste

Tout de suite... mais le voici.

Gauthier

Arrive donc, mon petit chéri.

Alfred

J'ai entendu votre voix, et je me suis empressé...

Gauthier, *lui remettant un papier.*

Tiens, mon garçon, voilà un contrat de rente de six cents francs, que M.r Boulard avait fait au nom de ton frère lorsque je lui vendis notre moulin.

Baptiste

Quoi! mon père, c'est le titre de mon parrain, auquel vous avez promis de ne jamais toucher.

Gauthier

J'ai promis... c'est vrai, mais pouvais-je prévoir qu'il y aurait un cas urgent comme celui-ci?

Alfred

Sois en paix, Baptiste : nous le rachetterons ces jours-ci.

(Julien et Léon se font des signes d'intelligence)

Baptiste

C'est que, vois-tu, mon parrain...

Gauthier, *à Baptiste.*

Ah! je comprends pourquoi tu te permets de faire ces observations: c'est parce que le titre est en ton nom, et que tu le considérais comme à toi...

Baptiste

Moi, avoir cette arrière-pensée! Et c'est mon père qui me fait cette injure! Il me semble que je ne l'ai point méritée.— *(à Alfred)* garde ce contrat, Alfred; je te l'abandonne, je n'y tenais que pour mon père. Prends encore ceci, s'il t'est nécessaire, *(il lui remet la bourse)* et qu'on ne dise pas que c'est la crainte de travailler un peu plus qui fesait hésiter Baptiste à s'en dessaisir.

Alfred, *avec émotion.*

Merci, mon bon frère, merci: où trouver un autre cœur comme le tien!

Gauthier, *à part.*

Baptiste est un excellent garçon tout de même!

Alfred

Allez, je vous rendrai au centuple le dernier sacrifice que vous faites pour moi.

Gauthier

J'en suis persuadé! Mais ne perds pas de temps; va à tes affaires.

Alfred

J'y cours; excusez-moi de vous quitter ainsi. Demain j'irai moi-même vous voir. *(il sort en courant)* Adieu. *(Léon et Julien disparaissent)*

Scène XVII.

Gauthier, Baptiste, *puis* Boulard.

Gauthier, *à Alfred qui s'éloigne.*

Va, et sois Baron. *(à Baptiste)* — Et nous, regagnons notre logis.

Baptiste

En effet nous n'avons plus rien à faire ici. *(ils vont pour sortir)*

Boulard, *à la cantonnade.*

Non; c'est inutile de déranger votre maître: je viens seulement rejoindre M.r Gauthier père, qui, m'assure-t-on, est ici avec son second fils.

Gauthier

M.r Boulard!

Baptiste

Mon parrain!

Boulard

On dirait que depuis ce matin nous jouons à cache-cache: nous ne fesons que courir les uns après les autres.

Gauthier, *avec intention.*

Oui; mais à force d'aller, on retrouve son trésor.

Boulard

Et moi, j'ai rencontré en revanche votre propriétaire furieux de n'avoir pas encore reçu son terme, comme vous le lui aviez promis ce matin.

Gauthier

Et vous ne l'avez pas prié d'attendre encore quelques jours?

Boulard

Ah! bien oui, attendre! si vous ne le payez pas dans une heure, vous n'avez qu'à faire vos paquets et à déguerpir.

Gauthier

Eh bien! nous déguerpirons.

Boulard

Mais aussi c'est ta faute, Baptiste: où es-tu donc allé ce matin en sortant d'ici?

Baptiste

A la maison; mais ayant appris que mon frère avait fait appeler mon père en toute hâte...

Gauthier, *appuyant.*

Oui, en voiture.

Baptiste

Je me suis remis en route pour ici.

Boulard

Et sans payer..! cours au plus vite; va porter ton argent.— Quoi! tu hésites? *(Baptiste baisse les yeux)* qu'y a-t-il donc?

Gauthier

Rien que de très-simple: nous avons trouvé Alfred un peu embarrassé pour ses paiements, et nous lui avons rendu la bourse avec la somme qu'elle contenait.

Boulard

Rendu! je ne comprends pas.

Baptiste, *avec intelligence.*

Parce qu'Alfred m'avait remis cette somme pour payer notre loyer. Vous comprenez maintenant?

Boulard

Oui, mon enfant.

Baptiste

Mais mon pauvre Alfred était dans une si grande inquiétude que nous avons dû ajouter...

Boulard

Ajouter!

Baptiste

Oui, mon père lui a donné...

Gauthier, *l'interrompant.*

Ce que j'avais en réserve pour les grandes occasions.

Boulard

Le coupon de rente de Baptiste? *(Baptiste fait signe que oui)*

Gauthier

Et quand cela serait? fallait-il laisser cet enfant dans l'état où il était? fallait-il pour quelques misérables centaines de francs l'arrêter dans sa carrière, au moment d'atteindre le but? car nous y touchons! *(avec orgueil)* Ce soir nous recevons toute l'aristocratie de France; demain nous avons la première préfecture de nos 89 départements, et dans un an nous sommes appelés au conseil d'état, au ministère, que sais-je? Enfin, nous sommes Baron!

Baptiste

C'est gentil, n'est-ce pas, mon parrain?

Boulard, *passant au milieu.*

(à part) Je crains qu'il ne devienne fou! *(haut)* Mes amis, mes bons amis, du calme; ne nous précipitons pas ainsi dans un monde d'illusions chimériques; mais pensons au monde réel, au présent. Gauthier, quel est votre avoir aujourd'hui?

Gauthier

Rien. Est-ce que j'ai besoin de quelque chose, moi?

Boulard

Mais votre propriétaire vous menace.

Gauthier

De nous mettre à la porte? Eh bien, nous irons nous promener.

Boulard

Mais il faut vivre.

Gauthier, *se ravisant.*

Ah! oui, il faut vivre, pour voir le bonheur de mon fils... *(avec feu)* Parbleu! nous travaillerons, n'est-il pas vrai, Baptiste?

Baptiste

Oui, mon père, et avec quelle ardeur encore!

Gauthier

Au fait, je ne sais pas pourquoi je ferais le paresseux... j'ai

de la force encore, de l'énergie. C'est cela, je travaillerai, que m'importe le travail, la peine, la misère même..? mon fils sera Baron! *(il sort)*

Boulard

Suivons-le, Baptiste: je tremble pour sa tête!

Baptiste

Et moi aussi, mon parrain. Hélas! que deviendrons-nous si sa tête se détraque! *(il sort avec Boulard)*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une mansarde: porte à droite et à gauche; une autre dans le fond.

Scène I.

Baptiste, *seul, assis à une petite-table. Au lever du rideau, il paraît s'éveiller.*

Huit heures viennent de sonner à l'horloge de l'église voisine, et mon parrain ne parait pas. Il m'avait promis cependant d'être ici à la pointe du jour. Il est vrai que la nuit a été bien froide, bien mauvaise. Pour les riches, pour les heureux du monde, Janvier est le mois privilégié, celui des fêtes, des plaisirs; mais pour les pauvres gens comme nous, c'est bien triste, bien dur! — Il me semble que j'entends remuer dans la chambre... *(il regarde)* Non, mon père, repose encore, et tranquillement, Dieu merci! Il a été si inquiet, si agité toute la nuit; appelant à chaque minute son fils, ou croyant entendre le bruit de ses pas..! — Alfred viendra-t-il? Mon parrain l'aura-t-il trouvé? Je l'espère; sans cela que deviendrons-nous? Sans sa présence, comment parvenir à rendre à mon père le calme et la raison? car depuis la catastrophe de mon frère... *(on sonne)* On sonne! Ce sera mon parrain... ouvrons vite.

Scène II.

Baptiste, Alfred.

Baptiste

Alfred!... enfin te voilà!

Alfred

Oui! — J'ai reçu de M.r Boulard un billet où il me dit que

si je désire prolonger les jours de notre père, il faut me hâter de me rendre auprès de lui; et je me suis empressé...

Baptiste

Oh! sois le bienvenu. Nous n'avons plus d'espérance qu'en toi en effet pour le sauver.

Alfred

Je doute cependant que la présence d'un fils si malheureux, si coupable, puisse être un soulagement à ses maux; ah! plutôt elle ne fera que les aggraver.

Baptiste

Non, Alfred, non: sache au contraire que notre père, depuis ton malheur, est tombé dans une espèce d'aliénation...

Alfred

Grand Dieu!

Baptiste

Il t'appelle à chaque instant du jour et de la nuit; il veut revoir, embrasser son fils; c'est son idée fixe.

Alfred

Pauvre père! Dans quel état je le retrouve! et moi-même dans quel état me présenté-je à lui! Ah! Baptiste, mon ambition vous a été bien fatale! elle a accumulé sur vous toutes les souffrances de la misère; mais vous avez été cruellement vengés, car rien ne saurait égaler les douleurs incessantes qui torturent ce misérable cœur!

Baptiste

Je le comprends: les déceptions de l'amour-propre sont les plus pénibles! Pourquoi ne pas venir plus tôt alors?

Alfred

Moi! reparaître à vos yeux! écoute, Baptiste: après avoir été trahi par ceux à qui j'avais fait le plus de bien; dédaigné ou repoussé par ces amis et ces puissants protecteurs sur lesquels je croyais pouvoir étayer ma fortune et mon avenir; dépouillé de tout ce prestige qui fesait mon orgueil, et me donnait de si hautes espérances pour assurer mon bonheur et celui de ma famille, je n'ai songé qu'à cacher ma honte et mon désespoir. Eh! comment oser me montrer aux regards d'un père qui, par ma faute, gémit dans l'indigence? Comment affronter les tiens, Baptiste; toi, si bon, si aimant, si indulgent; toi, à qui j'ai légué une vie de travail et de chagrins sans cesse renaissants?

Baptiste

Oh! que tu connais mal le cœur de ton père et le mien! Nous avons pleuré sur ta chûte, sur ta ruine; mais plus encore sur ton éloignement de nous. Ah! c'est ici seulement que tu pouvais retrouver un peu de calme après tant d'agitation; c'est ici que t'attendaient les seules consolations qu'il te fût permis d'espérer; et tu es allé les demander à des cœurs froids, indifférents, intéressés! Ici, guéri de tes funestes illusions, tu serais revenu à des sentiments plus simples et plus vrais; tu aurais compris peu à peu le charme que l'on éprouve à pratiquer son devoir, au milieu des plus grandes traverses; ta fausse honte se serait dissipée; tu n'aurais plus rougi de devoir ta naissance à un meunier; et, devenu bon fils et bon frère, tu aurais vu des jours sereins luire encore pour toi.

Alfred, *avec force.*

Jamais, c'est impossible! non, jamais un rayon de soleil doux et bienfesant ne brillera pour moi! Ah! si tu connaissais l'état de mon ame, tu ne me tiendrais par ce langage : tu prierais plutôt le ciel de m'envoyer cette mort tant désirée, qui seule peut mettre un terme à mes maux.

Baptiste, *se jetant au cou de son frère.*

Alfred! Alfred! tu me fais frémir!.. calme-toi, je t'en conjure. Pense à notre malheureux père, pense à moi qui t'aime d'autant plus que tu souffres davantage.

Alfred, *attendri.*

Cher Baptiste! que n'ai-je ton courage!

Baptiste

Tu l'auras..! va, sois tranquille.

Alfred

Plût au ciel!

Baptiste

Tu le puiseras à une source certaine: dans les bras de ton père que tu dois sauver!

Alfred

Où est-il?

Baptiste, *montrant la chambre à gauche.*

Là, sur son lit... il repose encore.

Alfred, *s'approchant.*

Que je l'aperçoive encore une fois.

Baptiste

Marche doucement pour ne pas l'éveiller.

(Alfred va jusqu'à la porte à gauche, s'arrête plein d'émotion, et après avoir regardé dans la chambre, il porte la main à son cœur, puis à ses yeux)

Alfred

Ah! comme il est changé! Et c'est moi qui suis cause...! misérable, et je vis encore! *(on sonne)* Qui peut venir à cette heure?

Baptiste

Mon parrain que j'attends. *(il va pour ouvrir; on entend la voix de Léon)*

Léon, *en dehors.*

Je vous assure qu'il est à cette adresse.

Alfred, *courant à Baptiste.*

Il n'est pas seul... attends... il me semble reconnaître cette voix.

Baptiste

Moi aussi; mais qu'importe!

Alfred

Non, Baptiste; je ne veux ici être vu de personne...

Baptiste

Entre alors dans cette chambre. *(il indique le cabinet à droite)*

Alfred, *entrant dans le cabinet.*

Et surtout pas un mot sur ma présence en ces lieux.

(Baptiste va ouvrir)

Scène III.

Baptiste, Boulard, Léon.

Léon, *encore dehors.*

Ouvrez donc... *(Baptiste ouvre)* enfin! —Après vous M.r Boulard.

Baptiste

Bonjour, mon parrain. — M.r Léon! vous ici?

Léon

Pourquoi pas?

Boulard

Oui, M.r Léon a bien voulu m'aider à retrouver ton frère : sans lui je n'y serais, je crois, jamais parvenu.

Léon

Pour moi, c'était chose facile. Il s'est éloigné de moi; il m'a fui, c'est vrai, depuis que les fêtes ne sont plus à l'ordre du jour; mais, pour cela, je ne l'ai jamais perdu de vue; je l'ai toujours aimé, ce cher Alfred.

Baptiste

J'en suis persuadé!

Léon

Tu parais en douter, mon petit Baptiste? Eh bien! sache que si ton frère, après que ses créanciers l'eurent chassé de son riche appartement, a pu occuper auprès de M.r de Verdun une modeste place de secrétaire qui lui donne de quoi vivre, c'est à moi qu'il le doit. J'ai tort peut-être de m'en vanter, mais c'est pour te montrer que lorsque tout le monde s'est éloigné de ton frère, l'ami Léon a été là.

Baptiste

Je vous en remercie pour Alfred.

Boulard

Bref, Baptiste, c'est à M.r Léon que je dois d'avoir pu remettre un billet à l'adresse de ton frère. J'aurais bien voulu le voir moi-même, mais il était sorti à l'heure où je me suis présenté; cependant je ne doute pas qu'il ne vienne d'après ce que je lui ai écrit.

Léon

Il viendra.

Baptiste

J'en suis persuadé.

Boulard

Comment Gauthier a-t-il passé la nuit?

Baptiste

Mal... toujours en délire.—Maintenant il sommeille un peu, étendu sur son lit.

Boulard

Cela calmera ses sens. — *(écoutant)* il me semble entendre remuer dans la chambre...

Gauthier, *en dehors, appelant.*

Baptiste!

Boulard

Il t'appelle... va vite.

Baptiste

Oui, mon parrain... *(à part)* Et Alfred que je laisse dans le cabinet..!

Gauthier, *de même.*

Baptiste!

Baptiste, *sortant précipitamment.*

Voilà, mon père.

Scène IV.

Boulard, Léon

Léon

Ne soyez pas surpris, M.r Boulard, que j'aie désiré vous accompagner jusqu'ici. Vous avez dû avoir, depuis que vous me connaissez, une fort mauvaise opinion de moi.

Boulard

Oh! M.r Léon...

Léon

Vous l'avez eue; et ce n'est par sans raison. Mes manières de petit-maître, mon ton tranchant, mon langage léger, moqueur, parfois impertinent, et plusieurs autres qualités de la même nature, ne pouvaient que me rendre détestable à vos yeux, et me faire juger fort défavorablement. Vous voyez que je sais me rendre justice.

Boulard

Où voulez-vous en venir avec ce préambule?

Léon

Vous allez le voir. Vous vous êtes trop pressé de me condamner sur les apparences: sous cette enveloppe peu flatteuse, il y a un cœur, M.r Boulard. J'en conviens: j'ai souvent lancé des ironies peu charitables contre les folles prétentions d'Alfred; j'ai même eu la faiblesse d'applaudir à sa ruine; mais aujourd'hui il est dans le malheur, et, quoique ce soit par sa faute, il n'en souffre pas moins, et je le plains. La vue de cette famille surtout, jadis si heureuse dans sa simplicité, et maintenant dans une détresse si affreuse, m'afflige au dernier point; et je voudrais, M.r Boulard, pour vous convaincre de la sin-

cérité de mes sentiments, que vous m'indiquassiez un moyen de venir à son aide et de la soulager, sans blesser son amour-propre ni sa délicatesse.

Boulard, *lui prenant la main.*

Merci, M.r Leon, de ces bonnes intentions qui vous honorent et vous rendent toute mon estime. Mais je suis le parrain de Baptiste, et c'est à moi d'améliorer leur sort en les arrachant de ces funestes lieux. La santé du pauvre Gauthier m'empêche de réaliser mes projets.

Léon

Votre intention n'est-elle pas de le placer d'abord dans une maison de santé?

Boulard

J'y ai pensé, et j'avais même pris mes dispositions pour cela: mais j'ai réfléchi, et je ne crois pas que ce soit une erreur, la conviction où je suis que le meilleur moyen de rendre la raison à Gauthier, c'est de le ramener en province, dans ce cher moulin qu'il n'aurait jamais dû quitter, et dont l'aspect réveillera dans son cœur tant de douces émotions, tant d'agréables souvenirs.

Léon

Sagement imaginé, M.r Boulard: c'est ce qu'il faut exécuter au plus vite.

Boulard

Sans doute... mais comment décider Gauthier à partir, tant qu'il saura qu'Alfred est à Paris, et que là il espèrera le revoir à chaque instant du jour?

Léon

Il serait bon alors qu'il ne le vît pas du tout; qu'il se persuadât enfin qu'il n'est plus ici, qu'il est parti pour l'Angleterre, la Russie...

Boulard

Mais comment priver ce malheureux père de cette consolation d'embrasser encore son fils bien-aimé? Sachez donc qu'hier il était comme furieux, lorsque Baptiste m'a fait appeler... mais le voici; silence pour le moment. *(Léon se tient un peu à l'écart)*

Scène V.

Les précédents, **Gauthier, Baptiste.**

Gauthier, *à Baptiste, en entrant.*
Je te répète que je veux que cela soit ainsi: deux bonnes côtelettes, une volaille froide, des fruits choisis, ce qu'il y a de mieux; puis tu pourras nous servir deux tasses de café, pur Moka.

Baptiste
Cependant, mon père...

Gauthier, *s'irritant.*
Je n'admets pas d'observation; à l'instant tu vas t'occuper de ce que je t'ai ordonné.

Boulard, *fesant un signe d'intelligence à Baptiste)*
Oui, Baptiste, tu vas obéir à ton père.

Gauthier
M.r Boulard! Soyez le bienvenu. Vous déjeunerez avec nous: J'attends Alfred... *(à Baptiste)* alors tu ajouteras une côtelette de plus.

Baptiste, *à qui Boulard fait signe.*
Oui, mon père!

Gauthier, *à Boulard, en montrant Baptiste.*
Ce nigaud qui voulait nous servir simplement du chocolat! je vous demande si c'est une chose présentable à mon fils. Ah! bien oui, du chocolat! fameuse cochonnerie! *(apercevant Léon)* quel est ce Monsieur?

Boulard
C'est M.r Léon, un ami intime d'Alfred.

Léon, *s'avançant.*
Et le vôtre, M.r Gauthier.

Gauthier, *cherchant à se rappeler.*
M.r Léon! Attendez donc; je crois me rappeler...

Baptiste
Sans doute, M.r Léon, celui-là même qui vint autrefois chez nous, au moulin... qui creva deux paires de bottes...

Gauthier
Deux paires de bottes!... je ne me souviens pas.

Léon

Comment! vous perdez ainsi le souvenir de vos bons amis? Pour ma part je ne vous ai pas oublié; aussi j'ai voulu venir m'informer de votre santé.

Gauthier

Trop honnête... ça va bien, Dieu merci.—On vous avait donc dit que j'étais malade?

Léon

Sans doute.

Gauthier

Ce sont des imbéciles ceux qui vous ont donné cette nouvelle absurde! jamais je ne me suis mieux porté. Or ça, M.r Boulard, je désirerais bien savoir pourquoi l'on veut absolument que je sois malade?

Boulard

Personne ne le veut; mais il y a des gens comme cela qui se plaisent à répandre de ces faux bruits.

Baptiste

Regardez la figure de mon père: est-ce là, je vous prie, la mine d'un malade?

Gauthier

Je vous ferai voir aujourd'hui si je suis encore ingambe. M.r Léon, aimez-vous la chasse?

Léon

Beaucoup.

Gauthier

Eh bien! nous irons... Baptiste, tu prépareras mes fusils et des munitions en abondance. D'ailleurs il nous faut du gibier, pour traiter dignement Alfred qui vient d'arriver avec deux de ses nobles amis... Vous riez sous cape de ma simplicité rustique, Messieurs; vous avez l'air de regarder avec mépris mon moulin..! vous avez tort. Contemplez donc ces lieux pittoresques... *(se reprenant)* mais je n'aperçois plus mon ruisseau, ma grange, la colline qui l'abrite..! pourquoi m'avez-vous conduit ici? — Vous ne répondez pas..?

Baptiste, *à part.*

Mon Dieu, voilà que ça le reprend.

Gauthier, *en délire.*

Est-ce que je rêve par hasard? — Oui, c'est cela... hier au soir, je me le rappelle, je m'endormis après la visite d'Alfred,

et je ne me suis plus éveillé... mais ce rêve est pénible... Éveillez-moi donc, vous autres; que je me retrouve au plus vite dans mon Berri, à l'ombre de mes grands chênes et des saules qui croissent au bord de l'eau!

Boulard

Demain, vous y serez...

Gauthier

Non, aujourd'hui! — Alfred, comme vous savez, a acheté le domaine de Rochebrune, près de chez nous. C'est moi qui dois régir ses biens, à ce cher enfant. Baptiste gouvernera le moulin; c'est sa dot à lui: car je ne suis pas mauvais père, comme vous le prétendez, M.r Boulard. — Tenez, M.r Léon, je veux que nous allions ensemble au château de Rochebrune. Là, le Baron mon fils vous traitera un peu mieux que le meunier Gauthier. Je vais prendre un habit plus décent, ma canne et mon chapeau... attendez-moi là; nous partons sur-le-champ. *(il sort)*

Scène VI.

Baptiste, Boulard, Léon.

Boulard, *vivement.*

Profitons de son erreur, et que son délire même serve à le guérir... emmenons-le dans le Berri.

Baptiste, *vivement.*

Oui, mon parrain; mais où? chez vous?

Boulard

Non, chez toi; tu as bien entendu ton père: le moulin, c'est ta dot.

Baptiste

Mon parrain, c'est trop..!

Boulard

Laisse-moi donc tranquille; et, au lieu de remercîments superflus, va faire tes paquets.

Baptiste

Ils seront bientôt baclés... mais est-ce que nous partirons sans attendre mon frère? vous savez qu'il doit venir ce matin; il ne peut tarder...

Léon

Mon avis est qu'il ne vienne pas dans ce moment.

Boulard

Si Gauthier voit Alfred, il nous devient impossible de l'emmener.

Baptiste

Cependant, ce pauvre Alfred qui viendra ici, et ne trouvera personne...

Léon

Je me charge de le prévenir, et de lui expliquer la raison de votre départ précipité.

Boulard

C'est cela même.—Rendez-nous encore un service, M.r Léon.

Léon

Cent, si vous voulez.

Boulard

Courez chercher une voiture avec deux bons chevaux de poste, et faites-moi prévenir quand vous serez prêt.

Léon

À la minute. *(il sort)*

Boulard

Toi, Baptiste, dispose tout... je vais auprès de ton père pour l'entretenir dans son idée. *(il sort par la gauche)*

Scène VII.

Baptiste, *puis* **Alfred.**

Baptiste

Allons, puisqu'il le faut, dépêchons-nous de quitter ces lieux où nous avons versé tant de pleurs... Mais Alfred qui est là et a tout entendu..!

Alfred, *pâle et défait, paraissant à la porte à droite.*

Tu es seul, Baptiste?

Baptiste

Oui, avance... Comme tu es pâle..!

Alfred, *comme égaré.*

Adieu... laisse-moi profiter de ce moment pour m'échapper.

Baptiste

Sans embrasser notre père?

Alfred, *de même.*

Tu viens de l'entendre: il ne le faut pas. Et puis, en suis-je

digne..? Non, Baptiste: à toi le noble et doux privilége de vivre auprès de notre père, de le soigner, de lui prodiguer les caresses d'un fils..!

Baptiste

Pourquoi ne pas le partager avec moi?

Alfred

Impossible: tu sais combien ma présence est fatale! le sort en est jeté... je sais ce qu'il me reste à faire!

Baptiste, *attendri.*

Alfred, tu me fais trembler!.. Quel est ton projet..? je t'en conjure... *(il l'embrasse avec effusion)*

Alfred, *ému.*

Cher et bon frère!—Mais on peut me surprendre ici...Adieu, encore une fois... *(il s'arrache de ses bras)*

Baptiste

Mais je te reverrai?

Alfred, *partant et dans le dernier égarement.*

Jamais!

Baptiste

Jamais!.. Dieu! aurait-il dessein..? *(appelant)* Alfred! Alfred! arrête... *(il court à la porte sur les pas d'Alfred)*

SCÈNE VIII.

Gauthier, Boulard, *puis* **Baptiste.**

Gauthier

Mais je vous dis qu'il est là...j'ai entendu sa voix...On a prononcé son nom... Alfred, Alfred, où es-tu, mon chéri?.. viens donc dans mes bras... *(on entend un coup de feu)* Qu'est-ce, M.r Boulard?

Boulard

Je vais voir... *(il va pour sortir paraît Baptiste les yeux hagards, se soutenant à peine)* Baptiste!

Baptiste, *met d'abord un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à son parrain, puis articulant avec peine:* Alfred..! mort..! tué..!

Boulard, *à part.*

Malheureux! un suicide! *(Baptiste fait signe que oui)*

Gauthier, *qui pendant ce temps, sur le devant de la scène, se sera tâté pour s'assurer s'il veille.*

Or ça, suis-je bien bien éveillé, ou bien est-ce mon rêve qui continue? Mais c'est affreux un doute semblable . . ! Boulard, Baptiste, Alfred, oh! ne me laissez pas dans cet état..! *(il chancelle et se laisse tomber sur la chaise près de la petite table).*

Baptiste, *se précipitant à genoux auprès de Gauthier.*

Ah! mon père! mon bon père!

Gauthier, *le regardant, après une pause.*

Baptiste! toujours Baptiste! et jamais lui! n'ai-je donc que lui d'enfant?

Boulard, *à part.*

Infortuné, il n'est que trop vrai!

Scène IX.

Les précédents, **Léon.**

Léon, *les traits bouleversés, paraît à la porte du fond; il veut parler; Boulard l'arrête.*

Boulard, *à Léon en lui montrant Gauthier.*

Silence!

(Le rideau tombe sur ce tableau)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

LE CHEMIN DE TRAVERSE

OU

L'ÉDUCATION À LA MODE

PERSONNAGES

M.r Deschamps, *oncle et tuteur de Roland, 60 ans.*
Roland de Savenay, *18 ans.*
Ernest, *son ami, 16 ans.*
Michel Dubuisson, *18 ans.*
M.r Bonnefoi, *riche négociant.*
Pascal, *domestique de Deschamps.*
Fortemain, *huissier.*

La scène, au premier acte, est à Paris; au 2.e dans une maison de campagne aux environs.

LE CHEMIN DE TRAVERSE

OU

l'éducation à la mode

COMÉDIE EN DEUX ACTES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant, mais meublé à l'antique.

Scène I.

Pascal, *seul, des lettres, des journaux et des cartes de visite à la main.*

Voilà les lettres et les journaux de M.r Deschamps, mon maître; ensuite les cartes de visite pour... pour qui donc? Une belle affaire que j'ai faite là! j'ai brouillé ensemble celles de M.r Deschamps et celles de M.r Roland... comment les distinguer maintenant? ma foi, tant pis! ils s'arrangeront eux-mêmes là-dessus; je n'irai pas perdre mon temps à les démêler: j'ai trop à faire à présent dans la maison. Depuis un mois que M.r Roland est sorti du collége, je n'ai plus un moment de repos. Comme s'il ne pouvait pas y rester un an ou deux de plus! M.r Deschamps, son oncle et tuteur, le trouve assez savant; il en est enthousiasmé, et ne pense plus qu'à produire dans le monde cette huitième merveille que, tout bête que je suis, je trouve la plus insipide et la plus ennuyeuse que la terre ait ja-

mais admirée. Parlez-moi de M.r Michel, son frère de lait; pauvre orphelin dont feu ma maîtresse, M.me de Savenay, voulut bien prendre soin, et qu'elle a fait élever comme son fils : voilà un jeune homme accompli! toujours à l'étude, toujours simple, modeste, discret envers les domestiques; avec lui, on n'a pas à se fatiguer les jambes du matin au soir. *(on sonne)* Mais on sonne, voyons qui c'est.

Scène II.

Pascal, Bonnefoi.

Pascal
M.r Bonnefoi! vous, chez nous? quelle bonne fortune!

Bonnefoi
Tu veux dire quelle rareté! en effet ma présence en ces lieux doit t'étonner, après deux ou trois ans que je n'y ai mis les pieds; mais les affaires, mon garçon, ne me permettent guère de m'éloigner de mes bureaux. Le soir, me diras-tu, je pourrais fort bien venir rendre ma visite à M.r Deschamps : sans doute; mais alors ton maître n'est jamais chez lui. Homme du monde par excellence, grâce à ses nombreuses relations et à son indépendance de célibataire, Deschamps à 60 ans continue, sinon sa vie de jeune homme, du moins celle de son âge mûr; de sorte qu'il vit plus chez les autres que dans son logis. Aussi, pour être certain de le rencontrer, je suis venu de bonne heure.

Pascal
Oui, mais c'est trop tôt.

Bonnefoi
Comment trop tôt?

Pascal
Sans doute. Vous oubliez donc ce que vous me disiez à l'instant même, c'est-à-dire que M.r Deschamps est un homme du monde? Or un homme du monde ne se lève jamais et n'est jamais visible avant dix heures du matin.

Bonnefoi
Tu as raison. Mais je pense que ce genre de vie subira une modification, maintenant que Roland a quitté son collége, et va vivre auprès de son tuteur.

Pascal

Ah! bien oui: c'est cent fois pis depuis un mois que Monsieur Roland s'est retiré à la maison.

Bonnefoi

Pis! Je ne crois pas cependant que Deschamps veuille donner à Roland son exemple à suivre, comme complément d'une éducation modèle.

Pascal

Son exemple! Mon maître le trouve excellent. Il a mené toujours une joyeuse vie, exempte de soucis, d'embarras. Que peut-il souhaiter de mieux à son pupille?

Bonnefoi

Et Roland?

Pascal

M.r Roland a les meilleures dispositions pour profiter des leçons de son tuteur. Vif, léger, étourdi, ardent pour le plaisir, et par conséquent ayant dit un adieu éternel aux livres qu'il n'a guère feuilletés à la pension.

Bonnefoi

Pauvre mère, quel chagrin pour elle, si elle vivait encore!

Pascal

Oh! oui, Monsieur, elle en mourrait, la digne femme, si elle n'était pas morte déjà. Quelle tendre mère! quelle douceur! quelle bonté! Nous avons tous bien perdu avec elle; surtout ce brave Monsieur Michel...

Bonnefoi

Michel Dubuisson, le fils de l'ancien régisseur de ses biens?

Pascal

Précisément, le frère de lait de M.r Roland, que M.me de Savenay regardait presque comme un fils, et à qui elle a fait donner la même éducation qu'à son propre enfant.

Bonnefoi

Eh bien? où est-il maintenant?

Pascal

Ici, Monsieur: il est sorti de la pension en même temps que M.r Roland.

Bonnefoi

Et il est aussi avancé que lui dans ses études?

Pascal

Quelle différence! M.r Michel, voyez-vous, est un ange d'ap-

plication et de sagesse. Il est continuellement dans son cabinet à méditer sur ses livres, ou occupé à tracer des ronds et des carrés, enjolivés d'une foule d'x et d'y si mignons, que ça fait plaisir à voir. Deux fois le prix d'honneur à son collége!

Bonnefoi

Vraiment?

Pascal

Oui, Monsieur. Mais ce cher enfant, je vous le dis en confidence, me paraît triste: je l'ai surpris une ou deux fois pleurant à chaudes larmes.

Bonnefoi.

Est-ce qu'on manquerait de soins et d'égards?

Pascal

Pas précisément, mais on le laisse seul dans sa petite chambre. On ne lui propose jamais de partager quelques-unes des nombreuses distractions auxquelles M.r Roland est invité journellement. Peut-être se figure-t-il qu'il est de trop dans la maison.

Bonnefoi

Le lui aurait-on fait sentir?

Pascal

Non, Monsieur; mais c'est tout comme.

Bonnefoi

Je comprends. Michel a terminé ses études classiques, selon les intentions de M.me Savenay, et l'on se croit quitte envers lui. Pauvre jeune homme! sa bienfaitrice, si elle eût vécu, n'aurait pas laissé son œuvre imparfaite. Ce n'est pas elle qui l'aurait abandonné avant d'avoir assuré son avenir, en lui ouvrant une carrière honorable. — Et où est-il maintenant?

Pascal

Dans sa chambre, à étudier, pendant que M.r Roland est au tir chez Faucheux, avec son ami Ernest, autre jeune fou comme lui.

Bonnefoi

Pourrais-je le voir et lui parler?

Pascal

Rien de plus facile: — tenez, justement le voici; il se dispose à sortir.

Bonnefoi

C'est bien, laisse-nous.

Pascal, *s'en allant.*

Dites-lui quelque bonne parole... là, qui lui donne du courage. *(il sort)*

Scène III.

Bonnefoi, Michel.

Michel, *à part.*

Oui, j'ai manqué à un devoir sacré... Mon bon proviseur qui m'avait tant recommandé d'aller le voir, et j'ai négligé jusqu'à ce jour..! Mais aujourd'hui... *(apercevant Bonnefoi)* Monsieur...

Bonnefoi

Bonjour, M.r Michel... vous ne me reconnaissez pas?

Michel, *le regardant.*

M.r Bonnefoi, je crois.

Bonnefoi

Lui-même, le banquier de M.me de Savenay, et je vous assure que je suis enchanté de vous avoir rencontré.

Michel

Monsieur, le plaisir est pour moi.

Bonnefoi

J'ai appris avec une douce satisfaction vos succès dans vos études, que vous avez si brillamment terminées.

Michel

Terminées! oh! non, Monsieur; il me reste tant à faire pour les compléter!

Bonnefoi

J'entends bien, surtout si vous désirez suivre la carrière des lettres ou des sciences... serait-ce là votre intention?

Michel

Quand je le voudrais, le pourrais-je?

Bonnefoi

Pourquoi pas?

Michel

Tenez, Monsieur, vous aviez la confiance entière de M.me de Savenay. Cette excellente dame, dont je bénirai éternellement la mémoire, avait pour vous une sincère amitié. Vous paraissez

vous intéresser à moi; Eh bien! je vous ouvrirai mon cœur comme à ma bienfaitrice elle-même.

Bonnefoi

Parlez, mon jeune ami; et disposez ensuite de moi, si je puis vous être utile.

Michel

Depuis un mois qu'à mon grand regret j'ai quitté la pension pour ne plus y rentrer, j'ai réfléchi mûrement à ma position, et je vous avoue que souvent je ne me l'ai pas envisagée sans effroi. Mais j'ai confiance en Dieu, et je sais qu'il bénit toujours le travail de ceux qui se remettent pleins de foi et d'espérance dans ses mains providentielles. J'ai fait ce qu'on appelle communément mes études; c'est-à-dire que j'ai appris à déchiffrer l'abécédaire du savoir. Or je ne me fais pas illusion: pour suivre la carrière de l'enseignement, des sciences, des arts ou du barreau, et m'y créer une existence à l'abri du besoin, il me faudrait cinq ou six années au moins de travail et d'études spéciales. Le puis-je? qui m'en fournirait les moyens?

Bonnefoi

Mais... M.r Deschamps?

Michel

M.r Deschamps est un homme bon, généreux; je n'en disconviens pas, mais il doit penser à Roland avant tout. La délicatesse ne me permet pas d'accepter dans cette maison au-delà de ce que ma bienfaitrice avait probablement l'intention de faire pour son petit orphelin, comme elle m'appelait. J'ai dix-huit ans; je me flatte d'en savoir assez pour gagner mon pain. Il y en a tant d'autres plus jeunes que moi qui se suffisent à eux-mêmes! Par conséquent je sortirai de la maison; je travaillerai, et avec l'aide de Dieu...

Bonnefoi

Vous réussirez, car vous avez à mettre en œuvre tout de suite deux capitaux qui fructifient toujours: l'amour du travail et la confiance en Dieu. Mais vous ne vous éloignerez pas encore de cette maison. Ce n'était nullement l'intention de M.me de Savenay, je vous assure, que vous quittassiez la demeure où elle vous avait accueilli avec tant d'affection, avant que vous eussiez une profession bien établie. Elle était trop bonne, trop charitable, pour ne pas faire du bien même après sa mort. Ainsi pour être fidèle à ses volontés dernières, c'est un devoir

pour ses héritiers que d'accomplir ses bonnes auvres commencées, en fesant ce qu'elle aurait fait elle-même. Je vous en prie donc, restez : je parlerai à Deschamps, à Roland qui doit vous aimer comme un frère; car, outre que vous avez sucé le même lait, vous avez été camarades de collége pendant une dixaine d'années.

Michel

Je crois bien que Roland a de l'attachement pour moi, mais il est riche; il se sent appelé à une vie de luxe et de plaisirs, au milieu de cette société privilégiée qu'a toujours fréquentée son tuteur; et moi je suis un pauvre orphelin, qui n'a vécu et ne vit encore que par les bienfaits d'autrui. Ce n'est pas que ces bienfaits pèsent à mą reconnaissance; mais il me semble que le pain gagné à la sueur de son front doit être si doux !

Bonnefoi

Il l'est sans contredit; cependant je vous engage à ne rien précipiter, afin de gagner ce pain plus honorablement dans la suite. D'ailleurs votre brusque retraite ferait mal penser de vous : on attribuerait à de l'ingratitude votre empressement à vous soustraire à de nouveaux bienfaits, sitôt que quelque chose a blessé ici votre amour-propre.

Michel

Mais c'est au contraire par délicatesse.

Bonnefoi

Je le sais; malheureusement le monde ne juge pas ainsi, et vous devez respecter l'opinion du monde où vous allez entrer. *(Lui tendant la main avec amitié)* Michel, voulez-vous de mon amitié ?

Michel

Ah ! Monsieur, en doutez-vous !

Bonnefoi

Eh bien ! laissez-vous guider par mon expérience.

Michel

Je vous le promets... Tenez, je sortais pour aller trouver mon excellent Directeur, et lui demander quelque répétition dans le collége ou au dehors : vous pouvez être assuré que ma visite se bornera à un simple témoignage d'affection et de reconnaissance.

Bonnefoi

C'est bien. Nous nous reverrons plus tard. *(regardant à sa*

montre) Mais voilà bientôt dix heures, et Deschamps ne paraît pas encore. Une affaire importante me réclame... je reviendrai. Adieu, au revoir. *(il sort; Michel l'accompagne)*

Scène IV.

Michel, *revenant.*

Quel excellent homme que ce M.r Bonnefoi! Je comprends maintenant l'estime que M.me de Savenay avait pour lui... Oui, je suivrai ses conseils: je resterai encore.

Scène V.

Michel, Pascal.

Pascal, *qui est entré et a entendu les derniers mots prononcés par Michel.*

Je crois bien que vous resterez, M.r Michel; et où diable! voudriez-vous aller?

Michel

Tu écoutais..?

Pascal

M.r Michel, ne dites plus de ces bêtises-là, voyez-vous: ça me ferait trop de peine.

Michel, *lui prenant la main.*

Mon bon Pascal! Tranquillise-toi... je suis encore là.

Pascal

C'est que l'on vous aime, entendez-vous bien?.. Si M.r Deschamps n'a des yeux que pour son extravagant de filleul, qu'il gâte, Dieu sait comme, moi... je pense tout autrement. Si vous vous en alliez, c'est sûr, je décamperais aussi.

Michel

Je te remercie de ton amitié, mais ce serait folie à toi que de quitter une si bonne maison.

Pascal

Une bonne maison! Autrefois oui, mais à présent, c'est à n'y pas tenir. Hier, par exemple, tout patient et tout bon chrétien que vous me connaissez, j'ai envoyé mille malédictions à tous les bottiers, tailleurs, coiffeurs, chapeliers et parfumeurs

de Paris. M.r Roland m'y a renvoyé vingt fois pour une, chez ces honorables fournisseurs; j'étais sur les dents. Et pour tout remercîment on me traitait à chaque commission d'imbécile et de vieille tortue! vous conviendrez, Monsieur Michel, que c'est humiliant d'être rangé dans la classe des reptiles-crustacés.

Michel, *écoutant.*

Silence! il me semble entendre la voix...

Pascal, *de même.*

De M.r Roland? Oui; et de plus celle de M.r Ernest, son ami! En voilà encore un qui a des dispositions pour faire le joli cœur! A seize ans, singer le jeune homme à la mode! Ma parole, ce serait trop révoltant, si ce n'était pas si ridicule.

Michel

Je m'éloigne par l'autre escalier, afin de les éviter.

Pascal

Vous faites très-bien, M.r Michel: ce n'est pas une bonne compagnie pour vous. Allez, et que le ciel vous conduise. — *(Michel sort)* Brossons maintenant l'habit de mon maître qui ne tardera pas à m'appeler.

Scéne VI.

Roland, Ernest, Pascal, *brossant un habit dans le fond, à gauche.*

Roland, *jetant une boite de pistolets sur la table.*

Décidément ces pistolets sont trop *rococo:* Il faudra que M.r Deschamps en achette une autre paire. Ils ne sont pas justes; la double détente n'a pas le sens commun.

Ernest

Je le crois aussi: je n'en ai pas cassé une!

Roland

Il n'y a rien d'étonnant: tu es encore si gauche! vrai, je t'admirais: tu étais là avec ton bras tendu, comme si tu jouais au volant... ce n'est pas cela du tout: tiens... *(il ouvre la boite et prend un pistolet)* Rappelle-toi qu'il y a des principes au pistolet comme en grammaire. La position avant tout, le corps droit, d'aplomb sur les hanches, le bras gauche passé en arrière, le poignet droit à la hauteur de l'œil, et tu vises la poupée. *(il exécute ces divers mouvements)*

Pascal, *à part.*

Je vous demande si ce n'est pas cocace que de grands garçons comme ça jouent à la poupée!

Ernest, *prenant le pistolet et se plaçant dans la position indiquée par Roland.*

Je comprends ce que tu dis, *(il vise du côté de Pascal)*

Pascal, *étendant l'habit devant lui comme pour éviter le coup.*

M.r Ernest, ne tirez pas sur moi.

Ernest

Eh! les pistolets ne sont pas chargés, imbécile!

Pascal

C'est égal; un malheur est si vite arrivé.

Roland, *reprend le pistolet, le remet dans la boite qu'il donne à Pascal.*

Tiens, toi; reporte cela sur le secrétaire de M.r Deschamps.

Pascal

M.r Roland, vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger?

Roland *et* **Ernest**

Mais non, mon pauvre garçon.

Pascal, *sortant.*

Dans ce cas...

Roland, *le rappelant.*

Pascal?

Pascal, *revenant.*

Monsieur?

Roland

Staub a-t-il apporté mon pantalon?

Pascal

Oui, Monsieur; il est dans votre chambre.

(il va pour sortir)

Roland, *le rappelant.*

Pascal?

Pascal

Monsieur.

Roland

Naquet a-t-il envoyé la douzaine de gants glacés que je lui ai commandés?

Pascal

Pas encore, Monsieur.

Roland

Alors, tu passeras chez lui.

Pascal

C'est bien, Monsieur. *(il va pour sortir)*

Roland, *à Pascal.*

Ah!..Par la même occasion tu prendras à la Civette [1]) la boite de cigares, pur Havane. que j'ai choisie hier au soir.

Pascal, *à part en s'en allant.*

Sauvons-nous, autrement les commissions vont me tomber sur le dos comme la grêle.

Scène VII.

Roland, Ernest.

Ernest

Je t'admire, mon cher ami. Le ton facile, dégagé, avec lequel tu donnes tes ordres m'enchante. Il n'y a pas de jeune élégant que tu ne surpasses déjà: on croirait, parole d'honneur, que tu fréquentes le beau monde au moins depuis dix ans.

Roland

C'est la conséquence de la civilisation dont nous sommes appelés à recueillir les fruits. Mon ami, dans un siècle de lumières comme le nôtre, l'âge ne compte pas. Comme tout suit la loi du progrès, les jeunes gens en ont subi naturellement l'heureuse influence; l'émancipation arrive beaucoup plus vite. Le temps n'est plus où nos braves aïeux gémissaient jusqu'à vingt ans sous la férule magistrale d'un pédant de collége. Les écoliers aujourd'hui se sentent hommes à quinze ans; à cet âge ils ont dépassé, sous le rapport des idées, leurs maîtres encroutés de latin et de grec, et se traînant avec peine dans l'ornière du passé. On dit généralement que le progrès actuel a affranchi, émancipé la femme: c'est vrai; mais il a bien plus affranchi les écoliers!

Ernest, *avec feu et s'exaltant.*

Tu as raison, mille fois raison; aussi je m'attache à toi et

[1]) Le débit de tabac, connu sous le nom de *Civette*, a été jusque dans ces derniers temps le plus accrédité de Paris.

ne te lâche plus. Plus jeune que toi de deux ans, je suis arriéré, un peu jobard, je le sens; il faut que je me forme... Roland, je t'en prie, forme-moi, ne m'abandonne pas.

Roland, *d'un ton protecteur.*

Allons, sois tranquille, mauvais sujet; je me charge de toi... mais, tu n'as pas fini tes études; tu n'es qu'à la veille d'entrer en Rhétorique... Tes parents t'obligeront à rentrer au collége.

Ernest

Moi! rentrer au collége? jamais; je l'ai bien signifié à mes parents; et tu sais qu'ils m'aiment trop pour me contrarier.

Roland

Oui, je sais qu'ils sont à la hauteur du progrès. Ils savent fort bien qu'on n'exige plus aujourd'hui d'un fils une soumission aveugle, une crainte respectueuse, une tendresse portée jusqu'à l'abnégation. C'était bon il y cinquante ans! à présent un père raisonnable prie et ne commande plus.

Ernest

Pourquoi cela? parce qu'il sait que son fils à 16 ans est un homme. Et mon père est tellement convaincu de cette vérité, que par anticipation il me le répète depuis trois ou quatre ans. Tu te souviens lorsqu'il venait me voir au collége, et qu'il me fesait ses admonitions amicales: Ernest, me disait-il sans cesse, tu n'es plus un enfant: tu entres dans ta 13e année; travaille; tu es déjà un homme! Je sens maintenant la justesse de ses paroles. Oui, je suis un homme, et je veux l'être.

Roland

Laisse-moi faire: tu es à bonne école. Mon tuteur Deschamps nous donnera ensuite un bon coup d'épaule. C'est lui qui a été un grand farceur dans son temps!

Ernest

Il ne l'est pas mal encore.

Roland

Sans doute, mais il commence à baisser..! En revanche, c'est un homme dont l'expérience a mûri le jugement; qui connaît à fond tous les moyens de réussir dans le monde. Personne mieux que lui n'a possédé l'art de prolonger sa jeunesse jusque sur le déclin de l'âge; nous profiterons de ses admirables secrets.

Ernest

Nous en profiterons... Mais en attendant que ferons-nous aujourd'hui?

Roland

Parbleu! la promenade à la mode. Une cavalcade an bois de Boulogne.

Ernest

Délicieux!

Roland, *appelant.*

Pascal?

Scène VIII.

Les précédents, Pascal.

Pascal, *paraissant.*

Monsieur.

Roland

Tu vas aller au manége Pellier, rue du faubourg S. Martin.

Pascal

Encore une course! mais il n'y a pas de bon sens; je n'ai plus de jambes!

Roland, *sévèrement.*

Une fois pour toutes, mon cher, retenez bien que quand je commande je veux être obéi, sans réflexion ni commentaire... Va-t'en au manége.

Ernest

Et dépêche-toi.

Roland

Tu diras que l'on m'envoie Diane et Buridan.

Ernest

C'est cela, je monterai Buridan.

Roland

Non, tu monteras Diane: Buridan est trop fougueux pour toi.

Ernest

Soit; je monterai Diane.

Roland, *à Pascal.*

Avant de partir, donne-nous une lumière.

Pascal

Une lumière?

Roland

Oui, une bougie allumée.

Pascal

Très-bien... vous voulez cacheter une lettre? *(il sort)*

Roland

Décidément, ce petit bonhomme n'entend rien au service.

Ernest, *d'un ton suffisant.*

Il n'y entend rien du tout... il te faut un valet de chambre bien formé... à la hauteur du progrès.

Pascal, *apportant la bougie.*

Voilà, Messieurs... *(il la met sur la table)*

Roland

En route maintenant... je te donne sept minutes et demie. *(Pascal sort)*

Scène IX.

Roland, Ernest.

Roland, *tirant de sa poche un porte-cigares.*

Fumes-tu un cigare?

Ernest

Ma foi, non..! merci, je ne m'en soucie pas trop. Faut-il te l'avouer? ça me trouble l'estomac et puis me fait tousser.

Roland, *allumant son cigare.*

Pauvre novice! Il me fait rire, parole d'honneur! tu ne fumes pas, alors tu n'es pas à la mode... Comment veux-tu te présenter dans le monde, si tu ne fumes pas?

Ernest

C'est vrai, tout le monde fume.

Roland, *fumant.*

C'est le complément de l'éducation. Dans ce siècle de prodiges et de merveilles, un jeune homme ne croit véritablement avoir rompu ses lisières que lorsqu'il met le cigare à la bouche.

Ernest

Eh bien, je fumerai..! mieux que cela, je boirai au besoin des petits verres; et si Pascal n'était pas parti, je l'enverrais chercher un bol de punch!

Roland, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien, fort bien..! nous ferons quelque chose de toi.

Scène X.

Les précédents, **Michel.**

Roland, *d'un ton protecteur.*

Mais te voilà, mon petit Michel! Quoi! tu étais déjà sorti? Est-ce que tu voudrais par hasard rompre avec ta louable habitude de pâlir sur tes bouquins? tu te déranges, mon cher, tu te déranges.

Ernest, *de même.*

Vrai, Michel, tu te déranges.

Michel, *avec aisance.*

Vous croyez? parce que je suis allé saluer notre digne proviseur, à qui nous devons tant de reconnaissance les uns et les autres? Il me semble au contraire que c'est un devoir sacré dont je viens de m'acquitter.

Ernest

C'est juste..! notre proviseur mérite une semblable attention: c'était un brave homme au fond.

Roland, *à Ernest.*

Oui, mais bien ennuyeux avec ses admonitions paternelles.

Michel

Eh bien! moi j'ai eu le bonheur de m'en entendre adresser une encore ce matin, si sage, si affectueuse, qu'elle suffirait pour me ramener dans le droit chemin que j'ai promis de suivre, si je n'avais déjà dans le cœur profondément gravées les paroles d'une personne qui nous a été bien chère!

Roland

Qui donc?

Michel, *avec émotion.*

Votre mère, Roland! *(Roland baisse la tête)*

Roland, *ému.*

Ma mère!

Michel

Elle-même! Quelque temps avant sa mort, elle m'envoya prendre à la pension. Je la trouvai dans son grand fauteuil, pâle et languissante; mais la maladie qui la consumait peu à peu n'avait pas altéré ce regard doux et aimable, ni cette expression de bonté qui était le caractère distinctif de sa physio-

nomie. En la voyant dans cet état, je sentis mon cœur se serrer. Je tressaillis... elle s'en aperçut: Vous voyez, me dit-elle avec un sourire angélique, pourquoi je vous ai appelé auprès de moi: je n'ai pas voulu vous quitter sans vous dire adieu! — Mes larmes furent ma seule réponse.

Roland

Pauvre mère! *(il laisse tomber son cigare)*

Michel

Elle me fit asseoir, et continua ainsi: mon enfant, votre mère a partagé avec Roland le lait que la nature ne lui avait donné que pour son fils. Il était juste qu'à mon tour je vous fisse partager cette nourriture intellectuelle que je procurais à mon fils dans une bonne éducation. Je devais en outre récompenser les services de votre père, qui jusqu'à ses derniers moments a régi mes biens avec tant de zèle et d'intégrité. Mon désir était de faire plus pour vous; mais Dieu m'appelle, il me faut aller à lui avant de vous avoir vus, Roland et vous, entièrement élevés et situés convenablement, chacun dans sa sphère. Je n'ai point de patrimoine à vous léguer: mais vous avez une dot plus précieuse que toutes les richesses, qu'aucune puissance humaine ne pourra vous ravir, c'est-à-dire une instruction solide et chrétienne. Avec cela on arrive à tout aujourd'hui. Mais que l'ambition de parvenir ne vous fasse jamais dévier du sentier de l'honneur et de la vertu. Ne prenez jamais les chemins de traverse, quand vous avez le droit chemin devant vous. Celui-ci est quelquefois un peu plus long, mais il est plus sûr, et l'on ne risque pas de s'égarer. Né pauvre, voulez-vous la fortune? cherchez-la dans votre travail. Voulez-vous toujours bien agir? Ne transigez jamais avec votre conscience; et dans le doute, abstenez-vous. Promettez-moi de suivre ces instructions, et je ne doute pas de votre bonheur. Adieu, mon enfant: si je ne puis veiller sur vous ici-bas, je le ferai du moins du haut des cieux. — J'arrosai de mes pleurs la main qu'elle me présenta... je sortis... et je ne l'ai plus revue! Mais son image est toujours pleine de vie dans mon cœur... je la vois encore; je l'entends m'adresser ses dernières recommandations, auxquelles je serai fidèle tant que j'aurai un souffle de vie. — Moi! me déranger..? dites, Roland, est-ce possible?

Roland

Non, ce n'est pas possible... pour toi du moins.

Michel

Pourquoi pas pour vous aussi?

Roland

Parce que tu n'as pas à rencontrer sur ta route les écueils contre lesquels un homme du monde peut aller échouer..! — Tiens, avant ton arrivée, je me sentais gai, heureux; je m'élançais avec ivresse dans la vie... maintenant, ce n'est plus cela: ton récit m'a troublé, attristé...

Ernest

Moi aussi, je me sens troublé, attristé...

Michel

J'en suis fâché: soyez persuadés que si j'avais cru vous causer le moindre ennui...

Deschamps, *en dehors, après avoir sonné.*

Pascal! Páscal!

Michel *et* **Ernest**

M.r Deschamps!

Roland

Mon oncle!

Scène XI.

Les précédents, **Deschamps.**

Deschamps, *paraissant.*

Comment? ce drôle de Pascal ne me répondra pas, quand je l'appelle! Depuis quelque temps ce garçon-là n'est plus à son poste... c'est intolérable.

Roland

Tout-à-fait intolérable. Figurez-vous que voilà plus d'une demi-heure qu'il est parti pour aller au manége Pellier, et il n'est pas encore de retour! Décidément il nous faut un autre domestique.

Deschamps

C'est donc toi qui as disposé de lui?

Roland

Oui, mon oncle; mais, comme vous voyez, pour un service de quelques minutes.—Pascal est un brave garçon, sans doute; mais c'est lourd, c'est gauche, point de tenue, de sagacité...

Deschamps

Oui, j'en conviens, il nous faudrait un domestique...

Roland

Un peu Régence.

Deschamps, *avec satisfaction.*

Diable! comme tu y vas!..déjà? quels progrès dans un mois!.. Mais tu n'es pas seul... *(reconnaissant Ernest)* M.r Ernest de Préval, si je ne me trompe?

Ernest

Qui a bien l'honneur de vous présenter ses civilités.

Deschamps

Enchanté de vous voir; Roland m'a parlé souvent de vous; de l'amitié qui vous unit... Venez le plus souvent que vous pourrez, ça me fera plaisir . . . *(bas à Roland)* tâche de le renvoyer: j'ai à te parler.

Roland, *bas à Deschamps.*

Impossible, je dois sortir avec lui: nous allons au bois; les chevaux nous attendent.

Deschamps, *bas.*

Vous partirez un peu plus tard. Renvoie-le.

Roland, *bas de même.*

Puisque vous le voulez absolument... *(à Ernest)* Ernest, je vois que Diane et Buridan n'arrivent pas... si tu allais toi-même au manége? Qu'en dis-tu?

Ernest

Comme tu voudras.

Roland

C'est l'affaire d'un petit quart d'heure; pendant ce temps je pourrai m'entendre avec mon oncle pour une certaine partie... va, au revoir.

Ernest, *sortant.*

Sans adieu alors. *(Deschamps le salue de la main)*

Scène XII.

Deschamps, Roland, Michel.

Michel, *saluant Deschamps.*

Je vois que vous avez à parler à votre neveu: permettez-moi, Monsieur, de me retirer.

Deschamps

Quoi! tu étais là, Michel? je ne m'en étais pas aperçu.

Michel

C'est tout naturel: le pauvre orphelin occupe dans le monde une place si petite et si obscure, qu'on a toujours de la peine à l'apercevoir.

Deschamps, *le regardant.*

Tiens, elle est jolie ton épigramme; mais je te conseille de renoncer à ce genre: il est dangereux, et il y a bien peu de gens qui aient le privilége d'en user impunément.

Michel

Aussi je n'ai pas eu l'intention... surtout avec vous..!

Deschamps

C'est bien... va dans ta chambre: j'ai à te parler aussi.

Michel

À moi?

Deschamps, *gravement.*

Oui, à toi. — Crois-tu que ce soit en vain que j'ai la double qualité d'oncle et de tuteur? — va, laisse-nous.

Michel

J'obéis. *(à part)* Qu'aura-t-il à me dire?

Scène XIII.

Deschamps, Roland.

Deschamps

Maintenant, assieds-toi là. *(il lui montre un siége, et en prend un autre pour lui)*

Roland

Savez-vous, mon oncle, que vous commencez à m'intriguer? Jamais je ne vous ai vu cet air mystérieux: que de préparatifs, de précautions!

Deschamps, *assis.*

Depuis un mois que tu es à la maison, je t'ai laissé faire à peu près tout ce que tu as voulu. C'était permis: nous sommes en vacances; mais il est temps de parler raison.

Roland

Parlons raison, mon cher oncle: j'aime assez cela avec

vous, parce que vous êtes un homme raisonnable, et nullement raisonneur.

Deschamps

Laissons les jeux de mots, et écoute-moi sérieusement. *(Roland fait un signe d'assentiment)* Mon garçon, je suis ton oncle et ton tuteur, de plus ton parrain: ces trois titres m'imposent de graves obligations envers toi. Tu as fait tant bien que mal tes études classiques; il s'agit maintenant de te situer dans le monde, d'une manière conforme à ton rang et à ta fortune. Sans me vanter, je crois en avoir la capacité et les moyens.

Roland

Pour cela, vous avez fait vos preuves depuis longtemps.

Deschamps

Crois-tu que j'aie mené et que je mène encore une vie heureuse?

Roland

Sans doute.

Deschamps

Eh bien! Je veux que tu en aies une plus heureuse que la mienne. Dans quelques années tu seras, il est vrai, un peu moins libre, moins indépendant que moi, puisqu'au lieu de rester célibataire comme ton oncle, tu devras te marier.

Roland

Oh! nous avons le temps d'y penser.

Deschamps

Sans contredit; mais nous devons tenir compte des éventualités plus ou moins rapprochées. Ta mère désirait que tu eusses une occupation fixe; je le désire aussi. Mais il te faut une place qui te mette en évidence, en rapport avec les sommités de l'époque. J'ai sous la main, du moins je l'espère, ce qui te convient. C'est ce dont j'ai voulu te prévenir.

Roland

Je vous remercie, mon cher oncle: mais où est la nécessité, je vous prie, d'aller enchaîner ma chère indépendance?

Deschamps

D'abord pour t'ouvrir au besoin le chemin des honneurs; ensuite, mon ami, pour augmenter sur ton budjet le chapitre des recettes; car, puisqu'il faut te le dire, ta fortune est loin d'être aussi considérable que tu pourrais te le figurer.

Roland

Que me dites-vous là?

Deschamps

Ne t'effraie pas de cela; que ce soit au contraire le moindre de tes soucis. Tel que tu me vois, je n'ai jamais eu plus de dix mille livres de rente; j'ai paru toujours en avoir trente mille. Il en sera de même pour toi, si tu sais suivre mes conseils en temps et lieu. J'ai étudié profondément l'art de figurer et de réussir dans le monde, et je me suis convaincu que le *savoir-faire* vaut mieux que le *savoir*, et que la ligne droite est le chemin le plus long. Pour parvenir dans la société il est plus essentiel de *paraître* que d'*être;* sans doute le savoir, l'honneur et la vertu sont une monnaie courante dont il faut toujours être muni; mais les droits de péage de la faveur ne se paient qu'en fausse monnaie.

Roland

Mon oncle, je suis tout émerveillé de ce que vous voulez bien me révéler. Je m'étais bien douté que les doctrines que l'on nous débitait au collége n'avaient pas trop le sens commun, mais je ne me serais jamais douté que ce fût à ce point-là.

Deschamps

Mon ami, lorsqu'à vingt ans j'entrai dans le monde, je ne savais pas un mot de tout le fatras des écoles; mais j'étais jeune, aimable, gai, doué d'un peu d'esprit naturel, et j'avais peu de rivaux dans l'art de faire caracoler avec grâce un cheval dans les allées aristocratiques de nos promenades à la mode; de plus, j'eus le bonheur de fixer tout de suite sur moi l'attention publique, grâce à une de ces soi-disant affaires d'honneur dont je sus me tirer avec éclat.

Roland

Un duel!

Deschamps

La morale condamne cet usage barbare, mais la mode le défend et l'admire suivant les circonstances: ce qu'il y a de certain c'est que pour un débutant dans le monde, c'est la queue du chien d'Alcibiade.

Roland

Mais comment peut-on doubler ses revenus?

Deschamps

Il y a deux moyens: le premier c'est de paraître dépenser le

double de ce que l'on dépense réellement, et cela suffit aux yeux du monde pour vous faire deux fois plus riche que vous n'êtes; le second... ceci est un peu plus difficile à t'expliquer.

Roland

Parlez, mon oncle; je vous assure que vous m'intriguez au dernier point.

Deschamps

Eh bien! puisque je vois que tu es un élève docile et intelligent, qui ne demande qu'à faire des progrès, je te dirai en confidence que le second moyen consiste dans l'art de faire des dettes et de les acquitter, quand on le peut; dans la science profonde de donner un prix, une valeur à ses services comme à ses complaisances.

Roland

Pardon, mon cher oncle; mais je ne comprends pas très-bien ce que vous entendez par services et complaisances...

Deschamps, *se levant.*

Oh! tu veux trop en savoir dans une première leçon. Que diable! on ne saute pas ainsi tout-à-coup de sixième en Rhétorique. Va, on aura soin de t'instruire à mesure que les circonstances l'exigeront. Ce n'est qu'avec précaution qu'il faut s'engager dans les chemins de traverse: il n'est pas aussi facile que tu crois de marcher en zig-zag. Tu peux aller maintenant faire ta promenade avec Ernest: quant à moi, j'attends M.r Bonnefoi pour régler tes comptes.

Roland

Que de peine je vous donne, mon cher oncle, que de reconnaissance ne vous dois-je pas!

Deschamps

Tes succès seront ma plus douce récompense.

Scène XIV.

Les précédents, **Pascal.**

Pascal

M.r Roland, pardon si je vous dérange, mais il y a là-bas M.r Ernest qui vous attend avec Diane et Buridan.

Roland

Me voilà... vous permettez, mon oncle?

Deschamps

Je te recommande la prudence, Roland: tu n'es pas encore un cavalier bien expert.

Roland

Laissez donc... je vous dirai comme dans le Cid:

mais aux âmes bien nées.
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Adieu! *(il sort)*

Scène XV.

Deschamps, Pascal.

Deschamps

Il est gentil, mon neveu..! il ira loin; plus loin que moi peut-être. Dans les sommités de l'ordre social; dans la sphère politique, le peuple est la mine d'exploitation de l'homme de génie; mais dans un champ moins vaste, l'homme d'esprit trouve encore à glaner avec avantage.

Pascal, *à part.*

C'est singulier! je ne comprends pas un mot de ce que mon maître baragouine.

Deschamps

Pascal, je rentre dans mon cabinet. Dès que M.r Bonnefoi sera venu...

Pascal

Il est déjà venu, Monsieur.

Deschamps

Et tu ne m'en as pas prevenu?

Pascal

Vous étiez encore couché... Il était à peine huit heures quand il a frappé à votre porte. Il s'est entretenu quelques instants avec M.r Michel, et puis il s'est retiré... Mais il a promis de revenir plus tard. *(on entend sonner)* Tenez, on sonne; je ne serais pas surpris que ce fût lui.

Deschamps

Va voir.

Pascal, *après avoir ouvert.*

Justement, M.r Bonnefoi. *(il sort)*

Scène XVI.

Deschamps, Bonnefoi.

Deschamps, *avec expansion.*
Mon cher Bonnefoi, enfin vous voilà! Pardon, si je n'ai pu vous recevoir plus tôt. Prendre la peine de revenir!.. c'est trop vraiment... je suis confus.

Bonnefoi
C'est ma faute. J'avais oublié que les gens du monde ne sont pas matineux.

Deschamps
C'est vrai, et c'est un tort sans doute; surtout pour moi que les années devraient rendre plus sage. Car, tel que vous me voyez, je touche à la cinquantaine.

Bonnefoi
Vraiment! On ne s'en douterait pas..! *(à part)* voilà dix ans au moins qu'il me parle de sa cinquantaine.

Deschamps
Mais je ne puis songer à la retraite, à mon grand regret. J'ai mon neveu Roland à produire, je dois lui servir de guide, en tuteur prudent et sage.

Bonnefoi
Je comprends...

Deschamps
Asseyez-vous donc, mon cher Bonnefoi. *(ils s'asseient)* M'avez-vous apporté le compte-rendu de la succession de M.me de Savenay, et du patrimoine de son fils?

Bonnefoi, *lui remettant une liasse de papiers.*
Le voici. Vous trouverez également ci-inclus le relevé de toutes les dépenses que nous avons faites pour l'éducation et l'entretien de Roland, depuis la mort de sa vertueuse mère jusqu'à ce jour; les frais de pension encore pour Michel...

Deschamps, *prenant les papiers.*
C'est bien... nous examinerons cela, et nous ne doutons pas que ce ne soit parfaitement en règle. De sorte que l'actif de Roland s'élève aujourd'hui à... *(feuilletant les papiers)*

Bonnefoi

Deux cent-vingt-sept mille-trois cent-quarante-neuf francs, et 35 centimes.

Deschamps

Juste le chiffre... C'est bien peu, M.r Bonnefoi. Il y a à peine de quoi vivre. Voilà les conséquences des sublimes générosités de M.me de Savenay, ma bonne et digne sœur.

Bonnefoi

Oh! M.r Deschamps, pourriez-vous élever le moindre blâme contre sa mémoire vénérée?

Deschamps

Non, non; mais on doit songer à ses enfants, avant d'être prodigue envers les autres.

Bonnefoi

Feriez-vous allusion à sa conduite envers Michel?

Deschamps

Envers Michel, comme envers une foule d'intrus qui ont dévoré en partie le patrimoine de Roland. Et dire que nous avons dû continuer ces prodigalités, même après sa mort!

Bonnefoi

Oui, quelques legs pieux, quelques secours à de vieux serviteurs de la maison Savenay, ou à leurs enfants, comme Michel, par exemple, dont le père, par sa sage administration, sauva les restes de la fortune de ses maîtres que les événements politiques avaient presque entièrement ruinés. Sans lui, Roland n'aurait pas même aujourd'hui ces dix mille livres de rente dont vous déplorez l'exiguité. Et vous trouvez que votre sœur a trop fait pour Michel?

Deschamps

Je ne dis pas cela... Mais il y a des bornes à tout.

Bonnefoi

Vous êtes célibataire, M.r Deschamps, et homme du monde; par conséquent vous êtes habitué à faire converger vers vous tout ce qui vous entoure. Votre sphère d'action n'a guère connu que la force centripète.

Deschamps, *d'un ton goguenard.*

Diable! M.r Bonnefoi, vous faites rentrer l'égoïsme dans le domaine de la physique! Je vous ai toujours estimé pour un négociant habile, prudent et sage; mais pour un physicien moraliste, je ne vous connaissais pas ce mérite.

Bonnefoi

Que voulez-vous, mon cher Deschamps: nous autres négociants nous ignorons les abstractions métaphysiques. Positifs par état, spéculateurs plutôt que spéculatifs, un peu matériels même si l'on veut, il n'y a rien d'étonnant que nous empruntions parfois nos expressions à une science qui s'occupe avant tout des propriétés de la matière. Mais je vous demande pardon, si une mauvaise application d'une des lois de la nature a pu vous offenser...

Deschamps

Pas le moins du monde: vous m'amusez au contraire: je vois que j'ai à faire à forte partie, et j'aime cela.

Bonnefoi, *froidement.*

Je continue alors. Je disais donc qu'il est tout naturel qu'avec votre existence d'homme personnel, vous ne puissez pas comprendre ce que vous appelez les prodigalités de feu M.me de Savenay, et ce que j'appelle, moi, des actes de pure reconnaissance et de charité chrétienne.

Deschamps

C'est ce qui vous trompe: je comprends cela parfaitement, au contraire; mais quand notre fortune nous le permet. Or moi, Felix Deschamps, en ma qualité de tuteur de Roland, je dois m'opposer à toute dilapidation ultérieure.

Bonnefoi

Est-ce une dilapidation, d'après vous, que d'assurer des moyens d'existence à Michel, selon les intentions de votre sœur?

Deschamps

Michel en sait assez maintenant pour prendre une profession. Il a fait d'excellentes études, à ce qu'on dit.

Bonnefoi

Mais cela suffit-il?

Deschamps

Au-delà. Faut-il même vous l'avouer? Je trouve qu'une éducation au-dessus de sa naissance, de son rang, est une entrave pour prendre une carrière. Allez donc maintenant déterminer Michel à se faire menuisier ou serrurier? Je vous en défie.

Bonnefoi

Sans doute.

Deschamps

En développant son intelligence, vous avez élargi le cercle

de ses aspirations; mais au moment de faire le choix d'une profession, vous lui avez fermé bien des portes.

Bonnefoi

Pour lui en ouvrir d'autres. Ainsi donc, d'après vous, l'éducation devrait être l'apanage exclusif du noble et du riche? A ce compte, la plupart des grands hommes qui ont illustré la France dans les derniers siècles, auraient dû ensevelir leur génie dans l'échoppe de leurs parents. L'intelligence, M.r Deschamps, est le plus bel attribut de l'homme; chaque membre de la grande famille humaine a un droit égal à l'étendre, à la perfectionner. Nul n'en est déshérité: point de droit d'aînesse, lorsque, par l'échelle de la science, il s'agit d'embrasser la création et de monter jusqu'à Dieu. C'est l'ignorance, plutôt que la couleur de la peau, qui distingue la race maudite de Cham, et la rend esclave de celle de Japhet.

Deschamps

Mon cher Bonnefoi, savez-vous que ce que vous dites là est fort beau... en théorie. Si jamais la faveur de mon souverain m'appelle à composer un ministère, je vous promets d'avance de vous placer à la tête de l'instruction publique.

Bonnefoi

Plaisanter, ce n'est pas répondre. Mais venons au fait: que prétendez-vous faire à l'égard de Michel? Je ne vous adresse cette question que parce votre sœur, en mourant, m'avait recommandé ce cher enfant.

Deschamps

Je serai franc avec vous. Vous connaissez nos ressources; le jeune homme serait une charge trop forte pour Roland. Il faut donc qu'il se cherche un emploi, et qu'il sorte de la maison le plus tôt possible.

Bonnefoi

Pauvre jeune homme! il l'avait bien pressenti! mais vous vous emploierez pour lui: vous avez tant de relations, qu'il vous sera facile de le caser.

Deschamps, *se levant.*

Sans doute... je tâcherai... occupez-vous-en aussi, mon cher Bonnefoi, vous qui lui portez tant d'intérêt.

Bonnefoi, *se levant aussi.*

Et quel est votre projet pour Roland?

Deschamps, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est mon secret... dans deux ans, vous m'en direz des nouvelles. Soyez sans inquiétude sur son compte.

Bonnefoi, *à part.*

Je tremble pour lui au contraire avec un tel maître.

Scène XVII.

Deschamps, Bonnefoi, Pascal.

Pascal, *tout effaré.*

Ah! Monsieur!

Deschamps

Qu'y a-t-il? Tu parais tout bouleversé.

Pascal

Il y a bien de quoi.

Deschamps *et* **Bonnefoi**

Parle alors.

Pascal

Voici l'affaire... M.r Roland...

Deschamps *et* **Bonnefoi**

Eh bien!

Pascal

Est arrêté.

Deschamps *et* **Bonnefoi**

Arrêté!

Pascal

Oui, arrêté avec M.r Ernest.

Deschamps

Comment? Pourquoi?

Pascal

Et parbleu, à cause de Diane et de Buridan. J'avais bien raison de me méfier de ces vilains animaux.

Deschamps

T'expliqueras-tu?

Pascal

Figurez-vous donc que je traversais tranquillement le boulevard des Capucines, pour aller chez le bottier de M r Roland, de là chez son gantier, et de là à la Civette pour prendre des cigares, lorsque j'aperçois au coin de la rue Louis-le-Grand un

attroupement considérable. Quoique pressé, je n'ai pu résister à la curiosité de voir ce dont il s'agissait. Je cours, j'interroge la foule qui, trop préoccupée de regarder, n'a pas la politesse de me répondre. Enfin un honorable badaud m'apprend que deux petits jeunes gens, qui se tenaient assez mal à cheval, soit imprudence, soit maladresse, avaient eu la singulière idée de choisir pour leur promenade la boutique d'un marchand de porcelaine et de cristaux.

Deschamps *et* **Bonnefoi**

Ah! mon Dieu!

Pascal

Naturellement la bousculade a été des plus solennelles. Pour juger un peu mieux de l'effet, je m'approche... Qu'aperçois-je, ô ciel! M.r Roland entre deux agents de police, et escorté par quatre hommes et un caporal du poste voisin; car le marchand avait aussitôt appelé la garde. Je n'y tiens plus: je bouscule à mon tour ceux qui s'opposent à mon passage. J'arrive près de votre neveu et de son ami, qui par parenthèse boitait passablement; je leur crie aussitôt: me voilà! M.r Roland, me voilà! — Le caporal me repousse avec une incivilité sans pareille: ces militaires, c'est sans éducation! Mais M.r Roland qui m'a reconnu me dit: « Va chercher mon oncle... qu'il vienne tout de suite au commissariat du quartier. » Je ne me le fais pas répéter deux fois. Je fends la presse comme un forcené; je ne prends pas même le temps de constater le dégat commis par votre neveu dans la boutique, et me voilà!

Deschamps

Je cours... Vite ma canne, mon chapeau.

Pascal

Voilà, Monsieur.

Deschamps

Tu m'assures que Roland n'est pas blessé, lui?

Pascal

Du tout; du moins il n'en a pas l'air... ses habits, par exemple, sont un peu déchirés, son chapeau défoncé et crotté, la figure idem...

Deschamps

C'est bon... ça lui servira de leçon... l'expérience est un grand maître.

Bonnefoi, *à part.*

Qui souvent coûte cher.

Deschamps

Bonnefoi, vous permettez, n'est-ce pas?

Bonnefoi

Je vous accompagne.

Deschamps

Non, je vous remercie... *(il donne un coup-d'œil à la glace, et va pour sortir).*

SCÈNE XVIII.

Les précédents, **Michel.**

Michel, *à Deschamps.*

Et moi, Monsieur, me permettrez-vous de me rendre avec vous auprès de mon ami d'enfance... de mon frère?

Deschamps

De quelle utilité lui serais-tu? Reste, je n'ai besoin de personne. *(il sort)*

Michel, *avec sentiment.*

Pas même cette faveur!

Bonnefoi

Vous savez donc l'accident qui vient d'arriver?

Michel

Oui; j'étais dans le cabinet ici à côté, et j'ai tout entendu.

Pascal

En voilà une soignée! n'est-il pas vrai? et encore vous ne savez pas tout: car je n'ai pas voulu tout dire à la fois, pour ne pas porter un coup trop violent à Mr Deschamps.

Michel

Qui a-t-il donc encore?

Pascal

J'ai dit tout-à-l'heure que je n'avais pas constaté le dégat; mais vous sentez que ce n'était pas possible: je suis entré au contraire dans la boutique. Il paraît qu'on n'avait jamais vu un spectacle semblable depuis l'invention de la porcelaine: des piles d'assiettes renversées, des soupières qui sautaient toutes seules; un tas de saladiers qui dansaient la galope. Buridan a mis les pieds dans une douzaine de plats, et Mr Ernest est

tombé dans un service complet. Quand je suis parti de là, on avait déjà rempli sept paniers de casse.

Bonnefoi

Deschamps ne s'en tirera pas à moins d'un billet de mille francs.

Michel

C'est affreux! Mais quelle folie aussi..!

Pascal, *les ramenant avec mystère sur le devant de la scène.*

Quelle folie, dites-vous?... attendez donc, ce n'est pas tout.

Bonnefoi

Il y a encore quelque chose?

Pascal

Et qui n'est pas indifférent. Vous sentez que la foule, spectatrice de ce tremblement, n'a pu s'empêcher de rire, et s'est mise à se moquer des deux gentils cavaliers. Un monsieur, fort respectable, a poussé la franchise jusqu'à les appeler *gamins*.

Bonnefoi

L'épithète était juste.

Pascal

La garde n'était pas encore venue, et M.r Roland était appliqué alors à ramasser son chapeau en marmelade. À cette qualification de *gamin*, lui qui se voyait si humilié au milieu des huées de la multitude, s'est avancé vers le Monsieur avec un air tout-à-fait crâne, et lui a dit d'un ton plein de colère: M.r, vous êtes un lâche d'insulter ainsi deux jeunes gens, victimes d'un accident qui peut arriver à de plus experts que vous. Vous m'en rendrez raison. — Le Monsieur pour toute réponse se met à lui rire au nez. M.r Roland était furieux. — Votre adresse, M.r; je la veux, je l'exige... Si vous êtes un homme d'honneur, vous ne me refuserez pas la satisfaction que j'ai le droit d'attendre de vous, du moment que je suis insulté.—Ah! il s'agit d'un duel? Eh bien! j'accepte, car vous avez besoin d'une leçon; et je vous la donnerai comme il la faut à des enfants comme vous. Voici mon adresse. Mais comme je suis le provoqué, j'ai le choix des armes. Avec les garçons de votre espèce, je vous préviens que je ne me sers que d'une férule et et d'une cravache. Et il s'en est allé en riant aux éclats, et en haussant les épaules de pitié.

Michel

Pauvre Roland! comme il a dû souffrir!

Bonnefoi

Il n'a eu que ce qu'il méritait. Deschamps va recueillir les premiers fruits de ses principes en fait d'éducation.

Michel

Oh! Monsieur, ne croyez pas que le tuteur de Roland approuve une conduite semblable.

Bonnefoi

C'est ce qui vous trompe: Deschamps est persuadé que les enfants doivent commencer à agir en hommes dès l'âge de 16 ou 18 ans, sans songer qu'ils courent le risque alors d'être de grands enfants toute leur vie.

Pascal, *regardant.*

On vient.

Michel, *vers le fond.*

M.r Deschamps qui ramène Roland! Enfin, il ne lui est rien arrivé!

Scène XIX. *et dernière.*

Les précedents, **Deschamps, Roland.**
(ce dernier un peu en désordre, le chapeau écrasé)

Michel, *courant à lui.*

Roland! Enfin te voilà! Que j'étais impatient de te revoir!

Roland

Merci de ton intérêt, mon bon Michel... Mais remettons à un peu plus tard tes condoléances. — Pascal! vite, qu'on prépare tout ce qu'il faut pour ma toilette.

Pascal

Comment, Monsieur, vous pensez encore à sortir?

Roland, *avec ironie.*

Mon oncle, voyez donc: il me demande si je vais sortir!

Deschamps

C'est moins pressé pour toi que pour moi.

Bonnefoi

Eh! peut-on vous demander de quoi il s'agit?

Roland

C'est une affaire en dehors de la banque et des spéculations

mercantiles, M.r Bonnefoi; par conséquent vous n'y comprendriez rien du tout.

Bonnefoi

Si c'est une affaire raisonnable, je me flatte d'y comprendre quelque chose.

Deschamps, *avec importance.*

Non, mon cher Bonnefoi, ce n'est pas de votre ressort.

Pascal, *bas à Bonnefoi et à Michel.*

Je gagerais que c'est pour la provocation de Monsieur Roland à ce Monsieur qui s'est moqué de lui.

Bonnefoi, *à Pascal.*

Tais-toi. — *(haut)* Vous avez raison, Deschamps: ce n'est pas de mon ressort; car il s'agit d'une folie.

Roland, *indigné.*

D'une folie!

Bonnefoi, *froidement.*

Sans doute.

Roland

Comment! un homme se verra insulté, bafoué, en pleine rue, devant une foule qui rira à ses dépens, et l'on avalera l'injure, sans en demander la réparation, sans la laver dans le sang de l'offenseur?

Bonnefoi, *riant.*

Ah! ah! ah!

Roland

Quoi! vous riez?

Bonnefoi

Comment s'en empêcher? Je te croyais seulement un étourdi, un jeune fou, mais voilà que tout-à-coup je m'aperçois que tu joins à tes aimables qualités celle de ridicule.

Pascal, *à part.*

Bien répondu... *(se frottant les mains)* ça m'amuse, moi!

Roland, *irrité.*

Moi! un ridicule! — Mon oncle, je ne sais qui me retient...

Bonnefoi, *riant.*

Tu me défierais peut-être aussi, ah! ah!

Roland, *furieux.*

M.r Bonnefoi!

Bonnefoi, *de même.*

Eh! bien, comme ton adversaire de la rue Louis-le-Grand, je t'attendrai avec une férule!

Pascal

Mais sans cravache!

Roland, *furieux.*

Mon oncle! mon oncle!

Michel

Roland, je t'en prie. Sont-ce là les principes de religion que tu as reçus! *(il s'approche de lui)*

Roland, *brusquement.*

Eh! Laisse-moi... va-t'en, toi aussi.

Deschamps, *sévèrement.*

Silence, tous. Vous oubliez un peu trop que vous êtes chez moi, et que l'on m'offense quand on offense mon neveu. Je me suis tû jusqu'à présent; j'ai voulu connaître à fond ce que vous étiez les uns et les autres. Mais par la sambleu! il faut aussi que chacun de vous apprenne par ma voix ce qui lui revient de tout ceci. Bonnefoi, commençons par vous. Vous êtes un honnête homme, fort estimable sans doute, fort entendu en matière de Bourse et de change, mais fort ignorant des usages du monde. Voilà ce qui excuse à mes yeux votre conduite envers mon pupille. Parce qu'on ne saurait être un bon négociant avant 30 ans, vous vous figurez qu'on ne peut pas être un homme, selon l'esprit du monde, à 18, ni en soutenir les droits et l'honneur. Vous vous trompez: Roland vous a montré qu'il a déjà le courage et la dignité d'un homme. Par conséquent, trève de sarcasmes envers lui: je ne le supporterais pas plus longtemps.

Bonnefoi

Je me tiendrai à une telle distance qu'ils ne frapperont plus votre oreille.

Deschamps

Vous ferez sagement. — Pour toi, mon petit Michel, si simple, si ingénu, si religieux, ta mine en dessous nous apprend assez que tu condamnes notre vie qualifiée de mondaine par toi. Si notre conduite blesse trop ta conscience timorée, tu es libre de choisir un autre asile, où tes principes seront moins en opposition avec les nôtres.

Michel, *avec douleur.*

Ainsi... vous me chassez de votre maison?

Deschamps

Je n'ai pas dit le mot...

Bonnefoi, *avec bonté.*

Non, Michel, M.r Deschamps t'a prié seulement d'échanger sa maison contre la mienne, où tu seras reçu comme un fils.

Michel

Ah! Monsieur, que de bonté!

Bonnefoi, *de même.*

Mon garçon, tu as accepté ce matin mon amitié, et je tiens à te prouver qu'elle vaut quelque chose dans l'occasion. D'ailleurs j'ai besoin d'un commis de plus, et tu en occuperas la place.

Deschamps, *avec ironie.*

Et là tu pourras suivre scrupuleusement ce droit chemin dont M.r Bonnefoi ne s'est jamais départi.

Bonnefoi

Tandis que vous suivrez avec Roland ce chemin de traverse...

Deschamps, *l'interrompant.*

Qui est le plus court, et qui par conséquent mène plus vite au but.

Bonnefoi

C'est ce que nous verrons.

Deschamps

Je l'espère bien. — Quant à toi, Pascal...

Pascal, *à part.*

Voici mon tour... il n'oublie personne, ce diable d'homme!

Deschamps

Il t'est échappé un mot qui te coûtera cher.

Pascal, *étonné.*

Quoi donc? Monsieur.

Deschamps

Tu as parlé d'une certaine cravache... fort mal à propos. J'avais pensé d'abord à t'en faire sentir les effets, mais je suis dans un moment d'indulgence; aussi je me contente de te flanquer à la porte.

Pascal

Vous voulez plaisanter, Monsieur? quoi! pour un mot?

Deschamps

Te voilà libre, les os intacts et la peau parfaitement saine... remercie-moi et va-t'en.

Pascal

Soit, Monsieur; j'accepte ma démission... Aussi bien je voulais vous la donner, car le service n'était plus tenable depuis l'arrivée de M.r Roland.

Roland

Qu'oses-tu dire, insolent?

Pascal

Que mes jambes, grâce à la gymnastique que vous leur imposiez chaque jour, auraient fini par s'user avant un an. Il y avait certains soirs, sans mentir, où je me les sentais disloquées et flexibles comme une mèche de coton trempée dans l'huile.

Deschamps

Alors pourquoi n'es-tu pas parti plus tôt?

Pascal

Eh! parce qu'il y avait ici ce bon M.r Michel que j'aime, voyez-vous, comme un frère! Et si M.r Bonnefoi voulait bien me permettre de l'accompagner chez lui, je le servirais pour rien.

Bonnefoi, *souriant.*

Ce n'est pas impossible... Viens me voir demain.

Pascal

Bien vrai? vous me prendrez pour faire... je ne sais quoi! comptez sur moi à la vie, à la mort.

Deschamps

Ainsi vous voyez que, loin d'être un égoïste, je m'entends aussi à faire des heureux.

Michel

Pour moi, je ne puis que rendre grâce au ciel du bonheur qu'il m'envoie. Sans doute la carrière que vous avez l'intention de faire parcourir à Roland a quelque chose de séduisant: cependant j'aime mieux une vie de travail et de peine, mais utile et pure, que cette existence, dite à la mode, qui vous enlève à vous-même, et se consume dans un tourbillon de plaisirs factices, enfants de l'ennui et d'une oisiveté coupable.

Deschamps

C'est-à-dire que M.r Roland de Savenay devrait travailler comme un misérable, au lieu de soutenir son rang dans le monde, et de se procurer les jouissances que lui permet sa fortu-

ne ! Tu aurais encore besoin de faire un cours de logique, mon garçon.

Roland

Et te bien persuader, comme me disait hier mon oncle, qu'il y a dans le monde deux tables de mises : à la première sont assis le riche, le grand, le fort et l'adroit ; les petits mangent leurs restes à la seconde.

Michel

Je suis fâché de contredire votre oncle, mon bon Roland ; mais il y a trois tables au lieu de deux, et celle que vous n'avez pas mentionnée est la préférable de toutes.

Roland *et* **Deschamps**

Laquelle ? parle.

Michel

Roland, c'est celle où votre mère du haut des cieux désire le plus vous voir assis : c'est la table où l'on n'est admis que par le travail et la vertu.

Bonnefoi, *lui prenant la main avec affection.*

Bravo, Michel ! Bravo, mon garçon ! Avec ces sentiments, sois-en bien sûr, Dieu te bénira.

Pascal, *appuyant.*

Il vous bénira.

Michel, *allant à Roland.*

Et il bénira mon frère Roland aussi, car il est bon : je connais son cœur ! Si par la fougue de l'âge, il se laisse transporter à des actions que la raison réprouve, il se repent dès qu'il peut rentrer en lui-même. S'il s'égare, sachez-le bien, il retrouve aussitôt son chemin. O toi, que j'ai toujours aimé comme un frère ; toi qui t'es assis avec moi sur les genoux de ma pauvre mère, et as bu à la même source la santé et la vie ; Roland, après avoir partagé pendant 18 ans les mêmes plaisirs et les mêmes peines, les mêmes désirs et les mêmes illusions ; après avoir vécu en un mot de la même vie, nous voici au moment de nous séparer : toi, pour courir après les jouissances que la société présente à ses élus, et moi pour me créer une position qui me donne du pain et assure mon existence. Crois-le bien, cet instant est bien douloureux pour moi : je vois en effet se rompre pour la premiere fois ce que ta mère avait si bien uni sur la terre ! Mais le ciel l'ordonne ainsi ; par conséquent, adieu !.. Pourtant, de loin comme de près, je réclame ma part

de tes joies comme de tes ennuis. Si tu prospères, comme je n'en doute pas, un mot à Michel, afin qu'il sort heureux aussi; si l'adversité, par malheur, vient à te frapper, oh! alors plus que jamais appelle-moi; et si ceux que tu croyais tes amis s'éloignent, Roland, je serai là pour soulever le fardeau de tes peines: à nous deux ce fardeau sera toujours léger.

Roland, *ému.*

Michel!.. Michel! Et c'est toi qui me parles ainsi, après t'avoir repoussé tout-à l'heure!.. *(avec expansion)* Va, quoi qu'il arrive, tu seras toujours l'ami de mon cœur, le frère que ta mère m'avait donné *(Roland lui ouvre les bras)*

Michel, *s'y précipitant.*

Ah! Roland, je te retrouve encore!

Bonnefoi, *s'essuyant les yeux.*

Brave garçon! qui serait insensible à de telles paroles?

Pascal, *pleurant aussi.*

Pour moi, ça me suffoque..! *(à Bonnefoi)* Avais-je raison de vous dire ce matin que M.r Michel était un ange de douceur et de bonté?

Bonnefoi, *à Deschamps.*

Eh bien! qu'en dites-vous? Êtes-vous revenu sur le compte de Michel?

Deschamps, *froidement.*

Sans doute... c'est fort beau, ce sont de nobles sentiments..! *(à part, au public)* mais avec tout cela, à quoi parvient-on? à n'être qu'un honnête homme toute sa vie!..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

Le Théâtre représente l'extérieur d'une maison de campagne donnant sur des jardins. A gauche du spectateur, un pavillon; un site pittoresque dans le fond.

Scène I.

Ernest, *arrivant par le fond. Il a le bras gauche en écharpe.*

Personne..! j'ai beau regarder de tous côtés, pas un être à qui je puisse m'adresser. Monsieur Bonnefoi a sans contredit une magnifique maison de campagne, mais il peut se vanter d'y vivre dans une parfaite solitude. Ma foi, entrons dans la maison... probablement elle ne sera pas déserte comme les allées de ses jardins.—*(il va pour entrer dans la maison à gauche, il aperçoit Pascal)* mais voici quelqu'un... et si je ne me trompe... *(examinant avec attention)* C'est le bon Pascal. *(il s'arrête)*

Scène II.

Ernest, Pascal.

Pascal, *sans voir Ernest, avec transport.*

Superbe!.. Mirobolant! Jamais on n'a vu une ovation pareille. On a bien fait des maires, depuis que la France est divisée en 37,000 communes; mais à aucune époque un maire n'a été élu ni accueilli par ses admnistrés avec autant d'affection et d'enthousiasme que M.r Bonnefoi. Rien n'a manqué:

Pendant la messe même, le premier acolyte a encensé par trois fois mon maître, qui avalait la fumée qu'on lui lançait au nez avec une modestie ravissante. J'en pleurais de joie! . . Et l'on m'avait consigné ici pour surveiller la maison..! Ah bien, ouiche! Moi, Pascal, ne pas assister à une telle cérémonie..! La fête n'aurait pas été complète.

Ernest, *s'approchant.*

Tu as raison, mon brave: personne mieux que toi ne méritait d'y assister.

Paschal, *le regardant ébahi.*

M.r Ernest, vous ici ?

Ernest

Oui, mon garçon... puisque je ne puis vous trouver à Paris, il faut bien que je vienne vous relancer à Fontenay-aux-Roses.

Pascal

Mais que je vous regarde: vous qui êtes parti il y a quatre ans à peine comme simple soldat, vous voilà officier!

Ernest

Eh! mon ami, c'est que j'ai fait partie d'une expédition où l'on montait vite en grade... il y en avait tant qui descendaient! Dans la nécessité de remplir les vides qui se fesaient chaque jour, on prenait les remplaçants que l'on avait sous la main; j'ai été du nombre.

Pascal

Il paraît qu'il fesait chaud dans cette infernale Crimée!

Ernest

Et bien froid aussi, je t'assure, mais le feu du canon nous réchauffait.

Pascal

Je préfère le feu de la cuisine... Est-ce que vous avez été blessé? Je vous vois le bras gauche un peu récalcitrant à la manœuvre.

Ernest, *souriant.*

Mon bras gauche récalcitrant! Il y a un an qu'il ne peut plus l'être.

Pascal

Comment?

Ernest

Il a eu la sotte idée de rester en Orient.

Pascal

Vous l'avez perdu..? Alors?

Ernest

Alors ce que tu vois n'est qu'un bras postiche.

Pascal

Eh bien! vous le portez joliment: au premier abord on ne se douterait jamais que vous soyez réduit a gesticuler de ce côté avec de l'étoupe ou du coton; tranchons le mot, avec une pelote... ça doit pas mal vous vexer tout de même.

Ernest

Un peu dans le commencement; mais à présent je m'y suis fait... j'ai fini même par trouver que deux bras étaient du luxe.

Pascal

Comme ces militaires prennent tout avec indifférence!

Ernest

Excepté pourtant de devoir prendre son congé à 26 ans!

Pascal

Vous renoncez déjà à ce glorieux métier de se faire casser jambes et bras?

Ernest

Eh! mon ami, tu vois bien que je suis déjà dans les invalides..! Mais ne pensons pas à cela. Et parle-moi plutôt de Monsieur Bonnefoi et de Michel, à qui je ne te dis pas de m'annoncer pour le moment; car je sais par ton monologue qu'ils sont à une fête.

Pascal

Qui fera époque dans les annales de la Mairie. *(avec importance)* Oui, M.r Ernest, nous sommes maire de la Commune de Fontenay-aux-Roses; suave bouquet qui nous a été offert pour le jour de notre fête.

Ernest, *avec intention.*

Je vous en fais mon compliment.

Pascal

Je dis *nous*, M.r Ernest, parce que je prends toujours la moitié de ce qui arrive d'heureux à mes maîtres: je ne conçois pas le véritable attachement, si l'on ne partage pas les plaisirs et les peines de la personne que l'on prétend aimer. C'est comme pour M.r Michel: je le regarde tellement comme une partie de moi-même, que je vous dirai, sans aucun scrupule, que nous sommes encore montés plus haut depuis votre départ pour l'ar-

mée. Grâce à notre intelligence et à notre travail assidu, nous avons mérité de devenir les associés de la maison.

Ernest

Associé! lui, Michel?

Pascal

Oui, M.r; c'est aujourd'hui la maison Bonnefoi et Dubuisson qui est si bien famée en Europe, et qui continue à prospérer, en dépit des temps de crise que nous avons traversés.

Ernest

Je vous en fais encore mon compliment.

Pascal

Merci, M.r Ernest; il n'y a pas de quoi. Mais dites donc, quelle chance nous eûmes, il y a dix ans, en quittant la barraque de M.r Deschamps.

Ernest

Ah! ne me parle pas de cet homme-là, si tu ne veux empoisonner le plaisir que je vais goûter en passant ici une journée auprès de vous! C'est lui qui par ses perfides conseils, et son exemple plus funeste encore, a été cause de tous mes malheurs.

Pascal

Comment cela?

Ernest

J'eus la sottise pendant quelques années de marcher à la remorque de Roland. Tu sais qu'à force de prendre les chemins de traverse indiqués par Deschamps pour réussir dans le monde, Roland ne tarda pas à donner dans le travers, et moi avec lui. Mon patrimoine fut bientôt réduit à sa plus simple expression. De désespoir je me fis soldat: dernière folie où je crus devoir me retrancher, pour effacer en partie toutes celles que j'avais commises et me préserver de celles que je pouvais commettre encore. Me voilà donc couvert de gloire, comme m'a dit mon général; mais sans autre avoir qu'un bras de moins, et 20,000 francs que je sauvai du naufrage en les remettant entre les mains de M.r Bonnefoi.

Voix, *en dehors.*

Vive M.r le Maire!

Ernest

Qu'est-ce?

Pascal

C'est mon maître que l'on ramène en triomphe.

Voix en dehors.

Vive M.r le Maire! *(on répète ce cri deux ou trois fois, et toujours plus rapproché)*

Scène III.

Les précédents, **Bonnefoi, Michel.**

Bonnefoi, *dans le fond, à la cantonnade.*

Merci, mes amis, merci. Nous nous reverrons plus tard. N'en doutez pas, je me procurerai le plaisir d'assister à vos danses et à vos jeux. Adieu!

Voix confuses.

Vive M.r le Maire!

Bonnefoi, *s'avançant.*

Ces braves gens! leurs acclamations me vont au cœur!

Michel

C'est qu'ils sont persuadés que votre sage administration allégera leurs peines.

Ernest, *s'avançant.*

Et je partage leur confiance en vous.

Bonnefoi, Michel.

Ernest!

Michel

Cher ami, que je suis heureux de te voir de retour.

Bonnefoi

Après nous avoir fait tant trembler pour vous. *(il veut lui prendre la main gauche).*

Ernest, *souriant.*

Non pas de ce côte... vous savez? absent à l'appel.

Bonnefoi

En effet, nous avons appris le malheur que vous avez eu au dernier assaut...

Ernest

Fructus belli!

Pascal, *à part.*

Belli! Je ne trouve pas cela beau, du tout.

Michel

C'est bien aimable à toi que d'être venu nous rejoindre ici.

Ernest

Je suis passé hier au soir chez vous à Paris, et l'on m'a dit que vous resteriez aujourd'hui à la campagne... ma foi, je trouvais un peu long que d'attendre un jour de plus sans vous revoir. J'ai pris ce matin le convoi de neuf heures, et j'ai le plaisir de presser la main de mes meilleurs amis.

Bonnefoi, *à Pascal.*

Pascal! que fais-tu là?

Pascal

J'écoute, j'admire..!

Bonnefoi

Il me semble que tu as quelque chose de plus essentiel à faire pour le moment.

Pascal

Quoi donc?

Bonnefoi

Parbleu! de faire servir le déjeuner.

Pascal, *se frappant le front.*

Vous avez raison... veuillez m'excuser, je n'y pensais pas pour le quart d'heure.

Bonnefoi

Mais tu y as pensé pendant notre absence.

Pascal

Certainement, Monsieur, certainement. *(bas à Ernest)* ne lui dites pas que je ne fais que de rentrer. *(au public)* C'est drôle! quoique à moitié de tout avec mes maîtres, je ne m'apercevais pas que j'eusse besoin de déjeuner. Il est vrai qu'avant de partir pour notre ovation, j'avais eu la précaution de me lester un peu l'estomac. *(il sort)*

Scène IV.

Bonnefoi, Ernest, Michel.

Bonnefoi

Ainsi vous êtes en congé, mon cher Ernest?

Ernest

Mon Dieu, oui..!

Michel

Tu en parais fâché.

Ernest

Comment ne le serais-je pas? — Écoutez, mes seuls et dignes amis. J'aborde tout de suite la question que je me proposais de vous soumettre aujourd'hui.

Bonnefoi *et* **Michel.**

Voyons, de quoi s'agit-il?

Ernest

Vous sentez qu'en ma nouvelle qualité de manchot, le service actif dans l'armée ne m'est guère plus possible. Il faut donc songer à la retraite. Mais que faire? Rester oisif? Non, mes amis: l'oisiveté m'a perdu une fois; peut-être elle me perdrait encore... Et puis, suis-je assez riche pour vivre sans travailler? Car, vous le savez: à l'exception de la petite somme que vous avez en dépôt, je ne possède plus rien.

Michel

Tranquillise-toi, Ernest. Si tes goûts ne sont plus ceux d'autrefois; c'est-à-dire s'ils sont devenus simples et modérés, ta petite somme, qui n'est pas restée inactive dans nos mains, peut suffire à tes besoins.

Ernest

Vraiment! elle a fructifié?

Bonnefoi

Passablement. Elle est presque doublée.

Ernest

Doublée! Mais, grâce à vous, je suis redevenu riche! Un lieutenant, qui n'a vecu jusqu'à présent que de sa solde, se trouver tout-à-coup à la tête de 40,000 francs! c'est une véritable fortune.

Michel

Que tu peux augmenter encore.

Ernest

Pas moi d'abord, car je n'entends rien à ces choses-là: je n'ai jamais su que dépenser.

Michel

Laisse-nous faire alors. Nous avons soumissionné une fourniture de tabacs étrangers. Nous placerons ton capital dans cette affaire.

Ernest

Que ne vous dois-je pas, mes bons amis! ce sont vos sages conseils qui m'ont ouvert les yeux au bord de l'abîme où je me précipitais la tête baissée; c'est vous qui m'avez arraché du gouffre que font tourbillonner toutes les passions humaines, et qui engloutit tant de jeunes existences. J'écoutai votre voix un peu trop tard, il est vrai; mais j'étais fasciné par ce luxe, cet éclat, ces plaisirs, ce brillant mirage dont je poursuivais la séduisante illusion. Insensé que j'étais! je ne comprenais pas que pour posséder le bonheur sur la terre, on n'a pas besoin de le payer si cher!

Bonnefoi

Tel est le sort de tous les jeunes gens que l'on veut trop brusquement lancer dans le monde. Nous ne sommes plus à ces temps de la Régence et à ces années honteuses qui l'ont suivie, où un jeune seigneur pouvait impunément se ruiner en débauches de tout genre, et se glorifier du titre d'élégant et d'aimable mauvais sujet. Aujourd'hui, le jeune homme inappliqué et désoccupé est infailliblement perdu. La conscience publique, qui s'est épurée, le condamne et le réprouve. Voilà l'erreur de Deschamps. Appartenant à l'ancien régime par les goûts et les idées, homme d'intrigue et d'antichambre, il a cru préparer un brillant avenir à son pupille, en le jetant à 20 ans, sans expérience et dans la fougue des passions, au milieu d'un cercle dont chaque rayon aboutit à une déception, quand on manque de fermeté de caractère, et surtout d'adresse et de raison.

Ernest

Pauvre Roland! il est bien à plaindre!

Michel

Est-ce que tu l'as revu?

Ernest

J'ai demandé vainement de lui. Je suis allé même deux fois à son logis; mais il n'y était pas. J'ai appris indirectement qu'il était complètement ruiné, et qu'il était séparé de son oncle.

Bonnefoi

Qui s'est renfermé dans sa coquille, reconnaissant son impuissance à sauver son neveu. Ah! si nous nous trouvions jamais en présence l'un de l'autre, je lui montrerais mon élève *(il montre Michel)*, et je lui demanderais: où est le vôtre?

Michel

M.r Deschamps est un pécheur endurci. Vous ne le convaincriez jamais que de nos jours, non seulement le travail enrichit, mais encore ennoblit.

Scène V.

Les précédents, **Pascal.**

Pascal, *paraissant.*

Messieurs, vous êtes servis.

Bonnefoi

Venez, mon cher Ernest. J'ai eu déjà de bien douces émotions au milieu de ces bons habitants de Fontenay; mais votre visite ajoute encore au bonheur de cette journée.

Ernest

Le bonheur n'est pas moins grand pour moi, je vous assure.

Michel

Après déjeuner, si tu veux bien, nous irons faire un tour de promenade dans les environs. *(bas)* J'ai à te parler . . . de Roland.

Ernest, *lui prenant la main.*

C'est bien. Je suis tout à toi. *(ils sortent tous les trois par la droite)*

Pascal, *les regardant sortir.*

M.r Michel et M.r Ernest ont échangé quelques mots à voix basse: il y a quelque mystère là-dessous. Se cacher ainsi de moi, ce n'est pas bien! ils savent cependant que je suis la discrétion même... *(regardant vers le fond à droite)* Mais quel est cet individu qui court ainsi à toutes jambes vers notre habitation? On dirait qu'il est poursuivi... Juste ciel! en voulant franchir un fossé, il y est tombé dedans. Plumb!... heureusement pour lui qu'il n'y a que trois pouces d'eau... il se relève, et court de plus belle... Bon! il passe à présent à travers les plates-bandes! *(criant)* Holà! Eh! Monsieur, on ne passe pas par là...vous écrasez les tulipes et les giroflées..! il ne m'écoute pas... le voilà qui arrive tout essoufflé... ce sera peut-être quelque malfaiteur, quelque échappé des galères..! *(au public)* Jugez en vous-même; il est fait comme un voleur.

Scène VI.

Pascal, Roland, *tout crotté et couvert de poussière; il se dirige vers le pavillon.*

Pascal, *lui barrant le passage.*
Or ça, Monsieur où allez-vous ? on ne passe pas.
Roland, *le poussant.*
Laisse-moi donc, animal..!
Pascal
Au voleur!
Roland, *s'élançant sur lui et lui fermant la bouche avec sa main.*
Pas un mot, ou je t'étrangle. Choisis.
Pascal, *terrifié.*
C'est fait... je me tairai. *(à part)* C'est un assassin!
Roland, *vite.*
Ce pavillon, a-t-il une porte par derrière?
Pascal, *de même.*
Non...
Roland
Et là, dans la maison, y a-t-il quelqu'un ?
Pascal
Mes maîtres sont à déjeuner...
Fortemain, *en dehors.*
Par ici, par ici! nous le tenons, vous dis-je.
(Roland, en entendant ces cris, se sauve brusquement dans le pavillon à gauche, et en tire la porte sur lui).

Scène VII.

Pascal, Fortemain *et deux recors.*

Fortemain, *à ses recors.*
Je vous dis qu'il est ici... Je l'ai vu, et quand je ne l'aurais pas vu, je l'aurais senti!...vous savez que l'huissier Fortemain est un fin limier, et qu'il sent de loin le gibier des mauvais débiteurs, décrétés de prise de corps.

Pascal, *à part.*

Ah! c'est un huissier!... Il poursuit probablement notre individu: ainsi nous avons affaire non seulement à un assassin qui veut étrangler les gens, mais encore à un de ces débiteurs de mauvaise foi... *(déclamant en cherchant ses mots)* dont l'indélicatesse et la cupidité... ruinent le crédit... social. —*(d'un ton naturel)* Voilà que je ne sais plus ce que je dis; quand je veux faire des phrases, je m'embrouille toujours.

Fortemain, *à Pascal.*

Dites donc, l'ami, est-ce que vous n'avez pas vu tout à l'heure un individu, sec, maigre, dans une toilette assez désordonnée, le jarret dégagé comme un cerf, courant dans ces parages? Vous l'avez aperçu, n'est-ce pas?

Pascal, *hésitant.*

Pas... précisément.

Fortemain

Mais à peu près... *(aux recors)* il l'a vu. *(à Pascal)* Il vous a même demandé asile?

Pascal, *à part.*

Soyons circonspect: l'infâme serait capable de nous occire.

Fortemain

Répondez, mon cher; ne craignez rien; je ne verbaliserai qu'à bon escient. Il est du devoir de tout bon citoyen de prêter main forte à la loi; par conséquent... notre fugitif..?

Pascal

Eh bien, votre fugitif?

Fortemain

Est passé par ici, et peut-être il y est encore?

Pascal, *avec une dignité exagérée.*

Quand cela serait, Monsieur, sachez que je ne trahirais jamais les droits de l'hospitalité.

Fortemain

Il a donc trouvé un refuge sous votre toit? *(vivement à ses recors)* Mes amis, quand je vous disais que nous le tenions! À l'œuvre: Sans doute, nous sommes en trop petit nombre pour cerner la maison, mais nous sommes assez pour garder les issues.

Pascal

Messieurs, un moment. Je vous avoue que je ne serais pas fâché que votre homme fût pincé, mais un semblable esclandre

dans notre maison, ce serait par trop inconvenant. Sachez que vous êtes chez M.r le Maire de Fontenay.

Fortemain

Tant mieux, morbleu, tant mieux! *(aux recors)* Messieurs mes adjudants, vous êtes appelés à l'honneur de travailler devant le 1.er magistrat de ces lieux. De l'ordre, de la dignité, du sang-froid... Je compte sur vous, comme vous pouvez comptez sur moi.

Pascal, *à part.*

Est-il bête, l'huissier! à l'entendre, ne dirait-on pas qu'il va livrer la bataille des Pyramides?

Scène VIII.

Les précédents, **Roland,** *perruque grise, des lunettes, en robe de chambre, un livre à la main.*

Roland, *sortant gravement du pavillon.*

Qu'est-ce, Pascal? pourquoi tout ce tapage? que veulent ces Messieurs?

Pascal, *à part.*

Ah! le mauvais gueux! le voilà maintenant avec la défroque de mon maître, avec sa perruque même... En a-t-il du toupet, celui-là?

Roland, *sévèrement.*

Pascal, il me semble que je vous ai interrogé; et quand votre maître vous adresse une question, vous n'avez pas l'habitude de faire attendre si longtemps votre réponse.

Pascal

C'est vrai, Monsieur... je réponds toujours... mais en ce moment, je ne sais pourquoi, ma langue s'embarrasse... et... si vous vouliez bien questionner ces messieurs, peut-être vous apprendraient-ils mieux que moi ce qu'ils désirent de vous.

Roland, *à Fortemain.*

Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

Fortemain, *s'avançant.*

C'est à M.r le Maire que j'ai l'honneur de parler?

Roland

Lui-même.

Pascal, *à part.*

Oh! l'effronté coquin!

Fortemain, *avec importance.*

M.r le Maire, je m'appelle Fortemain, huissier patenté, assermenté, et en la dite qualité exploitant de par la loi. Depuis huit jours je suis à la poursuite d'un sieur Roland de Savenay, décrété de prise de corps pour une somme de 10,000 francs, au paiement de laquelle les tribunaux civils l'ont condamné avec intérêts, frais et dépens.

Pascal, *à part.*

M.r Roland! quoi! ce serait lui!

Roland

Après?

Fortemain

Voici, M.r le Maire. Ce matin, Jeudi 24 Juin 1858, jour de la S. Jean, nous avons appris, par des moyens à nous connus, que le dit sieur Roland, qui ne sortait plus qu'au crépuscule du soir, voulait profiter de celui du matin pour s'échapper de Paris, et aller à Sceaux, respirer un peu l'air de la campagne. J'ai apposté mes hommes, mais notre rusé compère, au lieu de sortir par la barrière d'Enfer, a pris la clé des champs par celle de Mont-Parnasse. Heureusement j'ai rencontré mon honorable collègue Joseph Dossier, qui revenait de porter un exploit *extra muros*, et qui m'a dit avoir rencontré mon homme marchant dans la direction du Bourg-la-Reine: jugez de ma joie. Je suis monté avec mes gens dans un cabriolet de place...

Roland

Je comprends, Monsieur: vous avez rejoint votre débiteur insolvable, qui, en vous apercevant, s'est enfui à travers champs. Vous vous êtes mis à ses trousses; mais lui, plus alerte que vous, est parvenu à se sauver. M.r Fortemain, vous êtes un peu prolixe dans vos récits.

Fortemain

J'appartiens au barreau, M.r le Maire.

Roland

Eh bien! sans tant de préambules, comme je tiens à ce que votre course ne soit pas infructueuse, je vous dirai que tout à l'heure, par la fenêtre de mon pavillon, j'ai aperçu votre fugitif.

Fortemain

Où, Monsieur?

Roland

Là-bas, le long de l'allée des marronniers. Je lui ai vu prendre le sentier détourné qui mène à Sceaux.

Fortemain

A Sceaux? — C'est lui; car c'est là qu'il a l'intention de se rendre chez un de ses amis.

Roland

Mais vous ferez bien de ne pas perdre de temps, car il courait passablement; et pour l'attraper, je crois qu'il vaudrait mieux vous appeler Fortejambes que Fortemain.

Fortemain

C'est mon affaire. Merci, M.r le Maire . . . *(à ses gens)* En avant, vous autres : de l'ardeur, de l'activité... qu'on marche sur mes pas. Je vous promets en ce jour quelque nouvel exploit. *(il sort en courant avec les recors)*

Scène IX.

Roland, Pascal.

Roland, *les regardant partir.*

Allez, courez, mes amis... vous l'atteindrez, je vous jure.

Pascal

En voilà une bonne! Faut-il être habitué à ne pas payer ses dettes, et à regarder les huissiers en face, pour agir avec cette assurance!

Roland, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh! bien, mon petit Pascal; tu vois comment on se tire d'affaire.

Pascal

M.r Roland! vous!

Roland

Tu m'as enfin reconnu! maintenant oublie-moi. Tes maîtres, M.r Bonnefoi et Michel, sont ici probablement?

Pascal

Oui, Monsieur.

Roland

Dans ce cas, pas un mot sur mon compte, ni sur ce qui vient de se passer; autrement...

Pascal

Vous m'étrangleriez peut-être encore?

Roland

Point de plaisanterie, Pascal; j'ai le cœur trop brisé.—Mais je pourrais être surpris ; laisse-moi partir au plus vite...

Pascal

Dans ce costume?

Roland

Tu as raison : je n'y pensais plus... allons reprendre nos effets. *(au moment de rentrer dans le pavillon, il se retourne)* Silence, entends-tu ? — *(apercevant Michel qui paraît)* Dieu! Michel ! *(il se cache précitamment)*

Scène X.

Pascal, Michel, *puis* Roland.

Michel, *sortant par la droite.*

Quelqu'un s'est caché dans ce pavillon. Qui est-ce, Pascal?

Pascal, *troublé.*

Quoi ! Monsieur, vous avez vu quelqu'un?

Michel

Comme toi, puisque ce quelqu'un te recommandait le silence.

Pascal

Puisque vous avez été témoin du fait, je ne dis pas non; mais, s'il n'était pas nécessaire que vous sussiez...

Michel

Qui est chez nous? c'est un peu fort que je doive l'ignorer!

Pascal

Sans doute, c'est la règle; mais toute règle a ses exceptions.

Michel

On t'a fait promettre de te taire, n'est-il pas vrai? et tu veux tenir ton serment? Soit: je ne te forcerai point à le violer; mais je saurai qui c'est. *(il va pour entrer dans le pavillon, paraît Roland qui s'arrête tout confus à la porte; il a repris ses habits).*

Pascal, *à part.*

Boum ! voilà le coup de théâtre.

Michel, *à Pascal.*

Laisse-nous... va-t'en.

Pascal

Je me retire. *(à part)* j'aurais bien voulu assister pourtant... *(se ravisant)* n'importe! je saurai tout. *(il sort)*

Scène XI.

Michel, Roland.

Roland, *paraissant.*

C'est moi, Michel.

Michel

Roland!.. toi! Après t'avoir si longtemps attendu, enfin tu viens à moi!

Roland

Et Michel, malgré le passé qu'il y a entre nous, me tient ce langage! il ne me repousse pas..?

Michel

Au contraire, il te tend les bras!

Roland, *s'y précipitant.*

Ah! je ne croyais pas avoir encore un frère.

Michel

Tu avais donc oublié nos adieux chez ton oncle? Mais te voilà... je te remercie d'être venu.

Roland

Je suis fâché de détruire cette illusion de ton amitié; mais ce n'est pas de mon propre mouvement que je me trouve ici: poursuivi par des recors, le hasard seul a conduit mes pas...

Michel

Le hasard, Roland! non, c'est ta mère qui te ramène auprès de ton frère, et qui veut nous réunir encore.

Roland

Ma mère, dis-tu?

Michel.

Elle-même.

Roland

Ai-je donc été son digne fils sur la terre?

Michel

Malheureusement non, jusqu'à ce jour; mais tu peux l'être; elle t'y invite par ma voix.

Roland, *d'un ton grave.*

Ecoute, Michel. J'étais né, je crois, avec de nobles instincts, et j'avais reçu de la nature assez d'intelligence, non seulement pour acquérir une instruction solide, mais encore pour me distinguer dans la carrière que j'aurais embrassée. Malheureusement je n'étais pas né pauvre comme toi!

Michel

Où vois-tu que ce soit un avantage?

Roland

Je savais un peu trop que j'étais fils unique, héritier d'un beau nom et d'une assez jolie fortune. Je me figurai sans peine qu'avec ces avantages, joints à un peu d'esprit naturel, on n'avait pas besoin, pour parvenir, de tant de travail et d'efforts. Mon oncle acheva de confirmer ces fausses idées. Il crut me former par le contact du monde, en m'en offrant toutes les séductions. Après avoir laissé un libre cours à mes passions de jeune homme, il espéra pouvoir y mettre un frein, en fesant retentir à mon oreille la voix de l'intérêt, et en me présentant l'image d'une ruine prochaine. Il était trop tard pour m'arrêter: habitué à l'oisiveté, je refusai successivement avec dédain deux emplois qu'il m'avait procurés par son crédit. Dans mon aveugle amour-propre, j'espérais tout réparer par un mariage avec une riche héritière, ainsi qu'il me l'avait fait entrevoir lui-même. Mais aujourd'hui les parents sont d'une curiosité désespérante, à l'endroit des jeunes gens qui demandent la main de leurs filles. Quand je me présentai avec des intentions matrimoniales, le chapitre des informations fut entamé, et je fus éconduit. Cependant mon petit patrimoine était dissipé. Il fallait vivre, et soutenir son rang. Alors commencèrent les dettes usuraires. J'étais trop fier pour m'occuper. Mes amis, tant qu'ils ignorèrent ma détresse, m'ouvrirent assez facilement leur bourse; mais, quand la fatale vérité fut connue...

Michel

Elle te fut fermée; c'était tout naturel. Mais ton oncle?..

Roland

Il fit comme les autres, dès que je voulus puiser dans la sienne. Il finit même par me refuser sa porte, me déclarant qu'il

m'abandonnait, du moment que je n'avais voulu suivre aucun de ses conseils; qu'il m'avait proposé plusieurs fois les moyens de me sauver, et de me faire briller dans le grand monde que je fréquentais; que j'étais un ingrat et un insensé...

Michel

Mais que te proposait-il donc?

Roland

La honte et l'ignominie!

Michel

Mais encore?

Roland

Michel, ignore-le toujours, comme je voudrais l'ignorer moi-même.

Michel

Et comment as-tu vécu jusqu'ici?

Roland

Mon ami, je ne saurais te l'expliquer; mais c'est un prodige! Il y a deux ans, au moment de ma plus grande détresse, lorsque mes créanciers étaient le plus exigeants, que dénué de tout, je croyais n'avoir plus d'autre ressource pour sortir de là que de me brûler la cervelle, je reçois un petit billet, conçu en ces termes: « Cher Roland, vous êtes malheureux, et vous devez l'être: vous avez oublié Dieu et votre mère. Cependant votre salut ne peut venir que d'eux; et la preuve, c'est que je suis envoyé pour vous tendre une main secourable au bord de l'abîme. Passez demain chez M.r Houdard, notaire, rue de Pronence n.° 10; il vous comptera 10,000 francs pour faire face à vos besoins les plus urgents. On ne vous demande qu'un peu de reconnaissance, en portant parfois vos regards vers le Ciel où sont vos bienfaiteurs!

Signé: Votre Ange Gardien. »

Michel

C'est plus qu'un prodige, mon ami: je vois là un de ces traits inattendus de la Providence qui veille incessamment sur nous, et dont l'homme ne doit jamais désespérer. Eh bien? tu allas chez M.r Houdard?

Roland

Qui me compta mes 10,000, francs avec lesquels je parvins à calmer ceux de mes créanciers qui étaient les plus impitoyables. Je pris des arrangements avec les autres qui se montrèrent, par

parenthèse, assez accommodants. L'un d'eux même, qui était un des principaux actionnaires des chemins de fer du midi, m'offrit une place d'inspecteur dans l'administration. Je l'acceptai; mais, te l'avouerai-je? Quand je me vis avec de bons appointements, moins pressé pour le paiement de mes dettes, mes goûts de dépense se réveillèrent, je repris mes habitudes de plaisirs, je négligeai les soins que réclamait mon emploi... je fus remercié de mes services.

Michel

Et cela, parce que tu manquas de reconnaissance envers tes bienfaiteurs.

Roland, *avec douleur.*

C'est vrai, je fus un ingrat! et je le fus encore bien plus quelque temps après, car si je les avais oubliés, eux pensaient toujours à moi! Je retombai dans la misère; c'était justice.

Michel

Tu reçus peut-être un nouveau billet de ton bon génie, de ton ange gardien?

Roland

Précisément; mais cette fois j'eus la fausse honte, je dirai plus, la lâcheté de ne pas me rendre à l'invitation qui m'était faite.

Michel

Et pourquoi?

Roland, *baissant les yeux.*

Parce qu'on m'engageait à venir chez toi, au lieu de m'envoyer chez M.r Houdard.

Michel

Moi! ton ami, ton frère..! moi qui t'attendais chaque jour!

Roland

Je le sais: mais tu t'étais enrichi par le travail; mais tu étais honoré, respecté, aimé de tous; ta vie était la condamnation de la mienne... j'aurais eu à rougir devant toi!

Michel

Rougir! non; mais tu aurais épanché ton cœur dans le mien, comme aujourd'hui, et je t'aurais dit aussi: fils de ma seconde mère, Roland, que j'appelais de tous mes vœux; tu es malheureux, tu souffres, tu as besoin de secours et d'appui: me voilà!

Roland

J'en étais persuadé, mon bon Michel, comme à présent.

Michel

Et pourtant tu fuyais loin de moi!

Roland

Ah! c'est que tu ne connais pas toutes les misères de l'orgueil!

Michel

Tu m'as appris à les connaître en ne recourant pas à moi dans tes malheurs. Mais tu as eu beau faire, le ciel t'a conduit dans mes bras.

Roland

Dans quel état? couvert de mépris et de honte, obligé de fuir de Paris où je ne saurais plus me montrer, et poursuivi par mes créanciers, qui ont envoyé même jusqu'ici pour me priver de ma liberté.

Michel

Et c'est ici que tu as trouvé un refuge assuré: douteras-tu maintenant de la protection de ton bon génie?

Roland

Non, elle est trop visible... mais il a tant à faire pour réparer les erreurs du passé, et pourvoir au présent ainsi qu'à l'avenir, que tu ne trouveras pas étrange si ma foi chancelle encore.

Michel, *avec sentiment, lui prenant la main.*

Roland, j'ai contracté une dette immense envers ta mère. Tout ce que je suis, c'est à elle que je le dois. Si je ne puis m'acquitter envers elle, je tâcherai de le faire envers son fils.

Roland

Merci, Michel, merci... mais tu ignores le point où j'en suis; je ne t'imposerai jamais de si grands sacrifices que ceux qu'il te faudrait faire. Merci, te dis-je: le mal est sans remède.

Michel

Laisse-moi donc! nous le trouverons, le remède.

Roland

Comment?

Michel

Esclave de l'orgueil, aie seulement la force de rompre tes chaînes, et de te laisser guider dans ce chemin que du séjour des bienheureux t'indique le doigt de ta mère.

Roland, *avec résolution.*

Je l'aurai, Michel; je serai digne de toi et de ma mère.

Michel

Silence ! on vient.

Scène XII.

Roland, Michel, Ernest.

Michel

C'est Ernest.

Roland, *à Michel.*

Ernest ! — permets que je m'éloigne.

Michel

Où donc est le courage que tu me promettais à l'instant ?

Roland

Je reste.

Michel, *à Ernest.*

Et arrive donc... il y a ici un ami qui t'attend.

Ernest

Qui ? Roland !

Roland

Lui-même, mon cher Ernest.

Michel

Qui est venu, ainsi que toi, visiter enfin son ami Michel.

Ernest, *à Roland.*

Or ça, Monsieur l'introuvable, il fallait donc que j'eusse l'heureuse idée de me rendre à Fontenay pour avoir le plaisir de te rencontrer ?

Roland

Je te le demande, pouvions-nous nous donner un meilleur rendez-vous ?

Ernest

Tu as raison ! Et ce m'est une joie bien grande que de nous retrouver ainsi réunis après une si longue séparation.

Michel

Bien longue en effet, car pour moi elle date de notre sortie du collége.

Ernest

C'est vrai. Que d'espérances, que d'illusions, quand nous quittâmes cet asile paisible où s'éleva notre enfance ! quels magnifiques projets d'avenir ! Eh bien, dans quelles conditions

nous trouvons-nous? *(à Michel)* toi, tu as marché droit et te voilà un riche négociant de la Capitale; pour moi, qui ai marché de travers, j'ai abouti à me faire soldat, et à mériter une place aux invalides. Quant à Roland...

Roland

Laisse-le de côté, mon cher Ernest. Il s'est tellement fourvoyé, qu'il n'a pu parvenir à rien du tout; pas même aux invalides.

Ernest, *avec ironie.*

Faites donc des projets sur les bancs du collége!

Michel

Ou peut en faire, Ernest, qui se réaliseront toujours: ce sont ceux où l'on se propose de conquérir une position honorable par le travail et la vertu.

Roland

Hélas! ce n'est que trop tard que l'on reconnaît cette vérité!

Scène XIII.

Les précédents, **Pascal.**

Pascal, *accourant par le fond, à Michel.*

Ah! Monsieur, en voilà bien d'une autre!

Michel, Ernest, Roland.

Quoi donc?

Pascal

Il paraît qu'il n'y a pas seulement ici M.r Roland de poursuivi pour dettes...

Ernest

Roland, poursuivi pour dettes!

Michel, *à Pascal.*

Veux-tu te taire?

Pascal

Je me tais', Monsieur; mais laissez-moi parler . . . Je vous donne en quatre, en dix, en vingt, en cent, de deviner qui l'on vient d'arrêter au bout du jardin anglais.

Michel

Qui? voyons.

Pascal

Vous renoncez? vous aussi, Messieurs?

Tous

Veux-tu parler?

Pascal

Eh bien! puisqu'il faut absolument vous le dire... J'aurais bien désiré pourtant que vous essayassiez de deviner.

Michel

T'expliqueras-tu enfin?

Ernest

Sais-tu que si tu ne te dépêches pas de parler, je vais t'étriller d'importance?

Pascal, *désignant Roland.*

Et vous, vous allez m'étrangler! pour vous épargner cette peine à tous les deux, je vous dirai donc que l'huissier, qui était naguère ici, vient d'arrêter... l'oncle de M.r Roland.

Roland

Mon oncle!

Pascal

Oui, M.r Deschamps en chair et en os.

Michel

Serait-il possible?

Roland

Et tu l'as vu?

Pascal

De mes propres yeux vu... tenez, si vous en doutez encore, regardez là-bas. *(tous regardent par le fond).*

Roland, *regardant.*

En effet... C'est lui, entre les mains de mon impitoyable huissier.

Ernest

Vraiment, c'est lui.

Michel

On l'amène ici, autant que je puis en juger.

Pascal

Vous ne vous trompez pas: vous voyez qu'ils ont pris la grande allée que les conduit vers nous.

Roland

Dans ce cas, je regagne ma retraite: *(à Michel)* tu comprends qu'il ne me convient pas de me trouver en sa présence.

Pascal

Et surtout en présence de l'huissier, qui aurait ainsi l'occasion de faire une double prise.

Michel, *à Roland.*

Les voici; rentre. *(Roland rentre dans le pavillon)*

Pascal, *à part.*

Quel singulier incident! Je ne donnerais pas ma place à ce spectacle pour un mois de gages.

Scène XIV.

Michel, Ernest, Pascal, Deschamps, Fortemain *et recors.*

Deschamps

Mais enfin, Monsieur, me laisserez-vous tranquille? C'est par trop fort! Quand je vous affirme que je ne suis pas Roland de Savenay.

Fortemain

C'est possible, Monsieur; mais en attendant je ne vous lâche pas. Diable! depuis quatre heures du matin, je suis sur pied et je cours après mon débiteur qui est passablement ingambe... Moi! rentrer à Paris les mains vides, quand je tiens mon homme!

Deschamps, *avec colère.*

Mais quand ce n'est pas votre homme?

Fortemain

N'importe! nous confronterons lorsque je vous aurai écroué.

Deschamps

Je suis connu ici, Monsieur, et l'on vous certifiera que vous vous trompez.

Michel, *s'avançant, à Fortemain.*

Pour ma part, je puis vous assurer que j'ai l'avantage de connaître Monsieur, et qu'il se nomme Joseph Deschamps.

Deschamps

Michel!

Michel

Lui-même qui s'estime heureux de pouvoir vous donner cette attestation.

Deschamps

Merci. — *(à Fortemain)* Vous voyez.

Fortemain

Cela ne suffit pas: *Testis unus, testis nullus.*

Ernest

Eh bien! s'il faut un témoignage de plus, j'atteste ici que c'est M.r Joseph Deschamps que vous avez arrêté, et nullement Roland de Savenay.

Fortemain

J'accepte vos dépositions; mais il me faut une dernière preuve, pour me déterminer à mettre Monsieur en liberté.

Tous

Quoi donc?

Pascal

Et moi, j'affirme aussi...

Fortemain

Silence! vous n'avez pas la parole.

Pascal

Pourquoi pas?

Fortemain

Les domestiques ne doivent parler que lorsqu'on les interroge.

Deschamps, *levant sa canne.*

Avec quel plaisir je lui casserais ma canne sur la figure!

Fortemain

Point d'épithètes, je vous en prie; car vous me rendriez intraitable.

Deschamps

Comme si vous ne l'étiez pas déjà!

Fortemain

Monsieur, ma défiance est toute naturelle. Vous n'êtes pas huissier; par conséquent vous ne pouvez connaître toutes les ruses des mauvais débiteurs, pour échapper à la juste rigueur des lois.

Deschamps

Mais quelle ruse y a-t-il ici?

Michel *et* **Ernest**

Puisque nous vous attestons qu'il y a erreur de votre part.

Pascal

Et moi avec...

Deschamps

Confrontez en outre mon signalement avec celui que vous devez avoir de votre débiteur.

Fortemain

Formalité équivoque, imprudente.

Tous, *se récriant.*

Oh! par exemple.

Fortemain

Combien de fois nous est-il arrivé, à nous autres pauvres huissiers trop crédules, de rencontrer ceux que nous devions appréhender au corps déguisés au point d'être méconnaissables? Et qui me dit que M.r Roland de Savenay, pour se soustraire à notre action coercitive, ne s'est pas vieilli, en prenant une perruque grisonnante, en se teignant la moustache et les favoris? or j'ai l'œil bon: Monsieur *(montrant Deschamps)* porte perruque dans ce moment, et a teint les poils qui ombragent sa figure.

Deschamps

Insolent!

Fortemain

Cela est notoire: vous portez une chevelure qui n'est pas la vôtre, et vos favoris sont teints et reteints avec un art admirable, je l'avoue; mais pour un œil exercé comme celui d'un huissier, l'imposture est visible.

Deschamps, *à Michel et à Ernest.*

M.r Ernest, M.r Dubuisson, il va arriver ici quelque malheur, c'est certain!

Michel, *à Deschamps.*

Calmez-vous. *(à Pascal)* Pascal, appelez M.r Bonnefoi.

Deschamps

Oui, qu'il vienne: c'est pour avoir son témoignage précisément que je me suis fait conduire ici.

Pascal, *sortant.*

Voilà pourtant l'embarras où les folies d'un neveu peuvent mettre un oncle au moment où il s'y attend le moins! C'est décidé: je ne veux jamais avoir de neveux!

Michel

Je pense que M.r Fortemain ne récusera pas l'assertion de M.r le Maire?

Fortemain

Non certainement: j'ai eu déjà l'avantage de le voir ici. C'est un homme honorable, digne de toute confiance. Et s'il certifie, après que Monsieur, en sa présence, aura ôté sa perruque et

par un lavage convenable rendu à ses favoris leur couleur naturelle...

Ernest, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! excusez-moi, mon cher Deschamps, mais je n'y tiens plus: c'est trop comique un vérité! ah! ah! ah!

Michel, *étouffant un éclat de rire.*

Ernest... je t'en prie... ne ris pas ainsi ou j'éclate aussi. *(il rit sous cape)*

Fortemain

Et ces Messieurs qui rient!

Deschamps, *exaspéré.*

Et sans doute: qui ne rirait pas de votre proposition saugrenue?

Ernest, *à part, à Michel.*

Et de ta position ridicule?.. ah! ah! ah! *(Michel rit, mais moins fort qu'Ernest, et cherchant toujours à se contenir).*

Scène XV.

Les précédents, **Bonnefoi, Pascal.**

Bonnefoi, *entrant.*

Il paraît que l'on m'appelle pour une affaire des plus amusantes, car j'entends rire aux éclats.

Pascal

Oh! oui, Monsieur, c'est des plus cocasses, et je vous assure que vous allez vous épanouir la rate.

Bonnefoi

Qu'est-ce donc? —*(apercevant Deschamps)* Deschamps, lui? chez moi!

Deschamps

Cela vous étonne, n'est-ce pas, mon cher Bonnefoi?

Bonnefoi

Je n'en disconviens pas; mais quel bon vent vous amène?

Deschamps

Dites plutôt quel démon.

Bonnefoi

Comment cela?

Deschamps

Eh! oui, puisque c'est ce maudit huissier avec ses recors.

Bonnefoi

Vous, arrêté pour dettes!

Deschamps

Pour dettes, moi? — je n'en ai pas.

Bonnefoi

Alors expliquez-vous.

Michel

M.r Deschamps a été arrêté à la place de son neveu Roland, qui en revanche en a beaucoup. C'est une méprise de M.r l'huissier.

Fortemain, *gravement.*

Nous verrons si c'est une méprise.

Deschamps

Voici le fait, mon cher Bonnefoi. J'étais invité à venir passer la journée chez mon ami D'Étanges, dans la maison de campagne qu'il vient d'acheter à Fontenay.

Bonnefoi

Ici tout près, à droite de la station du chemin de fer.

Deschamps

Précisément. Mais, je ne sais comment, il m'a semblé que D'Étanges m'avait donné l'indication à gauche. Avec cette idée, je me suis mis à marcher dans cette direction. J'ai aperçu votre magnifique maison de plaisance, et je me suis persuadé que c'était celle de D'Étanges. Pour éviter le grand soleil de l'avenue, j'ai pris une allée détournée, ombragée de superbes marronniers. A peine j'avais fait une vingtaine de pas, que je me suis senti saisi au collet par cet imbécile qui m'a pris pour mon neveu.

Fortemain

Nous verrons si je suis un imbécile.

Deschamps

N'en soyez pas en peine, Monsieur; nous l'avons déjà vu, et un *bis* n'est pas impossible avec vous.

Fortemain

Monsieur, prenez garde, ou je verbalise, et vous attaque pour injures personnelles. Déjà votre affaire n'est pas si bonne!

Bonnefoi, *à Fortemain.*

Calmez-vous.

Fortemain

Me calmer! quand j'aurai écroué Monsieur, alors je me calmerai.

Ernest

Eh! comment pouvez-vous aller écrouer Monsieur? Vous voyez bien que M.r Le Maire a reconnu comme nous M.r Deschamps.

Fortemain

M.r Le Maire?

Michel

Sans doute.

Fortemain

Et où est-il, M.r Le Maire?

Ernest, Michel *et* Pascal

Là, devant vous.

Fortemain

Devant moi?

Bonnefoi

Oui, Monsieur Fortemain, c'est moi qui suis le Maire de Fontenay.

Fortemain

Vous! Laissez-moi donc la paix: vous n'êtes pas plus le Maire de Fontenay que ma pantoufle.

Bonnefoi

Oh! par exemple!

Ernest, *à part.*

De plus fort, en plus fort!

Deschamps

Quand je vous ai dit que c'était une bête à manger du foin.

Fortemain, *aux recors.*

Vous le voyez? ai-je eu raison de ne pas lâcher ma prise? Est-ce prouvé que tous ces nobles Messieurs s'entendent comme larrons en foire?

Bonnefoi, *avec sévérité.*

Pas d'insolences, Monsieur.

Fortemain, *à Bonnefoi.*

Vous avez un air respectable; votre figure prévient en votre faveur; en vous voyant paraître, j'ai cru avoir affaire avec un homme d'honneur.

Bonnefoi

Et il me semble que je n'ai pas cessé de l'être.

Fortemain

Laissez-moi achever. Je trouve que ce n'est pas bien à vous de vous prêter par amitié à l'imposture de mon prisonnier.

Bonnefoi

Comment imposture?

Fortemain

Sans doute c'est fort généreux; mais malheureusement pour vous tous, j'ai eu l'avantage de voir ici tout à l'heure le véritable maire de Fontenay... et ce n'était pas vous.

Bonnefoi

Je le sais que ce n'était pas moi.

Deschamps

Ah! je respire! je m'aperçois enfin que nous parlons à un échappé de la maison des fous. Bonnefoi, donnez l'ordre qu'on l'arrête et qu'on le ramène à son hospice.

Ernest

Je commence à croire réellement que c'est un fou.

Michel, *bas à Ernest.*

Non, Ernest, ce n'est pas un fou; je comprends le quiproquo... dans un instant tu sauras tout.

Bonnefoi, *à Fortemain.*

Et vous soutenez que vous avez vu ici un autre que moi, s'arrogeant le titre de maire de Fontenay?

Fortemain

Oui, Monsieur, en robe de chambre, avec des lunettes et un livre à la main. Il est sorti de ce pavillon, m'a reçu fort poliment, et m'a indiqué même les grands marronniers où il avait vu M.r Roland do Savenay diriger sa fuite. En effet, c'est là que je l'ai pincé; mais déguisé comme vous voyez.

Deschamps

Ainsi, c'est à ce coquin effronté que je dois mon arrestation?

Bonnefoi

C'est vraiment curieux! ·

Fortemain

Et s'il vous faut un témoin, cet honnête garçon était présent à notre entrevue. *(il montre Pascal).*

Bonnefoi

Pascal!

Ernest

Comment tu as vu le Sosie de ton maître, et tu ne dis mot?

Pascal

Pardon, mais j'ai promis de me taire, sous peine d'être étranglé.

Bonnefoi *et* **Ernest**

Que dit-il?

Michel

Eh bien! si Pascal ne peut parler, je le ferai, moi qui n'ai pas promis de garder le silence.

Bonnefoi

Explique-toi.

Michel

Celui qui pendant quelques instants a usurpé le nom et la qualité de M.r Bonnefoi, est un jeune homme qui, pour se rendre digne de la famille dont il est issu, n'avait besoin que d'une direction prudente et sage. Il a eu le malheur de croire, comme tant d'autres, qu'il suffisait d'être noble et riche pour occuper un rang honorable, oubliant que quand on ne joint pas à ces avantages une occupation de chaque jour, des talents acquis et alimentés par l'étude, et une âme fortement trempée contre le vice et ses séductions, on ne doit s'attendre qu'à une chûte honteuse et rapide. Il est venu à moi, il m'a montré toutes les plaies de son cœur, il a reconnu et pleuré ses égarements passés. Il a compris que dans notre siècle les hommes sont solidaires les uns des autres; qu'il n'est plus permis d'être inutile; que chacun est tenu d'apporter son tribut de travail et de peine à la rûche commune, pour avoir droit au rayon de miel qu'elle renferme et pouvoir dire avec un noble orgueil: et moi aussi je contribue au bien-être de mes frères; je ne m'assieds pas en parasite à leur table; je gagne ma vie, et ne la vole pas!

Pascal

Que c'est beau! que c'est bien dit!

Bonnefoi, *à Deschamps.*

Deschamps, que pensez-vous de mon élève?

Deschamps

Mon cher, vous avez réussi... le succès légitime le moyen. *(à Michel)* Mais, ce jeune homme?..

Michel

Ce jeune homme, que j'aime depuis mon enfance, il m'a dit: « Sauve-moi de la misère, du désespoir! » Je lui ai promis aide et protection: mais seul, je ne puis accomplir sa régénération. *(à*

Bonnefoi, avec sentiment) J'implore votre concours, ô vous qui fûtes mon second père. Faites pour lui ce que jadis vous fîtes pour moi. Unissez vos efforts aux miens pour donner du pain, pour rendre l'honneur au fils de ma bienfaitrice.

Tous

Roland!

Fortemain, *à part.*

Pour le coup, je patauge, je n'y comprends plus rien.

Bonnefoi

Quoi! c'est pour Roland de Savenay que tu m'implores? Michel, je t'ai associé à ma maison pour récompenser tes services et la vertu; le Ciel m'a béni avec toi. Notre fortune est doublée: fais-moi plus riche encore en m'associant à tes bonnes œuvres. — Mais où est Roland?

Michel, *désignant le pavillon.*

Là! Là! *(il s'approche du pavillon; Roland en sort. Michel prend son ami par la main et le conduit dans les bras de Bonnefoi)* ou plutôt... le voilà dans vos bras.

Scène XVI *et dernière.*

Les précédents, **Roland.**

Bonnefoi, *pressant Roland sur son cœur.*

Oui là, toi aussi... tu partageras cette place avec Michel. *(Michel est à droite de Bonnefoi, Roland à gauche).*

Fortemain, *à part.*

Enfin je vois mon véritable débiteur!

Pascal, *à Ernest.*

Vous n'avez plus envie de rire, n'est-ce pas, M.r Ernest? Ni moi non plus, mais en revanche je pleure comme une Madeleine.

Roland, *à Bonnefoi.*

Oh! le meilleur des hommes! pourquoi vous ai-je méconnu si longtemps?.. et toi, Michel, *(lui tendant la main)* mon bon frère, pourquoi ai-je dédaigné de marcher sur tes traces?

Bonnefoi, *à Roland.*

Tu y marcheras désormais, et le bonheur luira pour toi comme pour lui.

Ernest

Comme pour tous!

Pascal, *à Fortemain.*

Et vous, vous restez là insensible comme un soliveau? — vous n'êtes pas attendri?

Fortemain, *froidement.*

Moi?.. non.

Pascal

Cela se comprend: un huissier, c'est impassible comme la loi.

Deschamps, *à part.*

Je crois que je fais ici une triste figure..! personne ne s'inquiète de moi... tâchons de reprendre nos avantages. *(haut)* Il me sembte, M.r Bonnefoi, et vous M.r Michel, que vous ne devriez pas oublier que le plus proche parent de Roland de Savenay est au milieu de vous; qu'il a le droit, plus que tout autre, de le retirer de l'abîme où il est plongé, et de lui fournir les moyens de relever sa fortune. Nous sommes en état de lui créer une position indépendante, maintenant que l'adversité l'a rendu plus sage.

Roland

Pardon, mon oncle, si en reparaissant à vos yeux, j'ai couru d'abord dans les bras de ces deux amis, dont vous devez admirer vous-même l'âme grande et généreuse.

Deschamps

C'est tout naturel, et tu es tout pardonné; mais à présent que ton oncle te tend la main, j'espère que tu ne la repousseras pas.

Roland, *lui prenant la main.*

Non, et je la presse avec affection; mais permettez-moi, pour le moment, de n'avoir d'autre guide que Michel, de régler toutes mes actions sur les siennes. Avez-vous un meilleur modèle à me proposer?

Bonnefoi

Deschamps, reposez-vous sur notre amitié, et soyez sans inquiétude sur l'avenir de votre neveu. Surtout ne vous mêlez de rien: avec vos idées d'un autre âge vous gâteriez tout. Roland a besoin de commencer une nouvelle vie. Foulant aux pieds tout préjugé de caste, il travaillera avec nous. Loin de vouloir parvenir par des voies détournées, il marchera droit devant lui, comme Michel, certain que la fortune et la considération sont au bout du chemin.

Deschamps

Soit!.. mais j'ai été arrêté pour payer une somme de 10,000 francs; vous voudrez bien permettre au moins que j'acquitte ma dette?

Roland

Oh! mon oncle..!

Fortemain, *montrant Deschamps.*

Donc je ne me suis pas trompé: c'est Monsieur qui doit payer!

Deschamps

Oui, M.r Fortemain, et je me réjouis de l'ennui que vous m'avez causé, puisque je vous dois d'avoir retrouvé mon neveu tel que je le désirais, et deux amis comme on en voit rarement. *(à part)* L'honneur est sauf, et j'en suis quitte à bon marché.

Roland, *à Ernest.*

Et toi, Ernest? tu marcheras aussi avec nous?

Ernest

Moi? ma conversion, tu le sais, est opérée depuis longtemps: Michel a été mon bon génie!

Roland, *vivement.*

Ton bon génie! *(il regarde Michel qui baisse les yeux)* comme le mien! *(il lui prend la main avec tendresse)* Mais toi, Michel, pour devenir si bon, quel a été le tien?

Michel

Je te l'ai dit déjà: ta mère!

Roland

Elle! toujours elle!

Michel

Oui, Roland, oui, mes amis, c'est elle qui m'a répété sans cesse: « Veux-tu acquérir de l'aisance? travaille; veux-tu être honoré et aimé de tous? sois utile à tes semblables; veux-tu vivre heureux? ne prends jamais *les chemins de traverse!* »

FIN DU SECOND ACTE.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

PERSONNAGES

Le Comte de Beauville.
Mathieu, *fermier du Comte.*
François, *son fils.*
Griffon, *intendant du Comte.*
Publicola, *commissaire du gouvernement.*
Chevroteau, *garçon de ferme.*
Léger, *premier danseur de l'Opéra.*

La scène se passe dans les domaines du Comte de Beauville, près de Rouen.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'extérieur d'une ferme.

SCÈNE I.

Chevroteau, *sortant de la maison à gauche du spectateur, et parlant en tenant la porte entr'ouverte.*

Oui, M.r Mathieu, les fèves seront semées dans le champ à gauche, à côté des petits-pois et des betteraves. Je vais communiquer vos ordres aux travailleurs. — Hein? qu'est-ce que vous dites encore? *(écoutant)* ah! il faut encore bêcher les artichauts? c'est bien. *(s'avançant)* En voilà un qui s'entend à administrer une ferme! Il n'oublie jamais rien. Ce n'est pas lui qui laisserait un pouce de terrain inculte, et les mauvaises herbes l'occuper inutilement. Aussi, tout ici prospère admirablement; et j'en suis tout fier. Car c'est aussi mon œuvre; et comme mon maître je puis dire: je suis agriculteur. L'agriculteur est le membre le plus utile du corps social. Sans lui le genre humain mourrait d'inanition, et pourrait dire adieu à la galette et au fromage à la crême, pour lesquels comestibles j'ai une

estime toute particulière. Aussi je ne conçois pas pourquoi M.r Mathieu n'a pas voulu que son fils prît un état si honorable. Il a préféré l'éloigner de chez nous, et l'envoyer à Rouen pour le lancer dans les épiceries et la gelée de pommes. Je sais fort bien que tous les pères, plus ou moins, ont des idées ambitieuses à l'endroit de leurs enfants; mais je vous le demande: qu'est-ce qu'un épicier? — Depuis deux jours il est ici. C'est un bon garçon, mais un peu fier, aux idées exaltées, volcaniques, n'estimant les gens que par l'utilité dont ils sont à leur pays. — Travaille donc la terre, lui ai-je dit hier au soir; puisque c'est la chose la plus utile. Il s'est mis à sourire, et m'a entamé un fort beau discours où je n'ai rien compris. Aussi... je reste garçon de ferme.

Scène II.

Chevroteau, Léger.

Léger, *paraissant.*

Et tu feras bien: à chacun selon sa capacité.

Chevroteau

M.r Léger, vous ici?

Léger

Oui, mon garçon. J'ai accompagné notre jeune Comte de Beauville dans ses domaines. Tu sais qu'il ne peut se passer de moi.

Chevroteau

Et son père, M.r le Marquis, n'est pas venu avec vous?

Léger

Non, il s'est trouvé un peu indisposé à la suite des importants travaux dont la cour l'a chargé. Ces enragés d'états généraux qui vont s'ouvrir ont donné la fièvre à tout le monde.

Chevroteau

Excepté à votre serviteur, M.r Léger.

Léger

Pour toi, cela ne m'étonne pas.

Chevroteau

Pourquoi donc ça?

Léger

Eh! parce que tu n'as jamais su distinguer une pirouette d'un *jeté-battu*.

Chevroteau

Ça, c'est vrai, et je n'en suis pas plus malheureux pour cela. Le bonheur n'est pas dans la tête, ni dans les jambes.

Léger

Ni dans les jambes!... je te pardonne cette allusion saugrenue, parce que tu ne sais ce que tu dis; tranchons le mot, parce que tu es un imbécile. Avec mes jambes, que tu calomnies, je me suis élevé plus haut que bien des célébrités de notre époque. Les hôtels somptueux de nos sommités aristocratiques se sont ouverts devant mes pas, et j'ai été traité d'égal à égal avec nos dédaigneux courtisans de Versailles. Je suis devenu leur commensal; chacun d'eux a mis son amour-propre à me combler de dons; et tandis que le poète Gilbert, avec tout son génie, mourait à l'hôpital, et que Malfilâtre, son jeune collègue, expirait de misère et de faim dans un grenier, moi Léger, premier danseur noble de l'Académie royale de musique, j'entassais de l'or dans mon escarcelle, et je savourais les mets de la table des grands. Avise-toi maintenant de rire aux dépens de mes jambes.

Chevroteau

Je m'en garderais bien. Je n'ignore pas qu'au bout de chacune d'elles il y a un pied solide, qui pourrait m'apprendre à les respecter.

Léger

Tu es plus prévoyant que je ne pensais. — Mais laissons cela : je n'aime pas à parler de mes avantages. Je suis fatigué des louanges dont on m'a assassiné jusqu'à ce jour. — Où est M.r Mathieu?

Chevroteau

Dans la maison, à faire des comptes tandis que M.r François son fils...

Léger

Ah! le petit François est ici?

Chevroteau

Depuis deux jours. Il est venu faire une visite à son père.

Léger

C'est fort louable. Va prévenir papa Mathieu que j'ai à lui parler d'une petite affaire qui ne lui déplaira pas.

Chevroteau

C'est une bonne nouvelle?

Léger

Excellente; du moins je le crois.

Chevroteau

Tout de suite. — Mais le voici; ma commission est remplie.

Léger

Laisse-nous. *(Chevroteau sort)*

Scène III.

Léger, Mathieu.

Léger

M.r Mathieu, j'ai bien l'honneur...

Mathieu, *lui tendant la main.*

M.r Leger..! quel bon vent vous amène! Puisque vous voilà, M.r le Marquis doit être au château.

Léger

Il est vrai que M.r de Beauville ne peut faire un pas sans moi. Mais il est resté à Versailles. Je suis venu avec le comte, son fils.

Mathieu

Pour respirer un peu l'air des champs?

Léger

Vous n'y êtes pas. Je viens au contraire prendre possession de mon domaine.

Mathieu

Expliquez-vous.

Léger

Voici le fait. Vous savez que grâce à la perfection sublime où je me suis élevé dans mon art, j'ai arrondi une assez jolie petite fortune. Que voulez-vous? les entrechats sont à la hausse. De sorte que j'ai quelques capitaux à placer. Or M.r le Marquis à obtenu un régiment pour M.r le Comte son fils. Mais il faut équiper ce régiment, et M.r le Marquis n'a pas le sou..

Mathieu

Comment avec les rentes considérables que lui donnent chaque année ses domaines?..

Léger

Mon cher Mathieu, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre à Versailles, ni combien il en côute pour être trop assidu au balcon de l'opéra! Bref, M.r le Marquis à fait dette sur dette. Comme il ne paie personne, on lui demande maintenant des garanties pour l'argent qu'on lui prête. C'est le cas où je me trouve.

Mathieu

Vous, le commensal de la maison Beauville!

Léger

Laissez-moi achever. — Il y a trois jours de cela, le Marquis me fait appeler: Léger, me dit-il, j'ai besoin de 20,000 francs. Vous devez m'avancer cela. —Plus encore, si vous voulez, M.r le Marquis. — J'accepte, répond-il aussitôt.—J'ose cependant, lui dit-je, mettre me petite condition à mon offre, et la voici: — je désirerais bien acquérir votre ferme de S. Julien! Elle me plait à ravir. Oui, après avoir joué tant de rôles de berger, l'envie m'est venue d'aller vivre aux champs. —Volontiers m'a-t-il répondu. Je vous avertis cependant qu'il existe encore un bail de deux ou trois ans entre moi et M.r Mathieu qui fait valoir mon domaine, et dont je suis fort content. — Ce n'est pas une difficulté, répliquai-je aussitôt. Je respecterai le bail de M.r Mathieu. Il ne fera que changer de propriétaire, et je suis persuadé que nous nous entendrons fort bien ensemble. N'est-ce pas, M.r Mathieu?

Mathieu

Sans doute, M.r Léger, et je vous remercie de votre bienveillance pour moi; mais je ne puis vous cacher...

Léger

Quoi? voyons.

Mathieu

Puisque vous voulez le savoir, c'est de perdre un aussi bon maître que M.r de Beauville.

Léger

Vous n'êtes pas flatteur, M.r Mathieu.

Mathieu

Ce n'est pas que je ne sois très-flatté que vous lui succédiez

plutôt que tout autre; mais enfin depuis mon jeune âge j'ai vécu sur les terres du Marquis. Je n'ai jamais trouvé en lui un seigneur dur et exigeant; au contraire, il a été toujours disposé a protéger le pauvre paysan attaché à ses domaines. De sorte que, sans vous offenser, je suis peiné de voir que la nécessité l'oblige à se défaire de la ferme que j'occupe depuis 25 ans.

Léger

Ce sont des sentiments qui vous font honneur, M.r Mathieu. Je conviens avec vous que le Marquis est un fort honnête homme; mais le Comte, son fils..?

Mathieu

Hé! il n'est que trop vrai que son orgueil a quelque chose de révoltant; que méconnaissant l'époque où nous vivons, il ne voit partout qu'une classe privilégiée de maîtres et des serfs qui en dépendent d'une manière absolue. Caractère altier et superbe, qui n'a jamais réfléchi que Dieu renverse les puissants et exalte les humbles.

Léger

Allez donc lui persuader cela, lorsqu'il se croit inébranlable dans sa position élevée, autant que les pyramides d'Egypte. Lui qui, nous regardant tous en pitié, ne parle que de sa haute protection, à l'ombre de laquelle il faut nous réfugier si nous voulons vivre en sûreté.

Mathieu

Hélas! l'orage n'est peut-être pas loin! J'ignore sur qui tombera la foudre; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne sera pas sur l'humble habitant des campagnes.

Léger

Voilà pourquoi je renonce aux grandeurs, et viens me fixer parmi vous.

Mathieu

Vous fixer?

Léger

Entendons-nous: je viendrai pendant la belle saison. L'hiver c'est différent; vous sentez même que c'est impossible: Paris ne peut se passer de moi.

Mathieu

En effet vos obligations avec l'Opéra.

Léger

Mes obligations! enfoncées les obligations; je m'en suis af-

franchi. J'ai condamné l'opéra à un éternel veuvage de ma personne.

Mathieu

Vraiment!

Léger

Oui, M.r Mathieu, je vous conterai cela... après déjeuner; car je dois vous dire que je n'ai pas déjeuné.

Mathieu

J'en suis fâché, car au château vous auriez fait un meilleur repas qu'ici... Mais il me semble entendre la voix de notre fils François.

Léger

Et celle de M.r le Comte. — Regardez donc, papa Mathieu, comme ils sont animés l'un et l'autre!.. Ils paraissent se quereller.

Mathieu

Grand Dieu! que sera-t-il arrivé?

Léger

M.r le Comte est rouge comme un coq. Silence, les voici.

SCÈNE IV.

Les précédents, **Le Comte, François.**

Le Comte, *avec animation à François.*

Oui, je le répète, vous êtes un insolent!

François, *noblement.*

M.r le Comte, cherchez une autre épithète si vous voulez que je l'accepte. L'insolence n'est pas l'apanage des gens de ma classe.

Le Comte, *furieux.*

M.r François, jusqu'ici je me suis contenu... prenez garde que dans ma juste indignation...

Mathieu, *se plaçant entre son fils et le Comte.*

M.r le Comte, je vous en prie; quel sujet de mécontentement a pu vous donner mon fils?

François

Aucun mon père... voici le fait, et jugez vous-même.

Mathieu, *avec autorité.*

Taisez-vous, mon fils: ce n'est pas à vous que je m'adresse.

Léger, *bas à François.*

Oui, tais-toi : tu vas tout gâter avec ta mauvaise tête.

Le Comte

Aucun motif de mécontentement, ose-t-il dire! *(à François)* Dois-je donc rappeler ici ton impertinence, lorsque dans ma bonté je te fesais l'offre bienveillante de ma protection? Tu ignorais donc qui je suis et qui tu es? — Mais ce serait déroger à ma dignité que de me justifier devant mes inférieurs, devant des misérables qui ne doivent que travailler et obéir.

Mathieu, *respectueusement.*

Pardon, M.r le Comte; mais vous exagérez votre position et la nôtre. Grâce à la sagesse paternelle de notre bon roi, il n'y a plus de gens corvéables à merci; le paysan n'est plus attaché à la glèbe...

Le Comte

Cela reviendra; et votre arrogance en montre assez la nécessité.

Mathieu

Permis à vous de vous leurrer de ces idées chimériques.

Le Comte

Chimériques! nous verrons.

Mathieu

Mais du moins puis-je savoir la cause de cette scène, que je déplore, entre mon fils et M.r le Comte?

François

Puisque M.r le Comte dédaigne de se justifier devant nous, permettez-moi, mon père, de vous exposer le fait tel qu'il est arrivé.

Léger, *bas à François.*

Sois modéré dans tes expressions... on a toujours tort avec les grands... *(à part)* aussi j'ai l'habitude de leur donner toujours raison.

François

Comme je passais près du parc du château, j'ai eu l'honneur de rencontrer M.r le Comte. J'ai cru de mon devoir de le saluer et de lui présenter l'assurance de mon respect.

Léger

C'est bien jusque-là.

François

M.r le Comte a daigné me demander ce que je fesais; si j'es-

pérais réussir dans la carrière que j'ai embrassée. Sur ma réponse affirmative, comme un homme déjà fatigué de ma présence: C'est bien, m'a-t-il dit, nous vous protégerons quand il sera temps. Surtout si vous venez vous établir à Paris ou à Versailles, je pourrai plus efficacement vous recommander et vous étayer de mon crédit. — M.r le Comte, ai-je répondu; je vous remercie de votre bienveillance. Je me propose de rester en province, où j'ai la confiance de me créer une position indépendante.—Ces roturiers osent parler toujours d'indépendance, lorsque le moindre souffle peut les abattre!—Vous vous trompez, M.r le Comte: c'est sur les plus grands chênes que tombe la foudre, tandis que l'humble roseau se courbe sous les efforts impétueux de la tempête, mais il ne se rompt pas.

Le Comte

Et moi je le briserai ce roseau fragile.

François, *avec ironie.*

Vous!

Le Comte

Oui, moi. Ah! vous croyez, manants, que nous ne sommes pas assez forts pour étouffer, dans leur germe encore, ces doctrines insensées qui menacent de tout envahir, de tout bouleverser? Détrompez-vous. La cour, appuyée sur sa fidèle noblesse et sur le clergé, a la conscience de son devoir et de sa force. Aucun des grands corps de l'État n'est disposé à se dépouiller de son autorité en votre faveur. Cette autorité, consacrée par le respect de plusieurs siècles, saura sauvegarder les grands principes d'ordre et d'existence sociale. Elle continuera à protéger la France, et à lui conserver ce lustre dont les autres nations sont jalouses. Ce n'est pas d'en bas, c'est d'en haut que jaillit la lumière. Contentez-vous donc, vous autres que le ciel a placés au-dessous, d'en recevoir les rayons bienfaisants, et rendez grâce à Dieu qûe, malgré votre ingratitude, nous voulions bien encore ne pas vous abandonner à votre faiblesse, et vous offrir un abri tutélaire contre les orages qui vous menacent chaque jour.

François

M.r le Comte, votre compassion pour les gens placés au-dessous de vous, votre bienveillante protection, partent, je n'en doute pas, d'un sentiment généreux. Nous pourrions même vous en savoir gré, si vous nous fesiez sentir un peu moins votre

supériorité, qui contribue par trop à établir ces catégories humiliantes de maîtres et d'esclaves. Vous dites: à nous les richesses, les grandeurs, la puissance; à vous le travail, la misère, le servage. Pourquoi ce partage inégal? L'âme du vilain, comme vous nous appelez, n'a-t-elle pas été, ainsi que la vôtre, créée à l'image de Dieu? Jésus-Christ a-t-il fait une distinction, quand il a versé son sang pour racheter l'une et l'autre? Or donc si nos droits sont égaux à ses yeux, pourquoi les lois sociales les méconnaîtraient-elles? Soyez riches, nobles, honorés, possédez des charges, des dignités, rien de mieux; mais n'oubliez pas que nous sommes des hommes comme vous.

Le Comte, *avec mépris.*

Des hommes comme nous!.. vous!

François, *avec force.*

Oui, Monseigneur, comme vous...

Mathieu, *à François.*

Mon fils..!

Léger, *le tirant par l'habit.*

De la prudence!

François, *avec impatience.*

Eh! laissez-moi lui dire une fois pour toutes ce que j'ai sur le cœur. *(au Comte)* Je conçois qu'élevé avec l'orgueil et les préjugés de votre classe, vous ayez de la peine à vous persuader que nous sommes tous les enfants du même Dieu. Mais si cette vérité si simple pouvait éclairer votre esprit et votre cœur, le mot de *Patrie* aurait aussi une signification pour vous. Alors vous sauriez que c'est une bonne mère qui aime également tous ses enfants; qu'elle n'admet point de majorats ni de privilèges dans son riche héritage, encore moins des distinctions de race et de caste. Seulement elle se plait à voir couronner et applaudir ceux qui s'élèvent au-dessus de leurs frères par leur intelligence, leur mérite et leur vertu.

Le Comte

Des misérables avoir tant de prétentions, eux qui ne vivent que par nous!

François

Ajoutez, M.r le Comte, et *pour nous.*

Le Comte

Et c'est ce qui devrait cesser d'après vous!

François

Je l'espère bien!

Le Comte

Taisez-vous, manants que vous êtes... Si vos propos ne fesaient pas pitié...

François

Eh bien? que feriez-vous?

Le Comte, *indigné.*

Je vous châtierais, mon petit monsieur, et je vous ferais comprendre que c'est à nous de commander et à vous d'obéir.

François, *se contenant à peine.*

Me châtier..!

Mathieu, *à François, s'interposant.*

Je vous ordonne de vous taire, mon fils.

Léger, *bas à François.*

Tais-toi donc, tu te perds!

Mathieu, *au Comte.*

M.r le Comte, veuillez excuser...

Le Comte, *l'interrompant.*

C'est bien, Mathieu... en voilà assez; c'est trop même pour ma dignité. *(à Leger)* Léger, n'oubliez pas que je vous attends au château.

Léger, *s'inclinant.*

Oui, M.r le Comte; je suis à vos ordres.

Mathieu, *saluant le Comte qui sort.*

Monseigneur..!

(Le Comte sort en regardant François avec mépris et colère.)

Scène V.

Mathieu, François, Léger.

François, *regardant sortir le Comte.*

L'insolent! avec quelle morgue il nous laisse..! Oser me menacer..!

Mathieu

Mais aussi, mon fils, tu as été bien imprudent.

François

Pouvais-je supporter, je vous le demande..?

Léger, *l'interrompant.*

Tu as été un imprudent; je dirai plus: un insensé!

François

Un insensé!

Léger

Oui, mon garçon. Que diable! le pot de terre ne doit pas aller se frotter contre le pot de fer.

François, *avec feu.*

Ainsi je n'avais pas raison..?

Léger

Si, tu avais raison, cent fois raison; mais tu n'as pas été raisonnable. Pour dire en face ces choses aux grands, il faut attendre qu'ils ne puissent plus vous nuire. L'homme d'esprit exploite leur vanité, et finit alors par trouver qu'ils sont bons à quelque chose.

Mathieu

Et puis c'est le fils de notre excellent maître et seigneur, le marquis de Beauville.

Léger

Sans doute, un honnête seigneur celui-là... mais aussi il savait danser.

François, *étonné.*

Danser! quel rapport..?

Léger

Cela t'étonne ce que je dis là? — Crois-tu que tu aurais une conduite si inconsidérée si tu savais danser?

François

Par exemple..!

Léger

Mon ami, celui qui sait danser, sait ménager ses pas, il sait faire la révérence à qui de droit, et n'embrouille jamais les figures d'un quadrille; il est toujours bien posé. Tout est mesuré, cadencé chez lui; il ne se jette point dans les jambes des autres; il les respecte pour qu'on respecte les siennes, et il conserve sa tête et son sang-froid au milieu de la pirouette la plus excentrique. Est-ce clair?

François

Fort clair; malheureusement je ne sais pas danser; et alors . . .

Léger

Tu continueras, n'est-ce pas? tu auras tort. Il est une manière plus noble de se venger des injustices des hommes.

François

Voyons votre secret.

Léger

Sachez que je suis aussi du nombre des mécontents.

Mathieu

Vous!

Léger

Oui, mes amis, l'injustice dont j'ai été victime m'irrite au point que j'en deviens misanthrope. Voilà pourquoi je viens me reléguer dans la solitude.

Mathieu

Que vous est-il donc arrivé.

Léger

Une infamie! — Le croiriez-vous? Le 3.e arrondissement de Paris a refusé de me nommer député aux états généraux!

François, *avec un peu d'ironie.*

Vraiment!

Léger

Refusé net... moi, le premier danseur de l'Opéra, le héros du ballet, l'Achille de la danse; moi, dont les pirouettes ont ébloui la cour, et fait tourner la tête à la France entière; moi, dont tous les pas ont été marqués par des triomphes et des ovations frénétiques. Eh bien! je me vois préférer un Condorcet, un Bailli, un Roland, un Mirabeau, hommes obscurs, qui n'ont jamais su faire un entrechat en leur vie.

François, *à Mathieu, avec ironie.*

Que pensez-vous, mon père, de cette injustice?

Léger

Tu ris, toi qui jouis de la même incapacité.

François

M.r Léger, je vous respecte trop...

Léger

C'est bon... mais vos rires se changeront bientôt en regrets amers. Ma vengeance ne s'est pas fait attendre.

Mathieu *et* **François**

Comment cela?

Léger

Parbleu, j'ai donné à l'instant ma démission. J'ai déshérité l'Opéra de l'homme qui fesait sa prospérité et sa gloire. Moi absent, l'Académie royale de musique, la première institution de France, est en désarroi, enfoncée, perdue!

François

Ce que vous avez fait là est cruel!

Léger

Il est bon que l'on sache enfin jusqu'où peut arriver un danseur de caractère, qui se venge de l'ingratitude du public.

Mathieu

D'autant plus que votre fortune...

Léger

Sans doute ma fortune... Et comment l'ai-je gagnée ma fortune? n'est-ce pas par mon génie? Il y a des gens qui ont de l'esprit jusqu'au bout des doigts; c'est beaucoup: Eh bien, moi, j'en ai eu jusqu'au bout des pieds; ce qui est bien plus extraordinaire.

SCÈNE VI.

Les précédents, **Chevroteau.**

Chevroteau, *avec mystère.*

M.r Mathieu!

Mathieu

Quoi! que veux-tu?

Chevroteau

Rien... ne vous effrayez pas...

Mathieu

Pourquoi m'effrayer? Qu'ai-je à craindre?

Chevroteau

Je ne sais... mais il se machine quelque chose de terrible contre vous...

Mathieu

Contre moi!

Chevroteau

Oui, M.r Mathieu.

François *et* **Léger**

Parle... dépêche-toi.

Chevroteau

M.r Le Comte sort d'ici, n'est-ce pas?.. Eh! bien, je l'ai vu se diriger vers le château tout ému, gesticulant avec colère, marchant d'un pas convulsif...

Mathieu, François *et* **Léger**

Après?

Chevroteau

Ça m'a intrigué. Je l'ai suivi de loin en me cachant le long des haies. Arrivé à la grille du parc, il a aperçu son grand escogriffe d'intendant.

Mathieu

M.r Griffon?

Chevroteau

Juste. Il l'appelle et lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique: Vous allez régler les comptes du père Mathieu. S'il doit quelque chose, vous en exigerez immédiatement le paiement, et vous lui signifierez de faire partir son fils à l'instant. Je ne veux pas qu'il reste une demi-heure de plus sur mes terres.

Mathieu

Renvoyer mon fils! lorsqu'il arrive à peine..!

François

Le lâche! Voilà comme nos bons maîtres nous traitent!

Chevroteau

C'est indigne!

Mathieu

Qu'en dites-vous, M.r Léger?

Léger

Ce que j'en dis, moi?..Rien, mais...je n'en pense pas moins.

Mathieu, *à François, avec tendresse.*

Mon cher François... si vite nous séparer!

François

Du courage, mon père... la séparation ne sera pas longue.

Léger

Et peut-être n'aura-t-elle pas lieu.

Mathieu *et* **François**

Comment?

Léger

Laissez-moi faire. Que diable! je suis l'ami de la maison: M.r le marquis de Beauville a de l'affection pour moi. J'ai été

le professeur de son fils; c'est par moi que celui-ci a fait une entrée si brillante dans les salons de Versailles et dans les bals intimes de Trianon... on n'oublie pas ces choses-là. Et puis... et puis... Est-ce que je ne deviens pas acquéreur de cette ferme?...

François

Alors nous serons chez vous.

Léger

Vous serez chez moi... Venez, père Mathieu. Allons ensemble au château... Devancez monsieur l'intendant; ça ne peut que faire du bien. Prenez vos livres de comptes, et de l'argent, si vous avez quelque arrérage.

Mathieu

Je ne dois rien du tout.

Léger

Encore mieux... allez et revenez vite. Vous verrez que Léger marche toujours de pied ferme. *(Mathieu sort)*

Scène VII.

François, Léger, Chevroteau.

Chevroteau, *à Léger.*

M.r Léger, vous êtes un brave homme.

Léger

Comment! ce n'est qu'à présent que tu t'en aperçois?

Chevroteau

Non, en tout temps je m'en suis aperçu... mais dans ce moment encore davantage.

Léger

C'est fort heureux... *(à François qui est resté soucieux)* François, te voilà bien soucieux, mon garçon... douterais-tu de moi, par hasard?

François

Non, M.r Léger; mais cette démarche que vous allez faire me révolte, m'humilie...

Léger

Pourquoi cela?

François

Et vous me le demandez?... *(apercevant Mathieu)* Silence, voici mon père.

Scène VIII.

Les précédents, **Mathieu,** *un livre sous le bras.*

Mathieu

M.r Léger, je suis à vos ordres.

Léger

Et moi aux vôtres, père Mathieu... *(à François)* Sois tranquille, tout ira bien. Je n'ai jamais fait un mauvais pas en ma vie.

Mathieu *à François.*

Au revoir, mon fils.

François

Surtout, mon père, point d'excuses de ma part, point de supplications.

Léger

Reste en paix, te dis-je; ça me regarde. *(il sort avec Mathieu)*

Scène IX.

François, Chevroteau.

François, *hochant la tête.*

Ça me regarde. . ça me regarde..! oui, tu feras grand' chose, va!

Chevroteau

Comment? Vous croyez que M.r Léger..?

François

A les meilleures intentions du monde; mais arrivé en présence du Comte, il courbera le front comme il a fait jusqu'ici. Commensal des grands, flatteur de leurs caprices, et même de leurs vices les plus décriés, tu te figures qu'il aura le courage de reprocher son injustice à l'arrogant qui veut m'arracher de ces lieux? tu te trompes.

Chevroteau

Mais votre père..?

François

N'obtiendra qu'un refus accompagné d'un insultant mépris. Je connais ces messieurs : aussi mon aversion pour eux augmente chaque jour.

Chevroteau

Pour moi, M.r François, je ne les aime ni les déteste. Je sais que ma condition est de servir : que ce soit l'un plutôt qu'un autre, qu'importe?

François

Qu'importe, dis-tu?

Chevroteau

Sans doute. Tenez, M.r François, je ne suis qu'un garçon de ferme, attaché à la glèbe du matin au soir ; un pauvre diable qui est bien loin d'en savoir aussi long que vous, car votre père a voulu vous faire éduquer à la ville quasiment comme un gentilhomme. Eh bien! je ne suis pas triste et malheureux comme vous.

François

Qui te fait supposer que je sois malheureux?

Chevroteau

Parbleu, ça se voit assez. Mais comme je l'avais prédit à M.r Mathieu, ça ne pouvait pas manquer d'arriver. Chacun son état dans ce monde : vous étiez né dans une ferme, fils de fermier, il vous fallait rester fermier. Si vous saviez le plaisir que l'on éprouve à remuer cette terre ingrate et féconde, à la couvrir de riches moissons, à l'orner de bouquets de fleurs et de verdure! Si vous saviez comme le cœur s'épanouit au milieu de tout cela, et comme le Dimanche on danse avec joie sur la pelouse ou sous le porche de l'Église du village..!

François, *soupirant.*

Ah! Chevroteau, tu as bien raison!

Chevroteau

Et puisque vous reconnaissez que j'ai raison, pourquoi ne laissez-vous pas de côté votre indigne commerce de suif et de cannelle, et ne venez-vous pas, comme M.r Léger, respirer notre air, plus salubre que celui de la ville?

François

Pourquoi? Parce que malgré moi j'aspire au-delà; parce que je ne puis résister au besoin impérieux de secouer le joug dont le pauvre peuple est accablé. Tu le vois : il ne m'est pas mê-

me permis de passer quelques jours auprès de mon père : on m'enjoint de fuir sa maison, après m'avoir jeté le mépris et l'insulte à la face ! mais l'heure de la vengeance approche ; la nation se réveille, et se redressant de toute sa hauteur, elle dit à son tour : la France, c'est moi !

Scène X.

Les précédents, **Léger**.

Léger, *tout essoufflé.*

Ah ! mes amis... mes amis !

François

Qu'est-ce, M.r Léger ? seul... et mon père ?

Léger

Ton père ?... Laissez-moi reprendre haleine, car je n'ai pas marché, mais volé.

Chevroteau

Il me semble que ce doit être moins fatigant.

Léger

Moins fatigant ? — Je t'aurais voulu voir, dans mon ballet de Flore et Zéphyre, suspendu à 30 pieds du sol par un fil de fer...

François

M.r Léger, je vous en prie, laissons-là Flore et Zéphyre ; qu'est-il arrivé ? Je suis dans une inquiétude mortelle en n'apercevant pas mon père avec vous.

Léger

Calme-toi... tout s'arrangera... mais voici le fait. Nous arrivons au château, ton père et moi. Nous demandons à parler à M.r le Comte. Il nous fait dire qu'il ne reçoit pas. Nous insistons ; le Comte nous envoie l'ordre de nous adresser à Monsieur Griffon, son intendant. Ce n'était pas notre affaire ; mais comment forcer la consigne ?

Chevroteau

En mettant en avant votre crédit, votre influence.

Léger

Sans contredit, j'en ai du crédit, de l'influence ; et je vous l'aurais montré si j'avais pénétré jusqu'au Comte.

Chevroteau

Eh bien alors?

Léger

Alors... nous nous rendons auprès de M.r Griffon, occupé à écrire, précisément dans un bureau situé à côté du cabinet où se tenait le Comte. Il n'a pas même relevé la tête à notre entrée. C'était de mauvais augure. M.r Mathieu, dit-il, je m'occupe de vous; je termine votre compte, vous restez encore débiteur envers nous, pour arrérages sur l'année 1788, de la somme de 237 livres, 4 sous, 6 deniers. — Moi, Monsieur, répond votre père! vous faites erreur : je ne dois rien; veuillez vérifier, je vous prie. — Vérifier! c'est inutile; mes calculs sont exacts. — Veuillez m'excuser, M.r Griffon : jetez un coup d'œil sur mon livre de comptes que voici, vous y verrez tous les versements que j'ai faits, reconnus et signés par vous. — C'est possible; mais vous étiez tenu à des redevances que vous n'avez pas acquittées, et que j'ai dû évaluer en argent.

Chevroteau

Le voleur! il voulait mettre ça dans sa poche.

Léger

Probablement.

François

Et qu'a répondu mon père?

Léger

Il a répondu en ces termes : M.r Griffon, notre gracieux seigneur le Marquis de Beauville, m'avait dispensé de ces redevances en considération de la récolte presque nulle de l'année dernière et de l'hiver rigoureux que nous venons de passer. — Dispensé! s'est écrié l'intendant : M.r le Marquis ne m'en a pas soufflé mot; par conséquent permettez que j'en doute. — Monsieur Griffon, a répliqué votre père avec dignité, je suis incapable d'en imposer à qui ce soit. — Peuh! tout le monde dit cela, et en attendant...

François

Et je n'étais pas là pour punir son insolence!

Chevroteau

Oser douter de la bonne foi de M.r Mathieu, l'homme le plus honnête du pays!

Léger

C'est indigne! Je me sentais bouillir le sang; mais par prudence...

François

Après?

Léger

Après . . . on s'échauffe de part et d'autre: votre père veut qu'on écrive sur le champ à M.r le Marquis pour faire constater le fait; on l'envoie promener. Il demande justice, il exige une réparation, et déclare qu'il ne sortira pas du château avant que l'intendant ait rétracté ses paroles injurieuses pour son honneur... Au milieu de ce grabuge, le Comte, qui avait tout entendu de son cabinet, parait tout-à-coup.—Ah! M.r Mathieu refuse de payer et de sortir, dit-il avec un accent de colère mêlé d'ironie; Eh bien! on lui accorde cette dernière grâce: qu'on l'enferme dans une aile du château jusqu'à ce que sa dette soit acquittée. Votre père devient pâle d'indignation; il veut articuler une excuse, on lui coupe la parole: Tais-toi, manant, dit le Comte, ou je te fais appliquer vingt-cinq coups de verges!.. et il s'en va.

François, *pensif.*

Mon père emprisonné au château comme un malfaiteur..! un tel abus de pouvoir! *(avec force)* Non, non, ça ne sera pas! *(il va pour sortir)*

Léger

Où vas-tu, François?

François

Parbleu! délivrer mon père, ou mourir avec lui. *(François sort)*

Léger, *à François qui s'éloigne.*

Malheureux! tu vas te perdre sans le sauver!

SCÈNE XI.

Léger, Chevroteau.

Chevroteau, *appelant François.*

M.r François, M.r François! *(revenant sur le devant de la scène avec Léger)* Il ne nous écoute pas! Comme il court!

Léger

Il court à sa ruine. Quelle tête, mon Dieu, quelle tête! Sans doute, je suis du parti des mécontents... l'arbitraire m'irrite... je veux des réformes... mais doucement. Mon exaltation est réfléchie.

Chevroteau

On le voit! — Cependant M.r Léger, il faudrait agir. Nous ne pouvons pas laisser ainsi M.r François affronter tout seul le courroux d'un seigneur du calibre de M.r le Comte.

Léger

Un moment... du sang-froid... examinons d'abord...

Chevroteau

Que voulez-vous examiner? — *(vivement et comme se ravisant)* Dites donc? une idée...

Léger

Tu as une idée, toi?

Chevroteau

Oui, M.r Léger, elle me pousse à la minute.

Léger

Voyons ton idée.

Chevroteau

Vous savez l'estime et l'affection que l'on a ici pour Monsieur Mathieu.

Léger

Eh bien?

Chevroteau

Si j'ameutais tout le village?

Léger

Une sédition, une révolte contre son seigneur! n'anticipons pas, Chevroteau. Tu es par trop exalté, toi aussi.

Chevroteau, *s'animant.*

Exalté ou non, si l'on fait le moindre mal à mon maître, voyez-vous ce château? malgré ses fossés et ses tourelles, mes amis et moi nous l'escaladons et le réduisons en cendres.

Léger, *à part.*

Décidément dans cette ferme il n'y a que des révolutionnaires enragés.

Chevroteau, *regardant dans le fond.*

Mais... à propos de cendres, regardez donc quelle épaisse fumée s'élève au-dessus du corps de logis à droite.

Léger, *regardant.*

C'est vrai... serait-ce un incendie?

Chevroteau

Je le crains... ça augmente toujours, il me semble encore distinguer des flammes qui s'ouvrent un passage.

Léger

Silence ! entends-tu ces cris?

Voix *en dehors.*

Au feu! au feu! au secours! au secours!

Chevroteau

Plus de doute. On accourt de tous côtés. — Allons, M.r Léger, allons aussi faire notre devoir.

Léger

Va, mon garçon, va où ton devoir t'appelle. — Je te suis.

Chevroteau

Oui, M.r Léger. *(il sort en courant)* Me voilà, me voilà! en avant vous autres.

Scène XII.

Léger, *seul.*

Dieu! que c'est terrible un incendie! — C'est singulier l'effet que cela me produit. Et cependant je devrais y être habitué, moi qui en ai tant vu à l'Opéra..! dans le ballet de Jupiter et Sémélé entr'autres, lorsqu'au dernier tableau le palais s'embrasait au milieu de la foudre, des éclairs et des flammes de Bengale, c'était effrayant de beauté. Eh bien! je ne craignais pas alors, sous le costume du père des Dieux, d'aller parmi les débris enflammés retirer l'enfant Bacchus du sein de sa mère, pour le loger dans ma cuisse, selon la tradition mythologique; et aujourd'hui, je ne sais pourquoi, j'hésite à voler en aide à ceux que menace le sort de Sémélé. — D'honneur, je ne me reconnais plus. Suis-je bien Léger, le mime, le danseur par excellence? — Mais que vois-je? M.r le Comte et son intendant.

SCÈNE XIII.

Léger, Le Comte, Griffon.

Griffon, *au Comte.*

Arrêtons-nous ici, M.r le Comte: vous voilà en lieu de sûreté. Rassurez-vous surtout. A l'ardeur avec laquelle on travaille, il est facile de juger que le feu sera bientôt éteint.

Le Comte

Il faut l'espérer... mais pourquoi m'avez-vous amené ici?

Griffon

Parce que, Monseigneur, ce n'était pas votre place au milieu du désordre et des dangers qui accompagnent un incendie.

Léger

Sans doute, ce n'est pas votre place: il vaut mieux même que vous entriez dans la ferme.

Le Comte

Où il y a M.r François?

Léger, *avec indifférence.*

François! vous ne le connaissez guère, si vous croyez qu'il est chez lui à se croiser les bras. Il a été un des premiers à courir au feu.—Tenez, regardez là-bas... cet homme avec une échelle, armé d'une hâche, qui se dispose à grimper au premier étage, en encourageant la foule à le suivre... C'est François.

Le Comte, *regardant.*

En effet, c'est lui.

Léger

C'est un garçon un peu vif, j'en conviens, mais plein d'honneur, de dévouement...

Le Comte

Taisez-vous, Léger: c'est peut-être lui qui par esprit de vengeance, ou pour délivrer son père retenu par mes ordres, a mis le feu au château.

Griffon

C'est fort possible..!

Léger, *s'animant.*

Dussé-je encourir votre disgrâce et celle de M.r le Marquis votre père, permettez-moi de vous dire que François est inca-

pable de commettre une si méchante action. *(à part)* Enfin, je retrouve mon audace!

Le Comte

Ces gens-là, vous dis-je, sont capables de tout.—Vous avez été témoin de son manque de respect envers moi, de son insolence.

Léger

Permettez...

Griffon

Je n'affirmerai pas que M.r François est coupable de ce forfait; mais pour moi il est certain que l'incendie ne peut être que l'effet de la malveillance. Personne n'habitait dans la part tie qui est la proie des flammes; et c'est de ce côté précisémen que Mathieu était renfermé, près de l'archive.

Léger

Vraiment! mais alors ce brave homme se trouve dans un péril imminent, si on ne le secourt pas à temps... à moins que vous n'ayez donné des ordres.

Le Comte

Comment penser à donner des ordres au milieu de cette confusion?

Léger, *à part.*

Pauvre Mathieu! ma foi, je me risque... Et je vais d'un pas rapide et dégagé... *(ou entend du bruit en dehors)*

Voix *en dehors.*

Nous voulons M.r Mathieu!

Scène XIV.

Les précédents, **François**, *paysans.*

François, *hors de lui, apercevant le Comte.*

Enfin je le rejoins! *(au Comte)* M.r le Comte, mon père... Qu'en avez-vous fait? quel est le lieu où il se trouve? vous avez pu, dans un moment d'injuste colère, le maltraiter, l'incarcérer dans votre château; mais je ne vous crois pas cependant assez inhumain, assez dénaturé pour vouloir qu'il périsse au milieu des flammes.

Le Comte

Changez de ton, si vous désirez que je vous réponde. N'oubliez pas à qui vous parlez.

François, *avec force.*

Monseigneur... mon père, vous dis-je... où est-il? parlez vite, je le veux, je l'exige. Vous voyez bien que la douleur m'égare, que je ne suis plus maître de moi..!

Le Comte, *noblement.*

Arrière, Monsieur! je m'aperçois en effet que je suis en présence d'un insensé, d'un fou.

François

Vous avez raison, je suis fou d'espérer de trouver dans votre cœur de la pitié, une ombre d'humanité; je suis fou d'avoir exposé ma vie pour arrêter les progrès de l'incendie, d'avoir pensé que le souvenir de votre père vous attendrirait en faveur du mien.

Le Comte

Assez! je n'ai jamais eu l'intention de faire le moindre mal à votre père.

Léger

Certainement, M.r le Comte n'a jamais eu l'intention de nuire à ton père... je te l'ai déjà dit. Va donc sans perdre de temps, va le prendre: il est près de l'archive.

François, *se frappant le front.*

Malheureux! c'est de ce côté que le feu a éclaté avec le plus de violence. *(à Léger)* Et vous ne parliez pas plus tôt?

Léger

Tu ne m'en as pas donné le temps.

François, *aux paysans.*

Partons, mes amis, partons.

Scène XV.

Les précédents, **Chevroteau.**

Chevroteau, *arrivant en courant.*

Victoire, M.r François: il est trouvé!

François

Mon père!

Chevroteau

De la joie! sauvé, vous dis-je.

François

O mon Dieu, je te remercie!

Le Comte

Et le feu?

Chevroteau

Enfoncé le feu! Est-ce qu'on s'en inquiète du feu, quand il s'agit de secourir un honnête homme comme le père Mathieu!

François

Et tu m'assures qu'il n'a rien souffert?

Chevroteau

Rien souffert... pas tout-à-fait; car il était temps d'arriver. La fumée l'avait presque asphyxié; mais, après l'avoir descendu du lieu où il était claquemuré, nous l'avons porté près du ruisseau, où je l'ai laissé reprenant ses sens... Venez, il vous demande.

François

J'y cours. *(au Comte)* M.r le Comte, l'incertitude cruelle où j'étais du sort de mon père avait égaré ma raison, je le confesse; mais votre injuste procédé envers lui légitimait mon indignation et mon emportement. Le Ciel me le rend. Ivre de joie et de bonheur je vole dans ses bras, et j'oublie le passé, comme j'espère que vous l'oublierez vous-même. Après cet acte de déférence, libre à vous de dire encore que je suis fou.

Léger, *avec enthousiasme.*

Eh! non, personne n'osera le dire : on dira seulement que tu es un bon fils. *(au public)* Quel dommage que ce garçon n'ait pas appris à danser! *(La toile tombe)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

(Même décors qu'au premier acte.)

Scène I.

Léger, *seul, sortant de la maison à gauche.*

Je crois que je puis hasarder sans crainte une petite promenade dans ma paisible et chère campagne de S. Julien, quelque monotone qu'elle commence à me paraître. Sans doute la nature a ses charmes; mais, je ne sais pourquoi, les paysages de l'Opéra étaient à mes yeux plus frais et plus riants. Là, en effet, la végétation est toujours luxuriante, et jusque dans l'hiver j'errais au milieu de la verdure et des fleurs. Temps heureux! Temps à jamais perdu pour moi! Dieu! quand je compare cette année 1793 qui vient de s'écouler à celles qui ont précédé 89, mes cheveux se hérissent d'horreur, et je deviens chair de poule. Mais qu'y faire? Je dois encore bénir le Ciel de m'avoir accordé cette retraite loin de Paris, pendant l'affreuse tourmente qui gronde de toutes parts, et inonde de sang mon malheureux pays. Ce n'est pas qu'ici on soit parfaitement tranquille, tant s'en faut: il y a bien quelques enragés patriotes qui se chamaillent du matin au soir; mais du moins ce ne sont pas des septembriseurs, ni des sans-culotte forcenés. C'est déjà quelque chose. Et puis je suis ici protégé par le pacifique père Mathieu devenu officier municipal, et par son fils François dont le civisme est à l'abri de tout soupçon. De sorte que, sans être entièrement rassuré, nous vivons aussi bien que possible, en attendant que des jours plus sereins se lèvent pour nous.

Scène II.

Léger, Chevroteau *arrivant avec empressement.*

Chevroteau, *à Léger.*
Vous n'avez pas vu le citoyen François, M.r Léger, ni le citoyen municipal Mathieu?

Léger
Non, mon garçon; que leur veux-tu? je te vois inquiet, agité...

Chevroteau, *avec mystère.*
Une découverte importante que je viens de faire... un conspirateur... il est là, caché près de l'oseraie..!

Léger
Toujours des conspirateurs! à vous entendre on ne voit plus que cela aujourd'hui. Laisse-moi la paix.

Chevroteau
Ah! vous n'y croyez pas, vous, aux conspirateurs? Eh bien! sachez que la patrie a été sauvée neuf fois ce mois-ci. Les traîtres ont été arrêtés et punis. C'est écrit, ça, voyez-vous! hier soir au comité on l'a lu dans les derniers journaux de Paris.

Léger
Encore des victimes!

Chevroteau
Dame! puisque ce sont des traîtres... *(se croisant les bras)* Citoyen Léger, est-ce que vous seriez de la classe inique des suspects?

Léger
Veux-tu te taire, et ne pas prononcer ce mot qui me donne le frisson.

Chevroteau
Je me tais, M.r Léger, pour vous obéir... *(se ravisant)* mais que dis-je moi-même? Imprudent, je me compromets et je vous compromets.

Léger, *étonné.*
Tu me compromets?

Chevroteau
Et oui, depuis un quart d'heure je vous traite de *Monsieur*, et je vous donne du *vous* gros comme le bras.

Léger

C'cst juste: comme signe d'égalité il est enjoint à tous les citoyens de se tutoyer. Eh bien, tutoie-moi.

Chevroteau

Soit, pour vous obéir... *(se ravisant)* Tiens, voilà que je m'embrouille encore; ce que c'est que l'habitude! Moi, démocrate incorruptible, j'ai de la peine à me conformer à la loi! — Je te disais donc... qu'est-ce que je disais?

Léger

Que sais-je? que nous sommes entourés de traîtres...

Chevroteau

C'est cela: mais on s'y prend mal pour les réprimer et les anéantir.

Léger

Tu trouves? il me semble cependant...

Chevroteau

On s'y prend mal; c'est ce que j'ai démontré hier à ma section. Je leur z'y ai dit: Citoyens, vous voulez la liberté, l'égalité et la fraternité, ou la mort? — Oui, Oui! — Eh bien! ai-je dit, c'est absurde. — Récrimination sur tous les bancs, parce qu'on n'avait pas compris mon idée. — J'ajoute aussitôt avec calme: certainement c'est absurde, car avec la mort vous enterrcz précisément cc que vous demandez. Le cadavre du cimetière n'est plus libre, puisqu'il est enfermé et cloué dans une bière; il n'est pas mon égal, puisque moi je mange, je bois, je chante et je ris à la barbe des ci-devant, tandis que lui est privé de ces charmantes prérogatives. Il est encore moins le frère de qui que ce soit: vous l'avez tué! Est-ce que l'on tue son frère? Donc il faut rayer la mort comme impuissante à établir la liberté, l'égalité et la fraternité. — Applaudissements frénétiques!

Léger, *lui frappant sur l'épaule.*

Bravo, Chevroteau. *(à part)* Il est amusant ce garçon-là!

Chevroteau, *s'animant.*

Ce n'est pas tout; écoutez la fin. — Citoyens, ai-je dit, voulez-vous vraiment l'égalité? En voici le moyen: divisez en portions égales tous les biens des riches et des ex-nobles, et donnez-les au peuple: En d'autres termes, partagez en frères. Alors étant tous également riches, nous serons tous égaux. — À ces mots,

ce ne sont plus des applaudissements, mais des cris d'enthousiasme, on voulait me décerner une couronne civique.

Léger

Continue, et tu l'auras.

Chevroteau

Ce n'est pas pour me vanter, mais, vrai, j'ai été z'éloquent. J'ai enfoncé Cicéron le cordonnier et Cassius le rempailleur. Je sens qu'il y a z'en moi l'étoffe d'un municipal. — Mais j'aperçois le citoyen François sur la place avec nos braves volontaires. Je cours le rejoindre pour aller ensemble dépister notre conspirateur, et sauver la patrie pour la dixième fois.—Adieu, citoyen Léger; *(lui prenant la main, et d'un ton solennel)* Liberté, Egalité, Fraternité... mais sans la mort.

Léger

Sans la mort, c'est entendu.

Chevroteau, *toujours gravement.*

L'accolade..! *(Léger et Chevroteau se donnent l'accolade)*

Chevroteau, *à part.*

C'est décidé: il faut que je sois municipal. *(il sort en chantant la Marseillaise).*

Scène III.

Léger, *puis* **Mathieu.**

Léger, *regardant sortir Chevroteau.*

Il deviendra fou! — Et c'est dommage car, dans le fond, c'est un excellent sujet. — Mais voyez donc qu'elle idée biscornue de vouloir arriver à l'égalité, en réduisant à la mendicité tous les propriétaires! si l'on ne fait pas un chassé général de toutes ces utopies, où irons-nous, grand Dieu?

Mathieu

Je viens d'apercevoir Chevroteau tout affairé, il vous quitte, ce me semble: qu'y a-t-il de nouveau?

Léger

Rien... malheureusement.

Mathieu

Comment malheureusement?

Léger

Et sans doute, puisque nous sommes dans le même état dé-

plorable; continuellement sur le qui-vive, avec la guillotine en permanence.

Mathieu

Vous avez raison... il est temps que le sang cesse de couler.

Léger

Et cependant, si j'ai bonne mémoire, vous et votre fils appeliez de tous vos vœux cette révolution.

Mathieu

Je distingue, M.r Léger: nous désirions, il est vrai, la révolution qui devait détruire les abus, enfants de l'arbitraire et du privilége, pour asseoir la société sur des bases plus justes, c'est-à-dire sur le respect des lois, protectrices des droits de chacun; mais j'étais loin de prévoir les excès et les malheurs dont nous sommes les témoins...

Léger

Et dont nous serons peut-être les victimes.

Mathieu

Que voulez-vous? le bien ne s'achète qu'au prix du mal: telle est la triste condition de l'humanité. La Religion du Christ elle-même, pour s'établir dans le monde et le régénérer, a fait verser des torrents de sang. Comment prétendre que la régénération d'un peuple s'opère sans de violentes secousses?

Léger

Je comprends qu'il y ait des secousses; mais du genre de celles que nous éprouvons permettez-moi de ne pas en reconnaître la légitimité. *Brou!* J'en ai les jambes paralysées!

Mathieu

Un conseil d'ami. Ces sentiments que vous exprimez pourraient vous nuire s'il étaient entendus par d'autres que par moi. Tâchez d'être plus réservé, surtout maintenant qu'il nous est arrivé hier soir un certain Publicola, commissaire du comité de salut public, assisté d'un homme perfide et cruel qui n'hésiterait pas à nous perdre l'un et l'autre pourvu qu'il y trouvât son intérêt.

Léger

Et qui est cet homme perfide et cruel?

Mathieu

Quoi! vous l'ignorez? *(avec intention)* Griffon, l'ex-intendant des seigneurs de Beauville.

Léger, *effrayé.*

Griffon !

Mathieu

Oui, Griffon, qui s'est affublé aujourd'hui du surnom de Régulus. L'infâme, non seulement s'est approprié les revenus des domaines de ses anciens maîtres, pendant leur émigration, mais encore, dans l'espoir d'obtenir la moitié de leurs biens, il a pris le masque d'un zélé patriote, et a lâchement dévoilé au gouvernement les secrets les plus importants de cette noble famille, de prétendus complots de leur part contre le nouvel ordre de choses, de sorte que leurs biens ont été confisqués, et seront vendus probablement à vil prix.

Léger

Quelle horreur ! M.r Mathieu.

Mathieu

Par conséquent de la prudence devant lui. Ne m'appelez plus M.r Mathieu, mais simplement Citoyen... Le *tu* est encore de rigueur.

Léger

C'est entendu, citoyen ! — Je te remercie de ton avertissement. — Est-ce bien comme cela ?

Mathieu

Parfaitement. — Mais qui vient là ?

Léger, *apercevant le Comte.*

Attention ! Cet individu me paraît bien mystérieux !

Scène IV.

Les précédents, **Le Comte** *entrant avec précaution, et comme s'il était poursuivi par quelqu'un.*

Le Comte, *sans voir Mathieu et Léger.*

J'espère qu'ils auront perdu mes traces.. ; grâce à ce massif d'arbres touffus j'ai pu me soustraire à leurs regards. — *(regardant)* Mais me voici à l'entrée du village, près de notre ancienne ferme de S. Julien... Oui, je revois, là-bas, l'antique château de mes pères... mais en fugitif, en proscrit..!

Léger, *bas à Mathieu.*

Comme il est agité, ému..! Chevroteau y a mis le nez dessus : c'est un conspirateur.

Mathieu, *observant le Comte.*

Silence !

Le Comte, *de même.*

Me voilà pourtant chez moi..... et je tremble que quelqu'un ne m'y aperçoive. — A qui en effet me confier en ces lieux? Tous ceux qui s'inclinaient naguères devant leur seigneur, se feraient un mérite d'en livrer la tête au bourreau!.. — Mais, malgré ce déguisement qui m'a protégé jusqu'ici, je puis être reconnu. Cachons-nous jusqu'à ce que la nuit me permette de pénétrer dans le château. Du courage! Le ciel ne m'a pas conduit jusqu'en ces lieux à travers tant de périls, pour me faire échouer au moment de recueillir le fruit de mon entreprise = Voyons; de quel côté diriger nos pas? *(Apercevant Mathieu qui s'est un peu approché)* Je suis découvert !

Léger, *bas à Mathieu.*

Il s'est troublé à notre vue.

Mathieu, *s'avançant près du Comte qui se détourne pour n'être pas reconnu.*

Citoyen, tu n'es pas de ce village..... tu parais avoir de la peine à t'y orienter?

Le Comte, *troublé.*

Moi? pas du tout... Je cherchais seulement...

Mathieu, *l'interrompant.*

Parle franchement, si tu ne veux pas élever des soupçons.

Le Comte, *à part.*

Dieu! cette voix..! Je ne saurais en douter... C'est Mathieu!

Mathieu

Pourquoi ce trouble que j'observe en toi? Si tu viens dans de bonnes intentions, tu dois être sans crainte. La loi ne frappe que les traîtres et les malfaiteurs.

Le Comte, *à part.*

Lui, que j'ai offensé autrefois d'une manière si cruelle..! Me voilà à sa discrétion.

Mathieu

Tu n'as rien à répondre?

Léger, *bas à Mathieu.*

C'est un suspect!

Le Comte, *de même.*

Mais Mathieu était un homme de cœur; incapable de trahir qui que ce soit... En me confiant à lui, peut-être...

Mathieu, *noblement*.

Citoyen, tu m'obliges à remplir un pénible devoir: mais ainsi le prescrit la charge dont nos concitoyens m'ont revêtu.—En ma qualité d'officier municipal et de premier magistrat de cette commune, au nom de la loi, je t'ordonne de me suivre.

Le Comte, *se tournant vers Mathieu*.

Vous m'arrêtez, vous, M.r Mathieu!

Mathieu *et* **Léger**, *le reconnaissant*.

Le Comte de Beauville!

Le Comte, *avec résignation*.

C'est justice que ce soit votre tour aujourd'hui. Jadis, aveuglé par l'orgueil et la prospérité, je commis envers vous un acte injuste et barbare, que je me suis souvent reproché depuis que le malheur m'a instruit... Eh bien! le Ciel achève en ce jour de me donner ses terribles enseignements: il me livre aux mains de celui dont je méprisais le plus la faiblesse, et qui, plus que tout autre, a le droit de se dire mon ennemi.

Mathieu

Moi, votre ennemi!

Le Comte

N'êtes-vous pas l'homme que j'ai le plus indignement offensé? — M.r Mathieu, me voici prêt à vous suivre: faites votre devoir comme magistrat.

Mathieu, *s'inclinant*.

Je le ferai d'abord comme ancien serviteur du Marquis de Beauville.

Le Comte, *lui serrant affectueusement la main*.

Homme vraiment grand et généreux! Je t'avais bien jugé... Je n'attendais pas moins de toi!

Léger, *lui prenant la main de l'autre côté*.

Nous ferons aussi notre devoir comme ancien maître de danse du Comte de Beauville.

Le Comte, *le reconnaissant*.

Léger! Encore un ami dévoué que Dieu m'envoie!

Léger

Je le crois bien: à la vie, à la mort. — Mais, ce n'est pas prudent de rester ici... Dites donc, papa Mathieu, il faut prendre un parti au plus vite.

Mathieu

Il faut avant tout savoir pourquoi M.r le Comte s'est hasardé à venir parmi nous, lui que nous croyions à Coblentz!

Le Comte

Vous le saurez; mais jurez-moi auparavant que si ma présence peut vous compromettre...

Chevroteau, *en dehors.*

Par ici, M.r François, par ici.

Le Comte

Quelqu'un!

Mathieu, *regardant.*

C'est Chevroteau avec mon fils.

Le Comte, *regardant.*

Ceux qui me donnaient la chasse. Que je me dérobe à leurs yeux.

Léger

Là, là, chez moi; ne craignez rien.

Chevroteau, *à l'entrée à gauche.*

Je vous dis qu'il n'a pu s'échapper que par ici.

Mathieu *et* **Léger**, *au Comte.*

Dépêchez-vous. *(Léger pousse le Comte dans la maison à droite, et en ferme vivement la porte, au moment où François et Chevroteau paraissent).*

Scène V.

Mathieu, François, Chevroteau.

Chevroteau, *indiquant la porte à François.*

As-tu vu?

François, *observant.*

En effet..!

Chevroteau, *de même.*

Il est là: j'en mettrais la main au feu.

François, *réfléchissant.*

C'est singulier. . . . car enfin Léger est incapable de donner asile . . .

Mathieu, *à François et à Chevroteau.*

Que contemplez-vous là, vous autres? vous voilà en admi-

ration devant une porte comme si c'était une des sept merveilles du monde.

François, *à Mathieu.*

Mon pere, vous étiez ici? — qui est entré chez Léger?

Mathieu

Chez Léger..?

Chevroteau

Oui, papa Mathieu. Il faut vous dire que depuis ce matin nous sommes aux aguêts...

Mathieu

Pourquoi?

Chevroteau

Pour saisir un *quidam* passablement suspect, qui se cachait là-bas derrière les grands arbres...

François

Et que nous avons perdu de vue.

Mathieu, *hésitant.*

Ma foi... je ne puis vous dire...

François, *interrogant son père du regard.*

Non? — bien sûr...? *(Mathieu lui fait signe de se taire).*

François

C'est bien; je m'en rapporte à vous.

Chevroteau, *se frappant le front.*

Tenez, hâchez-moi comme chair à saucisses, mais rien ne m'ôterait de l'idée qu'il n'est pas loin... *(se ravisant)* Parbleu! je suis bien bête de ne pas m'assurer... Entrons chez Léger.

François, *l'arrêtant.*

Mais quand mon père t'affirme une chose, il me semble que cela doit te suffire.

Chevroteau

Pardon, citoyen; mais aussi nous savons que ton père est un modéré... un Girondin, capable, par bonté de cœur, de compromettre le salut de la patrie.

Mathieu, *souriant.*

Et toi, tu es un montagnard, n'est-ce pas? de plus, tu veux faire de l'éloquence...!

Chevroteau

Tout comme un autre: J'ai des dispositions monstrueuses.— Mais cette phrase que vous venez d'entendre et d'admirer, n'est

pas de moi; elle est du citoyen Mutius Scévola, le tonnelier, qui l'a prononcée hier au comité.

François

Tu feras mieux de la garder pour toi et de ne plus la répéter; et puis... d'aller voir à la commune, si notre présence n'est pas nécessaire.

Chevroteau

J'obéis... toujours à l'ordre. — Qui vient là? — Si je ne me trompe, c'est Griffon.

Mathieu *et* **François.**

Lui-même.

François

Que nous veut-il? *(à Chevroteau)* Va-t'en.

Chevroteau, *à part en s'en allant.*

Ils se méfient de moi; ils veulent m'écarter des affaires publiques... mais ils ont beau faire, je serai municipal, *(avec amphase)* et je sauverai la patrie! *(il sort)*

Scène VI.

Mathieu, Griffon, François.

Griffon, *paraissant.*

Bonjour, citoyens. Salut et fraternité!

Mathieu *et* **François,** *le saluant.*

Citoyen...

Griffon, *avec aisance.*

Eh bien, qu'est-ce? on dirait que vous n'êtes pas très-flattés de me revoir.

François

Comment donc? au contraire...

Griffon

Non... j'aperçois un peu de méfiance à mon égard; n'est-il pas vrai, père Mathieu?

Mathieu

Quand cela serait, y aurait-il rien d'étonnant?

Griffon

C'est juste: aussi je vous le pardonne; expliquons-nous alors clairement.

François

Nous t'écoutons.

Griffon

Je conçois que vous soyez surpris de trouver un délégué du gouvernement en moi, qui, pendant tant d'années, ai été attaché aux seigneurs de Beauville. Je conviens que j'ai servi avec zèle les aristocrates. Nourri dès l'enfance dans des idées de servitude, j'ai défendu leurs intérêts que je croyais basés sur des droits acquis. Mais ce n'était pas le cœur, c'était la force de l'habitude qui me retenait auprès d'eux ; et la preuve, la voici: aussitôt que la lumière a frappé mes yeux, aussitôt que j'ai compris qu'au-dessus des intérêts d'une caste il y avait ceux de la nation, j'ai rompu à tout jamais avec mes anciens préjugés. Sous les drapeaux de la démocratie, j'ai défendu avec ardeur les droits du peuple, d'abord aux Cordeliers, ensuite aux Jacobins. On a reconnu mon civisme, au point que le comité du salut public a exigé que j'accompagne le citoyen Publicola envoyé comme commissaire inspecteur dans ce département.

Mathieu, *à part.*

Le fourbe !

François, *bas à Mathieu.*

Modérez-vous... dissimulons...

Griffon, *à part.*

Je crois les avoir convaincus.

François, *à Griffon.*

Je t'en fais mon compliment... mais, dis-moi, quelle est la mission de Publicola et la tienne auprès de nous?

Griffon

Vous connaissez le nouveau décret de la Convention nationale? Tous les biens des émigrés deviennent biens nationaux: on va procéder à la vente.

François

Et comme tu connais l'étendue des domaines des seigneurs de Beauville, naturellement on t'a choisi pour présider à l'enchère.

Griffon

Précisément.

Mathieu

Et c'est l'intendant des sires de Beauville, celui à qui ils

avaient tout confié en partant pour l'émigration, qui vient dépouiller ses anciens maîtres!

Griffon

Mes anciens maîtres! Je ne les connais plus. Ils ont été les oppresseurs du peuple, ils ont fait et font encore cause commune avec nos ennemis. Toi-même, citoyen Mathieu, rappelle-toi leurs vexations . . . ce jour entr'autres où tu faillis périr au milieu des flammes, par l'ordre du ci-devant Comte de Beauville.

Mathieu

Je l'ai oublié depuis que je le sais proscrit et malheureux.

(François fait des signes à son père)

Griffon, *d'un ton sec.*

Vraiment! ce discours me surprend dans la bouche d'un citoyen municipal... j'espère bien que ton fils ne partagera pas ces sentiments.

François, *bas à Mathieu.*

Plus un mot, ou vous êtes compromis. *(haut)* Tu te méprends sur la nature des sentiments de mon père. Il est aussi bon patriote que toi et moi, je t'assure; et ce qu'il a fait ici pour déraciner les vieux préjugés, et y faire germer les bons principes, est l'œuvre d'un zèle et d'un dévouement sans bornes. Tu peux l'apprécier, toi qui connais le pays.

Griffon

Voilà pourquoi je m'étonnais...

François

Comment veux-tu que l'on serve et que l'on aime quelqu'un pendant quarante ans, sans qu'il vous reste au fond du cœur quelque réminiscence... un peu de pitié..? Toi-même, citoyen, si le marquis de Beauville te tendait aujourd'hui la main en te demandant secours et protection, tu te sentirais ému... tu ne pourrais te défendre...

Griffon

Je ne dis pas non . . . mais le devoir, les principes avant tout!

Mathieu, *à part.*

Hypocrite, va!

François, *à Mathieu.*

Mon père, tu devrais aller donner des ordres pour que nos

volontaires se trouvent réunis sur le place, lorsque le citoyen Publicola viendra les passer en revue.

(il lui fait des signes d'intelligence)

Griffon

C'est cela... et moi je reste encore quelques instants avec François... au revoir.

Mathieu, *sortant.*

Adieu, citoyen... François, tu viendras me rejoindre : j'ai quelque chose d'important à te communiquer.

Scène VII.

François, Griffon.

François, *à part.*

Je vois que Griffon désire me parler en particulier... tenons-nous sur nos gardes.

Griffon, *à part.*

Abordons franchement la question... François déteste les Beauville ; et puis il est le seul qui puisse seconder mes projets... d'ailleurs quelle est la conscience qui résiste à l'appât de l'or ?

François, *à Griffon.*

Citoyen, tu as, si je ne me trompe, quelque ordre à me communiquer.

Griffon

Un ordre ? non ; mais une affaire où j'ai besoin de ton concours.

François

Parle.

Griffon

On va vendre à l'enchère les domaines des ci-devant seigneurs de Beauville. Attendu l'état peu prospère des finances de chaque citoyen, et de l'instabilité des choses politiques, on trouvera peu d'acquéreurs ; par conséquent les dits domaines seront adjugés à vil prix.

François

C'est probable. Après...

Griffon

J'ai pensé que l'on pourrait profiter de cette circonstance favorable. Il n'y a pour cela qu'à surenchérir, et l'on devient adjudicataire.

François

Mais qui?

Griffon

Toi.

François

Moi? tu plaisantes . . . tu sais fort bien que le diable loge dans ma bourse.

Griffon

J'ai prévu le cas... c'est moi qui ferai les fonds.

François, *à part.*

Je m'en étais douté. *(haut)* Alors je ne suis qu'un prête-nom dans cette opération.

Griffon

Tu auras de plus 5 p. % sur le prix de la vente, parce qu'il est juste que je t'assure des avantages.

François

Je te remercie.

Griffon

Ainsi tu acceptes?

François

Je demande à réfléchir...

Griffon, *à part.*

Il veut réfléchir? il est à moi.

François, *à part.*

Pour connaître à fond les desseins de ce misérable, feignons toujours d'abonder dans ses idées.

Griffon

Je te préviens que tes réflexions doivent être brèves et décisives, car la vente aura lieu demain.

François

Demain?

Griffon

Du moins les dispositions sont prises pour cela. Songe que cela ne te compromet en rien : nous ferons un écrit sous seing privé pour notre garantie mutuelle; j'en ai préparé la minute... tu gagnes une somme assez rondelette, et tu acquiers de nou-

veaux droits à mon amitié, dont tu ne saurais douter, puisque je t'offre aujourd'hui cette affaire de préférence à tout autre.

François

Mais réponds-moi: pourquoi n'agis-tu pas en ton nom?

Griffon

Par délicatesse. Nous vivons dans un temps où le moindre doute sur notre honneur peut nous être fatal. Que ne dirait-on pas, si l'on voyait l'ex-intendant des seigneurs de Beauville occuper leurs domaines? La calomnie ne manquerait pas de répéter que je me suis enrichi dans l'administration de leurs biens, au point de pouvoir ensuite acheter leur seigneurie, tandis que ma fortune ne provient que de mes économies, et d'honnêtes opérations sur les grains.

François

Tu as raison... pour le moment, mais plus tard?

Griffon

Pensons d'abord au présent... nous aviserons ensuite. *(se rapprochant un peu plus de François)* François, la démarche que je fais auprès de toi, te prouve l'estime que je fais de ta personne, et quelle confiance j'ai dans ta probité.

François

Merci de nouveau.

Griffon

Tu es incapable de trahir un secret qu'on t'aura confié...

François

Où veux-tu en venir?

Griffon

J'ai besoin de ton concours dans une autre opération plus délicate encore que la première.

François

Voyons... *(à part)* une autre infamie, j'en suis sûr.

Griffon

En compulsant les papiers de la maison Beauville qui sont restés entre mes mains, j'ai lu que dans un souterrain du château, il y a scellée dans un mur une cassette contenant des valeurs considérables en pierreries, en titres sur la banque d'Angleterre, etc. etc.

François

Et c'est considérable, dis-tu?

Griffon, *en confidence.*

Il y a là renfermé près d'un million. Le vieux marquis, prévoyant les désastres de la révolution, avait accumulé peu à peu ces valeurs, et les avait mises en lieu de sureté pour y avoir recours au moment de la détresse.

François

Et ce moment est venu.

Griffon

Et c'est nous qui en profitons; car je t'offre ta part.

François

Ton intention est donc?..

Griffon

D'aller la nuit prochaine, avec toi et un homme de confiance, nous emparer de la cassette... C'est une précaution à prendre: si par hasard il se présentait à l'enchère quelqu'un de plus riche que moi, qu'on lui adjugeât le château...

François

Prudemment imaginé... *(à part)* quelle infamie, grand Dieu! mais je déjouerai ses projets.

Griffon

Ainsi, je puis compter sur toi?

François

Nous nous reverrons à la commune.

Griffon

C'est cela... *(à part)* l'affaire est enlevée. *(il sort)*

Scène VIII.

François, *puis* **Léger.**

François, *seul.*

Ainsi voilà le but humanitaire qu'il s'est proposé dans sa mission à S. Julien! S'emparer des richesses de ses anciens maîtres qui vivent dans la misère à l'étranger, et frustrer la nation de la moitié au moins de la valeur que représentent leurs domaines. Et le traître m'a fait l'injure de croire que je m'associerais à sa trahison! Je comprends: il comptait sur mon inimitié contre les Beauville, il lui fallait en outre un homme esclave de sa parole, incapable de délation... J'étais cet homme. Quelle

violence j'ai dû m'imposer pour feindre d'entrer dans ses vues! mais sans cela comment les pénétrer et trouver le moyen de les déjouer? — Voyons mon père et concertons-nous ensemble.

Léger, *s'approche avec précaution.*

François!

François

Qu'y a-t-il?

Léger

Je suis plus mort que vif!

François

Encore de tes terreurs paniques!

Léger, *de même.*

François, qu'est venu faire ici cet infâme Griffon.

François, *ironiquement.*

De fort belles choses, je t'assure.

Léger

Pour ne pas en perdre l'habitude. Que t'a-t-il dit? restera-t-il longtemps ici?

François

Avant tout réponds à mes questions: à combien s'élève ta fortune?

Léger

Quelle curiosité te prend?

François

Réponds-moi, te dis-je.

Léger, *hésitant.*

Mais... tu sais que j'ai éprouvé des pertes, que nous autres pauvres diables qui possédons quelque chose, nous avons été les seuls à payer les frais de mise en scène du drame que l'on joue aujourd'hui; puis est venu le *maximum*, les contributions volontaires sous peine d'être décapité; puis...

François

Ce n'est pas là ce que je te demande: de combien peux-tu disposer en tout?

Léger, *hésitant.*

Eh!... je puis disposer à la rigueur... Dans quelle intention me fais-tu subir cet interrogatoire?

François

Je n'ignore pas que chacun aujourd'hui a un certain intérêt à cacher son avoir; mais me ferais-tu le tort de te méfier de moi?

Léger

Dieu m'en préserve.

François

Alors tu ne dois pas craindre de répondre à ma demande. Je te donne ma parole d'honneur que nul autre que moi ne saura ce que je te prie de me confier, et qu'il ne s'agit ici que d'assurer ta fortune, de l'accroître et d'empêcher une grande injustice.

Léger

Pour te prouver que j'ai entièrement confiance en toi, je t'avouerai qu'outre cette ferme il me reste encore cent-cinquante mille francs.

François

En argent ou en assignats?

Léger

Une partie en argent que j'ai eu la prudence de soustraire aux regards avides de mes chers concitoyens, et le reste en bons billets sur la première maison de banque de nos voisins d'outre-mer.

François

C'est bon... cela me suffit... du courage! tout ira bien.

Léger

Mais du moins m'expliqueras-tu..?

François

Pour le moment c'est inutile : laisse-moi faire . . . tiens-toi prêt seulement à me seconder.

Léger, *à part.*

Il fait de moi tout ce qu'il veut. — *(haut)* François , il paraît que je te tire d'embarras dans cette mauvaise affaire que je ne connais pas... Eh bien, mon ami, à ton tour maintenant.

François

Dispose de moi.

Léger, *à voix basse.*

Sache que je me trouve dans une position des plus compromettantes.

François

Toi?

Léger

Oui, moi qui ne sais plus sur quel pied danser, depuis cette maudite loi des suspects... Apprends donc que chez moi...

François, *l'interrompant vivement.*
Silence!... le commissaire Publicola.

SCÈNE IX.

Les précédents, **Publicola**.

Publicola, *toujours d'un ton important.*
Citoyens, sans vous commander, indiquez-moi la demeure du citoyen François Duroseau.

François
C'est moi-même, et voilà ma maison.

Publicola
Ah! c'est toi!... pourquoi ne t'ai-je pas encore vu? Il me semble que ton devoir...

François
Etait d'aller te saluer, et de te rendre compte de ce que nous avons fait dans cette commune... mais tu n'es arrivé que d'hier au soir. Ce matin j'ai dû m'occuper de nos jeunes volontaires, afin de te les présenter, et je me disposais à me rendre auprès de toi, quand tu as paru en ces lieux.

Publicola
Nous connaissons ton patriotisme, les services que tu as rendus au pays, et nous excusons ton incivilité, convaincus qu'il n'y a dans ton fait aucun mépris de notre autorité ni de notre personne.

François
Tu peux en être persuadé.

Publicola, *apercevant Léger.*
Tu n'es pas seul..! quel est cet intrus qui reste là planté comme un piquet?

François
C'est le citoyen Léger... homme intègre... aux sentiments éprouvés...

Publicola
Pur Montagnard?.. C'est bon. Avance alors, citoyen... *(Léger s'avance timidement)* ta main: salut et fraternité! *(il lui tend la main)*

François, *bas à Léger.*
Réponds sur le même ton.

Léger

Salut et fraternité!

Publicola, *lui secouant le bras.*

Liberté... ou la mort!

Léger

Ou la mort! *(à part)* le diable t'emporte, va.

Publicola, *à François.*

Citoyen Duroseau, quand pourront partir tes volontaires?

François

Demain, après-demain; quand tu l'ordonneras.

Publicola

C'est bien. Ils seront dirigés sur le Rhin, où paraissent se concentrer les efforts de la coalition européenne, malgré les terribles leçons que nous lui avons données à Fleurus, à Jemmapes et à Valmy.

François

Que veux-tu? La coalition a la tête dure: ce n'est qu'à force de répéter la même chose et de lui infliger des corrections, qu'on parviendra à la rendre plus docile et plus raisonnable.

Publicola

Nos soldats sont de bons maîtres d'école pour cela.—Mais, dites-moi donc, citoyens, vous n'avez pas ici de meilleure auberge que celle du *Cheval blanc?*

François

Non, citoyen.

Publicola

Mais c'est un taudis que votre *cheval blanc;* un véritable casse-cou... des lits atroces, du vin détestable... Encore si elle était située sur la place, ou ici! *(montrant la maison de Léger, à droite)* Par exemple, voilà une maison assez proprette.

Léger

C'est la mienne, citoyen commissaire.

Publicola

Je t'en fais mon compliment.

François

Elle est à ta disposition; et si pendant ton séjour parmi nous . . .

Publicola

J'accepte.

Léger, *épouvanté, bas à François.*

Malheureux ! qu'as-tu fait?

François

Hein? *(il regarde Léger qui reste interdit)*

Publicola, *qui s'en aperçoit.*

Est-ce que cela dérangerait le citoyen?

François

Peux-tu le supposer?

Publicola

Qu'il le dise franchement... liberté entière.

Léger, *cherchant ses mots.*

Comment donc?... au contraire... Je serai très-flatté que le citoyen commissaire...

Publicola

Dans ce cas je m'installe chez toi... tu n'as pas de local pour mon adjoint le citoyen Régulus?

Léger

Régulus!

François, *à Léger.*

Oui, Griffon. — *(à Publicola)* Impossible, citoyen: la maison est petite; ce serait vous gêner réciproquement.

Publicola

Dans ce cas Régulus restera au *Cheval blanc*. *(Il remonte un peu la scène et examine la maison)*

Léger, *à part.*

Et le Comte qui est là..! Je suis perdu, si ce damné de Publicola entre chez moi avant que l'autre ait eu le temps de s'esquiver.

François, *bas à Léger.*

Qu'as-tu donc?

Léger

Tu as achevé de me compromettre.

François, *de même.*

Tu as donné asile à quelqu'un?

Léger, *avec effort.*

Oui! Amuse Publicola le plus que tu pourras; pendant ce temps . . .

Publicola, *redescendant.*

Charmante propriété! — Eh bien, entrons-nous?

Léger

Quand il te plaira.

Publicola, *s'acheminant.*

Sur-le-champ.

Léger

Citoyen, si tu pouvais différer quelques instants...

Publicola

Pourquoi?

Léger, *embarrassé.*

C'est que... je ne sais comment t'expliquer cela.

François, *à Publicola.*

Tu ne comprends pas son embarras? — Le citoyen désirerait auparavant aller disposer les choses de manière à te recevoir selon ta qualité et ton mérite.

Publicola

A ton aise. Comme je te l'ai déjà dit, liberté entière! Tu peux même donner des ordres pour le déjeuner, si cela t'est agréable.

Léger, *sortant.*

Je respire!

Scène X *et* XI.

François, Publicola, *puis* **Le Comte** *et* **Chevroteau.**

Publicola

Nous disions donc, Citoyen, que l'esprit de la population de ces contrées...

François

Est excellent; tous dévoués au nouvel ordre de choses; tous prêts à verser leur sang pour la cause nationale.

Publicola

Et nous savons que c'est en grande partie grâce à toi et à ton père. Mais les communes voisines?

François

Un peu agitées. La majorité hésite encore à se prononcer en notre faveur, à cause de l'influence qu'exerce sur elles le voisinage de la Vendée et de la Bretagne, où l'insurrection fait chaque jour des progrès.

Publicola

On craint en effet que le soulèvement ne devienne général; mais on y mettra bon ordre.

François

Je l'espère bien.

Publicola

Carrier vient d'être envoyé à Nantes avec des pouvoirs discrétionnaires; et c'est un gaillard qui tape dru! — Dis-moi: y aurait-il moyen d'établir une correspondance avec les provinces insurgées?

François

Pour être instruits du moindre mouvement? C'est déjà fait: j'attends aujourd'hui même des nouvelles par la voie de Rouen où je compte des amis dévoués.

Publicola

Tu as bien mérité de la patrie. J'en ferai mon rapport au gouvernement. *(Dans ce moment le Comte sort avec précaution de la maison; Chevroteau qui le guettait dans le fond, l'aperçoit, s'avance et lui barre le passage.)*

Chevroteau

Halte-là! on ne passe pas. *(Le Comte veut passer, et Chevroteau se place devant lui.)*

Publicola *et* **François,** *se retournant.*

Qu'est-ce?

Chevroteau

Oh! tu as beau faire, tu ne passeras pas. M.r François, c'est lui... le conspirateur que nous poursuivions ce matin... Je le savais bien, moi, qu'il était là!

François, *à part.*

L'individu recueilli par Léger..! *(il court au-devant de Chevroteau et du Comte)* Eh bien! quoi! animal... qu'y a-t-il d'étonnant que le citoyen sorte de cette maison?

Chevroteau, *reconnaissant le Comte.*

Dieu! qu'ai-je vu?

François, *le reconnaissant aussi.*

Le Comte de Beauville!

Le Comte, *lui prenant la main.*

M.r François..!

François, *bas au Comte.*

Silence!

Publicola, *à part.*

Que leur arrive-t-il donc? *(haut)* Citoyens, m'expliquerez-vous..?

François

Volontiers.

Publicola

Avancez alors.

François

C'est une méprise de cet imbécile *(il fait des signes d'intelligence à Chevroteau.)*

Chevroteau, *interdit.*

En effet je n'aurais jamais supposé...

François, *à Chevroteau.*

A présent tu reconnais le citoyen, n'est-ce pas?

Chevroteau

Oui, je le reconnais.

François

Eh bien! alors tais-toi, et laisse-le aller à ses affaires.

Le Comte, *bas à François.*

Merci!

Publicola

Un moment. — Puisque vous connaissez si bien le citoyen, vous autres, vous permettrez que je fasse aussi sa connaissance. Il me paraît assez taciturne..! *(Le Comte serre la main de François)*

François, *bas au Comte.*

Du courage! — *(haut à Publicola)* Dis plutôt triste. Mon cousin Guillaume s'est fait volontaire. Il est au moment de quitter sa famille, les objets qui lui sont chers...

Publicola

Je comprends. — Ah! c'est ton cousin!

François

Oui, citoyen, qui part ce soir pour aller rejoindre son détachement. Il est venu me dire adieu avant de se rendre à sa destination.

Publicola

Et comment se trouve-t-il chez le citoyen Léger?

François

Parbleu! Léger est un de nos amis intimes.

Publicola

Je comprends. — *(au Comte)* Ainsi, citoyen, tu vas aussi défendre la patrie menacée de toutes parts?

Le Comte

Oui, citoyen: je suis dirigé sur la frontière du Nord.

Publicola

Il y fait chaud!... mais que cela ne t'intimide pas. *(Déclamant)* Tu as vu ces armées coalisées qui se vantaient d'anéantir la France, de la rayer du nombre des nations? Elles se sont fondues comme la cire devant nos intrépides soldats, la plupart mal armés, plus mal vêtus, manquant de vivres et de munitions: mais ils combattaient pour l'indépendance, pour la liberté de leur pays, et rien ne leur a résisté. Va donc, jeune homme, va aussi t'immortaliser sur les champs de bataille. Vainqueur ou vaincu, la gloire est là qui t'attend. Je te donne l'accolade fraternelle: 1.° comme citoyen; 2.° comme soldat de la patrie; 3.° comme cousin du vertueux François Duroseau, dont le patriotisme mérite une couronne civique.

Le Comte, *avec émotion.*

Oh! oui, une couronne civique... plus encore, car où trouver un cœur plus grand, plus généreux!

Scène XII.

Les précédents, **Mathieu.**

Mathieu, *à Publicola.*

Voici une dépêche que je reçois à l'instant du comité de salut public. Elle est à ton adresse, et je te l'apporte.

Publicola, *prenant la lettre.*

Donne... y aurait-il du nouveau? *(il lit à part)*

Mathieu, *apercevant le Comte, bas.*

Vous ici, M.r le Comte! quelle imprudence!

François, *bas à Mathieu.*

Il n'y a ici que mon cousin Trochu.

Le Comte, *à François et à Mathieu.*

Vous vous vengez noblement. J'espère dans des temps meilleurs me montrer digne de vous.

Publicola

Écoutez donc, vous autres ce que l'on m'écrit de Paris: *(il lit)* « Citoyen commissaire, le ci-devant Comte de Beauville, que l'on croyait à Coblentz avec son père, a reparu en France. On a vu cet émigré à Paris, d'où il est reparti depuis trois jours, sous le nom de Pierre Landri. Il est déguisé en paysan bas-normand: ce qui ferait supposer qu'il a l'intention de se rendre dans ses anciens domaines où sont cachées, assure-t-on, des valeurs considérables. Une lettre interceptée nous a confirmé ces diverses circonstances. Tiens-toi donc sur tes gardes; surveillance et activité.

Salut et fraternité!

9 Germinal, an II. »

Qu'en dites-vous, citoyens? En voilà un excès d'audace! Un Beauville oser franchir la frontière et reparaître parmi nous!

François

En effet c'est le comble de la témérité.

Mathieu

Pour moi je ne m'y serais jamais attendu, surtout si le ci-devant a le projet de venir à son château.

François, *avec force.*

Qu'il y vienne!.. (*à Publicola*) je t'assure qu'il y sera reçu comme il le mérite.

Mathieu

Et que l'on fera son devoir.

Publicola, *prenant le milieu de la scène.*

Répondez: vous le connaissez tous?

François

Tous. *(au Comte)* Toi aussi, n'est-ce pas, Guillaume?

Le Comte

Parfaitement. Je ferai observer cependant que depuis trois ans qu'il erre en proscrit sur la terre étrangère, il a dû s'opérer en lui un grand changement.

François

N'importe; nous sommes gens à le reconnaître à la première vue.

Publicola, *prenant le bras du Comte et de François.*

Dans ce cas, mes amis... fesons dès vœux pour que sa mauvaise étoile le conduise ici, et nous le tenons.

François, *appuyant.*

Nous le tenons!

Publicola

Surveillance et activité, ainsi qu'on nous le recommande de Paris. *(à Mathieu)* Citoyen municipal, tu feras placer quelques hommes en vedette autour du château, et si quelqu'un de suspect se présente, arrêté, incarcéré et livré au tribunal révolutionnaire. Pas de pitié pour les traîtres..!—J'entre dans mon nouveau domicile pour accuser réception de sa lettre à Fouquier Thinville. Au revoir. *(il sort)*

Scène XIII.

Le Comte, François, Mathieu, Chevroteau.

Le Comte, *avec émotion.*

Mes amis, comment reconnaître jamais le service que vous me rendez?

Mathieu

M.r le Comte, croyez que nous sommes trop heureux, mon fils et moi, de vous prouver que ceux que vous avez méprisés et outragés le plus, étaient dignes de votre estime et de votre affection.

Le Comte

Oh! oui, je le reconnais aujourd'hui. Vous m'avez pardonné, quand vous pouviez me perdre. Les grands cœurs seuls sont capables d'une telle vertu.

Chevroteau, *à part.*

Quel changement!

François

Se venger d'un ennemi, lorsqu'il est abattu, c'est une lâcheté. Quand vous étiez encore dans tout l'orgueil de votre grandeur éclipsée, je pouvais me révolter contre ce joug honteux que l'on voulait faire peser sur moi. Je désirais le secouer, le briser à tout jamais; mais aujourd'hui je ne vois plus que le

puissant tombé, redevenu homme grâce au malheur, et je lui tends une main amie pour le relever et le sauver.

Le Comte, *pressant la main de François.*

Et je la presse avec reconnaissance . . . et la vôtre aussi, M.r Mathieu.

Mathieu, *lui prenant la main.*

M.r le Comte..!

Chevroteau, *à part.*

Voyez s'il me tendra la main, à moi premier garçon de ferme! Ils ont beau dire et beau faire, c'est toujours un aristocrate.

François

Mais le temps presse. M.r Le Comte, quel a été votre but en venant dans vos anciens domaines?

Le Comte

Vous savez, mes amis, qu'en partant pour l'émigration, nous avions confié tous nos biens à notre intendant Griffon. Il devait nous en faire passer les rentes à l'étranger. Par cette précaution, nous espérions vivre à l'abri du besoin. Mais Griffon, depuis un an, non seulement ne nous a plus rien envoyé, mais encore il a cessé de nous donner de ses nouvelles. La misère, le dénûment sont arrivés à grands pas. Je me suis décidé alors à venir en France pour réaliser quelques fonds; et empêcher peut-être la ruine totale de ma famille.

François

Et vous arrivez à temps: deux jours plus tard, c'en était fait.

Le Comte

Comment cela? Griffon...

François

Est ici depuis hier. Il a fait publier la vente de vos domaines, et prétend s'en rendre acquéreur.

Le Comte

L'infâme! nos soupçons étaient donc une réalité.

François

Tranquillisez-vous: j'avais tout disposé pour parer le coup; ce n'est pas lui qui aurait acquis vos biens.

Le Comte

Et qui donc?

François

Léger . . . et alors, après les temps exceptionnels où nous vivons...

Le Comte, *vivement.*

Je comprends votre intention généreuse, d'autant plus méritoire, qu'elle passe pour un crime aux yeux de ces hommes fanatiquement cruels qui veulent dominer par la terreur et le sang!

François

Comme vous, M.r le Comte, nous déplorons les actes barbares et sanglants de notre époque, si brutalement réparatrice. Mais comment en serait-il autrement? Le travail d'une nation qui se rajeunit est toujours fort pénible. Songez donc qu'il nous faut remettre à la fonte l'avenir de l'humanité; par conséquent travailler au milieu du feu, et, cyclopes nouveaux, retremper les ressorts amollis des vieilles sociétés.

Le Comte

En attendant vous renversez, vous détruisez tout.

François

Oui, tout ce qui est contraire au droit, à la justice, à la dignité humaine. — Mais laissons cela: nous ne saurions nous entendre; vous avez besoin d'autres épreuves pour comprendre notre prodigieux travail. Pensons à vous. Vous désirez aller à votre château?

Le Comte

Sans doute... dites-moi: depuis quand Griffon n'y est-il pas venu?

Mathieu

Depuis près d'une année.

Le Comte

Nous sommes sauvés!

François

Mais il se propose d'y aller ce soir, pour s'emparer d'une certaine cassette. .

Le Comte

Comment savez-vous?

François

Il m'en a fait la confidence, ayant besoin d'un aide pour accomplir son dessein.

Le Comte

Le traître?

Mathieu

Et tu l'as repoussé avec indignation!

François

Au contraire.

Mathieu

Comment, mon fils?

François

Et sans doute: si je refusais de l'accompagner, il s'adressait à quelqu'autre moins scrupuleux, et tout était perdu; tandis que j'étais à même, par ma coopération, de conserver une partie de la fortune des Beauville.

Le Comte

Généreux ami!

Mathieu

Dans ce cas il faut le prévenir.

François

C'est urgent. (*à Chevroteau*) tu viendras avec moi et Monsieur le Comte; munis-toi d'une pioche, d'un levier.

Chevroteau

Oui, citoyen François; en passant nous prendrons cela dans la grange.

François

M.r le Comte, soyez notre guide.

Le Comte

Comme vous voudrez. — (*sortant*) le juste Ciel ne laissera pas tant de vertu sans récompense! (*il sort avec François et Chevroteau*)

Scène XIV.

Mathieu, *puis* Léger.

Mathieu, *à part*.

Pauvre Comte! dans quel état nous le retrouvons! Quels dangers il a courus, et combien il en doit courir encore pour rejoindre la frontière! Voyons: comment lui faciliter le voya-

ge? en lui fournissant un passe-port, une feuille de route . . . oui, c'est cela...

Léger, *dans le plus grand abattement.*

C'est fait de moi! Je ne résisterai pas à des secousses sa terribles.

Mathieu

Vous voilà bien abattu, Léger! Est-ce que vous auriez eu quelque démêlé avec votre hôte Publicola?

Léger

Moi, me quereller avec un commissaire du Comité de salut public! vous êtes fou. Mais croyez-vous que ce qui vient d'arriver ne soit pas suffisant pour abattre un homme, et l'anéantir?

Mathieu

Quoi donc?

Léger

Et le Comte que j'ai recueilli chez moi, vous comptez cela pour rien? vous savez la loi, vous magistrat municipal: « Quiconque donnera asile à un émigré, à un ci-devant, à un ennemi de la patrie, sera passible de la peine de mort. »

Mathieu

Eh! bien, ne suis-je pas dans le même cas que vous?

Léger

Il est vrai que c'est une consolation d'aller à la guillotine en bonne compagnie; mais ce n'est pas moins fort pénible: je défie quelqu'un dans ce moment d'avoir le cœur à la danse.

Mathieu

Du courage, allons: l'homme qui remplit son devoir, qui a confiance en Dieu, doit fouler aux pieds ces craintes puériles.

Léger

Puériles, tant que vous voudrez. Je comprends que vous vous sentiez un peu plus à votre aise, vous plébéien de naissance et fonctionnaire démocratique; mais songez donc que moi j'appartiens en quelque sorte à l'aristocratie: j'étais un danseur noble!

Mathieu

Mon cher Léger, vous vous mettez dans la tête certaines chimères...

Léger

Des chimères! — Silence, voici Griffon.

Scène XV.

Les précédents, **Griffon**.

Griffon, *à part, sans voir Mathieu et Léger.*

Toutes les précautions sont prises. Les affiches sont posées; les annonces que j'avais envoyée d'avance aux journaux du département ont été publiées... François est à moi. — il ne s'agit plus que de nous entendre pour l'expédition de la nuit prochaine. — Mais, voilà Mathieu et Léger... De la prudence!

Léger, *bas à Mathieu.*

Qu'a-t-il à ruminer?

Mathieu, *à Léger.*

Quelque méchanceté, soyez-en sûr.

Griffon, *à Mathieu.*

J'espérais, citoyen, rencontrer ici ton fils François.

Mathieu

Si tu as quelque chose d'important à lui demander, et que je puisse le remplacer...

Griffon

Je te remercie: c'est François seul que j'ai besoin d'entretenir en particulier. Vous n'auriez pas vu non plus le citoyen Publicola?

Léger

Il est chez moi.

Griffon

Chez toi?

Léger

Oui, il a bien voulu accepter un logement dans ma maison, qui est un peu plus décente que le *Cheval blanc*.

Griffon

Il paraît que le citoyen Publicola aime le confortable..! (*à part*) je n'en suis pas fâché: je serai plus libre.

SCÈNE XVI.

Les précédents, **Chevroteau**, *puis* **Le Comte** *et* **François.**

Chevroteau, *à Mathieu.*

C'est fait, papa Mathieu: succès rapide et complet; la cassette retrouvée et en sûreté.

Mathieu, *bas à Chevroteau.*

Tais-toi!

Léger, *de l'autre côté à Chevroteau.*

Tais-toi! — Griffon..! (*Chevroteau reste muet*)

Griffon

Pourquoi, citoyens, ordonner à ce brave garçon de se taire devant moi? savez-vous qu'en agissant ainsi devant un délégué du gouvernement, on devient suspect? (*François et le Comte paraissent à gauche.*)

Mathieu, *les apercevant.*

Mon fils!

Léger, *apercevant le Comte.*

Le Comte! impossible de me tirer de ce mauvais pas.

Griffon

Que signifie cela? votre trouble augmente!.. (*apercevant François*) et c'est parce que le citoyen François paraît en ces lieux... avec... (*François court à Griffon, lui saisit le bras avec force et l'entraîne à droite.*)

François

Avec mon cousin Guillaume Trochu.

Griffon, *examinant le Comte.*

Ton cousin, lui! — (*reconnaissant le Comte*) le Comte!

François, *bien accentué.*

C'est mon cousin Guillaume, te dis-je, et rien de plus... sinon je dévoile au Comité tes malversations, tes perfidies, ton hypocrite patriotisme, les propositions infâmes que tu m'as faites ce matin...

Griffon

C'était donc pour me trahir que tu acceptais!

François

Et tu as pu espérer de trouver en moi un complice! Griffon, si tu veux vivre, pas un mot devant Publicola qui puisse éveiller en lui le moindre soupçon. Tu sais que je suis homme de parole . . . j'aurai l'œil sur toi. — (*au Comte*) Remets-toi, cousin; sois sans crainte. Tu as cru reconnaître dans le citoyen (*désignant Griffon*) un ancien ennemi de ta famille; tu t'es trompé. C'est le délégué Régulus, adjoint du commissaire Publicola, aussi vrai que tu n'es plus maintenant à ses yeux que mon cousin Guillaume qui se prépare à partir pour la frontière.

Le Comte

Soit; je souscris à avouer ma méprise, puisqu'il consent à reconnaître la sienne.

Griffon, *à part.*

Oh! je trouverai le moyen de me venger!

François, *qui a entendu ces derniers mots.*

Te venger! Tu serais assez lâche pour me dénoncer comme ayant accordé asile et protection au fils de tes anciens maîtres, que tu devais aimer et respecter, et dont tu veux au contraire accaparer les richesses! Eh bien, je te déclare que je dénoncerai à mon tour ton infâme conduite, et que ma tête seule ne roulera pas sur l'échafaud.

Léger, *à Mathieu et à Chevroteau.*

Il paraît que François donne à Griffon un galop...

Chevroteau

Qui est soigné... voyez comme il est interdit!

Scène XVII *et dernière.*

Les précédents, **Publicola.**

Publicola, *tenant des lettres à la main.*

J'ai terminé mon courrier. Il ne s'agit plus que de l'expédier.

Mathieu

Si tu veux me remettre tes lettres, je les joindrai aux miennes, et demain elles partiront.

Publicola

Demain! attendre un jour! non, citoyen; il faut sur-le-champ trouver quelqu'un qui les porte au chef-lieu.

Mathieu

Nous le trouverons.

Publicola

D'autant plus qu'il y a là une relation confidentielle de mon voyage jusqu'ici, que le comité attend avec impatience. — Si l'on avait même un homme sûr qui allât tout droit à Paris, en prenant la poste à Rouen, cela n'en vaudrait que mieux.

Mathieu

Voyons, qui pouvons-nous charger de cette mission?

François

Parbleu! la personne est toute trouvée. Nous avons là mon cousin Guillaume qui doit passer par Paris pour se rendre à son corps.

Mathieu

C'est vrai.

Léger, *à part.*

Comme c'est adroit!

François

Au lieu de partir demain, il partira à l'instant même.

Publicola

Parfaitement.

François, *au Comte.*

Cela t'est indifférent, n'est-ce pas, cousin, d'anticiper de quelques heures, maintenant que tu as terminé toutes tes petites affaires à S. Julien?

Le Comte

Je suis prêt. Seulement je fais observer que je devrai perdre un peu de temps à Rouen pour prendre ma feuille de route.

Publicola

Nous allons te la faire, ta feuille de route. Un simple *laissez-passer*, signé par moi, te suffira.

François

Admirablement imaginé. Tu es un grand homme, citoyen commissaire.

Publicola, *se rengorgeant.*

Grand homme!... c'est possible... en tout cas je suis expédi-

tif. (*à Mathieu*) Citoyen municipal, va écrire toi-même le laissez-passer... je l'apostillerai.

Mathieu

Sur-le-champ. (*il sort*)

Publicola, *à Griffon*.

Citoyen Régulus, te voilà bien silencieux! On dirait que quelque chose te contrarie.

Griffon

Moi! pas du tout.

Le Comte

Je crois que le citoyen est plutôt préoccupé des moyens à prendre pour arrêter le Comte de Beauville, qui, d'après ce qu'on te mande, serait assez insensé pour venir à S. Julien.

Publicola, *à Griffon*.

Allons, que ta mauvaise humeur se dissipe. Nous le pincerons ton ci-devant Comte de Beauville; viens déjeuner avec moi. (*à Léger*) Le déjeuner est prêt, citoyen?

Léger, *sortant de sa torpeur*.

Ah! oui, le déjeuner..! sans doute...

Publicola

Tu es un homme exact; j'en ferai mon rapport.

Léger, *à part*.

Il a le courage de penser à déjeuner!... tandis que moi je n'aurais pas la force dans ce moment de faire, je ne dis pas un *jeté-battu*, mais le plus petit *glissé*.

Chevroteau, *à François qui lui a parlé à part*.

C'est convenu: j'envelopperai la cassette dans un linge, comme un paquet de hardes, et je la porterai au bout d'un bâton, en accompagnant le cousin Guillaume jusqu'à la ville.

Mathieu, *reparaissant*.

Voici la feuille de route en règle... tu n'as qu'à y mettre ton visa. — Voici une plume et de l'encre.

Publicola, *prenant le papier*.

Voyons cela. (*il lit*) Laissez passer et circuler librement le citoyen Guillaume Trochu, volontaire, se rendant, par Paris, à l'armée du Rhin, et porteur de nos dépêches au gouvernement. — Signalement: front large, yeux bleus, bouche moyenne, etc. C'est bien. (*il écrit sur son genou*) Vu et approuvé par nous, commissaire du Comité de salut public... (*au Comte.*) Tiens, voilà ton affaire; décampe au plus vite.

Le Comte

Et sois sûr que je ferai diligence. Adieu, cher oncle; adieu cousin. — Le citoyen Publicola permettra bien que je vous embrasse, si toutefois cela peut vous être agréable.

Publicola

Comment donc? faites.

Le Comte, *embrassant Mathieu et François.*

Adieu, les meilleurs des hommes! — Léger, une poignée de main. (*bas*) Comptez aussi sur ma reconnaissance.

Léger, *au Comte.*

M.r Le Comte... croyez que . . . (*à part*) je ne sais plus ce que je dis. La frayeur m'a hébété de la tête aux pieds.

François, *à Chevroteau.*

Chevroteau, accompagne le cousin, et reviens au plus vite nous rendre compte de sa première étape.

Chevroteau

Soyez tranquille: Chevroteau connaît son devoir.

Le Comte

Adieu de nouveau. (*saluant Publicola et Griffon*) Citoyens...

Publicola

Salut et fraternité! — en route nous aussi; allons déjeuner.

Léger, *respirant.*

Le voilà parti . . .! mes jambes commencent à se dégourdir. (*Le Comte est dans le fond avec Chevroteau; il se retourne et salue encore Mathieu et François. Publicola entre dans la maison avec Griffon; le rideau tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.



LARIDON ET CÉSAR

OU

LE PÈRE ET LE FILS

PERSONNAGES

LARIDON, *vieux vitrier, père putatif de Paulin.*
LE PROVISEUR *du collége.*

PAULIN, CÉSAR, ADRIEN, AUGUSTE, RATON,	*Collégiens.*

La scène est à Paris, dans un collége.

LARIDON ET CÉSAR

OU

Le Père et le Fils

COMÉDIE EN 1 ACTE

ACTE PREMIER

**Le théâtre représente la cour interieure d'un collége.
A droite les parloirs; à gauche l'entrée.**

Scène I.

César, Paulin
(au lever du rideau on entend un bruit confus de cris en dehors.)

César, *en colère, à la cantonnade, comme s'il donnait encore un coup à quelqu'un.*

Tiens, voilà encore pour toi! Et si tu n'es pas content, je vais répliquer.

Paulin, *le retenant.*

César, modère-toi, je t'en prie.

César, *brusquement.*

Eh! laisse-moi la paix, toi aussi.

Paulin

Mais si je tâche de te calmer, d'être prudent, c'est dans ton intérêt.

César

Dans mon intérêt? Je vois au contraire qu'ils s'acharnent après moi, lorsque je cesse de leur montrer les dents.

Paulin

C'est ce qui te trompe. Plus tu t'irrites de leurs plaisanteries, plus ils les redoublent. Le moyen de les faire finir, c'est de bien prendre la raillerie; de s'y prêter même au besoin, de bonne grâce.

César

Mais c'est intolérable, de la dernière inconvenance! *(avec mépris)* A leurs actes on reconnaît le sang qui coule dans leurs veines! Enfants de rien du tout, et par conséquent ne respectant rien.

Paulin

C'est-à-dire que tu t'attendais ici à trouver le même respect, les mêmes égards que dans le manoir de tes pères, où tout le monde s'inclinait devant le fils de M.r le marquis de Beauville.

César

Pourquoi pas? Ne suis-je plus le même?

Paulin

Non: quand tu as franchi il y a 3 mois le seuil de ce collége, tes titres de famille, ta fortune quelle qu'elle soit, l'adulation dont tu étais l'objet, les basses complaisances dont tu étais accablé, tout cela est resté à la porte; tu es entré avec ton seul mérite personnel.

César

Eh bien?

Paulin

Eh bien!.. *(lui prenant la main)* écoute, César; au risque de te déplaire, je te parlerai avec franchise: mais je t'aime, vois-tu... comme un frère; je crois t'en avoir donné la preuve, depuis que tu es parmi nous.

César

C'est vrai: toi seul as pris ma défense dès le premier jour. Eh bien? parle.

Paulin

Je disais donc que tu es entré ici escorté seulement de ton mérite personnel: avoue que ton bagage n'était pas lourd.

César

Que veux-tu dire? un fils de maison qui arrive parmi des enfants de je ne sais qui...

Paulin, *l'interrompant.*

Doit, au lieu de faire l'arrogant, montrer par son savoir et ses qualités personnelles qu'il vaut mieux qu'eux. Le pouvais-tu? non, car on a vu tout de suite en toi l'absence des premiers éléments sur lesquels reposent les études; une ignorance complète des usages de nos colléges; mais en revanche un orgueil excessif qui a révolté et soulevé tout le monde contre toi.

César

C'est l'envie qui les fait agir ainsi.

Paulin

Non: l'envie est inconnue ici; et puis, la main sur la conscience: que pouvait-on envier en toi?

César

Mon rang, ma naissance, ma fortune!

Paulin

Je te l'ai déjà dit: à la pension tout cela ne compte pas. Un fils de Roi n'aurait pas plus de priviléges que moi, humble fils de Pierre Laridon, pauvre vitrier de cette ville. Ce qu'on estime seulement c'est l'intelligence, l'application à ses devoirs et la bonne conduite.

César

Ma grand'mère cependant m'avait assuré...

Paulin

Eh! la digne femme vit toujours dans l'illusion de ses vieux préjugés. Elle t'a laissé grandir jusqu'à 15 ans, abandonné à toi-même, à tous tes caprices, consacrant à courir dans les champs le temps que tu ne passais pas dans l'écurie à voir laver et bouchonner tes chevaux. César, la fortune et les titres ne dispensent pas, ils obligent au contraire.

César

Aussi je connais mes obligations.

Paulin

Tant mieux, si tu comprends dans ces obligations celle de t'instruire.

César

Qu'ai-je besoin de pâlir sur les livres? c'est bon pour vous autres qui ne pouvez avoir d'autre moyen d'être un jour quelque

chose; mais moi!... Que m'importe tout ce bagage scientifique? aussi je vais écrire à ma grand' mère qu'elle me retire d'ici au plus vite: j'en ai assez!

Paulin

Ah! si ton père vivait encore, si par sa position à la cour il n'eût pas été obligé de vivre toujours loin de toi, parce qu'il était toujours chargé de missions à l'étranger, tu ne parlerais pas ainsi: il t'aurait inspiré d'autres sentiments, et tu ne me donnerais pas les inquiétudes dont je ne puis me défendre pour ton avenir.

César

Bah! mon avenir; il est tout fait.

Paulin

Mon ami, aujourd'hui il s'est élevé une nouvelle aristocratie plus grande, plus puissante et plus réelle que toute autre: c'est celle du talent. Celle-là ne fait jamais défaut, quels que soient les revers de la fortune. Retiens bien cette vérité. — Mais voici quelques camarades qui viennent vers nous; tâche de ne pas les blesser avec tes airs de grandeur.

César

Je les méprise trop pour m'occuper d'eux; aussi je vais me retirer.

Scène II.

Les précédents, **Auguste, Adrien** *et* **Raton.**

Auguste, *à César.*

Quoi! tu fuis à notre approche! Ce n'est pas gentil de ta part.

Adrien

Est-ce que tu nous prends pour des ennemis?

Raton

Pour des vampires?

César

Et pour quoi voulez-vous que je vous prenne?

Auguste

Pour des amis au contraire.

Adrien *et* **Raton**

Oui, pour des amis.

Auguste

Après la scène absurde où nos camarades se sont moqués de toi d'une manière si sotte et si indigne, j'ai dit à Adrien et à Raton que voici: il ne faut pas cependant que ce brave César croie que nous sommes de moitié dans toutes les niches dont on le rend victime pour lui faire payer sa bienvenue. Mes amis, vous vous intéressez à lui, vous l'aimez comme moi?

Adrien *et* **Raton**

Oui, oui, comme toi.

Auguste

Et c'est justice. Un garçon, beau de sa personne, issu d'une famille dont la noblesse date de Philippe-Auguste, destiné à posséder un jour des domaines jusque sur les flancs de l'Himalaya et du Chimboraço... un jeune homme qui pour s'élever au faîte des honneurs, ne suivra pas l'escalier banal où grimpe la foule, mais saisira d'une main hardie les échelles du levant, et y montera de pied ferme.

Adrien

Les échelles du levant, en effet, sont non seulement plus solides, mais encore plus distinguées que celles que l'on construit dans notre pays. *(il rit en dessous avec Raton)*

Auguste, *gravement.*

C'est reconnu.

Paulin, *à part.*

Bon, voilà qu'ils recommencent..! si César s'en aperçoit, il va y avoir encore du grabuge.

César, *après avoir regardé comme ébahi Auguste et Adrien, et s'adressant à Paulin.*

Paulin, est-ce qu'ils veulent eux aussi se moquer de moi?

Paulin

Non...

César

Cependant avec leur air narquois qu'ils cachent en vain sous des paroles d'intérêt... qu'ils y prennent garde!... *(il s'éloigne un peu)*

Paulin, *passant entre* **Auguste** *et* **Adrien**.

Auguste, Adrien, je vous en prie: ne renouvelez pas le scandale de tout-à-l'heure...

Auguste

Nous! point du tout . . . puisque nous venons au contraire nous déclarer ses protecteurs.

Paulin

Oui! et de quelle manière? avec l'ironie la plus amère.

Adrien, *à Paulin.*

Quoi donc! ce grand benêt d'orgueilleux voudra nous ravaler avec ses airs insultants, et nous ne nous vengerons pas, en lui faisant payer un peu cher sa bienvenue? Il sera *bec-jaune* dans toute l'acception du mot.

Auguste

Et gare à toi, si tu te mets entre nous et lui!

Raton

Oui, gare à toi!

Paulin

Et que me ferez-vous, si je continue à prendre le parti de l'opprimé?

Auguste, Adrien *et* **Raton**

Tu le verras.

Paulin

J'espère bien ne pas le voir: je crois au contraire que je gagnerai dans votre estime.

Auguste

Immensément, en effet! Va, nous savons pourquoi tu agis ainsi.

Paulin

Pourquoi? je suis curieux de le savoir.

Adrien, *avec ironie.*

Parce que M.r Paulin Laridon, fils de M.r Pierre Laridon, vitrier émérite de son quartier, se trouve honoré de se frotter familièrement à M.r le Marquis de la Nigaudière.

Raton

C'est cela...!

César, *à Paulin.*

Tu vois bien que c'est toujours la même chose!... secondemoi, et tu vas voir comment on met ces crétins à la raison.

Auguste, Adrien, Raton

Nous, des crétins!

Paulin, *tâchant de les calmer.*

Mes amis, du calme..! César..!

César

Le fils d'un gentilhomme ne peut souffrir une telle chose: il faut en finir.

Auguste

En finir! nous ne sommes encore qu'au commencement.

Paulin

Et moi je vous dis que pour aujourd'hui du moins c'est fini; et la preuve, c'est que je m'en vais avec César. *(à César)* Viens, suis-moi.

César

Laisse-moi en assommer un auparavant.

Paulin, *l'entraînant.*

Suis-moi, te dis-je: la meilleure vengeance que tu puisses tirer d'eux, c'est de ne pas écouter leurs méchancetés, et de fuir leur compagnie. *(il sort avec César)*

Scène III.

Auguste, Adrien, Raton.

Auguste

Oh! les lâches, ils fuient!.. ils ont peur!

Adrien

Avec quelle expression de mépris il a dit *fuir leur compagnie!*

Raton

Nous fuir! Est-ce que nous ne les valons pas? Le sang me bout dans les veines.

Adrien

Mon indignation est telle que s'il était là, voyez-vous... je ne sais pas ce que je lui ferais.

Auguste

Quelle que soit notre juste colère, gardons-nous de la témoigner: comme il l'a dit, il aurait obtenu sa vengeance.

Adrien

Se taire, c'est se déclarer vaincus.

Raton

Et moi, je ne veux pas qu'on me croie vaincu.

Auguste

Croyez-vous que je veuille rester les mains dans les poches? Je veux la vengeance, mais réfléchie.

Adrien

Réfléchie, soit; mais prompte.

Raton

Oui, prompte. Monsieur Paulin Laridon, parce qu'il est le premier de la classe, et qu'il espère avoir le prix d'honneur, voudrait-il s'ériger en censeur de nos actions? Ce ton de protecteur qu'il prend avec nous, me déplait souverainement.

Auguste

Conçoit-on qu'il se soit pris d'une amitié sans borne pour cet arrogant, pour cette buse de César, qui ne sait pas encore décliner *Rosa*, la rose!

Adrien, *riant.*

Lui, qui nous entendant parler du Pont-Euxin, nous demanda gravement s'il était fort élevé, et s'il avait plus d'arches que le pont de Bordeaux!

Raton, *riant.*

Et à qui nous avons fait croire que la Porte Ottomane avait de hauteur deux mètres de plus que la porte S. Denis!

Tous les trois, *riant.*

Ah! ah! ah!

Auguste, *écoutant.*

Chut!

Adrien *et* **Raton**

Qu'est-ce?

Auguste, *de même.*

Chut!

Adrien *et* **Raton**

Eh bien?

Auguste

Ce n'est rien... J'ai cru reconnaître de ce côté la voix de notre Censeur. En nous surprenant ici, il aurait pu soupçonner que nous tramons quelque complot.

Adrien

Il ne se serait pas trompé.

Raton

Mais si, il se serait trompé, puisque nous n'avons rien comploté encore.

Auguste

Nous en avons toutefois l'intention: *Voluntas pro facto habetur.*

Adrien

Alors, puisque la volonté est réputée pour le fait, et que nous serons également punis si nous agissons ou n'agissons pas, que notre complot ait son plein effet.

Auguste

Ce que je vais proposer, mes amis, est quelque chose de terrible.

Adrien *et* **Raton**

Tant mieux.

Auguste

C'est en un mot une vengeance exceptionnelle.

Adrien *et* **Raton**

Parle, voyons.

Adrien

Pourvu que Paulin soit humilié, tu as mon assentiment.

Auguste, *gravement.*

Mes amis, c'est aujourd'hui le concours général. Il ne faut pas se le dissimuler; la vérité est trop manifeste: Paulin est le meilleur élève du collége; le grand prix sera enlevé par lui.

Adrien

C'est probable; mais ce n'est pas sûr.

Auguste

Qui veux-tu qui le lui dispute? Or c'est un triomphe sans égal, qui, malgré sa naissance obscure, place le notre camarade au-dessus de nous tous, et attire sur lui les regards et les faveurs même du Souverain.

Adrien *et* **Raton**

Hé bien?

Auguste

Eh bien! Empêchons ce triomphe.

Adrien

Comment?

Auguste

Le moyen est des plus simples: il ne s'agit que de faire disparaître sa composition, aussitôt qu'il l'aura déposée sur le bureau.

Raton

Bravo!

Adrien, *réfléchissant.*

Sans doute; mais de quelle manière?

Auguste

L'un de nous en allant déposer la sienne après Paulin, au moment où le professeur fait un petit tour dans la salle pour surveiller de plus près chaque élève...

Adrien

J'ai compris: on s'empare adroitement...

Auguste

De celle du futur triomphateur.

Raton

Adopté..! c'est admirable!

Auguste

Ainsi..?

Adrien, *lui donnant la main.*

Pedibus et manibus descendo in sententiam tuam.

Auguste, *mettant un doigt sur sa bouche.*

Et surtout...

Raton

Recommandation inutile! Diable, je n'ai pas envie d'être chassé du collége, quoique je m'y ennuie terriblement.

(on entend sonner à la porte.)

Adrien

On sonne!

Auguste

Quelque visite, sans doute... voyons qui c'est. *(regardant à gauche)* Dieu me pardonne! Je crois que c'est le père Laridon.

Adrien, *regardant.*

Je le crois aussi.

Raton, *regardant.*

C'est lui! J'en suis sûr.

Auguste

Attention alors, et tâchons de nous amuser un peu. Secondez-moi tous.

Adrien *et* **Raton**

Sois tranquille; nous ne manquerons pas à la réplique.

(Laridon entre par la gauche.)

Scène IV.

Les précédents, **Laridon.**

Laridon, *à la cantonnade.*

C'est bien..! je connaissons les lieux . . . ne vous dérangez pas; restez: je ne voulons que voir notre garçon. *(entrant)* Bonjour, Messieurs, bonjour.

Auguste

Hé! Bonjour, papa Laridon; quel plaisir de vous voir!

Laridon, *saluant.*

Trop bon, trop honnête!

Adrien

Ça va toujours bien, n'est-ce pas?

Laridon

Pas mal, pas mal, comme vous voyez. Quant à vous, ça ne se demande pas: vos physionomies riantes sont une enseigne qui annonce assez la bonté de la marchandise.

Raton

Et vous venez voir votre *fillot?*

Laridon

C'est bien naturel: il y a huit jours que je ne l'avons pas vu, ce cher *poulot.*

Auguste, *à Raton.*

Va donc prévenir Paulin que son père l'attend pour l'embrasser. (*il lui fait un signe d'intelligence*)

Laridon

Ne vous donnez pas cette peine, mon gentil Monsieur; probablement le portier a dû déjà avertir quelqu'un de vos chefs de ma visite.

Raton

N'importe: Paulin va être si heureux! (*il sort en courant*)

Scène V.

Laridon, Auguste, Adrien.

Laridon

Il est bien aimable votre jeune camarade!.. Comment s'appelle-t-il?

Auguste, *à part, à Adrien.*

Attention! je commence l'attaque. (*haut*) Il s'appelle Dufraisier!

Laridon

Dufraisier!

Auguste

Oui, et mon camarade que voici se nomme Adrien Poirier.

Laridon

Et vous?

Auguste

Moi, je m'appelle Auguste Framboisi.

Laridon, *surpris.*

Quels singuliers noms! tous d'arbres fruitiers.

Adrien

Nous en avons beaucoup comme cela au collége: il y a encore Jules Prunières, Édouard Amandier, Ernest Figuier, Jean Dunoyer...

Laridon

C'est drôle tout de même!

Auguste

Oui, mais riche d'espérance: avec de tels éléments, le collége est certain de recueillir quelques bons fruits à la fin de l'année.

Adrien

D'autant plus que ces jeunes plantes sont toutes cultivées selon les préceptes latins de Port-Royal. Il est dommage seulement que le terrain sort un peu ingrat pour y implanter les racines grecques.

Laridon, *naïvement.*

Comment ça n'y pousse pas!

Adrien

Difficilement! (*bas à Auguste*) C'est charmant! comme il mord à l'hameçon!

Auguste, *bas à Adrien.*

Il a vécu sous la tente du patriarche Abraham! (*haut*) Mais en revanche les sciences naturelles y fructifient à merveille. Aussi les nouvelles inventions pullulent, même ici.

Laridon

Même ici!

Auguste

Ici plus qu'ailleurs; parce qu'ici, voyez-vous, on est plus isolé, plus concentré... Votre fils surtout est sous ce rapport un vrai prodige.

Laridon, *avec joie.*

Vraiment!

Auguste

L'invention qu'il vient de faire le prouve assez.

Laridon

Quelle invention?

Auguste

Comment! il ne vous l'a pas communiquée?

Laridon

Pas le moins du monde.

Adrien, *ironiquement.*

C'est par excès de modestie.

Auguste

En effet il est si modeste, ce cher Paulin!

Laridon, *avec intérêt.*

Mais dites-moi donc, quelle invention?

Auguste

Elle est sublime! non seulement elle lui fera le plus grand honneur dans le monde savant, mais encore elle assure sa fortune.

Laridon , *ému.*

Parlez, je vous en conjure.

Auguste

Voici.

Adrien, *à part.*

Que diable va-t-il lui conter?

Auguste

Votre fillot a trouvé le moyen, par des procédés chimiques... Vous savez ce que l'on entend par procédés chimiques?

Laridon

Allez toujours, allez toujours.

Auguste

Eh bien! il a découvert le moyen d'utiliser les coquilles de noix.

Laridon

Les coquilles de noix! que me chantez-vous là?

Auguste

La vérité: il en fait du noir d'ivoire de la première qualité.

Adrien, *comprimant un éclat de rire.*

Oui, M.r Laridon, rien moins que cela: sa fortune est faite.

Laridon

Je n'en reviens pas! — Et vous m'assurez..?

Auguste

Me croyez-vous capable de vous en imposer?

Laridon

Dieu me garde de vous faire cette injure!.. Comme il me tarde de l'embrasser!.. Paulin avoir fait une telle découverte... avec des coquilles de noix!

Auguste

Sans doute, c'est beau; mais demandez à Poirier, demandez celle que j'ai faite aussi. (*à part à Adrien*) À ton tour, paillasse.

Laridon

Vous aussi?

Auguste

Racontez-lui cela, Poirier, vous qui êtes mon confident intime : . . vous sentez que la modestie m'empêche de le faire moi-même.

Adrien, *cherchant.*

Ah! oui... cette invention... dont hier tu me fis part...

Auguste

Précisément.

Adrien, *à part.*

C'est-à-dire que c'est moi qui dois être l'inventeur.

Laridon

Parlez, M.r Poirier; je vous assure que je suis très-curieux des nouvelles inventions.

Adrien

Mon ami Framboisi, qui s'occupe essentiellement de l'étude des fossiles . . . Vous savez probablement ce que c'est que les fossiles?

Laridon

Allez toujours, allez toujours.

Auguste

Va toujours: on connaît les fosses et les îles.

Adrien

Alors vous devez avoir entendu dire qu'on a retrouvé des côtelettes fossiles, qui paraissent avoir appartenu à l'espèce *bovine*, ou pour le moins à l'espèce *ovine*.

Laridon, *émerveillé.*

Oh!

Adrien

Jusqu'ici les naturalistes n'ont vu rien d'extraordinaire dans ce phénomène: ils ont dit qu'au moment du grand cataclysme terrestre, les individus étaient occupés à manger des côtelettes de veau ou de mouton, et que les dites côtelettes nous étaient parvenues à l'état fossile avec ceux qui en fesaient leur nourriture.

Auguste

Cette explication vous paraît juste au premier abord, mais écoutez le reste.

Laridon

J'écoute de toutes mes oreilles.

Adrien

Après une profonde méditation, mon ami s'est dit: Non, ces côtelettes n'ont pas été extraites des animaux auxquels elles semblent appartenir: il est impossible que les veaux et les moutons pussent alors se multiplier assez, et par conséquent fournir assez de côtelettes à cette foule de géants carnassiers et voraces connus sous le nom de *Mastodontes;* donc cette substance alimentaire était un produit agricole: elle devait pousser dans les bois comme les champignons, ou bien être cultivée dans les champs comme un légume.

Laridon, *se récriant.*

Oh! c'est trop fort! — Vous voulez plaisanter, M.r Poirier?

Adrien

Moi? point du tout.

Auguste, *à Laridon.*

Écoutez le reste; laissez le finir; vous jugerez après.

Laridon, *à part.*

Écoutons... je crains cependant qu'ils ne se moquent de moi.

Adrien

Mon ami, poursuivant ses investigations, s'est dit encore: Nous habitons la même terre que les *Mastodontes;* si elle produisait au temps de ces honorables citoyens des côtelettes de veau, pourquoi n'en produirait-elle pas aujourd'hui? Donc il est possible de les cultiver, d'en faire des plantations considérables.

Auguste

Et voyez les conséquences de ma découverte: quelle diminution dans le prix de la viande, devenue de jour en jour plus abondante! par suite, l'homme mieux nourri...

Adrien

C'est une chose immense dans ses résultats! Ah! M.r Laridon, tous les jours on voit combien on était plus civilisé que nous avant le déluge!

Auguste

C'est effrayant comme nous sommes arriérés! Alors, un *Ichtyosaurus* en savait plus au bout de son petit doigt que le plus docte de nos académiciens.

Laridon, *à part.*

Le sang-froid, l'air de conviction avec lequel ils me débitent toutes ces choses étranges, leur prête une apparence de vérité... ensuite je ne puis admettre que des jeunes gens qui paraissent si bons, si polis, veuillent rire aux dépens d'un vieillard qui vient embrasser son fils bien-aimé... Eux aussi ont un père! Mais je m'en éclaircirai avec Paulin que voici. *(Pendant cet aparté, Auguste et Adrien rient entre eux, et par derrière font des niches à Laridon).*

Scène VI.

Les précédents, **Paulin, Raton.**

Raton, *paraissant.*

Enfin je puis vous amener votre *poulot;* j'ai eu toutes les peines du monde à le trouver.

Paulin, *sautant au cou de Laridon.*

Mon père, mon bon père!

Laridon, *l'embrassant avec émotion.*

Mon garçon! — Tu aimes donc toujours ton vieux papa?

Paulin

Comment ne pas l'aimer? ne lui dois-je pas tout ce que je suis?

Laridon

Cher enfant!

Auguste, *à Laridon et à Paulin.*

Nous vous laissons dans ces tendres épanchements: nous craindrions de vous gêner.

Laridon

Pas le moins du monde, M.r Framboisi...

Paulin

Que dites-vous, mon père? Framboisi! Pardon, Auguste, si mon père se méprend sur ton nom. *(Les élèves se regardent en souriant)*

Laridon

Je ne me méprends pas du tout: c'est lui-même qui m'a dit s'appeler Framboisi.

Paulin, *étonné.*

Il vous l'a dit..!

Laridon

De même que ce monsieur-là *(indiquant Adrien)* se nomme Poirier, et cet autre Dufraisier. Est-ce par hasard que cela n'est pas vrai?

Paulin, *regardant avec indignation ses camarades.*

Si... peut-être!

Auguste, *à Adrien et Raton.*

Gare la bombe!

Laridon

Ces messieurs m'ont encore annoncé une nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir...

Paulin, *froidement.*

Et laquelle?

Raton, *à Auguste.*

Qu'est-il arrivé pendant mon absence?

Adrien, *bas à Raton.*

Tais-toi et tu vas voir si la farce est bonne.

Laridon

M.r Framboisi et M.r Poirier m'ont appris, à ma grande satisfaction, que tu as fait une découverte admirable qui fera ta fortune.

Paulin

Une découverte?

Laridon

Oui... ne fais donc pas tant le modeste: tu as trouvé le moyen avec des coquilles de noix de faire du noir d'ivoire.

Raton, *riant.*

Ah! ah! ah!

Auguste *et* **Adrien**, *à Raton.*

Ne ris donc pas ainsi!

Laridon, *à Paulin qui regarde toujours fixement ses camarades.*

Ils rient!.. qu'ont-ils à rire ainsi, tes bons amis?.. Je crois que je commence à comprendre.

Paulin, *indigné à ses camarades.*

Il est donc vrai! vous avez eu le courage...!

Auguste

Voyons, ne vas-tu pas te fâcher, toi aussi? on sait l'importance qu'il faut attacher à une espièglerie d'écolier.

Adrien *et* **Raton**

Oui, une espièglerie d'écolier.

Paulin, *avec dignité.*

Et vous qualifiez d'espièglerie votre conduite envers mon père! Respect au vieillard, respect aux cheveux blancs, Messieurs; respect à la vertu, sous quelque habit qu'elle se présente; respect au père qui vient embrasser son enfant en qui il vit, aime et espère! Ce sont des êtres sacrés; les jeter en pâture à la moquerie, au ridicule, à l'espièglerie, c'est un crime!

Laridon, *avec bonté.*

Ne t'échauffe pas ainsi, mon garçon: peut-être ces messieurs, étourdis comme on l'est à leur âge...

Paulin

Tant que leurs railleries ne se sont adressées qu'à moi, ces messieurs vous diront que je les ai supportées sans murmure; mais quand elles vont jusqu'à vous, en qui se concentrent toutes mes affections, vous que vos vertus et votre devouement paternel rendent si digne de respect, oh! alors, voyez-vous, je ne suis plus maître de mon indignation.

Auguste

Mais personne ici n'a eu l'intention d'offenser M.r Laridon.

Paulin, *avec ressentiment.*

M.r Laridon! — C'est parce que le père de votre camarade Paulin est simplement le vitrier Laridon, que vous l'accueillez ainsi! C'est parce qu'il ne se présente pas à vos yeux escorté d'une réputation de noblesse ou de fortune, que vous devez en faire un objet de risée! Eh bien! c'est précisément ce qui devrait le rendre aussi estimable à vos yeux qu'il est cher à mon cœur. La plupart de vos parents vous ont reçus à votre naissance au sein de l'abondance, au milieu des splendeurs du luxe. Pour élever votre enfance, ils vous ont entourés de serviteurs, de bonnes, de pédagogues ; mais pour tous les soins que réclamait votre première éducation, ils n'ont eu que la peine de puiser dans leur bourse. Moi au contraire, — et je suis loin d'en rougir, sachez-le bien, — mon enfance s'est écoulée dans un humble logis où régnait la pauvreté. Pour soutenir leur fils, mon père et ma bonne mère qui n'est plus, étaient obligés de travailler le jour et une partie de la nuit, veillant sans cesse sur ce fils bien-aimé, développant en lui le sentiment du devoir, lui apprenant à prier, à aimer Dieu, à bénir sa Providence infinie qui récompensait leur travail en nous envoyant notre pain de chaque jour. Puis, grâce à eux et à la protection de quelques personnes vraiment chrétiennes qui s'intéressaient à nous, cet asile m'a été ouvert, et je touche au moment de recueillir le fruit de tant d'étude et d'efforts. Dites, dites maintenant si vos moqueries et vos sarcasmes ne sont pas un crime, lorsqu'ils s'adressent à un vieillard qui a tant travaillé, tant souffert pour son fils! Comparez ce père avec les vôtres: qui a fait plus pour son enfant? quel est le plus digne de res-

pect? quel est le plus digne d'être aimé? *(en prononçant ces derniers mots il se jette dans les bras de Laridon).*

Laridon, *attendri.*

Paulin, mon enfant chéri!... ah! s'il fallait renoncer à toi, te perdre..! j'en mourrais!

(Adrien, Auguste, Raton restent stupéfaits; dans ce moment entre le Proviseur, qui s'est montré de temps en temps durant cette scène.)

SCÈNE VII.

Les précédents, **Le Proviseur.**

Le Proviseur

Très-bien, Paulin; très-bien, mon enfant!

Tous

M.r le Proviseur!

Le Proviseur

Lui-même qui a tout vu, tout entendu, et qui se trouve à même de mieux vous apprécier, Paulin! *(il lui serre la main avec affection; puis avec sévérité)* Il a été témoin encore de l'indigne conduite de ces messieurs!

(Auguste, Adrien et Raton baissent la tête.)

Laridon

Veuillez les excuser, M.r le Proviseur: voyez leur confusion, leur repentir... ce sont des enfants après tout. Comme les petits chats, vous savez, il faut qu'ils jouent avec tout ce qui leur tombe sous la patte.

Le Proviseur, *sévèrement.*

M.r Laridon, il est juste cependant que ces messieurs...

Laridon, *continuant et s'adressant aux enfants.*

N'est-ce pas, mes enfants, qu'une autre fois vous serez plus sages, plus circonspects? Vous comprenez déjà, j'en suis sûr, qu'il ne faut jamais se jouer de la tendresse toujours respectable d'un vieux père, sous quelque forme qu'il se présente à vos yeux. Que voulez-vous? Dieu lui a refusé la fortune et les moyens de s'instruire comme vous; ce n'est pas sa faute! Loin de se moquer de lui, on doit le plaindre au contraire, et voir si sous son écorce dure et grossière il n'y a pas

quelques qualités qui puissent lui faire pardonner ses défauts extérieurs.

Auguste.

Oh! oui, nous comprenons maintenant combien nous avons eu tort.

Adrien *et* **Raton**

Oui, nous le comprenons.

Paulin

Je joins mes prières à celles de mon père, Monsieur.

Le Proviseur, *aux élèves.*

Remerciez encore votre camarade de son intercession, et allez à l'étude vous préparer pour le grand concours annuel; ensuite vous viendrez prendre mes ordres. — Sortez.

Auguste, *à Laridon.*

Merci bién, M.r Laridon...

Adrien

Et toi aussi, Paulin.

Laridon

Il n'y a pas de quoi... adieu, Messieurs.

Auguste, *à Adrien, en sortant.*

Après une scène comme celle-là, le complot ne va plus.

Adrien

La recommandation est inutile. *(Auguste et Adrien sortent)*

Raton, *à Laridon.*

Agréez aussi...

Paulin, *à Raton.*

Mais toi, Raton, tu n'étais pas ici avec eux; par conséquent tes excuses sont superflues.

Raton

J'étais absent, il est vrai, lòrsque Auguste et Adrien ont fait leurs farces à M.r Laridon: j'étais allé te chercher pour embrasser ton père; mais j'ai été dix minutes à te trouver, afin de leur donner le temps d'exécuter leurs espiègleries, par conséquent je dois être pincé comme eux.

Paulin, *à Raton qui sort.*

Non, va; tu seras pardonné comme eux.

Raton, *sortant.*

Ainsi soit-il!

Le Proviseur, *à Paulin.*

Vous-même, Paulin, dites adieu à votre père: voici l'heure

du concours. Pensez que tout le collége a les yeux sur vous. Tâchez de ne pas tromper notre espérance et de l'emporter cette année sur nos rivaux.

Paulin, *embrassant Laridon.*

Adieu donc, puisqu'il le faut; mais revenez vite me voir: aujourd'hui j'ai si peu joui de votre présence.

Laridon

Adieu, mon gros chéri; adieu, et songe à faire ton devoir, comme te l'a recommandé M.r le Proviseur. *(Paulin sort)*

Scène VIII.

Le Proviseur, Laridon.

Laridon, *avec embarras.*

Je suis bien aise de me trouver quelques instants seul avec vous, M.r le Proviseur.

Le Proviseur

Et moi aussi, M.r Laridon.

Laridon

Vraiment! voyez comme cela se rencontre.

Le Proviseur

Oui, j'étais au moment de vous envoyer chercher pour vous entretenir d'une affaire qui vous intéresse vivement.

Laridon

Et moi, connaissant votre bonté et votre affection pour Paulin, je désirais vous confier un secret que ma délicatesse ne me permet plus de tenir caché.

Le Proviseur

Peut-être ce secret se rattache-t-il à l'affaire que je dois vous communiquer.

Laridon

Vous croyez?

Le Proviseur

Voyons, parlez.

Laridon, *hésitant.*

Je dois vous avouer, Monsieur, que Paulin...

Le Proviseur

Eh bien?

Laridon

Eh bien!.. Paulin... cela me coûte terriblement à dire... mais enfin, vous êtes un brave homme, et cela n'ira pas plus loin... Paulin, M.r le Proviseur... n'est pas mon fils! (*vivement*) Oh! il l'est bien sous le rapport du dévouement et de l'affection: jamais père au monde n'a aimé son enfant plus que je n'aime Paulin... mais il n'est pas mon fils selon la nature et selon la loi.

Le Proviseur

Je le sais.

Laridon, *étonné*.

Comment? vous le savez!

Le Proviseur

Oui, depuis hier, d'une manière positive; mais je m'en doutais depuis deux ans.

Laridon, *avec intérêt*.

Comment cela, M.r le Proviseur? je vous en prie, expliquez-moi...

Le Proviseur, *montrant des papiers*.

Hier on m'a remis ces papiers. Ils avaient été confiés par le marquis de Beauville...

Laridon, *vivement*.

Attendez... le marquis de Beauville, un grand, sec, bel homme, avec une balafre sur l'œil gauche!

Le Proviseur

Précisément. Or le marquis, gouverneur de la Martinique, où il est mort il y a six mois, avait confié ces papiers à un de ses amis qui devait rentrer en Europe et se chargeait de me les remettre en mains propres. Hier seulement cet ami s'est acquitté de sa commission.

Laridon

Eh! que contiennent ces papiers?

Le Proviseur

Vous allez l'apprendre par la lettre que le marquis m'a adressée avant sa mort, et dans laquelle était inclus un précieux document qui atteste que Paulin est un fils unique, issu du premier mariage du dit marquis avec Madame de Sancerre; mariage qu'on avait été obligé momentanément de tenir secret.

Laridon

Ainsi Paulin est réellement le fils du marquis de Beauville?

Le Proviseur

Ecoutez la lecture de sa lettre : — (*il lit*) « L'homme par « faiblesse ou par orgueil transgresse souvent ses devoirs les « plus sacrés; par respect humain, il diffère encore souvent « de réparer ses torts. Si je n'ai pas eu jusqu'ici la force et le « courage de réparer les miens, je l'aurai aujourd'hui. Veuil- « lez être mon intermédiaire pour cela : votre noble caractère « et vos vertus me sont un sûr garant que vous ne déclinerez « pas un semblable mandat, car il s'agit de faire du bien, et « d'assurer l'avenir d'un enfant qui vous est confié. »

Laridon, *avec émotion.*

Eh! que prétend-il par là? me l'arracher peut-être?

Le Proviseur, *reprenant sa lecture.*

Ecoutez: — « Lorsque j'épousai secrètement Mad.me de Sancerre, ma première femme, j'en eus un fils qui fut remis aux « soins d'une nourrice chargée de l'élever à la campagne, « jusqu'à ce que des circonstances plus favorables me per- « missent de ne plus faire un mystère de mon mariage, et de « rappeler mon fils sous le toit paternel; mais cette femme « mercenaire, à qui nous avions anticipé trois ans de pension, « disparut après avoir exposé l'enfant sur les marches de l'é- « glise de S. Roch. Il fut impossible de découvrir par qui cet « enfant avait été recueilli. Mais deux ans après, à la mort de « sa bonne mère, le curé de S. Roch, appelé pour assister la « marquise dans les derniers moments de sa vie, lui révéla que « la femme d'un honnête vitrier, juste à l'époque de la dispa- « rition de la nourrice et de mon fils, avait trouvé un matin de « bonne heure sur le perron de l'église, un enfant qu'elle dé- « sirait adopter. »

Laridon

C'est l'exacte vérité : ma bonne et digne femme fit cette déclaration, dans le cas où les parents du pauvre abandonné voulussent un jour le réclamer. — Continuez, je vous prie.

Le Proviseur

Voici: — (*lisant*) « La marquise mourut laisant un acte par « lequel son fils, s'il se retrouvait, était appelé à jouir de ses « droits d'enfant légitime, et déclaré habile à hériter des biens « de sa mère. Chargé par le roi d'une mission importante, je « dus partir presque aussitôt après la mort de ma femme. Je

« restai cinq ans à l'étranger où je me remariai et eus mon se-
« cond fils César maintenant auprès de vous. »

Laridon

Ainsi, M.r César, pour qui Paulin a tant d'amitié, se trouve être le frère de notre enfant!

Le Proviseur

Précisément. — (*il lit*) « Lors de mon dernier voyage en France, le bon curé de S. Roch, que j'avais chargé de s'informer du sort de mon enfant avec toute la réserve possible, m'assura que ce précieux enfant vivait; que le bon vitrier et sa femme, qu'il croyait ses parents, avaient toujours pour lui tous les soins imaginables, qu'il était placé au Collége dirigé par vous, et qu'il donnait les espérances les plus flatteuses. C'est alors que j'eus l'honneur de vous voir, Monsieur le Proviseur. Je vous recommandai Paulin comme un fils, et à l'émotion avec laquelle je l'embrassai, vous vous doutâtes probablement pourquoi je lui témoignais tant d'intérêt. Au moment où il va quitter le collége, il est juste qu'il entre dans le monde sous son véritable nom. Je réparerai ainsi en partie les torts que j'ai envers lui. Je vous envoie deux pièces au moyen desquelles Paulin prouvera sa naissance et ses droits comme fils du marquis de Beauville et de Anne de Sancerre. Les titres relatifs à la succession de sa mère sont déposés chez M.r Hardouin, notaire à Paris, rue Blanche n. 7. »

Laridon, *avec sentiment.*

Ainsi je n'ai plus de fils!... Paulin va être riche, va porter un nom distingué...! Vous comprenez ce qui doit se passer là dedans, Monsieur..! Mais enfin, quel était mon but en lui sacrifiant mon existence? qu'il occupât un rang honorable, qu'il fût riche, heureux..! Eh bien! il le sera; pourquoi me plaindre? *(il dit ces derniers mots avec des larmes dans la voix)*

Le Proviseur

Pourriez-vous croire que Paulin dans sa nouvelle position oublie tout ce qu'il vous doit? qu'il vous abandonne? Non, non; il vous aime trop pour cela.

Laridon, *avec sentiment.*

C'est possible... j'en suis persuadé même... mais il ne m'appellera plus son père!

Le Proviseur

Du reste le marquis ne vous a pas oublié. Certain de la tendresse de Paulin pour vous, il ajoute: « Pour récompenser le « digne homme de vitrier qui a servi de père à mon fils avec « tant d'abnégation, j'en laisse le soin à Paulin lui-même: son « bon cœur lui dictera amplement son devoir. Tant de dévoue- « ment et d'affection ne se rémunère pas avec de l'argent seu- « lement; pour moi, je ne puis lui offrir autre chose que ma « reconnaissance; c'est donc à mon fils à lui donner la récom- « pense qu'il mérite si justement. »

Laridon

Eh! que peut-il me donner en échange de ce titre de père qui faisait ma gloire et mon bonheur?

Le Proviseur

Voyons, mon cher Monsieur, parlons raison, et avec calme si c'est possible.

Laridon, *avec effusion.*

Il ne me quittera pas, n'est-il pas vrai? *(avec découragement)* il est vrai qu'il va être grand seigneur!

Le Proviseur

Cela ne changera en rien son cœur, soyez-en sûr... si vous voulez, nous différerons de quelques jours à lui annoncer sa nouvelle position.

Laridon

Non, Monsieur: si cela doit le rendre heureux, qu'il le soit le plus tôt possible, quelque peine que je doive en ressentir après. Sans doute il n'était pas mon fils dans toute l'acception du mot, mais j'avais tellement rempli envers lui les devoirs d'un père, que je m'étais habitué à croire que je l'étais réellement; et j'espérais que cela durerait toujours ainsi. Que voulez-vous? l'amour paternel est un peu égoïste! — Cependant comme l'avenir de Paulin doit passer avant tout, vous voyez que je suis venu aujourd'hui vous dévoiler le secret de sa naissance, dans l'intention de vous demander un conseil sur la conduite que j'avais à tenir. Je trouve les choses plus avancées que je ne croyais... je ferai ce que votre sagesse jugera à propos.

Le Proviseur

Eh bien! agissons avec prudence. Le marquis est mort, et son fils Paulin est mineur: allez chez M.r Hardouin, montrez-lui ces papiers, et priez-le de les confronter avec les titres qu'il

a en dépôt. Informez-vous de l'héritage de la mère de notre cher enfant. J'irai moi-même demain voir M.[r] Hardouin, pour le consulter sur les dispositions à prendre... Allez, et revenez vite.

Laridon, *sortant.*

J'y vais... ne dites rien à Paulin avant mon retour.

Le Proviseur

Je vous le promets.

SCÈNE IX.

Le Proviseur

Quel excellent homme ! que de noblesse, que de vertu sous cette enveloppe que l'éducation n'a point polie ! Je comprends son chagrin de se séparer de ce bon fils pour lequel il s'est imposé tant de privations, et dont l'affection est tout pour lui. Mais cette affection ne lui fera pas défaut : je connais Paulin; il n'est pas de ceux dont les richesses peuvent altérer les sentiments. Seulement il voudra faire son nid à part . . . En vain nous murmurons contre cette loi de la nature; nos enfants sont comme les petits oiseaux : aussitôt qu'ils peuvent voler de leurs propres ailes, ils abandonnent le nid paternel... mais qui vient là ? — César !

SCÈNE X.

Le Proviseur, César.

César, *avec indignation.*

C'est une indignité ! une infamie !

Le Proviseur, *avec douceur.*

Qu'y a-t-il encore, mon enfant?

César

Il y a que je ne veux plus rester ici.

Le Proviseur

Pourquoi cela? que vous est-il arrivé?

César

Ma dignité me défend de prolonger ici mon séjour.

Le Proviseur

Votro dignité! personne, je pense...

César, *avec force et dépit.*

Je veux m'en aller, là!

Le Proviseur

Est-ce que vos camarades vous ont encore tourmenté?

César

Pis que cela.

Le Proviseur

Pis?

César

Oui, Monsieur. — Figurez-vous que notre préfet d'études s'est avisé de me mettre au pain sec à dîner.

Le Proviseur

Probablement il aura eu un juste motif...

César, *vivement.*

Aucun; jugez vous-même. Un de mes camarades m'a dit: César, j'ai su qu'après l'étude quelques élèves de notre section, pour se moquer encore de toi, ont résolu de t'adresser une question à laquelle il est certain que tu ne sauras pas répondre: tu comprends qu'ils seraient bien attrapés si tu la résolvais sur-le-champ; je n'en connais pas la solution non plus; par conséquent va demander au préfet pourquoi les grenouilles n'ont pas de queue, tandis que les Chinois en portent une d'un mètre de long. Je suis allé faire cette question, afin de pouvoir répondre ensuite catégoriquement à mes camarades, et voilà que le surveillant m'a mis au pain sec, et que tout le monde s'est mis à me rire au nez. Je vous le demande: est-ce juste? c'est une atrocité inouie.

Le Proviseur, *avec calme.*

Le surveillant a cru, et non sans raison, mon enfant, que vous vouliez vous moquer de lui, en lui adressant cette demande saugrenue.

César

Mais non, Monsieur, je n'avais pas cette intention.

Le Proviseur

Mais lui a pu le supposer, et a dû par conséquent vous infliger une punition.

César

Il devait plutôt considérer que l'on ne doit pas me traiter, moi fils de famille, comme le dernier des artisans. Quand je

suis entré dans collége, vous avez dit vous-même à ma grand' mère que l'on aurait des égards.

Le Proviseur

Quels égards? Ceux que réclamait votre faiblesse et votre ignorance. Votre première éducation, entièrement nulle, nous en fesait un devoir. Mais les lois de cette maison sont les mêmes pour tous ; il n'est pas permis de les violer. Quand je vous ai connu, j'ai eu pitié de votre état.

César, *avec ressentiment.*

Pitié! moi, faire pitié!

Le Proviseur

Oui, Monsieur, pitié quand je me suis aperçu de votre ignorance complète et des sots préjugés dont vous êtes imbu. Pour dissiper ces ténèbres et ouvrir vos yeux à la lumière, que de peine, de temps et de soins ne faudra-t-il pas? Ensuite je prévoyais ce qui malheureusement est arrivé, c'est-à-dire, que vous donneriez lieu à une grande irritation de vos camarades contre vous.

César

Moi? j'ai donné lieu...

Le Proviseur

Sans doute, avec vos airs hautains et dédaigneux. Oh! mon cher enfant, si vous voulez vivre en paix avec vos camarades, et plus tard dans le monde, il faut vous dépouiller de ces vieux habits et de ces vieux gallons dont vous êtes si fier, et qui sont passés de mode. Pendant que vos bons parents vivaient avec leur passé dans l'émigration, il s'accomplissait dans le présent, au profit de l'avenir, un changement radical dans les mœurs et dans les institutions. L'égalité passait son niveau sur toutes les conditions, excepté pourtant sur l'intelligence et le mérite personnel, où la nature, le savoir et la vertu établiront toujours des différences.

César, *surpris.*

Vraiment!... et alors..?

Le Proviseur

Alors il faut unir à la fortune et au nom que l'on tient de son père, un peu de mérite personnel que l'instruction seule peut nous donner. Il n'y a pas d'autre distinction possible aujourd'hui. La fortune ne défend ni du ridicule ni de l'épithète injurieuse d'imbécile. Vous en faites la triste expérience: voyez

à combien de sarcasmes et de moqueries vous avez été en butte, depuis votre entrée au collége, du moment que vos camarades se sont aperçus de votre ignorance, que faisait ressortir encore davantage votre vanité et votre maintien insultant; voyez quelle terrible leçon ils vous ont donnée, et vous donnent encore chaque jour. Profitez-en, mon petit ami; vous êtes un enfant gâté: tâchez de devenir un homme.

César, *avec soumission.*

Oui, Monsieur; mais comment?

Le Proviseur .

En remplissant tous les devoirs qui vous seront imposés ici; en suivant avec soumission les conseils de vos supérieurs; et surtout en réfléchissant, vous plus que tout autre, que Dieu exalte les humbles et abaisse les superbes. Vous avez perdu votre père; vous le retrouverez en moi; un peu moins indulgent peut-être, mais tout aussi affectueux.

César, *ému.*

Que vous êtes bon, Monsieur! que vous me faites de bien, en me parlant ainsi! Tenez, vos discours ont une telle influence sur moi, que si vous voulez bien toujours me protéger et me servir de guide, je crois que j'aurai le courage de travailler à acquérir cette instruction qui me manque.

Le Proviseur

Eh bien! vous l'aurez, ce courage, car mon appui ne vous manquera pas. — Je vous laisse... tenez, justement avec Paulin qui vient de ce côté, après avoir probablement terminé son concours. Tâchez de vous en faire un ami, maintenant surtout... vous ne sauriez croire combien il vous est attaché, et combien il mérite que vous l'aimiez... Adieu. (*il sort*)

Scène XI.

César, *puis* **Paulin.**

César, *à part.*

Oh! oui, Paulin m'aime, je le sais; comme un frère, m'a-t-il dit encore ce matin..! Moi aussi, je me sens porté vers lui par un sentiment, que j'ai cherché en vain de combattre... car dans mon orgueil j'ai voulu le combattre. — Oui, je me sentais hu-

milié qu'un garçon, d'une basse extraction, comme lui, fût le premier du collége, qu'il obtîut tous les honneurs, tous les éloges . . . mais en est-il de même maintenant? non, je sens là (*mettant la main sur son cœur*) quelque chose d'inaccoutumé... il me semble que j'ai là un poids de moins...

Paulin, *paraissant*.

Que fais-tu seul dans ce coin, César? tu parais triste, pensif.

César

Je pense en effet, je réfléchis; mais je ne suis pas triste, je t'assure; au contraire je me sens plus léger, plus dispos.

Paulin

Que t'est-il arrivé? voyons.

César

Il m'est arrivé que M.r le Proviseur m'a dit des choses, vois-tu, qui ont fait sur moi une vive impression.

Paulin

Oh! tant mieux: tu ne saurais me donner une plus agréable nouvelle.

César

Si bien qu'au lieu de quitter la pension comme j'en avais l'intention, je veux y rester, étudier, et devenir un homme distingué comme toi.

Paulin, *avec modestie*.

Oh! comme moi... je suis si peu de chose.

César

Allons, ne fais pas le modeste avec moi; je comprends enfin ce que tu vaux, et combien je suis loin de te valoir; je comprends combien j'étais insensé et ridicule.

Paulin

Et par conséquent tu comprends la nécessité de ne l'être plus. Jamais je n'ai éprouvé une plus grande joie que celle que tu me donnes en ce moment. Car je vois un changement certain en toi: qui reconnaît vraiment son ignorance, sa nullité, son ridicule, travaille infailliblement à se réformer. Oh! suis toujours les conseils affectueux de notre proviseur: ils te conduiront dans la voie du bien.

César

Et je veux encore suivre les tiens: du reste il sont les mêmes... mais tu quittes le collége, toi; tu ne pourras plus m'assister, m'encourager; tu vas m'oublier.



Paulin

Moi, t'oublier? Jamais. — Sois en sûr, César; je te prouverai, de loin comme de près, que je t'aime réellement comme un frère. *(il lui serre la main avec sentiment)*

César

Merci; je compte sur toi.

Paulin

Tu peux y compter, comme si le même sang coulait dans nos veines.

Scène XII.

Les précédents, **Auguste, Adrien, Raton**, *quelques élèves.*

(Ils entrent en chantant le refrain de leur Marche, dont on a entendu le prélude à la fin de la scène précédente.)

Et en avant, bon lycéen,
Et va toujours, et va ton train.

Auguste, *montrant César et Paulin.*

Les deux inséparables! les voilà; je vous disais bien que nous les trouverions ensemble dans quelque coin.

Paulin

Nous sommes amis: il n'y a rien d'étonnant à cela. Auguste, Adrien et Raton ne sont-ils pas aussi inséparables?

Adrien

Sicut in terra et in cœlo.

Raton

Mais pour cela nous ne faisons pas bande à part.

Auguste, *appuyant.*

Nous nous plaisons à vivre en communauté.

Adrien, *de même.*

Nous n'évitons personne.

César

Écoutez, si je vous ai fui quelquefois, vous avouerez que ce n'est pas sans raison.

Adrien

Nous le confessons; mais M.r le Marquis avouera à son tour

que ce n'est pas sans motifs que nous lui avons fait sentir qu'il n'était qu'un modeste écolier comme nous.

César

Je l'avoue; le plus chétif même de tous.

Auguste, *vivement.*

Vraiment! il l'avoue!

Adrien *et* **Raton**

Il l'avoue!

Paulin

Oui, mes amis : César reconnaît ses torts, et vous demande à vivre désormais avec vous en bon camarade.

Auguste

Bien vrai? tu es son répondant.

Paulin, *lui tendant la main.*

Je le suis, et de grand cœur.

César

En attendant que par ma conduite je vous prouve que je ne suis pas indigne de votre amitié.

Tous, *excepté* **Paulin.**

Bravo! accepté!

Auguste, *seul.*

Cela arrive d'autant plus à propos, que nous venions vous proposer de signer non la paix diplomatique dont la guerre est la suite inévitable; mais une paix cimentée par la bonne foi et la cordialité. (*il tend la main à César et à Paulin*)

Adrien

D'autant plus encore que nous sommes à la veille des vacances, et de bons et braves lycéens ne doivent pas se quitter avec une rancune sur le cœur.

Raton

Par conséquent jetons un voile sur le passé, et vive la concorde et la joie!

Paulin

Oui, vive la concorde, la paix, l'harmonie et la joie qui en est la conséquence! Y a-t-il rien en effet de plus doux au monde que de s'aimer?

Auguste

Et pour garder encore un souvenir ineffaçable de cet instant de concorde fraternelle qui nous réunit, répétons notre grande marche du Lycéen.

Adrien

C'est cela; et que tout le monde fasse son devoir au refrain. Il ne s'agit pas ici de filer des sons; mais de chanter avec âme et conviction.

Raton

En avant la musique!

LE LYCÉEN.

Chanson.

Auguste

Voulez-vous tous savoir l'histoire
D'un franc luron de lycéen,
Rêvant la fortune et la gloire,
Et ne faisant que le gamin?
Pour se venger de la férule,
Suppôt du grec et du latin,
Au nez d'un *Pion* ridicule,
Il va chantant ce gai refrain:
Et en avant, bon Lycéen,
Et va toujours, et va ton train.

Tous, *en chœur.*

(En exécutant une espèce de marche)

Et en avant, bon lycéen,
Et va toujours, et va ton train.

Auguste

L'hiver, dans les froids trop sensibles,
Quand le tambour vient l'éveiller,
Il a mille raisons plausibles
Pour éviter de s'habiller.
Il souffre avec une angelure,
Il a la fièvre, et cœtera...
Il ne peut mettre de chaussure,
Un peu de lit le guérira:
Et en avant etc. etc.

Tous, *en chœur.*

Et en avant, bon lycéen,
Et va toujours, et va ton train.

(à chaque refrain, ils exécutent toujours leur mouvement de marche.)

Auguste

Des haricots lorsqu'il se lasse,
Et de ses éternels ragoûts,
À la dépense, quoi qu'on fasse,
Il va choisir selon ses goûts.
Vite en un coin, et la maraude
Fournit un splendide festin.
On crie, on veut punir la fraude,
Et lui répète son refrain:
Et en avant etc.

Tous

Et en avant etc.

Auguste

Mais de l'étude voici l'heure:
Que l'on se garde de broncher;
Sur ses cahiers que l'on demeure
Jusqu'à l'instant de se coucher.
Pour ne point dormir à l'étude
Entre le grec et le latin,
Au milieu d'un travail si rude
On glisse un roman clandestin...
Et en avant etc.

Tous

Et en avant etc. etc.

(on entend sonner)

Auguste, *à César.*

Bravo, César! Tu vois qu'il vaut mieux chanter ainsi avec nous, que de passer ton temps à te renfermer dans le silence de ta grandeur. Apprends comment on chasse la mélancolie: je continue... *(on sonne de nouveau)*

Adrien, *regardant vers la porte.*

On sonne... Voici quelqu'un... un étranger.

Auguste

On vient... alors nous renvoyons à plus tard les 40 autres couplets de la chanson du Lycéen.

Tous

Oui, à plus tard.

Raton

« Ménager les plaisirs, c'est les multiplier! »

Auguste, *en battant des mains.*

Bravo la citation..! *Plaudite, cives; plaudite Ratoni!* *(Tous rient)*

SCÈNE XIII.

Les précédents, **Laridon.**

Laridon, *entrant tout essoufflé.*

Où est M.r le Proviseur? vite où est-il?

Paulin, *à Laridon.*

Qu'y a-t-il, mon Dieu? mon père, vous êtes tout bouleversé.

Auguste, Adrien, Raton

En effet.

Laridon, *faisant un effort sur lui-même.*

Non... je suis parfaitement au contraire... Seulement j'avons couru un peu vite, parce que ... je suis enchanté de ce qui t'arrive.

Paulin, *surpris.*

De ce qui m'arrive? quoi donc?

Laridon, *se reprenant.*

Non, de ce qui nous arrive, veux-je dire...

Paulin, *inquiet.*

Que nous arrive-t-il?

Laridon

Rien... rien, te dis-je... que diable! Je voulons voir seulement M.r le Proviseur au plus vite.

Paulin

Je cours l'appeler... mais, mon père, vous me cachez quelque chose, c'est sûr.

Laridon

Moi, cacher! ah! bien oui... quand je le voudrais, est-ce que je le pourrais?.. Va vite, va, et amène-moi monsieur le Proviseur. Mais... sois sans inquiétude... sois gai... comme moi. Dépêche-toi.

Paulin, *sortant.*

Vous ne m'attendrez pas longtemps. *(il sort)*

Scène XIV.

Laridon, Auguste, Adrien, Raton.

Les élèves, *parlant entre eux.*
Il y a du nouveau, c'est certain!

Laridon, *à part.*
Tâchons de nous remettre pourtant . . . du courage . . . du sang-froid!

Auguste, *à ses camarades.*
Essayons de savoir quelque chose. Laissez-moi faire. — *(il s'approche de Laridon avec intérêt)* M.r Laridon, excusez . . . vous savez l'intérêt que nous vous portons ainsi qu'à Paulin... est-ce quelque malheur que vous venez nous annoncer?

Laridon
Un malheur! non, Dieu merci! un bonheur, un grand bonheur au contraire... Paulin ne pouvait jamais espérer une chose semblable, ni moi non plus... car le père en mourant...

Tous, *excepté Laridon.*
Son père est mort!

Auguste
Qui êtes-vous donc?

Adrien
Voilà du curieux!

Raton, *à part.*
Il radote, le brave homme!

Laridon, *à part.*
Qu'ai-je dit? je me serai trahi... *(haut)* Ne faites pas attention aux paroles qui m'échappent en ce moment: comme le dit fort poliment ce gentil petit monsieur, je radote.

Auguste *et* **Adrien**, *l'entourant.*
Est-ce que nous ne pouvons pas savoir un peu de quoi il s'agit? — *(Laridon les regarde étonné)* Hein!

Laridon
De quoi il s'agit?

Auguste *et* **Adrien**
Oui; vous nous mettez autrement dans une anxiété...

Laridon

Impossible... puisque je m'embrouille au point de ne pas le savoir moi-même. Mais voici M.r le Proviseur qui m'éclaircira les idées. *(Paulin rentre avec le Proviseur; les élèves se rangent avec respect.)*

Scène XV.

Les précédents, **Paulin, le Proviseur.**

Laridon, *saluant.*

M.r le Proviseur...!

Le Proviseur

Soyez le bien-venu, M.r Laridon; vous savez que je vous attendais avec impatience. *(aux élèves)* Éloignez-vous, messieurs; vous aussi, Paulin: on vous rappelera avant le départ de votre père.

Paulin, *bas à Laridon.*

Il n'y a rien de fâcheux pour vous, n'est-ce pas ?

Laridon

Non, obéis à M.r le Proviseur.

Auguste, *à Adrien en sortant.*

Et dire que nous ne pourrons rien pénétrer !

Adrien, *de même.*

Peut-être... ne nous séparons pas.

César, *à part, en sortant.*

Pour moi, je n'y comprends encore rien du tout. Suivons Paulin, et attendons que la lumière se fasse.

Scène XVI.

Laridon, Le Proviseur.

Le Proviseur

Eh bien ?

Laridon

J'ai vu M.r Hardouin; un fort aimable homme, très-obligeant... Il m'a dit qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Le Proviseur

Comment cela ?

Laridon

Vous m'excuserez, n'est-il pas vrai, si je pataugeons un peu en vous racontant la chose; mais, voyez-vous, cette succession de tuiles qui vous tombent coup sur coup sur la tête, est bien faite pour vous troubler la cervelle.

Le Proviseur

Je comprends cela... parlez.

Laridon

Or M.r Hardouin m'a dit, que la succession du marquis de Beauville était ouverte depuis quelque temps; que par conséquent il était urgent d'établir au plus vite les droits de Paulin.

Le Proviseur

C'est juste. — Après?

Laridon

Après... attendu la minorité de Paulin, il faut lui nommer encore au plus vite un tuteur.

(Pendant cette réplique de Laridon, on voit à droite une balle rouler sur la scène; Raton vient la ramasser en écoutant avec indifférence.)

Le Proviseur

C'est en effet la première opération à faire.

Laridon

Mais qui nommer?

Le Proviseur

Vous, qui lui avez servi si longtemps de père... *(apercevant Raton)* Que faites-vous là, Monsieur?

Raton

C'est ma balle, Monsieur, qui a roulé jusqu'ici, et je suis venu la ramasser. *(il sort)*

Laridon

Non, M.r le Proviseur: ça ne peut être moi... je n'entendons rien à faire le tuteur; j'ai pu tout au plus remplir les obligations d'un père, parce que dans ces fonctions il ne s'agit que d'avoir du cœur; mais pour une tutelle, il faut s'entendre en affaires, et, modestie à part, j'ai à peine su gérer celles de mon petit commerce: donc il faut choisir quelque autre personne... vous, par exemple.

Le Proviseur

Nous verrons cela avec M.r Hardouin. Et vous a-t-il dit quelle était à peu près la fortune de la mère de Paulin?

Laridon

Selon les apparences, elle doit être considérable; mais je vous avouerons, M.r le Proviseur, que j'étais si bouleversé, que le cœur me battait si fort en pensant à mon petit chéri, que j'ai oublié la fortune. *(Un volant lancé de gauche vient tomber au milieu du théâtre, et Auguste vient le ramasser)* C'est étrange, n'est-ce pas, d'oublier la fortune, surtout lorsque comme moi on vit à grand' peine du fruit de son travail; mais quand on aime un garçon, comme j'aime le mien, et que ce garçon ne va plus être le vôtre..! *(il s'essuie les yeux)*

Le Proviseur

Il le sera toujours de cœur! Mais quel coup pour son frère, quand il connaîtra la terrible vérité! — *(il aperçoit Auguste)* Mais il me semble que j'ai défendu que l'on s'approchât de ce lieu.

Auguste, *timidement.*

Pardon, Monsieur... C'est mon volant, comme vous voyez, qui lancé trop loin est venu tomber ici.

Le Proviseur

Allez jouer ailleurs.

Auguste

Oui, Monsieur... *(à part)* mais j'ai attrapé quelque chose.

Le Proviseur

D'après cela, M.r Laridon, il n'y a plus à balancer, il faut prévenir Paulin.

Laridon

Prévenons-le... mais avec précaution..! vous comprenez... ce cher enfant n'étant pas préparé... ça pourrait lui faire un effet... comme à moi, par exemple; et je pouvons vous assurer que ce n'est pas gai.

Le Proviseur, *regardant dans la coulisse.*

Laissez-moi faire... Je crois que ces messieurs, avec leur balle et leur volant, n'avaient d'autre but que de surprendre notre conversation... je les aperçois là-bas en groupe, parlant mystérieusement et avec animation: plus de doute!

Laridon

Vous croyez qu'ils ont surpris...?

Le Proviseur

Suivez-moi dans mon cabinet.

(il sort par la droite avec Laridon)

SCÈNE XVII.

Auguste, Adrien, Raton, *quelques élèves;*
puis **Paulin** *et* **César.**

Adrien, *à Auguste et à Raton.*

Voyons, récapitulons bien ce que vous avez pu entendre l'un et l'autre.

Tous les autres élèves.

Oui, voyons!

Adrien

Autrement nous ne parviendrons jamais à rien démêler: c'est si confus, si étrange ce que vous nous rapportez!

Raton

Moi, j'ai entendu de mes propres oreilles le papa Laridon, toujours fort agité, qui disait: « il est urgent d'établir au plus vite les droits de Paulin; mais, attendu la minorité du jeune homme, il faut lui nommer un tuteur au plus vite. »

Adrien

Un tuteur! et il a son père!

Auguste

Le papa Laridon est peut-être interdit.

Raton

Non, car le Proviseur a répondu: « Eh bien ce sera vous le tuteur, vous qui lui avez servi si longtemps de père... »

Tous, *étonnés.*

Servi de père!

Adrien

Il ne l'est donc pas réellement? *(à Raton)* Après?

Raton

Après? Le Proviseur qui m'a aperçu m'a ordonné de décamper au plus vite.

Auguste

Moi, j'ai entendu parler seulement d'une fortune considéra-

ble oubliée par le père Laridon, tandis que son garçon ne va plus être son garçon... avez-vous compris?

Adrien

Pas trop... *(Paulin et César paraissent dans le fond)*

Auguste

Eh bien, moi, je crois avoir compris: M.r Laridon n'est que le père nourricier de Paulin. Son trouble d'abord nous l'a fait soupçonner.

Paulin, *à part.*

Que dit-il?

Auguste

Et Paulin qui a un frère, à ce que dit M.r le Proviseur, doit être le fils de quelque richard, de quelque seigneur peut-être, qui en mourant lui laisse, à ce qu'il paraît, une fortune considérable, dont il ne peut jouir à cause de sa minorité.

Paulin, *s'avançant.*

À quel propos, mes amis, débitez-vous des contes semblables?

Auguste *et* **Adrien**

Tu étais là?

Paulin

Moi, le fils d'un grand seigneur, d'un richard! quelles inventions ridicules! Je n'ai jamais connu et ne reconnaîtrai jamais d'autre père que celui qui est là, chez notre Proviseur.

Adrien

Cela n'empêche pas que nous n'ayons entendu M. Laridon et le Proviseur parler d'un autre père, d'une fortune dont tu hérites, d'un frère que tu as...

Paulin, *un peu ému.*

Un frère! moi, j'ai un frère? Allons, je vois que vous voulez plaisanter.

Auguste

Pas le moins du monde.

Raton

Je t'assure même que nous nous en réjouissions pour toi.

Paulin

Détrompez-vous, mes amis. Le vitrier Laridon n'aurait jamais eu pour un enfant étranger autant d'affection et de soins qu'il en a eus pour moi: un père seul est capable de tant de dévouement; un fils seul peut l'aimer comme je l'aime. Quant

au frère que vous me donnez si gratuitement, je vous certifie que je ne l'ai jamais vu sous l'humble toit de mon père.

Auguste

Alors notre Proviseur et M.[r] Laridon sont des imposteurs!

Paulin, *toujours un peu ému.*

Non, mais vous avez mal entendu, et par conséquent mal interprété leurs paroles.

César

Cependant Paulin, tu as observé le trouble, l'inquiétude de ton père, son anxiété pour parler au Proviseur...

Adrien, *appuyant.*

Le mystère dont ils s'environnaient...

Paulin, *réfléchissant.*

En effet, il y a quelque secret que l'on me cache: jamais mon père n'a été dans une agitation pareille... ses mots entrecoupés... Ô mon Dieu, assistez-moi!.. Tenez, mes amis; vous avez eu tort de me dire cela. Je vois bien qu'il se prépare quelque chose de grave à mon égard, et cette incertitude, je l'avoue, me fait mal; mais quoi qu'il advienne, pourvu que mon excellent père me reste et que je conserve ton affection,—César et la vôtre aussi, mes amis,—je puis tout braver, tout supporter!

Auguste

Je te jure que nous partageons ton angoisse.

Adrien

Oui, comme toi, nous désirons que cet état d'incertitude cesse.

Raton

Comment, en effet, ne pas désirer d'être édifié sur sa véritable position?

SCÈNE XVIII *et dernière.*

Les précédents, **Le Proviseur, Laridon.**

Le Proviseur, *entrant.*

Vous allez l'être, Messieurs.

Tous

M.[r] Le Proviseur..! *(ils veulent s'éloigner, le Proviseur leur fait signe de rester).*

Le Proviseur

Non, restez; vous en savez trop ou trop peu. Par conséquent il faut que vous connaissiez la vérité tout entière. Oui, il se présente pour Paulin un nouveau mode d'existence.

Paulin, *ému.*

O mon Dieu! que va-t-on m'annoncer? *(à Laridon)* Mon père, vous tremblez!

Laridon

Un peu.

Le Proviseur

Calmez-vous, Paulin: en tout ceci il n'y a rien que d'heureux pour vous.

Laridon

Oui, pour toi.

Paulin

Et pour vous aussi, sans doute; car si vous ne les partagiez pas, à quoi me serviraient les avantages que vous me laissez entrevoir?

Laridon

Cher enfant!

Le Proviseur

Du reste, Paulin, personne ne veut exercer ici de violence sur vous: vous êtes entièrement libre d'accepter ou de refuser le bien qui vous est offert. Lisez cet écrit; décidez vous-même. Vous verrez qui vous a donné la vie, le nom que vous pourriez porter à l'avenir, et la fortune à laquelle ce nom vous donne droit.

Paulin, *avec sentiment.*

Moi! quitter le nom que j'ai porté jusqu'ici? Eh! qui donc est véritablement mon père, si ce n'est celui qui en a rempli tous les devoirs? *(il repousse l'écrit)* C'est inutile, Monsieur.

Laridon, *ému.*

C'est bien! c'est bien!... mais lis toujours, et puis . . . tu verras.

Le Proviseur

Oui, lisez, Paulin.

Paulin, *prenant le papier.*

Puisque vous le voulez... *(il lit à part)*

Tous les élèves

Comme il est ému!

Paulin, *avec feu.*

Qu'ai-je lu? moi le fils du marquis de... *(s'interrompant)* César... ô ciel!

César

Eh bien..? Achève je t'en prie.

Paulin, *cherchant à se contenir.*

Oh! ne t'alarme pas... c'est un mouvement dont je n'ai pas été maître... tu sais que je t'aime déjà comme un frère, et en lisant ce papier...

Le Proviseur

Remettez-vous, Paulin.

Paulin, *à part, faisant un effort.*

Modérons en effet nos transports; que ce secret meure au moment où il commence à transpirer. Si je dois le jour au marquis de Beauville, eh bien! qu'aucun blâme ne flétrisse sa mémoire. M'avouer publiquement son fils, c'est publier qu'il a abandonné honteusement ce fils jusqu'à 18 ans; c'est publier encore que ma noble mère... ah! chassons cette idée: non, paix et respect à leur cendre; que leur nom reste sans tâche! Si mes illustres parents ont oublié leur devoir, leur fils remplira le sien. — (*au Proviseur*) Monsieur, ce papier que je tiens est le seul titre qui prouve et atteste ce qui vient de m'être révélé?

Le Proviseur

Oui, avec cet autre. (*il le lui remet*)

Paulin, *déchirant l'un et l'autre.*

Eh bien! ils n'existent plus!

(*Tous les élèves poussent une exclamation de surprise.*)

Le Proviseur

Qu'avez-vous fait?

Laridon

Paulin!

Paulin, *à Laridon.*

Vous avez consacré votre existence à la mienne; c'est sous votre nom que j'ai vécu jusqu'ici, que j'ai grandi, que j'ai acquis peut-être quelques talents et quelques vertus; et je renoncerais à ce nom qui doit m'être si cher, pour un autre que je connais à peine? Je vous le demande: à qui dois-je, à mon tour, consacrer mon existence? n'est-ce pas à vous, le meil-

leur des pères! à vous, dont ma reconnaissance égale à peine l'affection et le dévouement? (*Il embrasse Laridon*)

Laridon, *essuyant ses yeux.*

Ah! c'en est trop... Merci, mon Dieu, merci du bonheur que tu m'envoies en ce jour!

Auguste, *à ses camarades.*

C'est vraiment beau! c'est même attendrissant!

Adrien, *de même.*

Je ne suis pas fort tendre de ma nature, mais ça vous émeut tout de même.

Raton

Et moi, j'ai presque envie de pleurer.

Le Proviseur, *à Paulin.*

Et moi, vous m'oubliez! vous ne venez pas m'embrasser?

Paulin, *courant l'embrasser.*

Oh! Monsieur! (*à César, avec sentiment*) Et toi, César, toi aussi viens là, mon bon frère!

César, *ému, à voix basse à Paulin.*

Oui, ton frère... et toujours, quoique tu aies déchiré...

Paulin, *vivement.*

Chut!... tu as donc compris?

César, *de même.*

J'ai compris! (*Paulin lui presse la main en lui faisant signe de se taire.*)

Le Proviseur, *à Paulin.*

O mon enfant, que tu me rends fier de mon ministère! Pourquoi si peu suivent ton exemple!

Auguste, *avec force.*

Nous le suivrons, Monsieur: je vous promets, au nom de tous mes camarades, que cette scène touchante ne sera pas perdue pour nous.

Tous les élèves

Oui, oui, nous le promettons.

Auguste, *au Proviseur.*

Avant de nous retirer, permettez-moi seulement d'adresser deux mots à nos bienveillants spectateurs; car nous ne sommes pas les seuls ici qui aient été témoins du triomphe du devoir paternel et de la tendresse filiale.

Le Proviseur

Faites.

Auguste, *au Public.*

Messieurs, nous n'avons pu vous dire, il y a quelques instants, que les quatre premiers couplets de notre chanson du Lycéen; comme nous craindrions de vous fatiguer en vous chantant les 40 autres, nous vous prions d'écouter au moins le dernier; et cela afin de vous convaincre que si le Lycéen est un étourdi et un diablotin du premier ordre, il a par contre du bon dans le cœur. (*après un prélude, au public*)

Quoique léger, parfois peu sage,
Du triomphe il chérit l'honneur;
Ainsi, ce soir votre suffrage
Mettrait le comble à son bonheur.
Qu'il obtienne cette victoire,
Vous l'entendrez, ivre de gloire,
Redire en chœur, soir et matin,
Son éternel et gai refrain:
Et en avant, bon Lycéen,
Et va toujours, et va ton train.

Tous, *en chœur.*

Et en avant, etc. etc.

(La toile tombe)

FIN DE LARIDON ET CÉSAR.

TABLE

FIN DE LA TABLE.


LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS 1
Romance d'Eugène
Musique de P. J. Boutée.
No. 1
Andantino
Piano
Chant
con espressione
Pourquoi des regrets i_nu_
ti_les Dans cet a_si_le fa_stu_eux Me
1


font rêver les jours tranquil _ les De mon enfance et de ses
jeux Eh quoi _ l'é_clat de la ri_chesse Ne suf
fit donc plus a mes vœux I _ ci quand on me croit heu_


reux Tout bas je répè _ te sans ces _ se Tou _
mf
jours tou _ jours Mon pays sera mes a _
pp
p
cres:
mours Tou _ jours tou _ jours. Mon pa
p
pp
p
1


a piacere
1: fois.
ys se_ra mesa mours
coll la parte
trem.
6
p
D.C: au signe
pour le 2: couplet
rit.
2: fois.
mours Tou_jours tou_jours tou
p
con espressione
1


jours
tou_jours
cres:
f
dim:
p
f
p p
f

2d COUPLET


Chant
Pour_quoi grand Dieu ce vi _ de im_
men _ se Que rien i _ ci ne peut com_
bler Ain _ si quand on perd l'in_no_
cen _ ce On ne sau_rait la rap_pe_
ler Rendez moi la ter _ _re ché
ri _ e Où ma mè _ re me mit au
jour De ma Bre_ta _ gne ma pa _
tri_e non rien ne vaut le doux sé jour Tou_jours
etc

ACTE 1^r. SCÈNE FINALE.

Après les paroles ,,Oui tu as raison.,,

N.° 2 (Eugène s'assied à une table et écrit une lettre.)

Larghetto con molta espressione

pp

Jeannot s'approche lentement et observe Eugène, puis il

p

lui dit ,,Romps donc tes chaînes, esclave de la fortune et

de l'ambition. Elles ne sont pas moins lourdes

pour être dorées! Sois homme

p dim: *fff* *cres:*

enfin ou plutot soit bon fils ton pere t'at_

cres: a poco a poco *cres: assai* 8a

tend! Il ne répond rien! qu'écrit il donc? Eugè

dim: *p* *f* *fff* *cres:*

ne! Eugène! un mot de grâce, t'ai je en vain rappe_

8a *a poco a poco* *cres:* *assai ff*



lé a ton devoir?
Ne pour 3
dim:
rai_je le rendre heureux!,,
Eugene qui a fini d'é_
cres:
un poco
crire se lève et dit,, Je serai digne de toi!,,
(Il agite une sonnette)
Après les paroles.,, Je le savais bien moi que je le ramè nerais à son père!,,
Eugène et Jeannot, en s'éloignant.
Tou_jours tou_jours mon pa.
Lo stesso movimento

ys se_ra mes a_mours tou_jours tou_

a piac: (Ils disparaissent.)

_jours mon pays sera mes a_mours.

colla parte

(Le rideau tombe)

pp *F*

LARIDON ET CÉSAR

Chanson: Et en avant, bon Lycéen

Musique de P. I. Boubée

Allegro moderato

Piano

Chant

Auguste

Vou_lez vous tous sa_voir l'hi_stoi_re d'un franc lu_ron de ly_cé_en Rêvant la


for_tu _neet la gloire et ne fe_sant que le ga_
min et ne fe_sant que le ga_min. Pour se ven_
ger de la fe_ru_le suppôt du grec et du la_


tin Au nez d'un prefet ri_di_cu_le Il va chan
Auguste
tant soir et ma_tin
son gai re_
Tutti
f
Il va chan_tant
f


4 Auguste
frain . . . . songai re_frain
Tutti
Il va chan_tant son gai re_
FF
frain
P
Et en a_vant bon ly_cé_
frainson gai re_frain!
p


en. Et va tou jourset va ton train. . Et en a
vant bon ly_cé_en Et va tou_jours et va ton_
Tous en choeur
train Et en a_vant bon ly_cé_en et va tou_


_jours et va ton train et en a _vant bon ly _ cé_
en et va toujours et va ton train. Et en a _
vant bon ly cé_en et va toujours et va ton train.
FF
FF
8a
FF
D:C pour les autres couplets au signe

DU MÊME AUTEUR

Nouvelle Chrestomathie française à l'usage des Maisons d'éducation.
1re Partie, Poésie; *1 vol. in-12'* . . . . . . Fr. 2,00

Cours de Littérature française, comprenant l'histoire de Littérature française depuis l'invasion des Francs jusqu'au commencement du XIXe Siècle; *2 vol. in-8'*. . . . . . . » 7,50

Nouvelles Napolitaines; *1 vol. in-8* . . . . . » 4,00

EN VENTE

À Naples: chez l'Auteur, *Strada S. Chiara, 2*, et chez Agostino Pellerano, libraire-éditeur, *Strada Fiorentini, 26* et *Strada Trinità maggiore, 11*;

et chez les principaux libraires d'Italie et de l'étranger.





